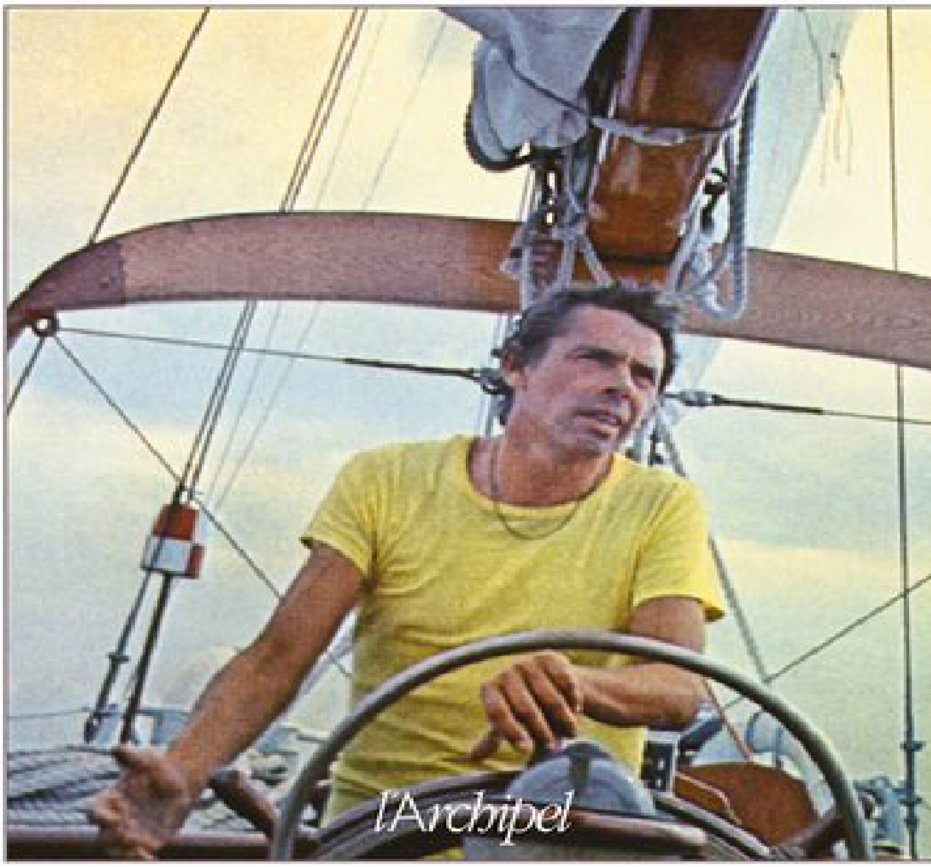
Fred Hidalgo

JACQUES BREL

L'aventure commence à l'aurore



SHOUT
SHARE
IT

Annotation

L'aventure commence à l'aurore, en juillet 1974 à Anvers : Jacques Brel largue les amarres de son voilier pour un voyage au bout de la vie, jusqu'à cette « île en partance » dont il rêvait « depuis l'enfance ». Bientôt seul avec sa compagne Maddly, il traverse le Pacifique et jette l'ancre aux Marquises, à Hiva Oa dont Stevenson assurait que c'était « l'île la plus jolie et de loin l'endroit le plus inquiétant au monde »… Ce devait être une simple escale : en octobre 1978 — soixante-quinze ans après Gauguin — ce sera sa dernière demeure.

Mais entre-temps l'homme avait opéré la jonction avec son œuvre en s'illustrant par un rare altruisme, transportant par tous les temps courrier, malades et femmes enceintes à bord de son avion… Fred Hidalgo est parti sur ses traces jusqu'aux Marquises : son enquête, riche en témoignages et anecdotes, dévoile cette vie méconnue du Grand Jacques et révèle aussi les secrets de l'écriture et de l'enregistrement de son dernier album.

L'histoire d'un marin au long cours et d'un pilote au grand cœur ; l'histoire d'un homme qui tourna le dos à la gloire pour réaliser « un impossible rêve » : transformer une vie d'artiste en destinée d'exception.

Fred Hidalgo *a voué l'essentiel de sa carrière à la chanson francophone. Journaliste, il a créé et dirigé plusieurs journaux entre 1974 et 2009, dont un quotidien national en Afrique et les titres musicaux de référence* Paroles *et* Musique *puis* Chorus *; éditeur, il a suscité et publié nombre de livres sur la chanson, dont* Grand Jacques, le roman de Jacques Brel *et la fameuse table ronde avec Brel, Brassens et Ferré. Il anime aujourd'hui le blog « Si ça vous chante ».*

.

« Un récit dense, fort, émouvant, à taille humaine. »

(Rolling Stone)

« Un livre formidable sur une période mystérieuse de la vie de Brel. »

(Sophie Delassein, Le Nouvel Observateur)

« C'est le volet qui manquait. »

(Philippe Meyer, France Inter)

Édition revue et complétée

- FRED HIDALGO
  -
  - Prologue
  - 1
  - 2
  - 3
  - 4
  - 5
  - 6
  - 7
  - 8
  - 9
  - 10
  - 11
  - 12
  - 13
  - 14
  - 15
  - 16
  - 17
  - 18
  - 19
  - 20
  - 21
  - 22
  - 23
  - Épilogue
  - ANNEXES
    - Chronologie
    - Les Éditions Jacques-Brel
    - Discographie
    - Filmographie
    - Bibliographie
    - Remerciements
- notes
  - 1
  - 2
  - 3
  - 4
  - 5
  - 6

- ○ 7
- ○ 8
- ○ 9
- ○ 10
- ○ 11
- ○ 12
- ○ 13
- ○ 14
- ○ 15
- ○ 16
- ○ 17
- ○ 18
- ○ 19
- ○ 20
- ○ 21
- ○ 22
- ○ 23
- ○ 24
- ○ 25
- ○ 26
- ○ 27
- ○ 28
- ○ 29
- ○ 30
- ○ 31
- ○ 32
- ○ 33
- ○ 34
- ○ 35
- ○ 36
- ○ 37
- ○ 38
- ○ 39
- ○ 40
- ○ 41
- ○ 42
- ○ 43
- ○ 44
- ○ 45
- ○ 46
- ○ 47
- ○ 48
- ○ 49
- ○ 50

- ○ 51
- ○ 52
- ○ 53
- ○ 54
- ○ 55
- ○ 56
- ○ 57
- ○ 58
- ○ 59
- ○ 60
- ○ 61
- ○ 62
- ○ 63
- ○ 64
- ○ 65
- ○ 66
- ○ 67
- ○ 68
- ○ 69
- ○ 70
- ○ 71
- ○ 72
- ○ 73
- ○ 74
- ○ 75
- ○ 76
- ○ 77
- ○ 78
- ○ 79
- ○ 80
- ○ 81
- ○ 82
- ○ 83
- ○ 84
- ○ 85
- ○ 86
- ○ 87
- ○ 88
- ○ 89
- ○ 90
- ○ 91
- ○ 92
- ○ 93
- ○ 94

- ○ 95
- ○ 96
- ○ 97
- ○ 98
- ○ 99
- ○ 100
- ○ 101
- ○ 102
- ○ 103
- ○ 104
- ○ 105
- ○ 106
- ○ 107
- ○ 108
- ○ 109
- ○ 110
- ○ 111
- ○ 112
- ○ 113
- ○ 114
- ○ 115
- ○ 116
- ○ 117
- ○ 118
- ○ 119
- ○ 120
- ○ 121
- ○ 122
- ○ 123
- ○ 124
- ○ 125
- ○ 126
- ○ 127
- ○ 128
- ○ 129
- ○ 130
- ○ 131
- ○ 132
- ○ 133
- ○ 134
- ○ 135
- ○ 136
- ○ 137
- ○ 138

- ○ 139
- ○ 140
- ○ 141
- ○ 142
- ○ 143
- ○ 144
- ○ 145
- ○ 146
- ○ 147
- ○ 148
- ○ 149
- ○ 150
- ○ 151
- ○ 152
- ○ 153
- ○ 154
- ○ 155
- ○ 156
- ○ 157
- ○ 158
- ○ 159
- ○ 160
- ○ 161
- ○ 162
- ○ 163
- ○ 164
- ○ 165
- ○ 166
- ○ 167
- ○ 168
- ○ 169
- ○ 170
- ○ 171
- ○ 172
- ○ 173
- ○ 174
- ○ 175
- ○ 176
- ○ 177
- ○ 178
- ○ 179
- ○ 180
- ○ 181
- ○ 182

- ○ 183
- ○ 184
- ○ 185
- ○ 186
- ○ 187
- ○ 188
- ○ 189
- ○ 190
- ○ 191
- ○ 192
- ○ 193
- ○ 194
- ○ 195
- ○ 196
- ○ 197
- ○ 198
- ○ 199
- ○ 200
- ○ 201
- ○ 202
- ○ 203
- ○ 204
- ○ 205
- ○ 206
- ○ 207
- ○ 208
- ○ 209
- ○ 210
- ○ 211
- ○ 212
- ○ 213
- ○ 214
- ○ 215
- ○ 216
- ○ 217
- ○ 218
- ○ 219
- ○ 220
- ○ 221
- ○ 222
- ○ 223
- ○ 224
- ○ 225
- ○ 226

- ○ 227
- ○ 228
- ○ 229
- ○ 230
- ○ 231
- ○ 232
- ○ 233
- ○ 234
- ○ 235
- ○ 236
- ○ 237
- ○ 238
- ○ 239
- ○ 240
- ○ 241
- ○ 242
- ○ 243
- ○ 244
- ○ 245
- ○ 246
- ○ 247
- ○ 248
- ○ 249
- ○ 250
- ○ 251
- ○ 252
- ○ 253
- ○ 254
- ○ 255
- ○ 256
- ○ 257
- ○ 258
- ○ 259
- ○ 260
- ○ 261
- ○ 262
- ○ 263
- ○ 264
- ○ 265
- ○ 266
- ○ 267
- ○ 268
- ○ 269
- ○ 270

- ○ 271
- ○ 272
- ○ 273
- ○ 274
- ○ 275
- ○ 276
- ○ 277
- ○ 278
- ○ 279
- ○ 280
- ○ 281
- ○ 282
- ○ 283
- ○ 284
- ○ 285
- ○ 286
- ○ 287
- ○ 288
- ○ 289
- ○ 290
- ○ 291
- ○ 292
- ○ 293
- ○ 294
- ○ 295
- ○ 296
- ○ 297
- ○ 298
- ○ 299
- ○ 300
- ○ 301
- ○ 302
- ○ 303
- ○ 304
- ○ 305
- ○ 306
- ○ 307
- ○ 308
- ○ 309
- ○ 310
- ○ 311
- ○ 312
- ○ 313
- ○ 314

- ○ 315
- ○ 316
- ○ 317
- ○ 318
- ○ 319
- ○ 320
- ○ 321
- ○ 322
- ○ 323
- ○ 324
- ○ 325
- ○ 326
- ○ 327
- ○ 328
- ○ 329
- ○ 330
- ○ 331
- ○ 332
- ○ 333
- ○ 334
- ○ 335
- ○ 336
- ○ 337
- ○ 338
- ○ 339
- ○ 340
- ○ 341
- ○ 342
- ○ 343
- ○ 344
- ○ 345
- ○ 346
- ○ 347
- ○ 348
- ○ 349
- ○ 350
- ○ 351
- ○ 352
- ○ 353
- ○ 354
- ○ 355
- ○ 356
- ○ 357
- ○ 358

- ○ 359
- ○ 360
- ○ 361
- ○ 362
- ○ 363
- ○ 364
- ○ 365
- ○ 366
- ○ 367
- ○ 368
- ○ 369
- ○ 370
- ○ 371
- ○ 372
- ○ 373
- ○ 374
- ○ 375
- ○ 376
- ○ 377
- ○ 378
- ○ 379
- ○ 380
- ○ 381
- ○ 382
- ○ 383
- ○ 384
- ○ 385
- ○ 386
- ○ 387
- ○ 388
- ○ 389
- ○ 390
- ○ 391
- ○ 392
- ○ 393
- ○ 394
- ○ 395
- ○ 396
- ○ 397
- ○ 398
- ○ 399
- ○ 400
- ○ 401
- ○ 402

- ○ 403
- ○ 404
- ○ 405
- ○ 406
- ○ 407
- ○ 408
- ○ 409
- ○ 410
- ○ 411
- ○ 412
- ○ 413
- ○ 414
- ○ 415
- ○ 416
- ○ 417
- ○ 418
- ○ 419
- ○ 420
- ○ 421
- ○ 422
- ○ 423
- ○ 424
- ○ 425
- ○ 426
- ○ 427

FRED HIDALGO
Jacques Brel, l'aventure commence à l'aurore

Aux femmes de ma vie,
à Christine, à Hélène, à Mauricette,
et à Salvadora, qui me l'a donnée.

En mémoire de Jean Théfaine,
qui m'avait fait promettre « d'en faire un livre »,
et de Marc Robine, qui avait montré la voie.

L'œuvre d'un homme, c'est l'explication de cet homme.

Paul Gauguin (Atuona, avril 1903, lettre à son ami Charles Morice)

Ce qui donne un sens à la vie donne un sens à la mort.

Antoine de Saint-Exupéry (Le Petit Prince)

La tragédie de la mort est en ceci qu'elle transforme la vie en destin.

André Malraux (L'Espoir)

Le vrai tombeau des morts, c'est le cœur des vivants.

Jean Cocteau

Y en a qui ont le cœur si large
Qu'on y entre sans frapper…
Y en a qui ont le cœur dehors
Et ne peuvent que l'offrir…
Allons il faut partir
N'emporter que son cœur
Et n'emporter que lui
Mais aller voir ailleurs…

Jacques Brel (Les Cœurs tendres et Allons il faut partir)

Prologue
LE PRINCIPE D'IMPRUDENCE

Bruxelles, la cartonnerie familiale, le confort bourgeois[1]. Comme dans la chanson de Souchon : « On va tous pareils, moyen moyen / La grande aventure, Tintin[2]… » Mais il la voyait pas comme ça, sa vie, Jacky. « J'ai eu l'impression que j'allais ou devenir fou ou les tuer, ce qui est à peu près la même chose… et je suis parti pour éviter un meurtre, mais je suis parti gentiment, j'ai dit : "Je pars"… et on m'a dit : "Tu peux partir mais tu n'as pas le droit de revenir"[3]. » Il est parti, sans espoir ni surtout volonté de retour, pour rester vivant, debout. « Tout le malheur du monde, disait-il, vient de l'immobilité. Toujours ! On n'est pas fait pour mourir, puisque mourir c'est s'arrêter » : tout Brel est là. Sans cesse en mouvement, avec l'obsession d'« aller voir » de l'autre côté de la colline… ou de l'océan.

« Il est urgent d'être heureux », écrit-il à l'un de ses amis à la veille de se lancer dans la traversée de l'Atlantique, amputé partiellement d'un poumon moins d'un mois et demi plus tôt ! C'est à croire qu'il savait qu'il mourrait jeune. À la Camarde, il assurait en 1968 : « J'arrive, j'arrive / C'est même pas toi qui es en avance / C'est déjà moi qui suis en retard », écrivant dès 1960 : « La mort m'attend comme une princesse / À l'enterrement de ma jeunesse. » Mais c'est dur de mourir au printemps, aussi le Grand Jacques a choisi l'automne : « La mort m'attend aux dernières feuilles / De l'arbre qui fera mon cercueil. » Cela faisait alors plus de dix ans qu'il avait abandonné le tour de chant, si l'on excepte cet *Homme de la Mancha* qui lui allait si bien… et s'achevait par la mort du héros.

Ainsi, fait aussi remarquable qu'exceptionnel, sa carrière de chanteur, du moment où il est devenu célèbre avec *Quand on n'a que l'amour* jusqu'à ses fameux adieux de l'Olympia 1966, n'a duré que dix ans. Dix ans seulement pour devenir « irremplaçable », comme l'affirmera Juliette Gréco[4] : « Personne ne pourra jamais approcher cette force-là ! Personne. Il a tout dit, il a traité de tout et, quand il n'a plus eu à parler, il est parti. Et il n'est jamais revenu, lui ! » Une décennie lui aura suffi pour laisser dans la chanson — et auprès du public — une empreinte indélébile. C'est dire la mesure de l'homme et du créateur. « Il a apporté à la chanson cette espèce de qualité gigantesque d'expression qui nous manque un petit peu en France. C'est un Belge, c'est un Flamand avec tout ce que cela comporte de grand. Il a apporté une façon de se bagarrer contre des moulins. D'ailleurs, ce n'est pas pour rien qu'il a fait *L'Homme de la Mancha*, c'est parce qu'il était un véritable Don Quichotte. Il l'était dans la vie.

Il l'était partout et quand il n'y avait pas d'obstacles, il les inventait pour les surmonter. » De qui, ce commentaire si pertinent ? De Brassens, bien sûr, sans doute son meilleur et plus vieil ami, avec Charley Marouani, Lino Ventura… et Jojo.

Aux proches de ce dernier, le jour même de ses obsèques, Brel confiait déjà qu'il serait « le suivant ». Flagrant dans son œuvre, ce sentiment d'être en partance l'était plus encore dans sa vie. « Dès les premiers temps, dira son ancien imprésario Charley Marouani, je me suis rendu compte que Jacques n'était ni un artiste ni un homme comme les autres. Il ne mimait pas ses chansons : il les vivait. Il ne chantait pas ; il se consumait. Pressentait-il qu'il mourrait à quarante-neuf ans ? Était-ce sa crainte d'une existence "raccourcie" qui le poussait à "partir où personne ne part"[5] ? » D'où l'urgence de mener son tour de chant tambour battant : quinze chansons, pas une de plus, mais enchaînées à un rythme d'enfer. L'urgence ensuite d'arrêter les concerts pour éviter d'avoir à tricher[6] (« Et dis-toi donc grand Jacques / Dis-le-toi souvent / C'est trop facile de faire semblant[7] ») — il avait seulement trente-huit ans et il ne lui restait déjà plus qu'une dizaine d'années à vivre. « Faire semblant était au-dessus de ses moyens. Tricher aurait été une injure faite au public[8]. » Repartir de plus belle, tâter de la comédie musicale, du cinéma. Puis s'imposer d'incroyables défis, dans l'urgence et l'imprudence à la fois. Navigateur au long cours, pilote au grand cœur… Jusqu'à en faire un principe de vie. Le principe d'imprudence ! « Les hommes prudents sont des infirmes… »

On ne le sait pas trop, mais c'est à la fin du voyage, aux confins de l'enfance, qu'il a fait de sa vie l'égale de son œuvre : un chef-d'œuvre. « Un homme passe sa vie à compenser son enfance. Un homme se termine vers seize, dix-sept ans. Il a eu tous ses rêves. Il ne les connaît pas, mais ils sont passés en lui », assurait-il. Ce qu'il avait rêvé tout éveillé étant enfant, puis théorisé de façon si brillante — imprimé sur papier, gravé sur disque, interprété sur scène, porté à l'écran (*Le Far West*…) et, bien sûr, proclamé haut et fort dans ses interviews —, il lui a fallu moins de trois ans, ses trois dernières années, pour le mettre en pratique aux Marquises.

Loin d'être une sorte d'appendice à sa vie d'artiste, parachevée avec sept ou huit chansons majeures, sa vie d'être humain dans cet archipel parmi les plus isolés au monde — la « Terre des Hommes », ainsi nommée par ses premiers habitants il y a plus de deux mille ans — aura été plus qu'un aboutissement, un véritable accomplissement. C'est là que l'œuvre de Jacques Brel a pris tout son sens, comme on transforme un essai, légitimée et validée rétrospectivement par ce voyage au bout de la vie ; là, enfin, qu'en allant au bout de sa quête altruiste, au bout de lui-même, l'homme a opéré — vraiment et

définitivement — la jonction avec l'artiste.

Rêver un impossible rêve
Porter le chagrin des départs
Brûler d'une possible fièvre
Partir où personne ne part[9].

« Moi, tout le monde m'a appris à mourir, depuis que je suis né. On m'a appris à mettre de l'argent de côté, à être prudent… Toutes ces choses qui sont le contraire de vivre et qui apprennent la mort, c'est désolant. » Jacques Brel, lui, nous a appris à vivre. Son histoire est une leçon de vie. Si bien qu'on peine, comme Brassens, à croire à sa mort : « Non, je ne pense pas qu'il soit mort… Avec ce qu'il a fait, avec ce qu'il a écrit, avec ses qualités d'homme et ses qualités d'écrivain, d'auteur, comment voulez-vous l'enterrer ? Il est là, plus vivant que jamais. » C'est sûr, Jacky, six pieds sous terre, tu frères encore.

1
DU PLAT PAYS AUX MARQUISES

Si l'on s'accorde assez facilement sur une liste d'artistes ayant marqué l'histoire de la chanson française, chacun possède ses petites préférences qui ont plus à voir avec sa sensibilité et son vécu qu'avec la valeur intrinsèque de l'œuvre — à supposer qu'à de tels sommets de qualité il soit objectivement possible de comparer l'écriture, la composition, l'interprétation et la teneur respectives des chansons, leur capacité à transcender les chapelles et à dépasser leur époque… Donc, à chacun son artiste de prédilection. Ainsi, celui qui aura le plus compté pour moi — homme et créateur confondus, sa vie ayant été aussi admirable que son œuvre —, jusqu'au point peut-être d'avoir infléchi le cours de mon existence, s'appelle Jacques Brel.

Autant que je m'en souvienne, j'ai découvert Brel en 1957 — j'avais huit ans — avec *Quand on n'a que l'amour*. Le choc ! Violent, irrépressible et d'une empreinte à jamais indélébile. À la fois par le fond (guère éloigné du chef-d'œuvre de Raymond Lévesque, *Quand les hommes vivront d'amour*, paru un an plus tôt) et la forme, cet irrésistible crescendo brélien qui deviendrait l'une de ses marques de fabrique. La suite ne fit que confirmer cette révélation. Comme si j'étais branché sur le même secteur d'une intensité (émotionnelle) hors norme. Le discours lucide et généreux de l'homme sur ses semblables (« J'ai mal aux autres », etc., mais aussi, revers obligé de la médaille, « Mort aux cons ! », etc.) enfonça le clou.

Alors, quand le héros de mon adolescence, le chevalier à la triste figure, s'incarna en Jacques Brel (j'étais dans ma vingtième année), la boucle fut bouclée. Ce « Grand Jacques »-là était bien mon Grand Frère ! Mon aîné de vingt ans, presque jour pour jour, un vrai « bélier » avide d'aventures, débordant de rêves d'enfance. Un frère que j'avais (presque) reconnu comme tel dès 1964, lui, le Flamand qui se plaisait à rappeler ses ascendances espagnoles pour expliquer son goût des contrastes violents, des couleurs vives, des émotions fortes et ce qu'il appelait son « chagrin d'orgueil[10] », et moi le fils d'exilés républicains, chassés d'Espagne par le franquisme ; souvenez-vous de *Jef* : « Viens, il me reste ma guitare / Je l'allumerai pour toi / Et on sera espagnols / Comme quand on était mômes… »

Et puis, superbe pied de nez au show business et plus généralement à l'ordre social qui vous rive d'office sur les rails du conformisme, le voilà qui décide à son apogée professionnel — alors qu'il aurait pu continuer des décennies durant, et pour le plus grand plaisir du public, à « rentabiliser » ses talents multiples — d'« aller

voir » ailleurs si le bonheur s'y trouve ! Il lâche tout quasiment du jour au lendemain et, non content de posséder déjà sa licence de pilote, passe son brevet de *skipper* pour se lancer dans un tour du monde à la voile censé durer cinq ans. Stupéfaction, puis admiration, dirait Souchon. L'esprit des Gerbault, Mermoz et autre Saint-Exupéry souffle en lui. Rarissime dans l'absolu… et unique, à ce niveau de notoriété et de reconnaissance, dans l'histoire du show-biz.

La maladie le cueillera en cours de route : parti d'Anvers le 24 juillet 1974 sur l'*Askoy* (un yawl au grand mât de vingt-deux mètres, long de dix-huit et pesant quarante-deux tonnes, bien trop lourd pour un seul homme, fût-il accompagné d'une femme qui n'a pas froid aux yeux), c'est lors d'une escale à Ténériffe, le 20 octobre, qu'il percevra les premières atteintes de ce « mal mystérieux dont on cache le nom », comme disait son ami Brassens. Auparavant, accostant à Horta, dans les Açores, il avait déjà subi un terrible coup au moral en apprenant la mort, le 1er septembre, de son grand ami Georges Pasquier, *alias* Jojo.

À celui-ci, dans la chanson éponyme de son dernier album, en 1977, Jacques Brel dira : « Nous savons tous les deux que le monde sommeille par manque d'imprudence. » Une phrase qui résume entièrement l'histoire du Grand Jacques. Et un principe — le principe d'imprudence — qu'il ne manquera pas d'appliquer une nouvelle fois après son opération. Délesté d'un poumon ou presque le 16 novembre, Brel remonte en effet à bord de son bateau dès le 22 décembre ! Malgré l'épuisement, visible, il n'entend pas se reposer davantage. Le 25 décembre est celui du « fameux » réveillon improvisé en compagnie d'Antoine qui, par le plus grand des hasards, vient mouiller dans le même port des Canaries, à Puerto Rico, avec sa première goélette baptisée *Om*. Un bien mauvais procès lui sera intenté par la suite, dont le simple exposé des faits[11] suffira à montrer l'ignominie. Mais plus tard, bien après, quand le mal sera fait et que la calomnie — de pures élucubrations ! — aura rempli son triste office. Trop tard, surtout, le Grand Jacques étant resté convaincu jusqu'à sa mort, semble-t-il, qu'Antoine avait « vendu » son cancer aux médias, alors que rien n'était plus faux. En réalité, la rumeur de la maladie avait filtré depuis Bruxelles, où Brel s'était fait opérer, suivie d'échos dans les journaux belges et même d'une dépêche de l'agence France-Presse ; ce que certains proches de Jacques, d'ailleurs, ne pouvaient ignorer.

Quoi qu'il en soit, le 30 décembre 1974, malgré la promesse faite à son médecin, Arthur Gélin, de se reposer au moins jusqu'en février (« Je te jure qu'il est urgent d'être heureux », lui écrit-il alors en manière d'excuse), Jacques Brel entreprend avec sa compagne Maddly et sa fille France la traversée de l'Atlantique. Deux représentantes du «

sexe faible » et un homme physiquement diminué, incapable de s'atteler aux tâches les plus dures : dans ces conditions et avec un tel bateau, c'est une véritable gageure. Don Quichotte à l'assaut des moulins à houle… Et pourtant ! Telle une cathédrale de voile (écoutez cette extraordinaire chanson méconnue, écrite aux Marquises et restée inédite jusqu'en 2003, *La Cathédrale*, où Brel retrace son trajet par le détail, de l'appareillage dans un port de Flandre « jusqu'aux îles droit devant » du Pacifique), l'*Askoy* arrive le 26 janvier 1975 en baie de Fort-de-France.

Après plusieurs mois de cabotage aux Antilles, au cours desquels les paparazzi tentent par tous les moyens de photographier « le mort en sursis », Jacques et Maddly poursuivent seuls le voyage jusqu'au Venezuela. Le temps d'un aller-retour Caracas-Bruxelles en avion pour un premier contrôle médical six mois après l'opération (en quittant la clinique, Brel avait promis à ses médecins de se soumettre à un examen semestriel régulier), ils mettent les voiles jusqu'au canal de Panamá. L'objectif est de traverser le Pacifique, via les Marquises, Tahiti, les îles Sous-le-Vent et les Fidji, puis de gagner l'océan Indien, les Seychelles, la mer Rouge et le canal de Suez pour rejoindre enfin l'Europe via la Méditerranée.

Le 22 septembre, l'*Askoy* se lance à l'aventure, en affrontant l'immense océan. Cap sur les Marquises : sept mille cinq cents kilomètres sans escale ! Et le 19 novembre 1975 en fin d'après-midi, un an et trois jours après l'ablation du lobe supérieur de son poumon gauche, Jacques Brel parvient avec Maddly Bamy en vue de la grande baie de Taaoa, dite baie des Traîtres, derrière laquelle s'étale le village d'Atuona, au pied d'un pic impressionnant, couronné de nuages, de plus de mille mètres. C'est la petite baie voisine de Tahauku, plus propice au mouillage car s'enfonçant telle une langue étroite dans les terres, qu'ils choisissent pour ancrer leur bateau. Il n'en bougera quasiment plus, en dépit des projets de navigation que nourrissait encore le couple.

À cette époque-là, ma chère et tendre et moi (« Mauricette et Fredo », comme l'écrira deux ans plus tard Gilbert Laffaille dans *Le Président et l'Éléphant*, pour brocarder les chasses africaines de Valéry Giscard d'Estaing) vivons au Gabon où nous avons créé le premier organe de presse du pays, l'hebdomadaire d'information générale *L'Union*, que nous nous apprêtons (quelques semaines après l'arrivée de Brel aux Marquises) à transformer en quotidien national. Mission accomplie le 30 décembre, non sans avoir formé au préalable une équipe de jeunes journalistes gabonais, avec le concours d'un trio d'excellents confrères français de nos amis.

Coïncidence : je me rendrai en monomoteur à Lambaréné pour

réaliser un reportage « à l'orée de la forêt vierge » sur l'histoire exemplaire de l'hôpital Albert-Schweitzer (alors fort décrié par les autorités gabonaises, sous le prétexte fallacieux de néocolonialisme, pour masquer en fait leurs propres carences en matière sanitaire), pendant qu'un certain Antoine voguait sur l'Ogooué (le grand fleuve gabonais que Gainsbourg immortalisera dans son film *Équateur*), vers le village du « grand docteur » musicien.

Les responsables de l'hôpital, devenu obsolète, bataillaient alors pour obtenir les moyens d'en bâtir un nouveau, répondant aux normes les plus modernes. Déployant une énergie seulement comparable à celle de son illustre prédécesseur, prix Nobel de la Paix 1952, promoteur du « respect de la vie » et inventeur implicite de l'idée d'écologie, son directeur, Max Caulet, parviendra à réunir des fonds internationaux permettant de démarrer sa construction. Finalement, malgré des difficultés permanentes et un équilibre financier toujours précaire, le nouvel hôpital sera inauguré le 17 janvier 1981. En 2013, un siècle après la création par Albert Schweitzer[12] et son épouse Hélène de leur premier établissement médical sur les rives de l'Ogooué, l'ancien hôpital de celui qui consacra cinquante-deux ans de sa vie à soigner gratuitement lépreux et malades en tout genre, dans un environnement hostile, attend d'être classé au patrimoine mondial de l'Unesco.

Mais, surtout, en cette fin 1975, à Hiva Oa sur l'*Askoy* comme chez nous à Libreville, on sablera le champagne parce qu'enfin, le 20 novembre, au lendemain de l'arrivée du Grand Jacques dans ce qui allait devenir son ultime terre d'élection, « Franco est tout à fait mort[13] » !

On n'était plus au temps où Bruxelles bruxellait dans l'insouciance, mais à celui des valises et des mallettes, des corrompus et des corrupteurs, en un mot de la « Françafrique ». Il était temps pour nous de quitter ce marigot grouillant de vieux crocodiles sinistres et hideux, pour une autre aventure ; quitte à repartir de zéro.

Ô jeunes gens ! Élus ! Fleurs du monde vivant,
Maîtres du mois d'avril et du soleil levant,
N'écoutez pas ces gens qui disent : soyez sages !
La sagesse est de fuir tous ces mornes visages.
Soyez jeunes, gais, vifs, aimez ! Défiez-vous
De tous ces conseillers douceâtres et sinistres.
Vous avez l'air joyeux, ce qui déplaît aux cuistres.
Des cheveux en forêt, noirs, profonds, abondants,
Le teint frais, le pied sûr, l'œil clair, toutes vos dents ;
Eux, ridés, épuisés, flétris, édentés, chauves,

Hideux ; l'envie en deuil clignote en leurs yeux fauves.
Oh ! comme je les hais, ces solennels grigous.
Ils composent, avec leur fiel et leurs dégoûts,
Une sagesse pleine et d'ennui et de jeûnes,
Et, faite pour les vieux, osent l'offrir aux jeunes[14] !

L'imprudence… Pour continuer à vivre debout, jusqu'au bout de nos rêves. Comme Brel avait quitté la scène pour le cinéma, puis le cinéma pour la navigation hauturière, avant de s'atteler à son dernier disque tel un défi improbable dans un archipel oublié des antipodes.

Ses *Marquises* passeront en boucle dans notre nouveau chez-nous, dans une république naissante de la Corne de l'Afrique aux premiers pas de laquelle j'essaierai de contribuer à ma modeste mesure (malgré l'engeance incarnée par certains néo-coopérants mais ex-vrais colons à la — grave — mentalité inchangée). C'est là, à Djibouti, que j'apprendrai avant tout le monde ou presque, sur place, par une dépêche de l'AFP tombée sur le téléscripteur de mon bureau du *Réveil de Djibouti*, l'hebdo national, la mort de notre héros survenue à l'hôpital franco-musulman de Bobigny (rebaptisé hôpital Avicenne cette année-là), le lundi 9 octobre 1978 à quatre heures dix du matin. Moins d'un demi-siècle — quarante-neuf ans et six mois exactement — après sa naissance, le lundi 8 avril 1929 à Schaerbeek (Bruxelles).

Le vendredi 13 octobre en fin de matinée, Jacques Brel était inhumé à Hiva Oa, à l'endroit précis choisi par lui : non loin de la tombe de Paul Gauguin, à la droite d'un grand Christ en croix de cinq mètres de haut : « Pour qu'il soit entouré de ses deux larrons ! », avait-il lancé un jour comme une boutade, lui le bouffeur de curés, l'anticlérical notoire. À ses obsèques : les amis d'Atuona, dont les sœurs du collège Sainte-Anne et plusieurs dizaines d'enfants marquisiens ; parmi les proches d'avant les Marquises, seul son ancien imprésario et fidèle ami Charley Marouani a fait le voyage, convoyant la dépouille de Jacques aux côtés de Maddly.

Le sait-on ? Douze ans plus tôt, en avril 1966, Brel était à l'affiche à Djibouti, encore colonie française, dans le cadre d'une tournée dans l'océan Indien[15] (avec Madagascar, La Réunion puis l'île Maurice). À ce moment-là, ni lui ni les quatre musiciens qui l'accompagnaient (Philippe Combelle à la batterie, Jean Corti à l'accordéon, Gérard Jouannest au piano et Pierre Sim[16] à la contrebasse) ne se doutaient que, six mois plus tard, à l'Olympia, il ferait ses adieux à la scène. En attendant, il allait vivre de drôles de débuts à Djibouti, victime d'une cabale de l'armée !

Il faut dire que l'homme à l'origine de sa venue, Guy Arnaud,

sorte d'anar au grand cœur et patron de l'hôtel-restaurant La Siesta où devait se dérouler le tour de chant, était toujours un peu en délicatesse avec l'armée française et la Légion étrangère en poste à Djibouti. Or, les grands pontes locaux, qui n'appréciaient guère les idées et les chansons de Jacques Brel (« Ce ne fut pas Waterloo mais ce ne fut pas Arcole / Ce fut l'heure où l'on regrette d'avoir manqué l'école[17]… »), avaient fait passer le message selon lequel les soldats ou officiers qui seraient vus à La Siesta, au concert de Brel, s'exposeraient automatiquement à des sanctions… Dans une ville où la vie économique, à l'époque, reposait essentiellement sur l'armée, dont les membres et les familles constituaient l'immense majorité des expatriés français, en raison du caractère stratégique de Djibouti à l'entrée de la mer Rouge, la consigne ne manqua pas d'être suivie à la lettre. À l'heure dite du spectacle, quelques billets seulement avaient été vendus. Une véritable catastrophe pour le patron de La Siesta…

C'est alors que Jacques, devant la mine déconfite de Guy Arnaud, proposa d'annuler officiellement le tour de chant (et, accessoirement, son cachet !) pour le remplacer par une soirée privée, mais ouverte gracieusement aux gens de bonne compagnie. On rameuta du monde et La Siesta devint le théâtre d'une fiesta des plus mémorables où le chanteur, les musiciens et le public s'en donnèrent à cœur joie. À la santé, bien sûr, de l'armée française. « Quand on n'a que l'amour / Pour parler aux canons / Et rien qu'une chanson / Pour convaincre un tambour… »

Quand je le rencontrai, après l'indépendance de Djibouti, Arnaud avait vendu La Siesta pour ouvrir une enseigne culturelle que Brel aurait appréciée, la librairie Omar-Khayyâm, du nom du grand poète et savant perse qui se répandait en éloges épicuriens. Le geste du Grand Jacques ? Un des souvenirs indélébiles de sa vie, « un geste royal et spontané auquel il n'était en rien obligé ». Par la suite, on apprendrait que le chanteur, qui ne s'en vantait pas, était coutumier du fait ; soit qu'il donnait plus souvent qu'à son tour des galas gratuits au profit de causes caritatives, « pour lesquels, nous confiera Jean Corti, nous étions partie prenante et ne touchions pas d'argent », soit qu'il offrait spontanément, à l'issue du spectacle, l'enveloppe contenant son cachet à des gens qui sollicitaient son aide ou qu'il jugeait dans le besoin.

« Surtout, nous ne devions pas en parler », dira encore l'accordéoniste en se rappelant de galas donnés pour des mineurs, des malades, des enfants handicapés, etc. « Il le faisait avec autant de force qu'à l'Olympia… C'était cela, Jacques Brel. » Alors qu'il se produisait le soir même, il lui arrivait souvent de chanter l'après-midi au sanatorium local, à l'hôpital ou dans une maison de retraite. Gérard Jouannest ne dira pas autre chose : « Pendant toutes nos tournées, je

l'accompagnais également dans des sanatoriums ou des hôpitaux. Partout il montrait le même professionnalisme et la même générosité[18]. » Et toujours dans la plus grande discrétion. Charley Marouani confirmera également cette prodigalité naturelle de l'artiste : « Je ne sais plus combien de fois je l'ai vu distribuer — je ne vois pas d'autre mot — de l'argent à des êtres dans la difficulté, amis ou simples personnes croisées au hasard[19]. » L'argent, d'ailleurs, ne fut jamais un moteur pour Jacques Brel. Alors qu'il aurait pu demander des cachets très élevés, à la hauteur de son immense notoriété, il faisait tout l'inverse. « Quand il a eu du succès, rappellera Gérard Jouannest[20], on lui a reproché ses tarifs car il était celui qui prenait le moins. Aznavour lui disait qu'il gâchait le métier. Mais Jacques répondait qu'il n'aimait pas l'idée de gagner plus qu'un chirurgien qui sauvait des vies… »

C'est à Djibouti, encore, que nous fîmes la connaissance d'Antoine, de passage dans la Corne de l'Afrique sur *Om*, son premier voilier. Il m'invita à plusieurs reprises à son bord, par plus de 45 °C à l'ombre, comme nous le reçûmes dans notre port d'attache personnel, tout près de La Siesta. Six mois d'escale, le temps d'écrire un nouvel album[21], avec un titre décoiffant sur la Coopération mal comprise : *Le Blues des coopérants*.

De nos conversations d'alors, je retiens deux souvenirs marquants. Celui du plaisir, d'abord, de lui avoir fait découvrir le premier album 30 cm d'un jeune chanteur français qui, dans l'une de ses chansons, parlait de lui et de Dylan : « Y a eu Antoine avant moi / Y a eu Dylan avant lui / Après moi qui viendra ? / Après moi, c'est pas fini / On les a récupérés / Oui, mais moi on m'aura pas[22] ! » Je revois la réaction amusée du globe-flotteur, son sourire tout de tendresse envers Renaud — car il s'agissait bien sûr du futur « chanteur énervant » —, bien qu'en l'occurrence il ait eu tout faux : qui mieux qu'Antoine, en effet, avait réussi à prendre de telles distances avec la société, ou plutôt à se jouer d'elle ? Et cela huit ans seulement après ses débuts tonitruants dans la chanson, en 1966, avec des *Élucubrations*[23] qui, l'air de rien, annonçaient le grand chambardement de Mai 68. « Dès 1969, nous rappellera-t-il, j'avais pris la décision de tout quitter pour faire le tour du monde en bateau[24] et vivre sans attaches. J'étais pris d'une immense envie de liberté, qui ne m'a plus jamais quitté… Je m'y suis préparé pendant cinq ans. Entre 1969 et 1974, j'ai appris à naviguer et je me suis libéré des différents contrats et obligations qui me liaient en France. J'ai vendu ma maison pour me payer une coque nue que j'ai aménagée… et je suis parti. » Oui, qui d'autre a jamais pris pareil risque dans le show-biz ? Qui… sinon Brel ? Brel évidemment, Brel infiniment ! Brel, curieusement, la même année qu'Antoine.

Second souvenir indélébile de nos petits secrets de la mer Rouge. Un an à peine après la mort du Grand Jacques, avec tout le tact possible, j'interrogeai Antoine sur ce Noël 74 passé sur l'*Askoy* à Puerto Rico de Gran Canaria et les suites que l'on sait. L'auteur de *Pourquoi ces canons ?* en était visiblement affecté, et même meurtri. Pas tant de la cabale, d'ailleurs (le pire n'était pas encore venu, avec la reprise et l'amplification de l'air de la calomnie, quelques années plus tard, dans deux livres importants sur Brel), que de penser que celui-ci était resté à tort persuadé de sa « trahison »… Je lui expliquai alors combien Brel avait compté pour moi au moment crucial auquel tout un chacun est tôt ou tard confronté, à la croisée des chemins, entre tenter de réussir sa vie, c'est-à-dire d'accomplir ses rêves d'enfant, et de « réussir dans la vie » ; combien j'avais adhéré à sa définition du talent : rien d'autre, avec le travail rigoureux qu'il suppose en aval, que d'« avoir envie », vraiment envie ! Et combien j'aurais aimé pouvoir lui dire tout cela, en tête à tête…

Et me voilà seul, tout seul, près de trente-cinq ans, presque jour pour jour, après qu'il eut été porté en terre, à méditer cette histoire dans l'aube naissante, devant la tombe modeste et fleurie du Grand Jacques. « On est cent que la gloire / Invite sans raison / Mais quand meurt le hasard / Quand finit la chanson / On se retrouve seul[25]. » Seul, tel un paumé du petit matin, pendant que ma moitié boucle les bagages dans notre gîte de passage, avant que l'on ne regagne l'Aéroport Jacques-Brel… Quarante ans pile après nos épousailles (« On est deux à vieillir / Contre le temps qui cogne… »), impossible de ne pas songer dans cet archipel où le temps s'immobilise, à dix-huit mille kilomètres du Plat Pays, à *La Chanson des vieux amants* : « Finalement, finalement / Il nous fallut bien du talent / Pour être vieux sans être adultes. »

Cela se passait, il y a peu, aux Marquises, île d'Hiva Oa, commune d'Atuona… Si ça vous chante, je vous convie à me suivre jusqu'à cette île, « posée sur l'autel de la mer / […] Chaude comme la tendresse / Espérante comme un désert / Qu'un nuage de pluie caresse[26] ».

2
SA NOUVELLE ADRESSE

Lorsque Brel quitte le canal de Panamá, le 22 septembre 1975, il met directement le cap sur les Marquises, sans passer par l'escale traditionnelle des Galapagos : pas question pour lui d'aborder dans un territoire d'un pays, l'Équateur, vivant sous dictature militaire. Mais ce choix, en le menant hors de la route des alizés, lui vaudra de connaître ce que les marins appellent le « pot au noir », le calme plat, dix-sept jours durant… Au total, la traversée jusqu'à Hiva Oa, où l'*Askoy* jette l'ancre le 19 novembre, prendra cinquante-neuf jours. En avion, aujourd'hui, on relie Paris aux Marquises en moins de trente heures, après une étape obligée à Tahiti, « capitale » et seule île de Polynésie française capable d'accueillir des vols intercontinentaux. Tahiti, où Brel, on le sait moins, séjournait régulièrement et d'où il rayonnait d'une île à l'autre par la voie des airs.

Ce récit passera donc par l'archipel de la Société et les atolls des Tuamotu, afin de suivre le plus possible les traces du Grand Jacques dans ce « pays[27] » où il se sentait chez lui et comptait bien, « lassé d'être chanteur » et résolu à retrouver l'anonymat du temps où il s'appelait Jacky, s'installer définitivement à demeure. Comme on se jette à corps perdu dans un voyage au bout de la vie.

Ça a débuté comme ça… ou plutôt, n'en déplaise à Céline, ça a fini de débuter comme ça, un soir de l'automne 2010 à Paris. C'était au théâtre Les Trois Baudets — ce haut (petit) lieu de la chanson francophone qui vit « Jacky » réaliser ses vrais débuts en 1953, sous la houlette de Jacques Canetti — où le monde de la chanson avait décidé de nous faire la fête ! Le bonheur, surtout, de nous entourer affectueusement. Jolie et tendre palette de gens de plume, de micro, de scène ou de coulisses. Parmi eux, Alain Souchon… que Brel, dès son arrivée aux Marquises, avait remarqué à la radio entre tous les auteurs-compositeurs de la nouvelle génération. Bercé par la variété populaire en vogue dans son enfance puis séduit par Elvis Presley et les premiers rockeurs américains, c'est avec la rive gauche, à l'adolescence, que son goût, voire sa vocation, pour la chanson allait s'affirmer : « Tout de suite, ça m'a bien plu. Léo Ferré, Brassens, Béart, Félix Leclerc, Barbara… et Brel, en particulier, que je me suis mis à adorer[28]. J'achetais tous ses disques… »

Rescapé de cette époque, Guy Béart était aussi de la fête, se souvenant de son premier passage dans cette même salle de deux cent soixante-douze places, à l'automne 1956… en compagnie de Brel : « Je conserve une affiche de mes débuts aux Trois Baudets, où il y avait au

même programme Mouloudji en vedette, avec Pierre Dac et Francis Blanche, et aussi Raymond Devos et Jacques Brel ! C'était une époque de plateaux fabuleux[29]. » En juillet de cette année-là, détail amusant, alors que les deux hommes ne se connaissaient pas encore, Guy Béart avait remplacé Brel, retenu en Belgique, les trois premiers jours de l'habituelle tournée d'été Canetti. Une tournée d'ailleurs mémorable[30], puisque c'est à cette occasion que Jacques Brel rencontra François Rauber, engagé aux Trois Baudets pour succéder au pianiste en partance, un certain Darry Cowl… Pour Guy Béart, « Jacques Canetti était un pionnier parce qu'il avait le goût de ce qui sortait de l'ordinaire. Il a été le plus grand "créateur de chanteurs" ; le premier à privilégier les auteurs-compositeurs : Félix Leclerc puis Brassens et Brel ». C'est lui qui inventa la fameuse formule « les 3 B de la chanson française » : Brel, Brassens, Béart. « Oui, il parlait toujours des 3 B de la chanson française, je suis hélas le dernier des trois. »

Des Trois Baudets à l'Olympia… Ce soir-là, les invités incarnaient la grande histoire de la chanson française. En particulier Jean-Michel Boris[31], plus de quarante ans directeur artistique de ce music-hall prestigieux où Brel fit ses fameux et mémorables adieux du 6 octobre au 1er novembre 1966. « Ce n'était pas une série très longue, rappelait-il, car Brel n'aimait pas s'installer ; il faisait un tour de chant, pas un récital, c'est-à-dire qu'il y avait une première partie[32]. Brel restait en scène une heure vingt environ, il faisait une quinzaine de chansons à toute vitesse. […] J'ai participé à tous ses spectacles à l'Olympia. Le personnage emplissait l'espace d'une façon absolument exceptionnelle. J'ai vécu plein de moments particuliers, dont bien sûr sa dernière sortie avec le peignoir devant le rideau rouge, après une demi-heure d'applaudissements et les spectateurs qui ne voulaient pas quitter la salle. […] Je crois qu'aucun autre artiste ne me donnera les mêmes joies. Il y en a d'autres qui paient comptant, comme il le faisait, mais lui était un être à part[33]. » Jamais non plus Charley Marouani n'oubliera ces adieux à l'Olympia : « Devant un public déchaîné, il revint je ne sais combien de fois sur scène pour saluer ces gens déconcertés, dont la plupart avaient les larmes aux yeux. À sa dernière apparition, il était en peignoir et murmura la gorge nouée : "Je vous remercie, car cela justifie quinze ans d'amour"[34]. » Les Trois Baudets et l'Olympia à la fois, quel symbole !

Oui, ce soir de septembre 2010, après trente ans passés à défendre et illustrer la chanson, par le livre et nos journaux *Paroles et Musique* puis *Chorus* (sous-titré « Les Cahiers de la chanson »), pour nous la boucle était bouclée. D'autant plus que, fidèle entre les fidèles depuis les années 1970, Antoine était de la partie, tout juste rentré de sa Polynésie d'adoption, dont il est devenu par ses livres, ses films et ses conférences le chantre par excellence. Extrait de notre dialogue du

moment :

« Maintenant que vous n'allez plus être assujettis à des délais de parution, le temps est venu pour vous de découvrir Tahiti…

— Et de nous rendre aux Marquises, pourquoi pas ? Un rêve de trente ans… »

À plusieurs reprises auparavant, le globe-flotteur ex-chanteur avait tenté de nous faciliter la venue en Polynésie pour un reportage sur les musiques locales (« Les Polynésiens sont un peuple-né de chanteurs et de musiciens, vous verrez ; il y a beaucoup à dire sur la chanson polynésienne et l'amour de la chanson des Polynésiens… »), à l'image des dossiers déjà publiés dans nos « Cahiers de la chanson » sur divers pays d'Europe, d'Afrique ou de l'océan Indien. Et puis *Chorus* allait disparaître brutalement du paysage médiatique — victime d'un relayeur incapable de porter plus avant le témoin que d'autres avaient longtemps tenu comme une lampe allumée — mais nullement l'envie de continuer à partager notre fol amour de la chanson ni d'emprunter quelque chemin qu'il faille pour aller à sa découverte. « Ce qu'il vous faut ? Mais c'est être fou / Fou de la vie, fou de ses chemins[35]. »

« Un rêve de trente ans » : trois bonnes décennies en effet à écrire sur le Grand Jacques et à multiplier dans nos journaux les dossiers à son sujet : par deux fois dans le mensuel *Paroles et Musique* dans les années 1980, par deux fois aussi dans la revue trimestrielle *Chorus* dans les années 1990 et 2000[36], en variant chaque fois les angles pour éviter les redondances et compléter autant que possible le travail précédent.

Dans l'édito du premier dossier du « mensuel de la chanson vivante » (qui comportait de superbes photos inédites de Jean-Pierre Leloir, particulièrement apprécié du chanteur[37]), je faisais déjà référence au principe d'imprudence brélien : « Il fallait une certaine dose (et même une dose certaine) de folie pour lancer une telle entreprise sans capitaux ni le moindre soutien. C'est là qu'intervient la responsabilité (indirecte) de Jacques Brel… Il a suffi, en effet, d'une phrase de son dernier disque pour placer en orbite ce qui n'était encore qu'une espèce d'étoile inaccessible. Une phrase toute simple, mais si juste, qui disait que "le monde sommeille par manque d'imprudence"… » Seize ans plus tard, le numéro d'automne 2008 des « Cahiers de la chanson » proposera la somme la plus importante jamais réalisée sur Brel dans un périodique de presse francophone : un dossier de quatre-vingt-dix pages (soit presque la moitié du numéro).

Ce n'est pas tout, loin s'en faut : en 1997, pour le cinquième anniversaire de *Chorus*, François-René Cristiani et Jean-Pierre Leloir nous accorderont l'exclusivité de la publication intégrale de la table

ronde mythique réalisée par eux le 6 janvier 1969, avec Georges Brassens, Jacques Brel et Léo Ferré. « J'étais très impressionné, avouera le Grand Jacques, une fois installé aux Marquises. Tous les trois avions le trac ! J'ai tiré sur ma clope comme jamais… » Cristiani me confia ses cassettes pour que je les décrypte moi-même et Leloir une douzaine de photos inédites (alors qu'il avait refusé des fortunes — y compris un chèque en blanc d'un grand hebdomadaire national ! — pour publier après la mort de Brel d'autres images que celle du célèbre poster en noir et blanc de cette rencontre historique). Le résultat[38] leur conviendra si bien que je n'aurai guère à insister, quelques années plus tard, pour les convaincre d'enrichir ce travail de mémoire dans un beau livre — en narrant sa genèse et sa tenue pour l'un, et en exhumant près de cinquante photos, la plupart inédites (dont une bonne part en couleurs), pour l'autre — en ouverture symbolique du « Département chanson » coédité par *Chorus* et Fayard, dont j'assurerai dès lors la direction en liaison étroite avec Claude Durand, président de Fayard mais aussi ami de Barbara…

Dans l'intervalle, j'aurai eu le plaisir d'être en contact avec des proches de Brel, parents, amis et collaborateurs, et d'en rencontrer la plupart : son épouse Thérèse, *alias* Miche, sa compagne Maddly, ses filles Chantal et France, son neveu Bruno, ainsi que ses musiciens Jean Corti, Gérard Jouannest et François Rauber. D'autres encore, comme Eddie Barclay, Jacques Canetti et Charley Marouani… Et puis, et surtout peut-être, j'aurai suivi de très près et de bout en bout l'évolution de *Grand Jacques, le roman de Jacques Brel*, la fameuse biographie de Marc Robine[39] qui obtint aussitôt le grand prix de l'académie Charles-Cros (en même temps que Claude Nougaro pour son nouvel album *L'Enfant phare*). Parue en 1998 en coédition Chorus / Anne Carrière, elle fut signée dès 1988 chez « Hidalgo Éditeur », label que nous décidâmes ensuite de mettre en sommeil pour nous consacrer à la création de *Chorus*, appelé à prendre la relève de *Paroles et Musique*. Dix ans de travail donc pour ce grand œuvre de Marc Robine, vulgarisateur sans pareil de la chanson française. « La meilleure des biographies de Brel », estimera la regrettée Anne-Marie Paquotte dans *Télérama*, tandis que Bertrand Dicale le plébiscitera ainsi dans *Le Figaro* : « Robine s'insurge, s'enthousiasme, converse avec Brel en nourrissant son propos d'une somme unique d'informations. Son travail est exemplaire non seulement par son ampleur, mais aussi par sa pertinence. »

Ce rappel pour dire combien Brel est resté proche de nous, toujours, avant et après sa disparition[40] (« On n'oublie rien, de rien / On n'oublie rien du tout / On n'oublie rien de rien / On s'habitue, c'est tout[41]… ») ; et combien, par conséquent, il nous était nécessaire d'aller au bout de notre démarche. Alors, quand Antoine a

remis le sujet sur le métier, en ce théâtre des Trois Baudets si chargé d'histoire, l'affaire était déjà entendue, il ne restait plus qu'à la mettre en musique… Puis à embarquer, enfin, jusqu'à l'endroit où le Grand Jacques avait choisi non pas de marquer une pause mais de se fixer durablement (voire pour le reste de sa vie, comme le montreront les témoignages recueillis sur place), jusqu'au lieu finalement devenu son ultime demeure.

Pourtant, Hiva Oa ne devait être qu'une simple escale dans son tour du monde à demi achevé. Après une période de cabotage autour de Tahiti, des îles de la Société et des Tuamotu, le voyage devait se poursuivre via les Fidji. Mais la fatigue, due à la fois aux conséquences de l'opération subie un an plus tôt et aux difficultés de maniement de l'*Askoy*, allait prendre le dessus. La fatigue, mais pas seulement : l'éblouissement aussi.

Fin 1975, début 1976, Jacques et Maddly effectuent avec l'*Askoy* différentes incursions dans cet archipel de douze îles (dont six seulement sont habitées), entre Fatu Hiva, la plus méridionale, à trois heures de bateau, aux deux principales du « groupe nord », Hua Huka et Nuku Hiva. Leur décision de s'installer à Hiva Oa sera définitivement arrêtée après leur passage à Nuku Hiva qui, considérée comme capitale administrative des Marquises, offrait pourtant plus de commodités, dont un hôpital, alors qu'Hiva Oa ne comptait qu'un dispensaire, et une meilleure desserte depuis Tahiti. Mais justement ! Depuis ses mésaventures aux Antilles avec les paparazzi, Brel a soif de tranquillité et recherche l'anonymat avant tout. De plus, il a tout de suite apprécié le charme particulier d'Hiva Oa : « Je suis pris par la beauté de cette île. C'est bien la première fois que ça m'arrive », confie-t-il à son copain belge Vic (croisé jadis à Bruxelles et retrouvé par hasard fin 1973 dans un port des Canaries), qui navigue avec sa compagne Prisca Parrish quasiment de conserve avec l'*Askoy* depuis les Açores[42] et dont le voilier, le *Kalais*, a mouillé quelques jours plus tôt à Tahauku.

Alors, quand les autorités administratives et les notables de Nuku Hiva, prévenus de l'arrivée de l'artiste, l'accueillent dans la rade, superbe, de Taiohae, la « capitale » de l'île qui a des allures de sous-préfecture, Brel revit ce qu'il raillait dans *Je suis un soir d'été* en 1968 : « Il pleut des orangeades / Et des champagnes tièdes / […] Des femelles maussades / De fonctionnarisés[43]… » S'ils nourrissaient quelque espoir de le voir s'installer chez eux, ils ont tout faux ! Jacques n'en livrera pas moins son verdict, immédiat, à Maddly : « Ça n'est pas pour nous. »

Le couple poussera encore jusqu'à Tahiti, histoire de découvrir *de visu* le « bateau amiral » de la Polynésie française et la ville de

Papeete, mais surtout de vérifier, par comparaison, que sa première impression a été la bonne en ce qui concerne Hiva Oa. Par la suite, Brel et sa compagne (sa « Doudou ») reviendront régulièrement à Tahiti, environ une semaine par mois, comme on va « en ville », pour s'approvisionner en produits alimentaires ou matériels divers introuvables aux Marquises, répondant à des invitations (notamment au mariage du dernier gouverneur, Charles Schmitt), allant au cinéma, au restaurant… Et surtout, pour ce qui est de Jacques, passant son temps en compagnie de pilotes, à l'aéroport international de Faa'a.

Car le virus de l'avion l'a repris. Ou plutôt il ne l'a jamais quitté. Installé à Atuona, il n'aura en effet plus qu'une idée : revalider sa licence et acheter un bimoteur. Or, quand on n'a pas piloté depuis un certain temps, avant de pouvoir reprendre seul les manettes, il est obligatoire de voler un certain nombre d'heures en compagnie d'un instructeur : en l'occurrence et à tour de rôle Michel Gauthier, pilote d'Air Polynésie, ou Jean-François Lejeune, fils du fondateur d'Air Tahiti qui assure des rotations sur Moorea, « l'île sœur », et sur les Tuamotu, ces îles de corail aux étroites bandes de terre délimitant un lagon immense.

C'est ainsi qu'un jour de 1976 (probablement en novembre) Jacques se posera à Rangiroa. L'image du paradis, telle qu'on se la représente dans l'hémisphère Nord. Végétation luxuriante, sables blancs ou roses, minilagon bleu pâle enchâssé dans le lagon principal qui pourrait contenir la totalité de l'île de Tahiti : vu d'avion, c'est une explosion incomparable de couleurs, une perle précieuse émergeant de l'océan bleu nuit. Deux milliers d'habitants tout au plus, une petite mairie à Avatoru, une école et un collège, une banque, un centre médical, un bureau de poste et quelques épiceries. Les voitures sont rares, presque inutiles, on circule surtout en deux roues. L'aérodrome, lui, ne peut accueillir que de petits appareils.

Coïncidence : Pierre Perret, qui fait alors un *break* dans sa carrière, y séjourne justement. Il est descendu à l'hôtel Kia Ora, le seul de l'atoll, composé de paillotes plantées dans le lagon et reliées entre elles jusqu'à la plage par un ponton de bois d'où l'on voit évoluer toutes sortes de poissons multicolores, des raies et même des requins pointe noire ou dormeurs, que l'on dit inoffensifs… Ce soir-là, raconte aujourd'hui un ancien copain de Jacques du temps où il était enseignant à Hiva Oa, « la fête a duré toute la nuit ». Brel et Perret s'étaient déjà rencontrés quelques mois plus tôt, au printemps 1975, aux Antilles. Un épisode marquant pour l'ami Pierrot, qui se rappelle cette confidence de Jacques : « "Sur la fin, me dit-il, je faisais du Brel. J'avais l'impression de me singer moi-même. Il était temps d'arrêter… Et puis, dès le début, ce métier m'a rendu malade ! Tu en es là, toi ?" Non, moi, je n'en étais pas là, en 1975, lorsque nous nous

rencontrâmes dans la mer des Grenadines. Mais ce qu'il venait de me dire m'avait quand même filé le traczir… pour la suite (à moi qui venais d'arrêter pour "souffler" déjà depuis deux ans)[44]. »

Moralité : Pierre Perret ne tarda pas à regagner la France pour enregistrer un nouvel album (*Papa, maman*, 1976) contenant cette superbe chanson autobiographique, *Ma nouvelle adresse*, qui s'achève en forme de coup de chapeau au Grand Jacques :

> *Mon copain Jacques a mis les bouts*
> *Toutes voiles dehors ou vent debout*
> *[…] Prenez sa nouvelle adresse*
> *Il vit dans le vent sucré*
> *Des îles nacrées*
> *Et à sa nouvelle adresse*
> *Une fille s'amuse à rire*
> *De ses souvenirs*[45]

Sa nouvelle adresse ? Une maison de bois et de tôle ondulée à mi-chemin du sentier en forte pente menant de la gendarmerie, tout en bas du village, jusqu'au cimetière d'où la vue sur Atuona et sa baie des Traîtres (dans laquelle émerge l'impressionnant rocher Hanakéé, comme un dernier rempart avant l'infini de l'océan) est pour le moins spectaculaire. Surclassé, le cimetière marin de Paul Valéry cher à Brassens ! Aux antipodes de Sète, celui de Gauguin — le cimetière du Calvaire — offre un panorama « imprenable ».

Sa nouvelle adresse ? Justement, ce chemin de terre ne porte pas de nom : il faut se rendre à la poste pour récupérer son courrier. Mais Brel, pour l'heure, vient seulement de jeter l'ancre à Hiva Oa et, comme tous les marins qui font le tour du monde, il a demandé à ses proches et amis de lui écrire en poste restante. Cela va être sa première démarche personnelle, le lendemain matin de son arrivée, juste après avoir satisfait, en tant qu'étranger débarquant en Polynésie française, aux formalités douanières obligatoires (notre homme est belge, ne l'oublions pas : « Citoyen belge, précisera-t-il, en connivence avec la France » !). Direction la gendarmerie, dans la rue principale, juste en face du petit bureau de poste.

Tout de blanc vêtus, Jacques et Maddly montent à bord du dinghy de l'*Askoy* et débarquent sur la grève qui ferme la baie de Tahauku. Ils ignorent sans doute l'existence du passage qui remonte directement vers le village, dit « escalier Gerbault », vestige du sentier emprunté jadis par le célèbre navigateur[46]. Chemin faisant, ils croisent un pêcheur à la ligne, un *popaa* (comme les Polynésiens désignent les Français de métropole ou, plus généralement, les « Blancs »), qui les salue de loin, d'un signe de la main…

Il faut environ une demi-heure pour se rendre à pied jusqu'au « centre-ville », à quelque trois kilomètres du mouillage. Le jeune postier polynésien qui les accueille est le seul employé, à la fois receveur et homme à tout faire de l'Office des postes et télécommunications local. Il se nomme Fiston Amaru… Ce premier contact, de part et d'autre du guichet, donne lieu à un dialogue surréaliste, sachant l'immense notoriété dont jouit alors le chanteur-comédien dans tout l'espace francophone. Et même ailleurs, en Amérique latine notamment : quelques mois plus tôt au Venezuela, en escale au port de La Guaira, n'a-t-il pas eu la surprise de voir un officier se présenter à la passerelle de l'*Askoy* et demander après lui ? « Cher monsieur, messieurs les ministres de l'Information et du Tourisme aimeraient venir vous saluer… »

Matin du 20 novembre 1975, bureau de poste d'Atuona.

« Bonjour, je m'appelle Jacques Brel, je dois avoir du courrier en poste restante…

— Ah ! très bien, monsieur, répond Fiston (oui, c'est son vrai prénom). J'ai bien fait de le garder plus longtemps que le délai normal. Je prévois toujours le possible pot au noir en pensant aux marins qui traversent le Pacifique… J'ai beaucoup de courrier à votre nom. »

Silence et attente réciproque.

« Voulez-vous me montrer une pièce d'identité ?

— Mais…

— C'est indispensable, monsieur. On ne peut pas délivrer de courrier sans savoir à qui on a vraiment affaire. Et pour cela, j'ai besoin d'une carte d'identité ou d'un passeport… »

On imagine Brel écarquiller les yeux, de plaisir autant que d'incrédulité, avant de se tourner vers sa compagne, un large sourire aux lèvres : « Tu te rends compte, la Doudou, ici on ne me connaît pas ! »

Ce que Jacques Brel n'osait plus espérer, cet anonymat tant recherché pour repartir de zéro sans tricher, il venait contre toute attente de le trouver dans cette terre d'imprudence aux plages de sable noir battues par l'océan, aux vallées profondes et aux falaises abruptes, « raides comme des saillies ». Une île en apparence inhospitalière et pourtant rêvée de longue date ; une île « au large de l'espoir / où les hommes n'auraient pas peur ». Trois cent seize kilomètres carrés oubliés de tous ou presque, où les pistes commencent à peine à être tracées, au milieu de paysages somptueux dans lesquels gambadent des chevaux sauvages : Hiva Oa, latitude 9° 45' 0" Sud. « Voici venu le temps de vivre / Voici venu le temps d'aimer. » Et bientôt le temps de nouvelles vocalises…

3
SI T'AS ÉTÉ À TAHITI…

De retour de Paris (et de Bruxelles où il s'est rendu pour un rapide contrôle médical), c'est en juin 1976 à Tahiti, sur le tarmac de l'aéroport international de Faa'a, que Jacques Brel fait la connaissance de Michel Gauthier, le pilote du vol d'Air Polynésie en partance pour les Marquises. L'appareil est un Twin Otter de dix-huit places — le même qui est utilisé aujourd'hui par Air Tahiti pour relier entre elles certaines îles de l'archipel, notamment Nuku Hiva et Hiva Oa. Le Grand Jacques et sa compagne ont hâte de rejoindre Atuona, où ils se sont installés depuis quelques mois.

Une rencontre et un vol déterminants, puisque c'est au cours de celui-ci que Brel (à qui le copilote va céder momentanément la place) se décide à revalider sa licence et que Gauthier lui propose d'être son moniteur (en alternance, on l'a dit, pour des raisons de disponibilité, avec Jean-François Lejeune) : il deviendra dès lors l'un des membres du cercle intime de l'artiste, invité à dîner et à refaire le monde chez lui à chaque rotation hebdomadaire jusqu'à Hiva Oa, lieu d'escale nocturne des vols sur les Marquises.

À Tahiti, Brel fera une autre rencontre d'importance, celle du médecin Paul-Robert Thomas qui vit et travaille depuis 1976 dans la commune de Punaauia, à une quinzaine de kilomètres au sud de Papeete. Celui-ci a jeté son dévolu sur un simple *faré*, une sorte de chaumière en bois au toit tressé de feuilles de pandanus, dont une annexe lui sert de cabinet médical et de petite officine pharmaceutique — étant éloigné du centre de Punaauia et « le premier médecin à s'être installé en dehors de Papeete », on lui a délivré une autorisation exceptionnelle. La construction est modeste mais sa situation au bord du lagon, face à Moorea, sur un terrain planté de cocotiers, est sublime. Surtout au coucher du soleil.

Des retrouvailles, en réalité, puisque les deux hommes, par un curieux hasard, s'étaient croisés à Paris douze ans plus tôt, en novembre 1964, lors d'une émission télévisée de Guy Lux, « Le Jeu de la chance », à laquelle participaient Thomas, en tant qu'aspirant chanteur, et Brel comme vedette.

Sélectionné, ainsi que cinq autres débutants (dont le futur auteur Claude Lemesle…), parmi deux cent trente candidats, Paul-Robert, qui écrit alors des chansons tout en suivant ses études de médecine, a choisi d'interpréter *Les Bonbons* — chaque candidat doit en effet présenter un titre de son choix tiré du répertoire de Brel, autre que ceux retenus par l'artiste pour son tour de chant. Pendant les

répétitions, en l'absence de Brel, Gérard Jouannest prévient qu'il faut vérifier le micro du chanteur. « Je peux essayer ? », demande Thomas. Le musicien acquiesce et voilà notre homme chantant *Les Bonbons* accompagné par les propres musiciens du Grand Jacques ! « Probablement très maladroit, écrira-t-il dans un livre de souvenirs[47], j'ai vécu cependant un instant magnifique. Je n'avais pas la voix de Brel, mais l'âme et le cœur y étaient. » Après ces essais, Gérard Jouannest vient à sa rencontre pour le remercier. « J'étais sur un nuage, se rappelle Thomas. Qui donc a jamais chanté du Brel avec son orchestre ? » Surtout à la grande époque de l'artiste !

Après l'émission (et sa victoire au concours !), Paul-Robert Thomas ose remettre ses textes de chansons à Jacques, au moment où il s'engouffre dans la DS 19 qu'il utilise en tournée, un certain Jojo au volant… Quelques jours plus tard, il le retrouve à Nancy, où le chanteur est à l'affiche. À l'issue de sa prestation, « sublime, arrachée aux entrailles », Brel l'invite à le suivre au restaurant, avec Jojo et Jouannest notamment. À la fin de la soirée, avant de se séparer, Paul-Robert prend son courage à deux mains pour tenter d'obtenir un avis sur ses chansons. « Il me répond, amical : "Quand j'étais môme, je voulais être chirurgien. Tu vas faire un beau métier !… Mais n'arrête pas d'écrire, ça te fera du bien. L'écriture est un espoir de mieux se comprendre. Quand tu es fatigué, prends une feuille de papier ou chante : ça te réveillera !" » Il est trois heures du matin, note Thomas, sans doute un peu dépité, comprenant qu'il ne sera jamais auteur-compositeur-interprète. « Brel rejoint Jojo, qui l'attend dans la DS grise, et s'allonge à l'arrière. Il a épuisé cette nuit. »

Entre 1976 et 1978, c'est chez lui, à Punaauia, que Jacques et Maddly logeront à chacune de leurs venues à Tahiti, une semaine par mois en moyenne pour se ravitailler en vivres et produits divers, ou un mois d'affilée environ, en novembre-décembre 1976, le temps pour Brel de repasser sa qualification de vol[48]. D'abord sur un bimoteur d'Air Polynésie (une filiale d'UTA) avec Michel Gauthier, puis avec un appareil du même type, un Beechcraft 50 Twin Bonanza, qu'il a demandé à Jean-François Lejeune de lui dénicher. Celui-ci aussi fera partie des intimes d'Atuona, où il ne se posera jamais sans apporter des légumes et du vin, notamment, qui font grand défaut là-bas, où la population est comme coupée du monde.

Jacques Brel et l'aviation, c'est d'ailleurs toute une histoire. Une affaire de passion qui remonte à l'été 1964, trois mois avant le fameux Olympia de la création d'*Amsterdam*, alors qu'il va sur ses trente-cinq ans. Le 30 août de cette année-là, le chanteur et son imprésario décident de louer deux petits avions de tourisme pour eux, les musiciens et le matériel, afin de relier plus rapidement Biarritz, où

Jacques a chanté la veille, à Charleville où il doit se produire le soir même. Outre l'avantage évident à utiliser la voie des airs — gain de temps et fatigue en moins —, pour Brel c'est une révélation[49]. Et bientôt, une de ces passions dans lesquelles il se jette à corps perdu.

Le pilote de leur avion, un monomoteur Gardan Horizon, se nomme Paul Lepanse, c'est un ancien de l'Aéronavale, alors pilote d'essai chez Sud-Aviation. Durant les quatre heures de vol, sentant soudain naître en lui une vocation, Jacques se fait initier sommairement au pilotage. Il a déjà pris sa décision : il apprendra à voler ! Et c'est à Lepanse, dès l'atterrissage, qu'il demande de bien vouloir être son instructeur. Trois mois après, il achète un premier avion du même type, avec lequel, une fois sa licence de pilote privé en poche, il volera un peu partout en France, en Belgique et en Suisse pendant trois ans. En 1967, à bord de son second Gardan, il effectue, avec Paul Lepanse et Jojo, un long voyage de Nice à Beyrouth en passant par Calvi, Naples, Brindisi, Athènes, Rhodes, Nicosie à l'aller, et par Ankara, Istanbul, Salonique et Corfou au retour.

En 1969, il décide de se lancer dans le vol aux instruments et s'inscrit en octobre, à Genève-Cointrin, à l'une des meilleures écoles du genre, Les Ailes, où son instructeur est un Vaudois du nom de Jean Liardon. Fils de Francis Liardon, qui fut champion du monde de voltige dans les années 1950, et grand professionnel lui-même, Jean Liardon restera jusqu'au bout un ami fidèle. Puis, en novembre, il acquiert son troisième avion, un superbe Wassmer pouvant prendre cinq personnes à son bord.

Le 17 avril 1970, Jacques Brel est qualifié IFR, poussant sa formation jusqu'à devenir copilote sur Lear Jet, un bimoteur à réaction. C'est à bord d'un avion semblable que, trois ans plus tard, en mai 1973, il invite sept ou huit amis (dont Jojo, sa femme Alice et la sœur de celle-ci, Laetitia, Jean Liardon et son épouse, outre Maddly bien sûr) à se rendre en Guadeloupe. L'autonomie du Lear Jet 25, loué pour l'occasion, étant limitée à moins de deux mille kilomètres, de multiples escales sont nécessaires entre Genève et Pointe-à-Pitre, par la route du nord (ravitaillement en kérosène oblige) : Paris, Prestwick, Keflavik, Narssarssuaq, Portland, Wilmington et Nassau ! Assis à droite du pilote, Jacques est fier d'emmener ses amis dans un aussi beau voyage, qu'une avarie va cependant perturber : en se posant au Groenland, à Narssarssuaq, dans des conditions météorologiques difficiles, le train d'atterrissage est endommagé ! Le temps de se faire livrer la pièce nécessaire, car il n'y a pas moyen de réparer sur place, l'avion est immobilisé plusieurs jours sur le tarmac, avec des passagers en tenue estivale (ils n'ont prévu que ce qui était nécessaire à destination) par des températures polaires… Finalement, le séjour antillais se déroula à merveille et, le lendemain du retour en

métropole, le 21 mai 1973, Brel embarquait à nouveau tout ce petit monde pour aller assister, au festival de Cannes, à la projection de son second film, *Le Far West*[50].

En 1977, mettant à profit son retour à Paris pour enregistrer ses nouvelles chansons, il s'empressera, une fois l'album en boîte, en octobre, de rejoindre Jean Liardon en Suisse. Objectif : s'adonner avec lui et son père Francis, à Sion (à bord d'un Stampe, un avion belge), aux joies de la voltige ! À vrai dire, du jour où Jacques a été touché par le virus, il n'a jamais manqué la moindre occasion de piloter. Ainsi, lors de sa tournée du printemps 1966 dans l'océan Indien (pendant qu'Antoine faisait ses débuts à l'Olympia, six mois pile avant que lui-même n'y fasse ses adieux), il vola tout son saoul au-dessus de Madagascar avec un Gardan Horizon identique au premier appareil qu'il s'était offert. Journaliste aujourd'hui bien connu, spécialiste en aéronautique, Bernard Chabbert, alors étudiant en droit et musicien de circonstance, y rencontra le chanteur… et fit la connaissance du pilote :

« J'étais jeune pilote à l'aéroclub, fraîchement inscrit à la fac de droit du campus Charles-de-Gaulle de Tananarive, et avec une bande de garnements de mon espèce, nous avions monté un groupe de blues-rock des plus crédibles. Mieux, nous avions mis sur pied une boîte, l'Œuf, pour y donner des concerts hebdomadaires, et l'Œuf, devenu haut lieu du rock'n'roll malgache, ne désemplissait pas… Un jour, un organisateur de spectacles nous apprend que le Grand Brel va venir se produire à Tana, en cours de tournée dans l'océan Indien… et que nous sommes conviés à assurer la première partie ! Comme on ne doutait de rien, on a assuré… Mais le plus merveilleux, ce fut la fréquentation, durant les quelques jours qui suivirent, du Grand Jacques : il avait décidé de prendre quelques moments de bonheur personnel et, ayant appris que Madagascar était un paradis aérien, il s'était inscrit à l'aéroclub d'Air France. Pendant une semaine, Brel a sillonné la grande île, avec le Gardan mal-aimé de l'association, si je me souviens bien… L'ennui, avec les génies, c'est qu'on s'habitue si vite à eux que, lorsqu'ils sont partis, le manque est vraiment immense[51]. »

Retour à Tahiti. Le Twin Bonanza est acheté, d'occasion[52], le 30 novembre 1976, au nom de Maddly. Conçu pour transporter huit personnes (avec une banquette à l'avant pour le pilote, le copilote et un passager, une autre banquette sur la gauche du compartiment arrière et deux sièges sur sa droite), il possède une autonomie d'un peu plus de cinq heures à une vitesse de croisière de trois cents à l'heure. Cinq heures, c'est la durée approximative du vol entre Tahiti et Hiva Oa (distantes de quelque mille cinq cents kilomètres), que Brel

comme les différents pilotes de ligne n'effectueront jamais d'une traite, une escale de ravitaillement ayant lieu dans les Tuamotu, car le risque est trop grand de s'abîmer dans l'océan. Jacques et sa Doudou d'Antillaise reviendront en prendre possession dans les premiers jours de janvier 1977, une fois apportées les améliorations techniques réglementaires, indispensables pour voler jusqu'aux Marquises.

Début décembre, la veille de prendre le vol hebdomadaire d'Air Polynésie pour Hiva Oa, via Rangiroa et Nuku Hiva, Jacques Brel dresse l'inventaire avec Maddly : « Vingt-quatre bouzy rouge, un jambon à l'os, la crépine de pompe, le magnétoscope et ses câbles, le foie gras et les morilles pour Bastard, le colis de sœur Rose… la bouteille d'aquavit… » Le matériel sera transporté dans des caisses à Papeete au quai de l'*Aranui*, la « goélette » qui assure la liaison une fois par mois avec les Marquises ; les produits frais, la viande, les légumes, etc., voyageront en soute dans une grande glacière. Puis il se tourne vers Paul-Robert : « Toubib, il faut que tu me fasses une liste des médicaments qu'il faut absolument avoir chez soi quand on vit si loin d'une pharmacie. J'irai les acheter cet après-midi[53]. » Thomas lui note une vingtaine de médicaments de premiers secours : antibiotiques, anti-inflammatoires, antalgiques, antispasmodiques, corticoïdes, pommades, désinfectants, etc. Avec, « sur une autre feuille, les indications d'utilisation ».

Il est prévu que le commandant de bord vienne les chercher directement au faré à quatre heures du matin et que Jacques fasse une partie du vol dans le cockpit. Il pense revenir à Tahiti avec Maddly lorsque l'avion dont il vient de faire l'acquisition aura reçu l'agrément du Bureau Véritas. C'est l'affaire de trois ou quatre semaines. Le temps de faire installer le matériel radio et de navigation qui lui fait défaut pour une sécurité optimale et qui, précise Paul-Robert, a été commandé aux États-Unis et en France. Blanc, rouge et ocre, immatriculé F-ODBU, le bimoteur sera aussitôt baptisé et signé, de chaque côté du fuselage avant, du nom de *Jojo*.

Jojo ! C'est en pensant à lui que Jacques, quelques mois plus tôt, s'est remis à l'écriture et, avec sa guitare, à la composition de nouvelles chansons. À commencer par le brouillon d'un hommage attendri à son grand ami : « Six pieds sous terre / Il n'est pas mort / Six pieds sous terre / Il m'aime encore… » Cela se passait à Hiva Oa, le jour anniversaire de la mort de Georges Pasquier, le 1er septembre précédent. Mais il butera longtemps sur cette chanson, cherchant à l'épurer au maximum, chez lui comme à Punaauia chez Paul-Robert Thomas. À celui-ci, peu après leurs retrouvailles au premier semestre 1976, il a clairement annoncé la couleur : « Pendant mes séjours à Tahiti, j'aimerais bien vivre chez toi, à condition que je participe au loyer et à la vie de la maison. » Aussitôt dit, aussitôt fait.

Tahiti ? C'est d'abord un mythe, celui de la « Nouvelle Cythère » découverte le 2 avril 1768 par Bougainville. Le mythe du paradis et des vahinés que ne cesseront de reprendre et d'amplifier par la suite les grands écrivains aventuriers des mers du Sud : Herman Melville, Robert Louis Stevenson, Jack London, etc., qui feront rêver des millions de lecteurs et des dizaines de générations à travers le monde. Jusqu'à Pierre Loti, Victor Segalen et les Américains James Norman Hall et Charles Nordhoff qui s'installèrent sur place pour écrire l'histoire vraie des mutinés de la *Bounty*. Une trilogie achevée en 1934. Aujourd'hui, Hall (dont la maison d'Arué, près de Papeete, est devenue un musée) est enterré en face de la baie de Matavai où le navire du capitaine Bligh avait jeté l'ancre ; sur sa tombe est posée une plaque avec ce poème de sa composition, au texte éloquent :

Regarde vers le nord, étranger
Juste au-dessus du flanc de la colline, là
As-tu jamais vu dans tes voyages
Une terre sembler plus belle ?

Tahiti, ce peut être encore Murnau, le célèbre cinéaste allemand, qui tourna ici en 1931 son dernier chef-d'œuvre, *Tabu* ; ce peut être aussi Matisse qui, après Gauguin mais de façon plus fugace, vint peindre à Tahiti (entre autres une jolie *Fenêtre sur Moorea*) et s'immerger à Fakarava, dans les Tuamotu. Et puis, plus prosaïquement, dans la mémoire d'un petit garçon amoureux de la chanson, ce peut être une ritournelle à succès des années 1950, portée par une chanteuse humoristique et pétulante nommée Paola[54]. Cette année-là, au printemps 1958, on saluait la confirmation du talent de Jacques Brel et on souriait avec *Si t'as été à Tahiti* :

Dis, où t'as été cet été ?
« Moi j'ai été à Tahiti »
Si t'as été à Tahiti
C'est-i qu'tu y as été à pied ?
« J'ai pris ma moto
Je l'ai mise sur mon dos
Et je suis parti pour Tahiti »
[…] Si t'as été à Tahiti
T'as pu y aller qu'en bateau
« Mais non, pas en bateau »
T'as pu y aller qu'en bateau !
« Mais non, voyons
J'ai pris l'avion »

Ah bon !

Lors de leurs premiers séjours à Tahiti, Jacques Brel et Maddly Bamy renouent quelque peu avec la vie en société, allant d'abord à la découverte de la « capitale ». Papeete : une ville portuaire étirée en longueur et adossée à la montagne, avec ses embouteillages, déjà, son commerce naissant de la perle noire, sa vie administrative, ses échoppes en tout genre, ses cinémas, son marché couvert qui abonde en produits alimentaires. Jacques s'est d'ailleurs découvert une nouvelle passion pour la cuisine. Une occupation sédentaire, née en vase clos sur l'*Askoy* pendant la traversée du Pacifique. Chaque semaine, ayant décidé que les mardis seraient jours de « gala d'océan », il mitonnait un repas fin. « Il dressait la table d'une nappe blanche, de serviettes brodées et de chandeliers, raconte Paul-Robert Thomas. Il aimait la lumière ondulante et chaude des bougeoirs. La Cène. Pour Brel, un repas ne pouvait être qu'un dîner. "On ne se goinfre pas le jour ! Seule la nuit est aux agapes." À l'occasion de ces soirées, Maddly portait une robe longue, Jacques un smoking cérémonial. Ils dînaient ainsi au son de Ravel et de Debussy, en plein océan. »

Papeete, c'est aussi la musique et le chant avec ses musiciens et chanteurs de rues, omniprésents, qui s'accompagnent à la guitare locale, la *tita*, et surtout à l'ukulélé polynésien dont tout le monde semble savoir jouer dès le plus jeune âge. Particularité de celui-ci par rapport à son cousin hawaïen, il présente, de face, un manche et un corps pleins, sa bouche s'ouvrant à l'arrière de l'instrument, laissant ainsi au luthier toute liberté pour le décorer à sa guise. Ses cordes, normalement au nombre de quatre, sont souvent doublées, voire triplées, à l'unisson ou à l'octave.

Partout à Tahiti, mais plus généralement en Polynésie, qu'on soit homme ou femme, jeune ou vieux, on chante et on joue. Des airs légers, des chansons d'amour le plus souvent, ou bien des *himéné*, des chants traditionnels poétiques, mélange polyphonique de folklore polynésien et d'hymnes religieuses héritées des premiers missionnaires protestants. Avec des variantes selon les archipels ; surtout aux Marquises, berceau de la culture polynésienne[55] dans son ensemble : des vestiges archéologiques — lieux de culte (appelés *pae pae* dans ces îles septentrionales et *marae* ailleurs) où se dressent d'étonnantes sculptures de pierre (les *tiki*, effigies des anciens dieux du peuple maori) — aux chants et danses typiques en passant par l'artisanat et le tatouage.

Aux premiers temps de la valse tahitienne, « Brel et la Doudou » (comme il signera souvent les cartes postales adressées aux amis) se procurent de quoi meubler ou décorer à leur goût la maison d'Atuona.

Jacques achète aussi une chaîne hi-fi, un magnétophone à bandes, un gros poste radio à ondes courtes, des disques vinyle qui s'ajouteront aux cassettes emportées sur l'*Askoy*. De la musique classique pour l'essentiel. Côté chanson, peu de choix, du Trenet, du Brassens bien sûr… et du Nougaro : « Le meilleur chanteur de notre génération, assure-t-il à son copain Paul-Robert. Il a le rythme dans le sang, la voix dans le cœur, le texte fidèle et ingénieux, généreux. » Dans la nouvelle génération, en écoutant la radio, il a repéré un jeune du nom d'Alain Souchon… Il passe également commande d'un orgue électronique avec boîte à rythmes, que lui livrera la « goélette » qui, une fois par mois, dessert les Marquises.

Il y aura ainsi la période de l'entraînement quotidien à l'aéroclub de Faa'a, dans le second semestre 1976, les venues régulières en 1977 pour l'approvisionnement… et puis un dernier séjour en 1978, qui sonne comme un tango funèbre. « Cette nuit-là, écrit Paul-Robert Thomas, Jacques sait qu'il doit bientôt partir. Pour Paris. […] Nous venons de finir ce qui sera notre dernier repas. Il tousse et manque d'air. Le retour lui fait peur. […] Le lendemain matin, il s'envole pour les Marquises, à bord de son *Jojo*. » Le compte à rebours a débuté pour le Grand Jacques. « Ce soir-là, nous ne parlons pas. Il pense à haute voix. Aucune musique… »

Mais, auparavant, à intervalles réguliers durant deux ans et demi, le soir après le dîner, dans le salon du faré où le piano et la guitare voisinent avec la chaîne et des piles de disques de chanson, de jazz et de classique, Paul-Robert dialogue avec Brel. Ou plutôt, après que Maddly a rejoint le bungalow réservé au couple, attenant au faré, le médecin écoute l'artiste se confier et refaire le monde jusqu'au milieu de la nuit, de la musique en sourdine. De ces conversations passionnantes, dont il prend soin de noter l'essentiel, naîtra son ouvrage *J'attends la nuit*, un document plein d'enseignements sur Jacques.

Ces soirées, on l'a dit, ont lieu non pas à Papeete mais à Punaauia, un site privilégié du lagon de Tahiti offrant une vue incomparable sur Moorea. Punaauia, où déjà, quatre-vingts ans plus tôt, à la fin 1895, s'était installé un certain Paul Gauguin…

Le siècle touche bientôt à sa fin. Aux tout derniers temps de son séjour à Tahiti, le peintre en rupture de ban crée un journal mensuel, *Le Sourire*, dont le premier numéro paraît le 21 août 1899. « Seul journal illustré de Tahiti », son fondateur mêlant ses dessins à sa prose manuscrite imprimés sur quatre pages, délibérément polémique, *Le Sourire* tourne surtout en dérision le gouverneur et l'administration locale. Il fait grincer des dents et fait parler de lui mais, à l'instar de l'artiste peintre, Gauguin-patron de presse n'a guère d'acheteurs, alors

que le besoin de renouer exclusivement avec son art le taraude de plus en plus. Il est temps pour lui de penser à filer vers « un pays plus simple, avec moins de fonctionnaires ». À son ami Daniel de Monfreid (le père du futur auteur des *Secrets de la mer Rouge*), il écrit alors, plein d'illusions : « La Bretagne est devenue de l'eau de rose avec Tahiti. Et Tahiti deviendra de l'eau de rose avec les Marquises… »

Le 27 septembre 1901, Paul Gauguin achète à l'Évêché d'Hiva Oa un terrain pour y construire sa fameuse « Maison du jouir ». Il y recommence à peindre, multipliant les chefs-d'œuvre, tout en bataillant sans relâche pour l'amélioration du sort des indigènes en se heurtant à des représentants butés ou sectaires de l'administration et du clergé. C'est là une autre histoire, mais on pourrait recenser d'étonnantes similitudes entre Brel et Gauguin, dans leurs destinées, leur comportement — qui en font des Don Quichotte chacun à sa manière — et leur caractère respectifs. Depuis Pont-Aven, déjà, Gauguin n'avait-il pas écrit qu'il avait besoin de s'éloigner du « monde civilisé » ? « Je vais aller à Tahiti et j'espère y finir mon existence. J'espère, là-bas, cultiver mon art pour moi-même à l'état primitif et sauvage. Il me faut pour cela le calme ; qu'importe la gloire… » La gloire que fuyait Brel, le calme auquel il aspirait… Sait-on aussi que le peintre, qui appréciait beaucoup la musique (*cf.* sa toile *La Chanson tahitienne des bergers*), aimait chanter en s'accompagnant à la guitare ou à la mandoline ? Des instruments qu'il ne manqua pas d'emporter dans ses bagages jusqu'aux Marquises… avant de s'y procurer un harmonium.

C'est à Punaauia encore, en 1946, qu'un jeune photographe correspondant de guerre, séduit par son escale à Tahiti, alors qu'il regagne la France en provenance d'Indochine, choisit de se fixer. Son nom ? Adolphe Sylvain. Son histoire ? Un roman qui mériterait d'être écrit toutes affaires cessantes s'il n'existait déjà un beau livre de ses photos préfacé par son ami Jean Lacouture. Qu'on en juge par ces simples repères : ingénieur des travaux publics à l'origine, il participe comme conducteur de char, son Rolleiflex en bandoulière, à la Libération de Paris dans la 2e DB du général Leclerc. Arrivé à Tahiti, il épouse une superbe vahiné, prénommée Jeanine Tehani, et devient correspondant des plus grands magazines internationaux tout en assurant la couverture des actualités polynésiennes pour Pathé-Journal. Il filme et photographie ainsi l'arrivée du fameux *Kon-Tiki* du Norvégien Thor Heyerdahl ou le retour des cendres d'Alain Gerbault à Bora Bora.

En 1948, Sylvain s'installe un temps à Huahine, dans l'archipel de la Société (où Gauguin s'est également rendu) pour y lancer un cinéma en plein air — comme Brel le fera à Hiva Oa. En 1949, il crée la

première maison de disques polynésienne, Mareva, étant lui-même auteur-compositeur (et interprète, pour le plaisir). La même année, à la demande du gouverneur, il jette les bases de Radio Tahiti avec Emmanuel d'Astier de la Vigerie, l'ancêtre de l'actuelle RFO. Entre 1952 et 1968, il réalise de nombreux films documentaires, dont *Atoll à l'heure H*, sur les expérimentations nucléaires françaises en Polynésie. De 1968 à 1970, il écrit, produit et réalise un feuilleton de treize épisodes, *Teva dans l'Opération Gauguin*, que l'ORTF choisira pour promouvoir en France la diffusion de la télévision en couleurs.

Après bien d'autres expériences (Sylvain est également écrivain, poète et inventeur mais toujours et avant tout photographe — *le* photographe de la Polynésie française, ses photos serviront même de modèles à l'émission de nombreux timbres et de billets de banque locaux) —, il se lie d'amitié avec Marlon Brando rencontré sur le tournage des *Révoltés du Bounty* (toutes les photos du film sont de lui). De passage à Tahiti, il n'est pas de star du show business qui ne demande à faire sa connaissance. Sa maison de Punaauia voit défiler le *must* des acteurs et chanteurs américains et français. En 1956, sachant que le général de Gaulle, annoncé à Tahiti, a prévenu qu'il refuserait qu'on lui passe autour du cou, en guise de bienvenue, le collier traditionnel de fleurs de tiaré, c'est à son épouse qu'il demande de l'accueillir : de Gaulle s'incline… et la photo fait le tour du monde !

En 1977, enfin, il commet la bévue professionnelle de sa vie : Jacques Brel le sollicite personnellement pour une séance de photos. Un rendez-vous est arrêté… que Sylvain, parti faire du bateau en famille, oublie purement et simplement ! Qui sait si le Grand Jacques ne comptait pas précisément sur ces photos-là pour illustrer son dernier album ? On ne le saura jamais comme jamais on ne saura de quelles photos on a été privé… Mais sa femme Jeanine, qui lui a consacré un petit musée, et dont la fille Maïma tient aujourd'hui à Punaauia une agence immobilière réputée, nous a confirmé que Jacques Brel avait patienté longtemps avant de quitter le studio, « l'air aussi contrarié que dépité ». On l'imagine sans peine, quand on sait quel privilège c'était pour un photographe (Jean-Pierre Leloir en a souvent témoigné) d'être adoubé par lui. Ce soir-là, Adophe Sylvain — que tout le monde sur place avait pris l'habitude d'appeler simplement Sylvain, comme s'il s'agissait de son prénom — devait bien s'en vouloir…

J'ai rapidement évoqué l'une de nos vies antérieures, au Gabon, où nous avions invité un trio de confrères à nous rejoindre, le temps de placer *L'Union* sur ses rails de quotidien national — quelle aventure au demeurant, en ce pays de forêt vierge (et de personnages plus venimeux que ses animaux les plus sauvages) où tout était à créer ! Eh

bien, c'est à Tahiti (et plus précisément à Punaauia) que nous avons retrouvé l'un d'entre eux, Louis Bresson, après nous être perdus de vue en 1980, alors que nous lancions *Paroles et Musique* en France… et que lui posait son sac à Djibouti !

Nos retrouvailles auront donc tardé plus de trente ans, période durant laquelle cet aventurier de la presse, amoureux de la mer, aura notamment assuré la rédaction en chef du principal journal de Polynésie française (*Les Nouvelles de Tahiti*), créé son propre quotidien (*Tahiti Matin*) et deux hebdos (*La Tribune polynésienne* et *La Semaine de Tahiti*), avant de diriger l'agence Tahiti Presse. Beau parcours d'un homme libre, qui renvoie à la fois à la définition du talent selon Brel — rien d'autre que l'envie (et le courage) d'entreprendre — et au constat que certains ne sont en aucune façon à vendre, comme tentait de le faire comprendre le chanteur lors de sa tournée d'adieux à la scène.

Autre coïncidence, pendant que l'on œuvrait à la gestation de *Chorus*, Louis Bresson, de son côté, rencontrait Maïma, une charmante Tahitienne appelée à devenir la femme de sa mort (pour reprendre le joli mot d'amour que Nougaro m'avait confié pour définir la femme de sa vie), fille d'un nommé Sylvain ! Et c'est à Punaauia que les circonstances nous ont fait « atterrir » pour entamer ce voyage sur les traces de Brel, dans ce même petit périmètre où se situaient le faré du grand photographe, celui que Gauguin s'était fait bâtir et celui de Paul-Robert Thomas qu'occupait le Grand Jacques. « La vie ne subit pas le hasard, écrit le toubib dans son livre sur Brel, elle le provoque. »

4
TOUCHEZ PAS À LA MER !

On s'en va sur les traces de Brel et, comme s'il jouait le rôle d'aimant (dans tous les sens du terme), on découvre dans son sillage d'autres personnages aussi extraordinaires qu'improbables, véritables Don Quichotte des temps modernes… Retour sur image : à l'automne 1976, Jacques vole régulièrement à travers l'archipel de la Société, dans les îles du Vent (Tahiti, Moorea et Tetiaroa qui appartient alors à Marlon Brando), les îles Sous-le-Vent (Bora Bora, Huahine…), et celui des Tuamotu. Paysages de rêve, qu'il décide un jour de faire partager à Charley Marouani, son ancien imprésario, et à Lino Ventura, son meilleur ami avec Brassens (et Charley) depuis que Jojo n'est plus là.

Nous sommes toujours à Punaauia, dans le faré du Dr Paul-Robert Thomas où séjournent Maddly Bamy et Jacques Brel, durant la période où ce dernier, pour sa requalification de pilote, effectue ses heures de vol réglementaires en compagnie d'un moniteur. « Si nous demandions à Charley et Lino de venir nous rejoindre pendant quelques jours ? lance-t-il un soir. Il y a encore de la place ici… Si ça ne te dérange pas, toubib ? » Paul-Robert acquiesce : « Plus on est de fous… » En attendant de leur téléphoner le lendemain matin, décalage horaire oblige, Jacques explique qu'il est préférable en effet de les recevoir à Tahiti plutôt qu'aux Marquises ; en tout cas, pour le moment : « Le voyage est long. Vingt-quatre heures de vol de Paris à Papeete et, après des attentes interminables dans les aéroports des îles, et les nombreux transferts, il en faut presque autant pour arriver à Atuona… »

Lino Ventura, empêché, ne viendra pas (« Il va nous manquer, regrette Jacques, mais il va nous venir » : ce sera pour plus tard, à Hiva Oa, se dit-il, quand sera terminée la maison sur la colline…), « remplacé » en l'occurrence par Henri Salvador. Celui-ci a perdu sa « chère et tendre » Jacqueline, le 19 septembre précédent, et Charley qui est aussi son agent a vu dans ce voyage en Polynésie une façon d'enrayer la dépression qui s'est abattue sur lui. « Après son enterrement, avouera Salvador en 1994 dans son autobiographie[56], j'ai mis des valises dans ma voiture, je ne couchais plus à la maison. Je dormais dans des hôtels. Je ne voyais plus personne. Je ne savais plus où aller. Je l'avais perdue… j'avais perdu l'amour, c'est-à-dire TOUT. Mon cœur était parti. »

De fait, ce séjour en compagnie de Brel qu'il a connu au début des années 1950, « quand on passait tous deux aux Trois Baudets », lui sera des plus salutaires. « Il s'était mis d'accord avec le Dr Thomas, se

rappelle aujourd'hui Charley Marouani, pour que nous puissions être logés dans son faré, et il avait engagé un cuisinier tahitien le temps de notre séjour. Mais, surtout, Jacques se mettait en quatre pour faire oublier ses idées noires à Henri[57]… » Parties de pêche en bateau dans le lagon (« La veille de notre départ, racontera Salvador, il organisa une dernière partie de pêche. Je me suis retrouvé dans un canot avec le fils d'un vieux pêcheur qui toute la journée s'occupa de moi. Le soir, j'ai voulu lui donner un peu d'argent pour salaire de son travail, mais il a refusé en me gratifiant d'une réplique sublime pour parler de la journée : "Ce n'était pas du travail, monsieur. C'était l'amour !" »), parties de boules dans l'allée conduisant au faré et, surtout, virées aériennes avec le *Jojo*. Non, Henri, semble lui dire Jacky, t'es pas tout seul, je sais que t'as le cœur gros, mais arrête de pleurer… Où la réalité rejoint la chanson :

Viens, il me reste ma guitare
Je l'allumerai pour toi
[…] On sera bien tous les deux
On rechantera comme avant[58]

Dès l'arrivée de ses amis à Faa'a (accueillis comme partout en Polynésie au son de l'ukulélé), Brel — qui est un excellent pilote et qui sait que Salvador a peur de l'avion — ajoute encore, pour s'amuser, à l'inquiétude de ce dernier. « Demain, annonce-t-il, nous irons déjeuner à Moorea. *Jojo* doit avoir des fourmis dans les hélices. » À Paul-Robert, il donne rendez-vous à l'aéroclub vers 11 h 30. Jean-François Lejeune les y attendra. « Tu es sûr qu'on ne peut pas y aller en ferry ? », espère Henri. « Non ! répond Jacques, péremptoire. Il faut que je fasse des exercices : des glissades, des décrochements, etc. » On imagine l'état d'esprit de Salvador, agitant, comme l'écrit le toubib, « son invisible trouillomètre ». Ce dont profite Brel, l'air désolé de celui qui n'en peut mais : « Et surtout, il faut que je fasse des coupures moteur en vol et au décollage ! »

Grâce à cette technique du Grand Jacques, Henri Salvador se retrouve à mille lieues, sur l'instant, du drame survenu à celle qu'il invoquera encore, en 2003, dans une émouvante chanson cosignée avec Keren Ann :

Ici ma chère et tendre
Les choses n'ont pas changé
Dans le sac et la cendre
J'ai presque tout laissé
[…] Je ne rêve que de t'entendre
Je ne veux que t'embrasser

Ma chère et tendre[59]

Le lendemain, à l'heure dite, la belle équipe décolle à destination de l'île sœur de Tahiti : Moorea. Dix-sept kilomètres de vol pour *Jojo* ! Brel, s'adressant à Lejeune : « Pour l'arrêt du moteur, c'est celui que tu veux, et quand tu veux. » Ambiance… Puis, se tournant vers ses passagers Charley, Henri et Paul-Robert : « Il faudra faire attention de ne pas couper le mauvais moteur, les gars, sinon c'est la patouille. Encore que là, le mauvais moteur serait celui qui tourne rond. Beaucoup de pilotes se trompent de côté ! » Ambiance, ambiance… Bluff ? Non, sitôt dit, sitôt fait : le moteur droit est coupé brusquement par Lejeune, provoquant une embardée de l'appareil, dont Brel, en pilote expert, rétablit la stabilité après avoir récité la procédure d'urgence réglementaire. Ce n'est pas tout : « Ne rangez pas vos maillots, poursuit Jacques, nous allons faire un essai de changement de réservoir. Il va falloir couper l'essence quelques petites secondes pour ne pas remplir d'air les carbus… »

La manœuvre se passe bien, « sinon une petite extrasystole », précise Paul-Robert, et Jacques annonce la fin des hostilités, au grand bonheur d'Henri Salvador : « Un petit dégraissage ne fait pas de mal. Vous pouvez ranger vos maillots, on va se poser… sur la piste[60]. »

Moorea, nous y voilà à notre tour, trois décennies plus tard. Une splendeur d'île qui fait office de lieu paisible de villégiature, le week-end, pour les Tahitiens stressés (si, si, il y en a, alors que la plupart des Polynésiens sont on ne peut plus sereins… et surtout très accueillants, d'une gentillesse naturelle et spontanée). Nous avions prévu d'y aller en zodiac depuis Punaauia, mais ce matin la houle est trop forte à l'extérieur du lagon, et c'est du ferry qu'appelait de ses vœux Henri Salvador que nous débarquons en baie de Vaiaré. Non sans avoir assisté, une fois franchie la barrière de corail à hauteur de l'aéroport de Faa'a (entre Papeete et Punaauia), à un ballet superbe de baleines avec leurs baleineaux.

À Moorea, dans la marina, nous faisons la connaissance d'un confrère, Daniel Ubertini, installé à demeure sur son voilier. Journaliste indépendant, reporter-cameraman et réalisateur de documentaires, il a bien connu — il a même longtemps barré son bateau d'Europe en Polynésie — un certain Jean-Claude Brouillet qui, après avoir créé une ferme-pilote à Marutea, dans l'archipel des Gambier (le premier mouillage abrité depuis Panamá), développa l'exploitation de la perle noire de Tahiti pour la grande joaillerie. Auparavant, celui-ci s'était chargé de la conception des hôtels écologiques Kia Ora de Moorea, où il s'était d'abord installé, et de

Rangiroa où Brel retrouva par hasard Pierre Perret… Le monde est décidément tout petit. D'autant plus que Brouillet était l'une de mes vieilles connaissances « gabonaises ». Pilote émérite de la Royal Air Force pendant la Seconde Guerre mondiale, créateur de la compagnie Transgabon aux temps héroïques des pistes de fortune tracées par les forestiers dans la grande forêt équatoriale, il me raconta son histoire de pionnier de l'aviation de brousse, volant sur de vieux coucous en toutes circonstances, souvent face aux éléments déchaînés, pour que je l'offre, en plusieurs épisodes, aux lecteurs de *L'Union*.

Je me souviens qu'en privé nous avions parlé de Frédéric Dard[61], *alias* San-Antonio, avec qui j'entretenais des relations aussi chaleureuses que privilégiées depuis 1965, Jean-Claude Brouillet s'étant marié à Libreville en 1963 avec Marina Vlady[62] ; or, cette grande actrice avait été l'héroïne de deux films de Robert Hossein tirés de romans de Dard : *Les salauds vont en enfer* et *Toi le venin*. Plus tard, Marine Vlady partagerait la vie du célèbre cancérologue Léon Schwartzenberg… dont le livre *Changer la mort* devait constituer l'ultime lecture de Jacques Brel à Hiva Oa.

D'un aventurier l'autre… Toujours à Moorea, nous rencontrons Alex W. Du Prel, Américain de naissance naturalisé français (« En fait, nous explique-t-il, j'ai de lointaines origines huguenotes, d'où mon nom à consonance française ») et marié à une Tahitienne qui lui a donné une fille. Sa vie, à lui aussi, est une mise en pratique du principe d'imprudence cher à Jacques Brel.

Ingénieur du génie civil dans de grands chantiers pétrochimiques aux Caraïbes et en Amérique latine, puis ingénieur responsable des hôtels de la chaîne Rockefeller aux Antilles, il est muté à Hawaï en 1973 où il décide de se rendre par ses propres moyens, en solitaire, sur un yacht de douze mètres qu'il a construit lui-même ! C'est le déclic : la longue traversée du Pacifique (deux mois et demi) chamboule ses valeurs. « Je me suis rendu compte de la vacuité de ma vie. J'étais un gros con qui n'avait d'autre but, comme souvent en Amérique, que de gravir les échelons de la carrière en piétinant ceux qui se dressaient sur mon chemin. J'ai décidé de tout plaquer du jour au lendemain ! »

À partir de là, comme pour Adolphe Sylvain, s'ouvre une destinée hors du commun : Alex vogue partout en Polynésie, s'arrête parfois plusieurs mois dans des atolls quasiment inhabités, nouant des contacts privilégiés avec des populations authentiques car isolées du reste du monde, qui en font un adepte et un ardent défenseur de leur culture et de leur mode de vie face aux dangers de la société de consommation. En 1975, l'année où Brel arrive aux Marquises, Alex fait escale à Bora Bora et y bâtit un petit hôtel, le « Yacht Club », qui devient vite le point de rendez-vous des grands navigateurs de

l'époque… L'amour l'appelant à Moorea, il s'y installe en 1982, après avoir cédé son hôtel, puis assure pendant deux ans, à la demande de Marlon Brando, dont il devient l'ami, la direction de son atoll de Tetiaroa…

Enfin, ce polyglotte, qui a exercé une multitude de métiers pour maintenir sa liberté de mouvement (serveur, géomètre, soudeur, maître d'hôtel, interprète, régisseur de plantation, mécanicien itinérant, convoyeur de bateaux, cuisinier, professeur de langues… et même acteur !), se prend de passion pour la presse. Il se rend à Papeete pour proposer aux *Nouvelles de Tahiti*, le grand quotidien polynésien, d'en devenir le correspondant pour Moorea. Le rédacteur en chef des *Nouvelles* le met à l'épreuve et s'aperçoit vite que notre homme au profil pour le moins atypique écrit fort bien. « Bref, il m'a eu à la bonne et m'a formé de A à Z au métier de journaliste ! » Qui ça, « il » ? Louis Bresson, bien sûr, qui à son tour va bientôt voler de ses propres ailes.

L'histoire d'Alex ne s'arrête pas là : en 1991, épris plus que jamais de journalisme, surtout d'investigation, il fonde *Tahiti-Pacifique magazine* qui, par sa liberté de ton et la qualité de ses enquêtes, devient vite le mensuel d'information et d'économie de référence du Pacifique Sud. Trop indépendant, toutefois, au goût des différents présidents de la Polynésie française, surtout de Gaston Flosse qui cherchera à le faire disparaître en le saignant à blanc, il devra faire face à de mauvais procès par dizaines ! Heureusement, Alex et son journal ont presque toujours gain de cause, jusqu'au dernier en date, « dépaysé » au Tribunal de grande instance de Paris, qui attire les regards des médias parisiens sur *Tahiti-Pacifique*. Un reportage télévisé lui est alors consacré, où la profession rend justice à son intégrité et à ses qualités rares d'enquêteur. Pour être informés de ce qui se passe vraiment en Polynésie française, témoignent en chœur plusieurs députés de l'Assemblée nationale et la rédaction du *Canard enchaîné*, le journal d'Alex est incontournable. Détail exotique, les bureaux de sa rédaction feraient frémir la majorité des journalistes et patrons de presse : une cabane en bois perdue en pleine nature, des étagères et des dossiers partout dans la pièce unique, distribuée en compartiments, les couvertures des numéros parus punaisées au plafond, deux ordinateurs d'apparence archaïque… mais des panneaux solaires sur le toit qui assurent l'alimentation électrique (et le haut débit), en cas de coupures intempestives du réseau.

Jacques Brel, c'est sûr, aurait adoré le connaître. Un vrai Don Quichotte de la presse et une forte nature : un genre de colosse, bon vivant, qui aime rigoler. Touche-à-tout de talent, il publie aussi des *Nouvelles des mers du Sud* qui sont un grand succès dans le pays : deux volumes sont déjà parus aux Éditions de Tahiti, dont *Le bleu qui fait*

mal aux yeux qu'Alex a dédié « à feu Marlon Brando qui avait eu la magnanime gentillesse de [lui] "prêter" son bel atoll pendant deux ans ». Un recueil comprenant une nouvelle vécue, intitulée *Les Marquises, ça se mérite*… où il est évidemment question de Jacques Brel et de sa dernière demeure.

C'est vrai : dire que Jacky est mort, dire qu'il est mort, Jacky ! Dans son mensuel, Alex a publié divers reportages réalisés à Hiva Oa ; notamment pour l'inauguration de l'Espace Brel, en octobre 2003 —, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la disparition de l'artiste — et, auparavant, en 1999, pour ce qu'il a appelé « La guerre des femmes » autour de sa tombe : « La veille de la Toussaint, rapporte *Tahiti-Pacifique*, dans le petit cimetière d'Hiva Oa, en compagnie d'un gendarme, Maddly, l'ancienne compagne du chanteur Jacques Brel, décédé en 1978, ôtait les deux plaques en laiton que France Brel, la fille de l'artiste, avait apposées fin juillet sur la stèle au nom de la "famille légitime", pour y replacer la plaque désormais célèbre, une sculpture montrant la tête du chanteur et de Maddly. Alertée par des habitants de l'île, la famille fit déposer un cadre contenant la copie d'un fax qui déclare que "les plaques ont été illégalement arrachées" et que "la famille déplore cette profanation inacceptable qui ne rend certainement pas hommage à celui qui repose ici". Courageuse et sûre de son bon droit, Maddly réapparaissait deux semaines plus tard à l'aéroport de Tahiti-Faa'a, où elle sollicitait auprès des résidents et touristes la signature d'une pétition réclamant le maintien de la stèle, telle qu'elle l'a été pendant plus de vingt ans. »

Les plaques de la famille, posées avec l'accord du maire, ne restèrent en place que trois mois durant, de fin juillet à fin octobre 1999. La première indiquait simplement « Six pieds sous terre, tu chantes encore », mais portait la signature de Miche, Chantal, France et Isabelle, ainsi que des neuf enfants de celles-ci. La seconde se voulait un poème consensuel à destination de chaque visiteur : « Passant ; homme de voiles, homme d'étoiles, ce troubadour enchanta nos vies, de la mer du Nord aux Marquises. Le poète, du bleu de son éternité, te remercie de ton passage. » La justice donna d'ailleurs gain de cause à Maddly, qui expliqua que la pierre gravée les représentant tous deux de profil avait été voulue et commandée à un vieux sculpteur par Jacques lui-même ; sachant, d'autre part, qu'elle avait l'intention, le jour venu, de retrouver ici son compagnon.

Quoi qu'il en soit de cette « guerre » passée — aujourd'hui, les choses sont rentrées dans l'ordre entre Maddly et Miche (qui n'a découvert Hiva Oa qu'en 2008), avec la cohabitation sur la tombe et à côté de celle-ci de la plaque d'origine et de la seconde voulue par la famille remerciant le « passant » au nom du poète, « du bleu de son

éternité » —, ils furent bien rares ceux qui rendirent visite au Grand Jacques de son vivant. Surtout aux Marquises… À Tahiti, fin 1976, il y eut donc Charley Marouani et Henri Salvador, lequel, marqué par sa trouille de l'avion, précise d'ailleurs dans son autobiographie que c'était la première fois qu'il prenait un 747 ! Avant de commenter ainsi sa dernière rencontre avec Brel : « Un personnage extraordinaire qui, hélas, n'avait plus que quelques années à vivre[63] et n'allait pas tarder à être en deuil de lui-même. Au tournant d'une conversation, je lui appris que j'aimais les noix de coco : il en a fait venir un camion ! Avec son aéroplane (j'emploie ce mot à dessein, car son avion donnait toujours l'impression de planer majestueusement), on a visité les îles de l'archipel… »

Les îles ? Après Moorea, Huahine et Bora Bora (où en 1942, après l'attaque de Pearl Harbor, les Américains construisirent la première piste d'aviation de Polynésie française, bien antérieure à celle de Tahiti qui date seulement de 1961) : deux îles que Paul Gauguin découvrit dès 1895, invité par le gouverneur à suivre à bord de l'aviso-transporteur *Aube* une expédition pacifique, mais historique, d'annexion ; les reines locales ayant accepté la vente de leurs terres à la France. Seules Tahiti, Moorea et les Marquises étaient officiellement françaises jusque-là : les choses se gâteront avec deux autres îles Sous-le-Vent, Raiatea et Tahaa, dont les rois n'entendaient pas céder la souveraineté, de crainte de perdre leur culture ancestrale… *Ne touchez pas à la mer*, s'écrierait un siècle plus tard Antoine dans une belle chanson écrite sur *Voyage* (son deuxième voilier après *Om*), mouillant alors à Huahine dans l'accueillante et magnifique baie d'Avea.

La mer m'a dit : « Antoine, toi qui chantes à la radio,
Tu devrais dire aux gens d'un peu moins faire les idiots,
D'essayer de comprendre qu'il est peut-être encore temps
De sauver, de la planète, le plus important. »
J'ai regardé les vagues, les nuages et l'horizon
J'ai repris ma guitare, j'ai chanté simplement :
Touchez pas à la mer
Ne dressez pas de frontières sur l'océan
Touchez pas à la mer
Ne plantez pas de barbelés dans les lagons[64]…

C'est d'ailleurs cette expédition maritime qui incita Gauguin à s'installer dans une île « moins civilisée » que Tahiti. Une fois à demeure à Hiva Oa, il écrivit ceci à Daniel de Monfreid : « On n'a pas idée de la tranquillité dans laquelle je vis ici, dans ma solitude, entouré de feuillages. C'est le repos et j'en avais bien besoin, loin de

tous ces fonctionnaires qui étaient à Tahiti. Je me félicite tous les jours de ma résolution. »

Retour vers le futur : les vols dans « l'aéroplane » de Brel se succédèrent au fil des jours et des semaines du mois de novembre 1976. Puis vint, pour Marouani et Salvador, le moment de regagner Paris, début décembre. Paul-Robert Thomas, lui (PRT, comme l'appellent encore ses anciens amis), quittera Tahiti après le décès de Brel. Il avait pourtant failli le rejoindre à Hiva Oa. « Pourquoi ne viendrais-tu pas t'installer aux Marquises ? lui avait suggéré Jacques. On manque atrocement de toubib ! » Dans les semaines suivantes, Thomas mit son cabinet en vente. « Je n'ai trouvé un successeur que trop tard : Brel était mort[65]. » En lieu et place d'Hiva Oa, « la mort dans l'âme », il se retrouvera sur l'île de Bora Bora, rendue célèbre par le navigateur Alain Gerbault, le premier Français à traverser l'Atlantique et à faire le tour du monde en solitaire, dans les années 1920 ; selon son vœu, ses cendres furent rapatriées après son décès à Timor : une stèle figure aujourd'hui en bonne place sur le port de Vaitape, le chef-lieu de l'atoll.

Le médecin, également gynécologue, s'y s'installera sur « les conseils amicaux » de Paul-Émile Victor qui, lassé du Grand Nord, vivait depuis 1977 sur l'un des *motu* délimitant « la perle du Pacifique » — un îlot pour lequel il avait obtenu un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans auprès de l'agence Sylvain de Punaauia… Le monde est petit. Et quand le grand explorateur polaire, également ami d'Antoine, accostera d'autres rivages en 1995, c'est Louis Bresson qui prendra les photos de l'immersion de sa dépouille en haute mer, une disposition testamentaire requérant une dérogation du président de la République. Que disait PRT, déjà ? « La vie ne subit pas le hasard, elle le provoque. »

En l'an 2000, Paul-Robert regagnera la France et s'installera à Nîmes, jusqu'en 2004, où il créera un atelier chanson d'écriture — chanson, quand tu nous tiens… — avant de repartir outre-mer. En Guyane d'abord, à Maurice ensuite où sa course s'achèvera le 10 décembre 2008. Mais, auparavant, de l'automne 1976 au printemps 1977, chez lui à Punaauia, il aura eu la chance insigne de voir Jacques Brel travailler à l'écriture de son prochain et dernier album et même d'entendre des esquisses de certaines des chansons à venir…

5
LE TEMPS S'IMMOBILISE

Si nous l'avions ignoré, nous aurions compris d'emblée où nous arrivions : loin, très loin des routes touristiques de la région déjà la plus isolée du reste du monde. Loin des îles de la Société et des Tuamotu, aux eaux d'un bleu turquoise ou d'azur contrastant avec le bleu marine de l'infinité océane, aux anneaux coralliens, aux langues de sable blanc ou rose, qu'un ATR 72 de quatre-vingts places relie quotidiennement depuis Papeete. À l'aérodrome de Nuku Hiva situé dans un endroit aussi aride qu'inattendu en bordure de mer, la bien-nommée et rougeoyante Terre déserte, nous ne sommes plus que huit (inclus l'équipage) en partance pour Hiva Oa dans un petit appareil de dix-huit places. C'est un Twin Otter, où pilote et copilote sont à portée de main, semblable à celui que Brel emprunta tout au long de l'année 1976 pour ses allers-retours sur Tahiti…

Nuku Hiva ? L'île principale du groupe nord des Marquises et la capitale administrative de l'archipel où Jacques effectua un repérage, débarquant de l'*Askoy*, à la fin 1975 ou début 1976, sur le quai de Taiohae (aujourd'hui à moins de trois heures en 4 × 4 de l'aéroport) où l'attendaient tous les notables du coin. Ici, on peut marcher aussi sur les traces d'Herman Melville, que la tribu anthropophage des Taipis retint prisonnier dans la vallée de Taipivai après qu'il eut déserté l'*Acushnet*, la baleinière américaine avec laquelle il s'était engagé dix-huit mois plus tôt, sachant qu'il aurait encore à vivre à son bord trois ou quatre ans de privations en mer. Ayant réussi à s'échapper au bout de quatre mois, il rejoignit un baleinier australien qui faisait voile vers Tahiti, où on l'emprisonna durant six semaines pour faits de mutinerie, puis s'installa à Moorea… Cela se passait en 1842 et le futur auteur de *Moby Dick* (1851) n'avait que vingt-trois ans. Mais c'est là une autre histoire[66] !

D'aucuns, catégorie petit bras, se contentent de peu, de Vesoul ou de Vierzon. D'autres mettent les voiles sans point de chute précis et accostent dans ces îles où le temps s'immobilise. Découvertes en 1595 par le navigateur espagnol Alvaro Mendaña de Neyra, venu du Pérou, les Marquises prirent ce nom (Islas marquesas de Mendoza) en l'honneur du marquis de Mendoza, vice-roi du Pérou. Curiosité : Paul Gauguin, d'origine espagnole du côté maternel, avait vécu au Pérou, de deux à sept ans, où s'était installé son arrière-grand-père aragonais, le chevalier Don Mariano Tristan y Moscoso[67]. Oui, le monde est petit, qui abonde en passerelles jetées entre les hommes et les destinées… Sans doute même Gauguin avait-il lu Cervantes avant Brel,

lui qui prônait déjà « le droit de tout oser » et fustigeait le principe de précaution : « Un jeune homme qui est incapable de faire une folie est déjà un vieillard. » Ne croirait-on pas entendre notre don quichottesque Grand Jacques, à propos des adultes trop prudents, qui ont plus d'avenir que de présent (« Il faut être fou ! L'homme n'est pas fait pour rester figé. Il faut arriver par discipline à n'avoir que des tentations relativement nobles. Et, à ce moment-là, il est urgent d'y succomber. Même si c'est dangereux, même si c'est impossible… Surtout si c'est impossible ! »), et de la nécessité vitale d'« aller voir » ?

Qu'y a-t-il donc d'aussi fondamental chez l'Homme de la Mancha ? « Il donne priorité à ses rêves, répond Brel. Il va là où il croit que c'est beau. » On comprend pourquoi Jacky a osé quitter la scène, à son apogée, pour partir là où personne ou presque ne part. Tout Brel est d'ailleurs dans cette phrase de Cervantes, qu'il ne manqua pas de faire sienne : « La folie suprême n'est-elle pas de voir la vie telle qu'elle est, et non telle qu'elle devrait être ? » Éloquent, venant d'un homme que d'aucuns, agrippés à leur vie mesquine comme Harpagon à sa cassette, ne se privèrent pas de traiter de fou — et c'est vrai qu'il en fallait, de la folie, pour rester fidèle à ses rêves d'enfant… Et incarner finalement sa vision même du chevalier à la triste figure, « le symbole de la minorité », au service de la veuve et de l'orphelin : « C'est un type qui tend la main… »

Partir où personne ne part… Jusqu'à cette ville accrochée à la montagne où, malgré les brumes qui la couronnent, chaque jour un coin de ciel continue de brûler, où l'on continue de mourir de hasard en allongeant le pas… Jusqu'à cette île bordée de récifs, sans parenté aucune avec celles de Moorea, Rangiroa ou Bora Bora aux lagons enchanteurs, où la mer, qui subit ici l'influence du Humboldt, ce courant froid né dans l'Antarctique, se désenchante : « Je veux dire en cela / Qu'elle chante d'autres chants / Que ceux que la mer chante / Dans les livres d'enfants[68]… »

Hiva Oa. La grande île du groupe sud (étirée sur trente-neuf kilomètres de long et dix-neuf de large), dont l'auteur de *L'Ile au trésor*, Robert-Louis Stevenson, écrivit de façon éloquente, après y avoir débarqué en 1888 : « Je pensais que c'était l'île la plus jolie et de loin l'endroit le plus inquiétant au monde. » De fait, elle possède à la fois une beauté sauvage qui suscite l'admiration et un aspect sombre et tourmenté qui ne manque pas d'éveiller un certain sentiment d'inquiétude. Son relief est uniformément déchiqueté, en particulier le long de l'océan, lequel plonge très vite jusqu'à quatre mille mètres ; ce qui explique qu'à Hiva Oa on n'atterrisse pas au niveau de la mer mais sur une crête, au-dessus d'Atuona.

Émus sans le paraître mais visiblement remués par les conditions climatiques qui rendent l'atterrissage délicat, nous nous posons sur un plateau surgissant soudain au milieu de nulle part. En pleine nature, exubérante, majestueuse et immuable, dirait-on, telle qu'au premier matin du monde. Nous voilà enfin dans l'île de Brel et de Gauguin. Fascinante par son caractère pittoresque, plantée de pics aiguisés se fracassant dans la mer déchirée, « infiniment brisée / par des rochers qui prirent des prénoms affolés ».

Et, comme dans la chanson, c'est sous une pluie battante que nous débarquons sur la piste, trempés jusqu'aux os avant même que d'atteindre cette minuscule aérogare qui porte désormais le nom d'« aéroport Jacques-Brel ». Aux Marquises, je le confirme, la pluie est traversière qui bat, fort, de grain en grain…

Dix-sept kilomètres séparent le terrain d'aviation de la ville. Un peu plus de cinq cents habitants à l'époque de Gauguin, un peu plus de mille du temps de Brel, quelque mille cinq cents aujourd'hui (pour deux mille âmes sur l'ensemble de l'île). Il faut moins d'une demi-heure pour effectuer le trajet, là où il fallait parfois des heures, à la fin des années 1970, quand la route cimentée n'existait pas encore, et que la pluie rendait la piste de latérite extrêmement glissante. Terriblement dangereuse donc, car tortueuse au moment de plonger à flanc de ravin, dans une pente à fort pourcentage, vers Atuona que dominent trois sommets souvent masqués de nuages : les monts Temetiu, Feani et Ootua, respectivement à 1 276, 1 126 et 889 mètres.

C'est un fait : peu, très peu de touristes poussent jusqu'aux lointaines Marquises (si Tahiti était Paris, Hiva Oa serait Moscou…), sinon pour une escale de quelques heures seulement avec l'*Aranui*, un cargo mixte tahitien qui ravitaille les îles et embarque aussi des passagers, ou le *Paul-Gauguin*, un paquebot américain de croisière. Il fallut à Brel cinquante-neuf jours de balade océane pour toucher au port. Car le Grand Jacques, à l'inverse de la plupart de nos contemporains, n'a jamais fait semblant. Même s'il s'incluait dans le lot commun en 1953, lorsqu'il n'était encore qu'un auteur-compositeur débutant : « Et dis-toi donc, Grand Jacques / Dis-le-toi souvent / C'est trop facile / De faire semblant… » Une balise essentielle dans la vie de Brel, cette chanson ; comme si, à partir de là, il n'avait plus songé à vivre qu'en total accord avec lui-même, sans tricher jamais, au point de se décider à quitter la scène, et donc à prendre le risque de fuir la gloire et de perdre l'aisance financière, le soir même où il s'était aperçu qu'il se mettait à chanter machinalement.

Atuona, novembre 1975. Le *popaa* qui avait salué de loin Jacques et Maddly, alors qu'il pêchait en baie de Tahauku, se nommait Marc Bastard. Prof d'anglais puis de maths, au collège Sainte-Anne des

sœurs de la congrégation de Cluny, c'était avant tout un grand baroudeur devant l'Éternel, pas forcément exempt de défauts. Un ancien de la Marine nationale auquel on avait discrètement conseillé de démissionner, en 1969, après l'affaire des vedettes de Cherbourg convoyées aux Israéliens de façon détournée (prétendument sans l'aval de la France), ex-créateur en 1964 de la télévision à Tahiti et auteur de romans policiers sous le pseudonyme de Marc Audran. Entre autres, puisqu'on murmure aujourd'hui à Hiva Oa qu'il fit également partie du SDECE, le service de documentation extérieure et de contre-espionnage français… Bref, le profil type de l'aventurier apprécié de Brel ! Marc Bastard prit en 1970 ce poste d'enseignant chez les sœurs comme on part en préretraite et, célibataire, il vécut un temps avec une Marquisienne qui lui donna un fils — connu sous le nom de Paulo, on peut toujours le croiser, aujourd'hui, dans les rues d'Atuona.

Mais reprenons le fil de notre récit. Après les formalités douanières réglementaires, ce matin du 20 novembre, Jacques demande au gendarme Alain Laffont — *le* gendarme de l'île — qui est ce pêcheur qui leur a fait un signe de la main. « C'est Marc Bastard, un professeur du collège Sainte-Anne. » Brel : « Alors, il devrait pouvoir nous renseigner sur Hiva Oa. Pouvez-lui demander de passer nous voir ? » Sitôt dit, sitôt fait, le gendarme s'adresse à l'enseignant, et la suite, c'est l'intéressé qui la raconte :

« Jacques Brel désirerait vous voir…

— Vous voulez dire… Brel, le chanteur ?

— Lui-même.

— Mais je ne le connais pas autrement qu'à la radio…

— Je lui ai parlé de vous et il voudrait des renseignements sur Hiva Oa.

J'empruntai l'esquif du gendarme et me dirigeai vers l'*Askoy*. Jacques Brel, souriant, m'accueillit. La sympathie fut immédiate, et Maddly, la belle Guadeloupéenne qui l'accompagnait, me fit visiter le bord. Ils me questionnèrent sur Hiva Oa, les gens, la vie quotidienne… Leur intention était de se reposer une quinzaine de jours et de poursuivre leur route jusqu'à Tahiti.

Le surlendemain, je les croisai, main dans la main, sur l'unique route du village.

— Finalement, nous restons ici. Le pays est beau, les habitants agréables et, Dieu merci, ils ne me connaissent pas…

Il avait reconnu Atuona comme le bout de sa course, loin d'un monde qui l'étouffait. Jacques Brel fuyait l'agression médiatique que lui devaient sa célébrité et les rumeurs concernant son état de santé. Il voulait redevenir un homme "comme tout le monde" et je puis témoigner qu'il le fut pendant les trois dernières années de son existence auprès de celle qui fut son épouse par le cœur et l'esprit. »

Trois ans qui éclairent toute sa vie et accréditent son œuvre. Deux ans et huit mois exactement, puisque Jacques s'envola une dernière fois d'Hiva Oa aux alentours du 20 juillet 1978 (avant d'embarquer le 27, à Faa'a, à destination de Paris) pour ne plus revenir de son vivant. Mais plus de quatre ans passés avec sa compagne depuis leur départ d'Anvers. « Tu es la seule femme avec laquelle j'ai vécu, tu sais, dit-il un jour à Maddly. Avant je n'étais jamais là[69]. » Trois ans à ne pas faire semblant, au service des autres en toutes circonstances… et quel que soit le temps, comme ce jour de courrier pour Ua Pou : des pluies torrentielles s'abattent sur Atuona, mais Jacques n'en a cure. « Allez… Lève-toi, dit-il à la Doudou qui rêvait déjà à une grasse matinée, on nous attend là-bas. » Elle a beau rétorquer que les Marquisiens n'attendent personne, « la vie passe sur eux, c'est tout », il insiste : « Oui, mais moi je ne suis pas marquisien, et j'ai dit que je viendrais. »

Alors, ils font route vers le terrain, sous le déluge. Une quinzaine de kilomètres « qui en valent quatre-vingts, raconte Maddly. Dans la boue, la gadoue, on dérape malgré les quatre roues motrices. Pas besoin de faire du sport quand on fait régulièrement le trajet du village à la piste d'aviation ! On se fait tous les muscles. On se cramponne au volant, on serre les fesses près du ravin, et on joue du pied avec finesse constamment. La montée est un rêve à côté de la descente, et je connais bon nombre de gens qui, débarquant par temps de pluie, ont préféré rejoindre le village à pied. C'est la hantise de certains pilotes quand ils viennent aux Marquises. Après un voyage contraignant, se retrouver à déraper dans une voiture de tourisme[70] »…

Chronique d'une mort annoncée. « Ce qui donne un sens à la vie donne un sens à la mort », disait l'auteur du *Petit Prince*. Trois ans, pied au plancher, à parcourir dans tous les sens, sur terre et dans les airs, cet archipel comme figé dans le temps, qu'en langue vernaculaire (légèrement différente du tahitien parlé partout ailleurs) on appelle *Fenua Enata*, c'est-à-dire « Terre des Hommes »… Quand on sait l'immense admiration que Brel portait à Saint-Exupéry, on est obligé de constater, une fois de plus, que le hasard fait bien les choses.

C'est un fait qu'aujourd'hui encore, par manque de brise ou pas, « le temps s'immobilise aux Marquises ». L'extrême isolement insulaire, bien sûr, la nature absolument inchangée… mais pas seulement ! Autre chose aussi, du domaine de l'indéfinissable, qui vous fait éprouver la sensation de remonter le cours des âges. D'ailleurs, la politique centralisatrice de Papeete oublie volontiers ces îles qui abritent pourtant le meilleur de la culture polynésienne, notamment les meilleurs artisans en matière de sculpture. Gauguin lui-même

s'initia aux techniques locales avec les sculpteurs d'Hiva Oa. Quant aux infrastructures routières, n'en parlons pas, surtout ici où les routes, excepté celle menant à l'aérodrome, sont peu ou prou ce qu'elles étaient à l'époque de Jacques : de simples pistes pour la plupart, bétonnées par secteurs, qu'au volant de sa Toyota Jeep il parcourait volontiers pour faire découvrir à ses hôtes de passage les beautés de son île. Jusqu'alors, jusqu'à ce que soient tracées ou élargies ces pistes dans les années 1970, tout était resté comme du temps de Gauguin. D'ailleurs, la traversée de cette île mystérieuse[71], quand elle est faisable autrement qu'à cheval (qui demeure un moyen de locomotion assez répandu), nous vaut des vues identiques à celles qui, à l'aube du XX^{e} siècle, s'offraient au regard du peintre.

Quant au village, c'est à peine s'il a changé d'aspect : davantage de maisons et de commodités, l'électricité, le téléphone et la télévision, un peu de voirie et d'aménagement communal, quelques magasins de plus, mais voilà tout. Si bien qu'on s'attend à tout moment à croiser Brel, au détour d'une des rares rues d'Atuona, chapeau de paille, chemisette et pantalon blancs, descendant à pied de sa maison et passant devant la gendarmerie pour aller relever son courrier à la poste, saluer les sœurs dans leur école, brocarder au passage le curé à l'église ou aller boire sa bière au Magasin Gauguin… au seuil duquel discutent encore parfois, pour s'abriter du soleil, deux ou trois vahinés. « Les femmes sont lascives au soleil redouté… »

Brel, Gauguin : le temps s'immobilise et l'histoire, dirait-on, balbutie. Par la « goélette » qui assure la liaison avec Tahiti, le premier fit venir ici un orgue électrique pour travailler à ses futures chansons, le second un harmonium dont il jouait volontiers, même s'il s'avouait piètre musicien. Le peintre s'accompagnait aussi à la guitare ou à la mandoline, on l'a dit, pour chanter en privé. Par exemple, une chanson tahitienne dont il emprunterait le titre pour l'une de ses sculptures, *Oviri* (le sauvage), exprimant ensuite le désir que celle-ci figure sur sa tombe[72] : « Mon cœur est pris par deux femmes / Qui se sont tues / Alors que, proches et éloignés, / Mon cœur et ma flûte chantent… »

Autres cousinages surprenants entre les deux grands voyageurs (Gauguin aussi se rendit aux Antilles et à Panamá), leur propension pour l'un à parler de peinture à propos de la chanson (« les mots ont des couleurs », disait par exemple Brel qui se comparait souvent à « un peintre flamand qui écrit des scènes, et qui les chante »), et pour l'autre à parler de musique au sujet de la peinture : « Mes chiens rouges, mes ciels roses sont voulus absolument ! Ils sont nécessaires et tout dans mon œuvre est calculé, médité longuement. C'est de la musique, si vous voulez ! J'obtiens par des arrangements de lignes et

de couleurs, avec le prétexte d'un sujet emprunté à la vie ou à la nature, des symphonies, des harmonies, ne représentant rien d'absolument réel, au sens vulgaire du mot, n'exprimant directement aucune idée, mais qui doivent faire penser comme la musique fait penser, sans le secours des idées ou des images, simplement par des affinités mystérieuses qui sont entre nos cerveaux et tels arrangements de couleurs et de lignes. »

Étonnant, non ? Brel, d'ailleurs, ne manquait pas d'évoquer Gauguin avec son ami toubib de Tahiti, Paul-Robert Thomas, qui rapportera ces réflexions[73] : « Il est parti en Polynésie pour vivre ses rêves d'enfance. Il suffit de regarder le simple émouvant de ses traits et le désordre apparent de ses couleurs. Seule l'âme de l'enfant, qui reste chez l'adulte qu'il devient, est capable de peindre un cheval en vert ou en rouge. » Alors, on aime à penser que tous deux auraient pu se retrouver à boire un coup ensemble dans ce Magasin Gauguin, ainsi appelé à présent parce qu'on dit que le peintre s'y ravitaillait en vivres… et en alcools ! Jacques Brel (s'adressant toujours à Paul-Robert Thomas) : « À la saison des pluies, il faut un cheval ou une Jeep à quatre roues motrices pour se déplacer. Les ornières sont profondes. On s'enlise à chaque instant. On cahote. Ma Toyota a bien du mal à remonter la pente qui va du Chinois, l'épicerie d'Atuona où Gauguin allait également faire ses emplettes, jusqu'à la maison, qui est à huit cents mètres de là. C'est une expédition ! »

Gauguin, lui, habitait presque en face dudit Chinois, à l'endroit où on a retrouvé le puits où il conservait son absinthe au frais, là où l'on a reconstitué aujourd'hui sa Maison du jouir (dont le simple nom inscrit sur le fronton, au-dessus de l'escalier, le fit vouer aux gémonies par le curé du cru : mais qu'est-ce qu'il en savait, le bougre, et qui donc lui avait dit qu'il n'y a pas de peintre maudit en paradis ?) et bâti un centre culturel de la plus belle eau. Celui-ci rassemble des documents biographiques, des lettres pleines d'enseignements sur le comportement altruiste de l'artiste, et propose l'ensemble de ses toiles peintes en Polynésie — en fait des copies d'un faussaire de talent tout droit sorti de la prison de la Santé ! Tout ici concourt décidément à vous immerger dans le bain de l'aventure, de l'inattendu et de l'extraordinaire.

Alors, quand on visite sa maison et qu'on découvre *Et l'or de leur corps* à l'endroit même où le peintre donna vie à cette toile sublime, dans son atelier du premier étage, juste après l'étroit vestibule où se trouvait son lit, on a l'impression de se noyer dans la peinture et la chanson à la fois. Avec Gérard Manset pour guide, en l'occurrence, et Jacques Brel pour éternel voisin :

L'esprit des morts veille

Qui frappe à la porte
Et toi allongé dans ton demi-sommeil
Et l'or de leur corps
Partout t'accompagne
[…] D'où venons-nous
Que sommes-nous
Où allons-nous[74] ?

6
SI TU ÉTAIS LE BON DIEU…

Dans les années 1970, au fond de la baie de Tahauku qui, s'enfonçant étroitement dans les terres, sert de mouillage hospitalier aux bateaux faisant escale à Hiva Oa, la plage est un lieu de pique-nique pour les habitants d'Atuona. Parfois aussi de fête populaire, comme celle, donnée par la municipalité, le jour de l'an 1976 ; le jour où Jacques Brel et sa compagne Maddly Bamy, un mois et demi à peine après leur traversée du Pacifique, vont rencontrer les propriétaires de leur future maison.

En fait, très vite, Jacques a prévenu le maire, Guy Rauzy, de son intention de s'installer dans la commune. Encore faut-il trouver à se loger : pas facile, Atuona n'étant qu'un gros bourg d'un millier d'âmes dont les habitations, des cases de plain-pied (pas d'HLM ici !) en murs de bois et toit de tôle ondulée, sont occupées par leurs propriétaires. Et puis Rauzy n'est pas convaincu qu'Hiva Oa soit ce qui convienne le mieux à un tel personnage. Lubie d'artiste, sans doute. Certaines îles de l'archipel de la Société sont autrement plus accueillantes et faciles à vivre : Tahiti, Moorea, voire Bora Bora ou Huahine. Mais le Marquisien ne connaît pas encore notre homme. Celui-ci a pris sa décision, il n'en démordra pas. Il faut voir, lui dit le maire, je vais en parler, on verra bien…

Aux Marquises, la patience fait partie intégrante de la vie quotidienne. « Il n'y a pas d'urgences aux Marquises ; il y a des nécessités que l'on essaie de satisfaire dans un laps de temps… indéfini. Il faut savoir attendre l'événement et on y apprend la patience. Le temps, dans cet endroit, a une réelle consonance d'éternité[75]. » À Hiva Oa, où l'administration et son personnel sont réduits à leur plus simple expression, la ville d'Atuona est comme endormie. Alors, en attendant, Jacques et sa Doudou continuent de vivre sur l'*Askoy*, bord à bord avec le *Kalais*, le voilier de leurs amis Vic et Prisca. Ceux-ci reprendront bientôt la mer, poursuivant leur propre tour du monde, et jamais plus les quatre compagnons de navigation ne se reverront.

Avant cela, cependant, ils vont jouer ensemble les trublions à l'un de ces pique-niques organisés sur la plage (à l'aspect jadis plus accueillant qu'aujourd'hui, plusieurs tsunamis étant passés par là depuis les années 1980). Enfin, par « ils », je veux dire Brel, que les autres se contentent de suivre, un brin gênés sans doute par son impétuosité. Depuis son bateau, un dimanche midi de décembre 1975, Jacques a en effet aperçu à terre des robes blanches de sœurs et,

surtout, une soutane noire. Provocation ! Comme le taureau devant la muleta, il voit rouge… et il fonce.

C'est Prisca, dans le livre de souvenirs[76] qu'elle écrira sur cette période passée à côtoyer Jacques, qui raconte la scène. Débarquant de son dinghy, notre anticlérical endiablé fait mine de rebrousser chemin en s'écriant : « Foutons le camp, ou je vais tous les bouffer ! » Et puis, se tournant vers Maddly : « Pas de fuite devant l'ennemi. On fonce dans le tas ! Viens, Doudou ! » Et de viser son auditoire médusé, comme armé d'un fusil invisible : « Pan ! Pan ! Pan ! » Le curé, le sourire aux lèvres, est le premier à réagir : « Qu'est-ce qui t'arrive ? » — l'ai-je précisé ? en Polynésie, le tutoiement est tout à fait naturel. « Vous êtes trop nombreux, ici, lance Brel, ça ne peut pas durer ! »

En fait de bouffer du curé ou de la bonne sœur, ce jour-là Jacques sympathisera avec le père André (Darielle), curé de Fatu Hiva (l'île habitée la plus au sud de l'archipel), et surtout avec les sœurs de la congrégation Joseph de Cluny, établie à Hiva Oa depuis 1885. Le collège Sainte-Anne dont elles ont la charge est une pension pour jeunes filles de huit à dix-huit ans, les garçons — excepté ceux des petites classes de l'école du même nom qui, en cette année 1975–1976, sont les premiers à faire l'expérience de la mixité — étant obligés de se rendre à Nuku Hiva. Il y a là sœur Rose de Nazareth, la mère directrice, sœur Marie-Claire, sœur Élisabeth ou encore sœur Maria dont l'accent espagnol lui vaut de subir sans délai la diatribe antifranquiste de Brel, heureux d'avoir appris le 20 novembre précédent la disparition du *Caudillo*, le dictateur honni. Le curé, lui, au fil de leurs rencontres, ne coupera pas à la raillerie récurrente du chanteur sur l'histoire des deux maîtresses de l'évêque d'Hiva Oa, un certain monseigneur Martin, du temps de Paul Gauguin.

Jacques Brel ne faisait en cela que reproduire l'attitude moqueuse de son illustre prédécesseur envers l'homme d'Église trois quarts de siècle plus tôt. C'est d'ailleurs en réaction à l'hypocrisie de l'évêque que Gauguin grava l'inscription « La Maison du jouir » sur la grande case dont il dessina les plans et qu'il fit bâtir par deux charpentiers locaux. Une habitation en lattis de bambou et toit de feuilles de cocotier, avec de part et d'autre de l'escalier extérieur menant à son atelier (et d'abord au tout petit vestibule faisant office de chambre), comme pour aggraver volontairement son cas, deux panneaux sculptés par lui-même : « Soyez mystérieuses et vous serez heureuses » et « Soyez amoureuses et vous serez heureuses ». Mais la vengeance est un plat qui se mange froid : le 9 mai 1903, au lendemain de la mort du peintre dont il savait bien l'anticléricalisme absolu (en dépit — ou à cause — de son passage au Petit Séminaire d'Orléans), l'évêque se fit un malin plaisir de le faire enterrer avec les sacrements religieux après

un détour par l'église. Non content de cette bassesse posthume, il exigea ensuite l'autodafé de dessins et de peintures (on parle de vingt-cinq toiles !) qu'il jugeait obscènes…

Pour couronner le tout, « monseigneur » Martin écrivit ces lignes pitoyables dans son rapport du mois écoulé : « Rien de bien saillant, sinon la mort subite d'un triste personnage nommé Gauguin, artiste de renom, ennemi de Dieu et de tout ce qui est honnête. » Quant à l'administrateur des îles Marquises, c'est avec mépris qu'il commenta le décès du génial artiste dans un courrier adressé au gouverneur : « J'ai averti les créanciers du défunt d'avoir à me fournir leurs créances en double exemplaire. Selon les renseignements qui me sont parvenus, il résulte que le passif excédera de beaucoup l'actif, les quelques tableaux du défunt, peintre décadent, ayant peu de chances de trouver amateur. » Aujourd'hui, ces mêmes toiles de Tahiti et d'Hiva Oa, que son ami Monfreid avait le plus grand mal à écouler à un tarif de misère, se disputent à coups de millions de dollars ou d'euros…

Dans la dernière lettre qu'il écrivit d'Atuona, quelques semaines avant sa mort, au critique d'art Charles Morice[77], Paul Gauguin, humble et incroyablement lucide à la fois, écrivait : « Tout ce que j'ai appris des autres m'a gêné. Je peux donc dire : personne ne m'a rien appris ; il est vrai que je sais si peu de chose ! Mais je préfère ce peu de chose qui est de moi-même. Et qui sait si ce peu de chose, exploité par d'autres, ne deviendra pas une grande chose ? »

1er janvier 1976 : invité par le maire à participer aux festivités de la commune sur la plage du « port », Jacques retrouve les sœurs qui, aux antipodes des bigotes de sa chanson, ne se sont pas formalisées de son débarquement intempestif quelques semaines plus tôt ; elles l'ont aussitôt accepté tel qu'il veut apparaître : athée, ô grâce à Dieu ! En réalité, les sœurs l'ont même adoubé, en l'accueillant à l'école quelques jours auparavant sur les conseils de Marc Bastard, le prof d'anglais et de maths : « Nous avons la chance d'avoir un grand chanteur parmi nous. Je pourrais lui proposer de venir parler de son métier aux élèves de l'école ? Mais je ne suis pas sûr qu'il accepte… » Sous-entendu : parce qu'il n'aime pas trop les représentants de l'Église, quels qu'ils soient, et qu'il n'a nulle envie, d'autre part, de parler de sa propre carrière. Mais sœur Rose, ou plutôt mère Rose, donne néanmoins son accord et, contre toute attente, Jacques aussi, sans se faire prier !

Mère Rose témoignera elle-même de ce premier contact avec l'artiste[78]. Celui-ci ayant souhaité que les élèves préparent des questions, elle en avait informé le professeur de français chargé de l'accueillir dans sa classe. Mais les questions s'étant révélées superficielles, Jacques Brel « a pris la direction des opérations ». Par

discrétion et « puisqu'il n'aimait pas les bonnes sœurs, se rappelle-t-elle, je n'ai pas voulu m'imposer et je n'ai pas assisté à cette rencontre. Je ne sais pas ce que Jacques Brel a raconté aux enfants. Mais, d'où j'étais, je les entendais rire beaucoup ». Après cela, mère Rose va quand même au-devant de lui « pour le saluer et lui proposer un rafraîchissement. Puisqu'il était belge, j'avais préparé une bière qu'il a acceptée volontiers. Et là, miracle ! Il s'est mis à me parler comme si nous nous connaissions depuis toujours. Il semblait content d'être là ».

Cette petite causerie, mine de rien, fut la première occasion pour Brel de s'impliquer dans la vie de la commune. Peu à peu, il marqua celle-ci de son empreinte, à travers quantité de services rendus. Notamment le transport inter-îles régulier du courrier et des personnes, à partir de début 1977, aux manettes de son *Jojo*. Parmi ces dernières, des pensionnaires du collège Sainte-Anne qui, sans lui, n'auraient pu retrouver leurs familles à Noël ou à Pâques dans leur île d'origine ; quelque trente-cinq ans après, devenues mères de famille (voire enseignantes dans le même établissement, toujours tenu par les sœurs qui se comptent à présent sur les doigts d'une main), elles en conservent un souvenir ému. Il lui arrivait aussi d'effectuer des évacuations sanitaires à Taiohae, voire à Papeete, en cas d'urgence. Marc Bastard : « Ce n'était certainement pas par hasard qu'il avait choisi d'incarner Don Quichotte ! »

De façon plus « terre à terre », une fois établi dans cette ville assoupie où s'efface même le rythme des saisons, où l'on pourrait se contenter d'écouter pousser ses cheveux, Jacques se désolait pour les habitants du manque d'activités culturelles. Il fit donc en sorte de leur apporter le cinéma, en se chargeant lui-même des projections en plein air : « En ce temps-là, racontait Bastard, les distractions étaient rares. La télévision n'était pas encore installée. Il y avait bien, à la Mission, un projecteur 16 mm qui passait le samedi soir des films antédiluviens, à l'exception de ceux que les bateaux de guerre de passage prêtaient pendant une ou deux soirées », mais rien de plus. Alors, en 1976, Brel décida de remédier à la situation. Il remua ciel et terre et, après avoir convaincu le maire Guy Rauzy de lui « prêter » un terrain au centre du village et surtout de bâtir un grand mur blanc en guise d'écran (« Il voulait ouvrir les Marquisiens au monde, eux qui n'en connaissaient pratiquement rien », expliquera l'élu), il écrivit à son ami Claude Lelouch, le 8 octobre, avec lequel il avait tourné *L'aventure c'est l'aventure* (« Vraiment, on ne peut pas laisser ces gens crever idiots ! »), puis contacta le cousin tahitien de Fiston Amaru, le postier d'Hiva Oa, qui était exploitant de salle à Papeete.

Au final, il obtint non pas un mais deux projecteurs 35 mm (pour éviter l'interruption due au nécessaire changement de bobines[79]),

ainsi que les grands films qu'il souhaitait projeter et qu'on lui expédiait gracieusement, moyennant le seul paiement des frais de transport et d'assurance.

Le samedi soir, tout le village était rassemblé, plusieurs centaines de spectateurs assis dans l'herbe ou sur des chaises qu'ils apportaient avec eux, sur l'emplacement même qu'occupait jadis la jolie Maison du jouir… La nuit étoilée pour tout décor, Jacques assisté de Maddly au son et à l'image. Tarif de la séance : 100 francs Pacifique (l'équivalent de 5 FF), quatre fois moins cher qu'à Tahiti ; une contribution symbolique, mais pour le principe, pour montrer que la culture se mérite et qu'elle n'est pas sans valeur. Et, pour faire face à un écueil inattendu, la difficulté de mêler tous les publics, les enfants se laissant aller à un enthousiasme pour le moins bruyant, Jacques proposa deux séances hebdomadaires différentes : l'une pour le jeune public, l'autre réservée aux adultes. Puis il forma un jeune projectionniste local pour assurer la suite.

Entre les deux guerres, le navigateur Alain Gerbault avait introduit le football aux Marquises, qui reste — après les courses de pirogue — le premier sport pratiqué dans l'archipel. Jacques Brel y aura apporté son *Cinéma Paradiso* à lui. Après sa mort, Maddly essaiera de continuer l'œuvre entreprise, mais l'arrivée de la vidéo au début des années 1980 sonnera le glas de ce *Far West* marquisien rêvé (pressenti ?) dès l'enfance bruxelloise, du temps où on l'appelait Jacky.

> *L'enfance,*
> *Qui nous empêche de la vivre ?*
> *De la revivre infiniment ?*
> *[…] C'est encore le droit de rêver*
> *Et le droit de rêver encore*[80]…

Sans être un intime de Brel ni appartenir au premier cercle de ses amis, Jean Saucourt, bien connu sur place, le rencontrait régulièrement dans le village, sur les pistes de l'île et même à domicile. Avec sa femme Aline, il ne manquait aucune de ces soirées cinéma. Il se souvient de films à grand spectacle, comme *Le Jour le plus long* ou *Paris brûle-t-il ?*, mais aussi de films avec Raimu, son acteur préféré, de *Bonnie and Clyde* ou encore de *Grease*, le film qui lança le disco, projeté en avant-première de Papeete. « Pour la prochaine séance, suggéra-t-il un jour aux sœurs, qui assistaient volontiers aux projections, j'irai chercher *La Bible*. À moins que nous ne préfériez une belle histoire d'amour[81]… » Lui arriva-t-il de mettre à l'affiche l'un de ses films ? Sinon comme réalisateur, au moins comme interprète ? Nous l'avons demandé à Jean Saucourt.

« Jamais. Il tenait trop à son anonymat… Ici, il était un habitant parmi les autres, sinon comme les autres. Les gens ne le connaissaient pas du tout comme chanteur et encore moins comme comédien ou metteur en scène.

— Jamais il n'a laissé entendre aux habitants d'Atuona qu'il était une célébrité internationale ?

— Non. Même lorsqu'il nous recevait à dîner chez lui, il n'évoquait pas sa vie précédente. Il n'avait pas du tout la vanité, ce côté m'as-tu-vu des gens célèbres… C'était tout le contraire. »

En fait, il aura fallu attendre les vingt-cinq ans de sa disparition, en octobre 2003, à l'occasion de l'inauguration de l'Espace Brel, pour que *Mon oncle Benjamin*, d'Édouard Molinaro, le film dont le rôle lui a peut-être le mieux collé à la peau, soit projeté ici en son hommage. Devant toute la population, comme il le faisait lui-même : en plein air, au centre du village.

L'humilité et l'altruisme de Brel ? Les sœurs — dont le collège Sainte-Anne, fondé en 1885, est resté tel qu'il était à la fin des années 1970, avec ses différents corps de bâtiments : les classes d'école, le réfectoire et le pensionnat lui-même, tout près de l'église et de la mission catholique qui, elle, existait déjà du temps de Gauguin — ne disent pas autre chose. Mère Rose : « Jacques Brel n'a jamais montré qu'il était célèbre, adulé par des millions de gens. S'il aimait provoquer et même choquer, en affichant ses convictions anticléricales et en usant souvent d'un langage cru auquel les gens d'ici n'étaient pas habitués, il a toujours été humble et discret. Ce qui ne l'empêchait pas d'être apprécié de tout le monde, car il aimait les Marquisiens et s'est battu pour eux. Jacques Brel avait une vertu, surtout pour un grand chanteur comme lui : il était capable de se mettre au niveau de cette population si simple. Il a tout fait pour améliorer leur condition aux plans pratique et culturel. »

Directrice de l'établissement pendant trente-deux ans, mère Rose (née Geneviève Chochois en 1925) a partagé de nombreuses conversations avec le chanteur. « Nul doute, assure Patrick Chastel, enseignant jusqu'en 1999 à Sainte-Anne, que ces discussions ont contribué à changer son regard sur le rôle de la congrégation dans l'archipel… et à l'amener à une sincère compassion pour ces sœurs qui se dévouaient tant pour donner un avenir prometteur aux jeunes filles. » Affectueusement nommée *Mamau* (grand-maman) par les anciens, mère Rose vit aujourd'hui à Tahiti mais a demandé, elle aussi, à être inhumée à Hiva Oa, où elle débarqua en 1947 en provenance de Marseille, après plus de cinquante jours de mer et une escale à Papeete. « Depuis qu'il est mort, dit-elle aujourd'hui, je n'ai jamais entendu quelqu'un du pays le critiquer. C'était un homme

foncièrement bon et généreux. Vous savez, il faisait des évacuations sanitaires, même de nuit, sur Nuku Hiva… ou Tahiti en refaisant le plein de carburant à Rangiroa. Un soir, par exemple, on devait transporter un enfant sur Papeete, et il s'est proposé. Comme il faisait nuit, il a fait monter des Jeep pour éclairer l'extrémité de la piste et pouvoir décoller. Mais il ne s'en est jamais vanté. Il ne faisait pas ça pour la gloriole. Il aimait vraiment rendre service. »

Tous les témoignages concordent : il ne se privait pas, par exemple, d'intervenir directement auprès du gouverneur de Polynésie française pour que le développement des Marquises ne continue pas d'être oublié de façon aussi criante. Mère Rose : « C'est tellement éloigné de tout. C'est la pleine mer ici ! On est loin de Tahiti et on est les derniers servis. Comment voulez-vous faire pour évoluer ? » Aujourd'hui encore, seule Nuku Hiva, en tant que capitale administrative, bénéficie d'un hôpital (et d'une prison que ses « hôtes », peu nombreux mais très amènes, continuent d'habiter comme une pension ouverte !). Le Grand Jacques se révolta aussi contre l'absence d'un dentiste, malheureux de voir les enfants souffrir de rages de dents, faute de soins élémentaires, comme d'un ophtalmologue ou tout simplement d'un médecin. L'artiste qui, chez lui, se confondait avec l'homme disait qu'il avait « mal aux autres » ; de nos jours, on le qualifierait d'« indigné ». Déjà, lors de sa première « descente » tonitruante sur la plage, rappelle Prisca Parrish, il sort de ses gonds en apprenant qu'une femme est morte pendant qu'elle accouchait dans l'île voisine de Fatu Hiva. « Où il est votre bon Dieu de bon Dieu ? lâche-t-il, furieux, au curé et aux sœurs. Il est trop vieux ? Il voit plus rien ? Si on m'avait prévenu, j'aurais emmené le docteur avec mon bateau. »

Quelques semaines plus tard, lors du pique-nique organisé le jour de l'an à l'attention des fonctionnaires et des principales « sommités » d'Atuona, Jacques est présenté à chacun d'entre eux par le maire Guy Rauzy. Outre Bastard, le prof, Laffont, le gendarme, et les sœurs, Jacques ne connaît encore que Fiston Amaru, le jeune postier. Parmi les invités, M^me^ Hei Teupua et son mari : « Le maire nous avait dit que cet homme était un grand chanteur, expliquera-t-elle, mais je ne le connaissais pas. » N'empêche, le contact est établi. Dès le lendemain, Rauzy lui fait part du désir de Brel de louer ou d'acheter une maison. « Nous avions fait construire récemment une deuxième maison, parce que nous songions à nous installer dans l'autre vallée, plus près de notre travail. Le maire m'a proposé de louer à ce Jacques Brel la maison que j'occupais. J'ai dit oui[82]. »

Autre fait indiquant que Jacques et Maddly quittèrent définitivement l'*Askoy* pour ladite maison au début de l'année 1976,

en tout cas avant la fin du premier trimestre (et non au printemps comme on le croyait jusqu'à présent) : la participation du couple à une petite fête du collège donnée en février ; lui en tant que régisseur et elle comme chorégraphe, profession qu'elle exerçait avant leur rencontre. Pour mémoire, celle-ci eut lieu un jour de novembre 1971 sur le tournage de *L'aventure c'est l'aventure* (avec Charles Denner, Charles Gérard, Aldo Maccione et Lino Ventura), où Maddly faisait de la figuration. « À la seconde où son regard croisa le mien, écrira-t-elle[83], je sus que plus rien ne serait comme avant. Je n'avais jamais vécu une telle émotion… Ce regard avait instantanément gravé sa marque indélébile et me faisait tout voir différemment. Quand je pense aux circonstances qui m'ont menée devant ce regard-là, je ne peux que saluer l'extraordinaire précision du destin. »

Pour la fête du collège, notera Marc Bastard, « Jacques et Maddly entreprirent de monter un spectacle de variétés. Chorégraphe de métier, Maddly initia les grandes élèves aux danses à la mode. En régisseur rigoureux, Jacques coordonna les séquences de sketches et de saynètes folkloriques. Ce fut une "première" aux îles Marquises. On en parle encore dans les faré d'Atuona ». Mais, surtout, Jacques s'improvisa ingénieur du son pour l'occasion. À la mère directrice l'informant que le collège ne disposait que d'un simple magnétophone à cassette, il proposa d'utiliser la chaîne stéréo qu'il attendait, si toutefois elle arrivait à temps… La précision est d'importance, comme un indice probant, car la chaîne que devait lui livrer la « goélette » de Tahiti (la même qui, six mois plus tard, allait transporter son orgue électronique) ne pouvait être destinée qu'à son faré d'Atuona. On n'imagine pas Brel et Maddly continuer de vivre durant une demi-année sur l'*Askoy*, ancré à Tahauku (d'autant moins que Jacques, entre-temps, avait pris son bateau en grippe), alors que leur décision de s'installer à Hiva Oa s'était rapidement imposée à eux.

Mère Rose le confirme implicitement dans ce témoignage : « Quand il a appris qu'on faisait une kermesse, sa compagne étant une ancienne danseuse des Clodettes[84], il a proposé qu'elle apprenne la danse moderne à nos gamines. Il avait commandé une chaîne hi-fi à Tahiti ; il l'a installée chez nous avant de l'installer chez lui. » *CQFD*. Maddly : « Jacques s'intéressait à tout ce qui pouvait se passer dans l'île, notamment à la façon dont les sœurs concevaient l'éducation des enfants. Sans hésiter une seconde, il proposa tout simplement (à la sœur directrice du pensionnat d'Atuona) que je prenne les enfants en main, afin de leur apprendre un ballet pour la fête de l'école, fête à laquelle il avait persuadé la sœur de redonner vie. Jacques savait que la danse pouvait aider les enfants à se décontracter, à les sortir de cette timidité qui les contraignait à ne rien faire ouvertement. » Détail amusant : « À cette époque, rappelle mère Rose, il n'y avait pas de

pendule pour sonner minuit dans la pièce *Cendrillon* [prévue au programme de la fête] : alors, Jacques Brel a enregistré le chant de son coq sur bande et il s'est occupé de la régie du spectacle, heureux comme un enfant. Il aimait être traité comme cela ; il était très simple. »

L'habitation qu'on leur proposa, une modeste case en bois de quatre pièces (un salon, deux chambres et un bureau), devint rapidement « la maison du bonheur et de l'amitié ; de la gaieté aussi, car Jacques aimait rire et faire rire, se souviendra Bastard, un familier des lieux s'il en fut. On y rencontrait le postier, les sœurs du collège Sainte-Anne, des pilotes d'Air Tahiti ou des marins de passage… Des discussions passionnées s'engageaient parfois. Jacques Brel refaisait le monde, un monde idéal, généreux, un monde de poète ». D'un vert criard à l'origine, ses nouveaux locataires la firent aussitôt repeindre en blanc. Dans le même temps, ils déménagèrent leurs affaires de l'*Askoy* avec la voiture de fonction de Fiston Amaru, que celui-ci leur prêta bien volontiers durant un week-end. Car les véhicules étaient rares à cette époque et il n'existait bien sûr aucune agence de location… ni, d'ailleurs, la moindre route goudronnée !

Nichée dans la verdure « où des perruches multicolores répondaient en écho à la musique de Mozart ou de Verdi de ses disques », la case se situait entre la gendarmerie (dans un mouchoir de poche avec la mairie, la poste et le Magasin Gauguin où Jacques descendait régulièrement boire une bière et discuter avec le patron) et le cimetière. Plus précisément au tiers d'un sentier de terre battue, fort pentu, étroit et en lacets, juste dans un virage à angle droit.

Aujourd'hui, la maison blanche de Jacques et Maddly n'existe plus. Elle a été rasée pour être remplacée par une demeure plus moderne, en dur (et plus grande, mordant sur l'ancien jardin de Jacques), au grand dam des défenseurs polynésiens de la mémoire du chanteur. Sans parler des voyageurs de passage, déçus et incrédules : n'est-ce pas entre ses murs qu'est né entièrement le dernier album de Brel, apogée d'une œuvre elle-même au panthéon de la chanson francophone ? Deux ans durant, Maddly continua de vivre dans la maison puis elle dut rendre les clés, continuant de loger un temps chez des amis d'Hiva Oa. « Mes enfants devenaient grands, expliqua par la suite Hei Teupua, la propriétaire, et j'en avais besoin pour les loger[85]. » La municipalité, dès lors, aurait dû se porter acquéreur de l'habitation, comme appartenant au patrimoine culturel des Marquises, pour la réhabiliter et l'aménager en une sorte de musée.

Regrettable acte manqué. Mais aussi résultat d'une triste histoire, dit-on de manière officieuse à Atuona : comme on avait laissé retirer la plaque de la tombe de Jacques le représentant avec Maddly, de

même « on » aurait cru bien faire en laissant disparaître le lieu de ses amours extraconjugales (Jacques Brel et Thérèse Michielsen étant restés mariés « pour le meilleur et pour le pire »). Dans quelle intention ? Dans l'espoir, laissent entendre certains, d'obtenir de la Fondation internationale Jacques-Brel de Bruxelles une contribution au financement d'un « auditorium Jacques-Brel » d'Hiva Oa digne de ce nom… Version relayée en son temps par le magazine *Tahiti-Pacifique* qui renvoyait à l'affaire de la « guerre des femmes » autour de la tombe de l'artiste : « En flattant la famille et en caressant dans le sens du poil sa fondation, les protagonistes du projet auraient-ils vu là une façon de délier quelques bourses ? »

La réalité est peut-être plus simple. C'est du moins ce qu'assure Serge Lecordier, beau-frère du maire de l'époque, qui était alors responsable du Comité du tourisme d'Hiva Oa et concepteur du projet d'auditorium (lequel aurait compris « un bar, un espace d'exposition, une sono, une scène et un vidéoprojecteur »). Pour Lecordier, « parler de cette maison, c'est comme remuer le couteau dans la plaie ! Je me suis bagarré pour la sauver. On avait obtenu du conseil municipal qu'il offre aux propriétaires du terrain un autre terrain plus grand. Tout était bouclé avec les autorités. Seulement, il aurait fallu que les propriétaires en soient demandeurs. Or, ils ne l'étaient pas. Ça leur rappelait trop de souvenirs. Ils ont préféré casser la vieille maison et refaire une maison en dur. Les choses en sont restées là[86] ». La piscine aussi, que Jacques avait fait installer juste derrière la maison, a été supprimée pour laisser plus de place à la nouvelle construction.

De l'affaire ancienne quoi qu'il en soit, puisqu'un compromis a été trouvé entre Miche et Maddly pour la sépulture et qu'un Espace Brel s'est substitué en octobre 2003 à l'ambitieux projet d'auditorium, alors qu'il devait en être une simple annexe destinée uniquement à abriter le *Jojo*. Mais surtout parce que la maison n'est plus qu'un lointain souvenir pour les contemporains locaux de Jacques Brel.

En revanche, la vue qu'on avait depuis celle-ci est restée la même. Aucune construction nouvelle ne vient la dénaturer. Elle plonge d'un côté sur la grande baie d'Atuona, dissimulée en partie par la végétation luxuriante : de l'autre, elle donne sur le mont Feani, presque toujours auréolé d'un amas nuageux, et l'ensemble du village, avec la Mission et l'école des sœurs en contrebas. La piste de terre, souvent boueuse auparavant, a été bétonnée — pas ou presque pas de goudron aux Marquises, les rares rues et routes existantes ont été cimentées pour la plupart — jusqu'au cimetière, environ un kilomètre plus haut.

Là, en cet endroit qui domine majestueusement la baie des Traîtres, lorsque l'heure sera venue pour le Grand Jacques de penser à

son dernier repos, il amènera son ami Bastard, le premier *popaa* d'Hiva Oa qu'il avait aperçu en débarquant de l'*Askoy*, pour lui montrer l'emplacement de sa future sépulture : à trente mètres de celle de Gauguin et à une quinzaine d'un grand calvaire immaculé émergeant de la végétation.

« Je lui avais fait remarquer qu'il se trouverait à la droite du Christ ; Gauguin étant, lui, déjà installé à gauche.

— Les deux larrons, tu veux dire…

— Mais toi, au moins, tu seras le bon larron…

Il grimaça. Brel ne croyait plus en Dieu, bien qu'il en parlât souvent. Je n'ai jamais pu ni voulu élucider ce paradoxe. »

Pour Maddly, Jacques se fera plus explicite. « Je n'ai pas la notion de Dieu. Il est bien plus constructif, à mon sens, de se mettre en face des réalités plutôt que de tout déposer aux pieds d'un individu et d'attendre qu'il fasse le travail. Je crois que c'est par peur que les gens se rattachent à ces notions-là. Ils ont besoin d'être sécurisés. Ils ont besoin de se mettre à l'abri derrière un dieu. Je ne trouve pas cela très courageux. Les religions détournent les hommes des choses importantes[87]. »

Toi, si tu étais le bon Dieu
Tu ne serais pas économe
De ciel bleu
Mais tu n'es pas le bon Dieu
Toi tu es beaucoup mieux
Tu es un homme[88]…

7
VOICI VENU LE TEMPS DE VIVRE

Désormais chez lui à Hiva Oa, sans autre intention que d'y demeurer durablement (voire à titre définitif, mais qui pourrait le dire aujourd'hui, en toute certitude, alors qu'il était seulement dans sa cinquantième année lorsque la Camarde a frappé à sa porte ?), Jacques Brel va bientôt être repris par le besoin d'écrire, formant même le projet d'un nouvel album…

On l'a dit, c'est le 1er septembre 1976, précisément deux ans après le décès de son grand ami Jojo, qu'il commence à renouer avec la chanson. « Je l'aimais, tu sais, avoue-t-il à Maddly ce jour-là. Je suis devenu orphelin le jour de sa mort. Je me souviens que je l'avais noté sur le livre de bord, mais c'est vrai, c'est vrai. Je le sais encore mieux maintenant[89]. » Mais, avant cela, entre janvier et fin août — avec une seule parenthèse franco-belge, en début d'année, pour un contrôle médical —, Jacques et Maddly vont prendre le temps de vivre… Entre deux sauts « en ville », à Tahiti, via Air Polynésie et son vol du lundi, pour faire leur marché — c'est-à-dire se réapprovisionner en vivres et passer commande des objets lourds ou volumineux, que la « goélette » acheminera ensuite aux Marquises : du mobilier, de l'électroménager ou du matériel divers, comme la chaîne stéréo qui servira d'abord à la kermesse du collège Sainte-Anne —, les amants d'Atuona aménagent peu à peu, modestement, leur petite villa qui surplombe le village.

Une fois repeinte en blanc, ils lui ajoutent une petite terrasse protégée du soleil par un pan de la toiture, où ils prendront tous leurs repas et recevront leurs amis à dîner (quand il ne pleut pas !) ; ils la meublent et la décorent à leur goût (pas ou peu de souvenirs personnels, si ce n'est une photo des filles de Jacques), de façon certes sommaire mais suffisamment accueillante pour y héberger un hôte ou un couple de passage. Pas de télé ni de téléphone à Hiva Oa ; l'électricité elle-même, qui fonctionne dans la journée avec un groupe électrogène municipal (offrant la possibilité de climatiser), est coupée à 22 heures : « On n'a pas l'électricité la nuit, expliquait Jacques un soir qu'il avait des pilotes à sa table[90], mais on vit admirablement au pétrole [lampes, réfrigérateur, etc.]. Il y a des tas de choses qu'il n'y a pas, mais on s'aperçoit que ces choses ne servent jamais à rien. Il n'y a pas la télévision, on s'en porte très bien. On lit beaucoup plus, on parle beaucoup plus, on rit beaucoup plus, puisqu'on est obligé de faire soi-même ce qu'éventuellement quelqu'un, un jour, peut faire à la télévision pour vous. Et Dieu sait que c'est rare. Alors on se le fait soi-même. On fait le couillon ! »

À domicile, côté loisirs, information (Jacques est abonné au *Canard enchaîné*) et culture, le couple n'a guère d'exigences. Sans parler de la guitare puis de l'orgue électrique qui serviront à composer l'album, ils se satisfont de leur chaîne stéréo (avec une discothèque de musique classique pour l'essentiel), d'un récepteur radio à ondes courtes (« J'ai mon gros poste de radio qui capte le monde entier. Je reçois épisodiquement l'émetteur de Papeete qui croit être un gros émetteur. Cela me donne un journal de six à sept minutes, j'ai chronométré, on sait s'il y a la guerre ou pas »), d'un magnétophone et d'une bibliothèque extrêmement bien fournie, car Jacques lit ou relit beaucoup — sa dernière commande à Tahiti sera les œuvres complètes de Shakespeare.

Après son décès, Maddly Bamy en dressera l'inventaire. Elle recensera des dizaines d'ouvrages d'auteurs classiques (Dickens, Diderot, Hugo, La Bruyère, La Fontaine, Maupassant, Montaigne, Montesquieu…) ou contemporains (Aymé, Blondin, Buzzati, Camus, Céline, Colette, Gary, Gide, Giono, Pascal Jardin, Lowry, Malraux, Merle, Miller, Modiano, Vian…), de penseurs et philosophes divers (Simone de Beauvoir, Descartes, Freud, Hegel, Kierkegaard, Leprince-Ringuet, Lévi-Strauss, Nietzsche, Nizan, Jean Rostand, Sartre, Simone Weil…), de poètes (Aragon, Breton, Desnos, Prévert, Saint-John Perse…) et de dramaturges (Giraudoux, Molière, Montherlant, Pouchkine…). Mais aussi des récits de voyages ou d'aventures (Bodard, Cendrars, Conrad, Homère, Kessel, Kipling, Saint-Exupéry, Stevenson…), les *Mémoires* du général de Gaulle, la bio de Léon Blum par Jean Lacouture, *La Paille et le Grain* de Mitterrand, *La Chanson française* de Jacques Charpentreau… et bien sûr *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, de Cervantes. Beaucoup d'autres encore[91], dont certains ouvrages pratiques (sur l'aviation, le yachting, le jardinage, l'électricité, la médecine…) ou historiques comme l'*Histoire du Far West*.

Pour embellir encore la maison et son jardin où, parmi d'autres essences endémiques (dont le bien-nommé jacquier !), les fruits (noix de coco, bananes, mangues…) se ramassent à la pelle, Jacques et Maddly vont y faire pousser une végétation folle et drue d'hibiscus, de bougainvillées, de frangipaniers et autres fleurs de tiaré[92], s'essayant même à cultiver des plantes aromatiques. L'« auteur, compositeur, chanteur acteur, comédien de comédie musicale, metteur en scène, pilote professionnel première classe, capitaine au grand cabotage, rêveur… et cancéreux », ainsi qu'il se qualifie un jour auprès de Maddly, s'est en effet découvert une nouvelle passion pour l'art culinaire. Mais, en dépit de tout cela, malgré ces efforts pour rendre les lieux plus attrayants, rien n'y fera : au fil des mois et même des deux années et demie à suivre, les visites de parents, d'amis, voire de

relations professionnelles d'avant les Marquises, seront fort rares, pour ne pas dire inexistantes.

Bientôt germera donc dans l'esprit de Jacques l'idée de bâtir une maison plus confortable et spacieuse, offrant toutes les commodités nécessaires à l'accueil de visiteurs arrivant des Antipodes ; où l'air aussi serait plus respirable pour lui grâce à une altitude plus élevée et une meilleure exposition, avec « vue imprenable » sur Atuona et l'océan. « Sais-tu pourquoi Lino n'est pas encore venu ? », demande-t-il fin 1976 à Paul-Robert. Pas à cause de la distance, lui explique-t-il avec sérieux, mais « par peur des cafards ! ». Une fois achevée cette future demeure, avec un bungalow climatisé réservé aux invités, Lino Ventura n'aura plus d'excuses… Quant à Georges Brassens, grand ami commun avec lequel il continue de correspondre, Brel ne connaît que trop son tempérament casanier et sa résistance au voyage, pour espérer le convaincre de faire un si long déplacement.

En attendant la mise en œuvre de ce projet (auquel ils ne songeront qu'après une première année passée sur place), Jacques et sa Doudou s'installent pour de bon dans la maison cernée, de part et d'autre de son chemin d'accès, par le sabre et le goupillon : la gendarmerie (avec le monument aux morts marquisiens des deux guerres — un seul par guerre !) et le grand calvaire blanc. Sans parler de la mission catholique, de l'église et du collège Sainte-Anne qui, bien que situés plus bas dans le village, restent à portée de voix ; au point d'entendre fort bien les élèves en récréation, et encore plus la chorale, quand elle interprète des chants marquisiens polyphoniques. « C'est beau, mais c'est copieux ! », s'écrie Brel un jour, en fin d'après-midi. L'anecdote, particulièrement réjouissante, est rapportée par Fiston Amaru[93], le postier : « Nous bavardions à quelques-uns sur sa terrasse. En bas, la chorale répétait les chants de la messe et on ne s'entendait plus parler. Alors Jacques s'est levé et il a entonné une chanson paillarde ! La chorale s'est arrêtée tout de suite… Et nous avons repris nos conversations. »

Plus tard, ce sera au tour des pensionnaires d'entendre Brel dans ses propres œuvres, s'exerçant aux chansons de son prochain disque. « Depuis l'école, se rappelle une ancienne élève des sœurs, on l'entendait souvent chanter, on avait l'impression qu'il était heureux de vivre, toujours de bonne humeur. » Cela lui prendra près d'un an, du 1er septembre 1976 à l'été 1977. Un an pour aboutir à dix-sept titres — de quoi envisager un double album 30 cm — mais sans renoncer pour autant à ses habituelles occupations : la vie au quotidien avec table ouverte le soir aux amis d'Atuona, aux pilotes et marins de passage, les séances de cinéma en plein air, le transport du courrier, les évacuations sanitaires, les balades à travers l'île… Outre

les séjours réguliers à Tahiti, comme la période passée à revalider sa licence de pilote, qu'il met à profit pour faire découvrir les îles de la Société et des Tuamotu à Marouani et Salvador. Et, pour mener à bien leur écriture et leur composition, Jacques a besoin de tester ses chansons à haute voix et à tue-tête. Or, tout amputé d'un poumon qu'il soit, sa voix forte et assurée porte loin.

Il a d'ailleurs prévenu Maddly, quitte à exagérer un peu l'aspect asocial de son comportement en phase de création : « Veux-tu que je fasse un disque ? Ne réponds pas tout de suite. Réfléchis bien. Je ne suis pas drôle quand je travaille. Tu n'as jamais vu ton vieux travailler, je suis infernal. Il faut que je gueule mes chansons ! Et pour cela, il faut que je sois seul. Je ne l'ai jamais fait devant personne[94]… » Il est vrai que, jusque-là, Jacques n'avait guère eu le loisir de se poser pour écrire de nouvelles chansons. La plupart du temps, elles naissaient en tournée à ses moments perdus, entre deux galas, en profitant des balances avec ses musiciens pour se les mettre peu à peu en bouche, avant de les tester finalement, un soir, en public. Et ça n'est qu'une fois largement éprouvées en scène qu'il décidait de les enregistrer, ou pas.

Aux Marquises, Jacques laissera des traces indélébiles de la gestation de ces chansons-là. Dans le souvenir des gens, bien sûr, mais aussi — ô surprise ! ô superbe trouvaille ! — sous forme d'enregistrements. Comme s'il avait voulu qu'on les y déniche, un jour, pour faire mentir ceux qui ont dit, écrit ou laissé entendre qu'il avait perdu sa voix à la suite de son opération et qu'il avait fallu tricher à Paris, en septembre 1977, lors des séances d'enregistrement. C'était bien mal le connaître ! « Tais-toi donc, Grand Jacques / Et laisse-les donc crier. » Il aura d'ailleurs ce mot resté célèbre, après avoir été informé de l'intention de Serge Lama de reprendre son répertoire[95] : « Vous direz à Lama qu'il me reste encore un poumon ! » Sous-entendu : « Je suis malade, peut-être, mais toujours capable de chanter ! » Voire comme au temps d'*Amsterdam*…

D'ailleurs, Jacques Brel a chanté, aux Marquises. Pas seulement, comme on vient de le voir, pour le bénéfice involontaire des « sœurs d'alentour » et des élèves de Sainte-Anne, mais de façon délibérée, une fois ses chansons terminées… comme on le verra. Une chose est avérée, que Maddly a confirmée : chez lui, sur la terrasse, dans le jardin (ou même dans la petite piscine en rond, creusée dans le sol), Jacques chante vraiment « tout le temps ! ». Pas ses anciennes chansons — « ou alors en plaisantant », précise-t-elle, en les parodiant, comme avec *La Fanette* : « Nous étions deux couillons / Que Fanette trompait… » —, celles d'autres auteurs et seulement des extraits, des refrains, mais aussi et surtout des airs d'opéra.

Dans son salon, du reste, c'est de la musique classique qu'il écoute

« en permanence », rarement de la chanson. Sur disque ou copiée sur bandes — Maddly s'en charge — pour qu'elle défile des heures durant… Une anecdote à ce sujet, rapportée par l'un des témoins de la vie de Brel à Hiva Oa, Jean Saucourt : « Il écoutait Radio Tahiti et pestait contre la programmation musicale, essentiellement anglo-saxonne. "Des américâneries", déplorait-il. Un jour, on a appris qu'il avait écrit à la direction pour leur suggérer de diffuser de la chanson française, de la chanson qui s'écoute, pas seulement qui se danse, mais aussi du classique… Et puis, quelque temps après, dans l'émission musicale du matin, on a entendu l'animateur annoncer : "Et maintenant, le quart d'heure de musique classique… pour M. Jacques Brel" ! »

L'histoire n'est pas finie, car, lors d'une de ses virées « en ville », à Tahiti, Jacques tombe sans le vouloir sur l'animateur en question. Il s'appelle Jean-Michel Deligny. C'est un ancien guitariste de la bande à Johnny, Sylvie et autre Carlos, du temps du yé-yé, dont les goûts musicaux n'ont pas varié depuis cette époque. Il n'a jamais écouté un disque de Brel, bien qu'il en ait acheté un à ses débuts, pensant découvrir un *guitar hero* à la française ou un émule des Shadows, la pochette affichant un personnage s'appuyant sur une guitare[96]. Mauvaise pioche : « J'ai écouté et je ne suis pas allé jusqu'à la fin du premier morceau, avouera-t-il[97]. J'ai offert le disque à ma mère ! »

Arrivé six ans plus tôt à Tahiti, Deligny est devenu producteur à RFO (Radio Tahiti) et animateur de l'émission matinale (l'émission de 6 heures : en Polynésie, on se lève avec le soleil et on se couche avec lui). Et c'est dans une clinique de Papeete, où il s'est rendu au chevet de son vieux copain Carlos, victime de calculs rénaux alors qu'il se trouvait en vacances à Moorea, qu'a lieu l'improbable rencontre. Drôle d'endroit pour une rencontre ? Le responsable indirect en est le Dr Thomas, chez qui séjournent Brel et la Doudou ; c'est lui qui a fait hospitaliser en urgence le fils de Françoise Dolto, lui qui leur propose de l'accompagner à la clinique, lui aussi qui rapportera la scène :

« J'ai une visite à faire en ville. Et j'ai pensé que vous pourriez venir avec moi.

— Tu crois que je saurai me servir d'un bistouri ?

Il fend l'air de son bras comme Zorro !

Faut dire qu'il a appris l'escrime pour le tournage du film *Mon oncle Benjamin*…

— Et qui veux-tu que je pourfende ?

— Carlos !

Je raconte l'aventure de Carlos et de son mauvais calcul. De ses vacances écourtées.

Brel se lève aussitôt :

— Mais on vient avec toi ! Maddly ! Mon épée, mon armure[98]… »

Le lendemain, prévenu par Carlos que Brel lui a promis de revenir, Jean-Michel Deligny est présent. Il en résulte une soirée improvisée mais bien arrosée, autour de quatre pizzas, à la clinique ! « À quatre, précisera l'animateur[99], nous avons fini cinq bouteilles de vin. Je ne sais pas comment Brel a supporté ça. Ce que je sais, c'est que c'est lui qui, avec l'aide de Maddly, m'a ramené à ma voiture. Je n'en ai aucun souvenir. Je me suis réveillé dans l'auto et j'ai trouvé un mot : "Bien aimé cette soirée. Parle pas trop de moi à la radio. On s'écrit !" De fait, il m'a écrit des Marquises et, quand il est revenu à Tahiti, je les ai invités à la maison. »

Après avoir convaincu Deligny « par A + B » du bien-fondé de passer un peu de musique classique dans son émission, Jacques remonte au créneau, lui suggérant cette fois de diffuser de temps à autre un morceau d'un de ses musiciens préférés, Franz Schubert. Et l'animateur de s'exécuter de bon cœur, en évitant désormais de le citer nommément : « Quand je le faisais, j'annonçais toujours : "Et maintenant, le petit Schubert des Marquises !" » Joli clin d'œil. Lors d'un séjour ultérieur, alors que Brel joue avec le gros chien de Jean-Michel, « un doberman d'une gentillesse extraordinaire mais qui faisait peur à tout le monde, et qui aimait à se blottir contre Jacques », celui-ci lui suggère : « Il y a une photo à faire ! » Car, s'il fuit les paparazzi qu'il craint comme la peste, Jacques Brel ne rechigne pas à se faire photographier en privé.

Ce jour-là, il pose complaisamment avec le chien, seul ou en compagnie de Maddly. Une pellicule y passe : trente-six poses. La chose n'est pas anecdotique, car c'est précisément de cette séance que sera tiré le fameux portrait en médaillon sur fond bleu du dernier album, cheveux courts, barbichette et doigt sur la bouche. Le moment venu, le chanteur retiendra lui-même cette photo et la remettra à Barclay, après avoir dit à Deligny : « Celle-là, tu la vends le maximum ! » Une photo, devenue rapidement « culte » pour tous les amateurs de Brel, que l'on n'aurait peut-être jamais connue si un certain Adolphe Sylvain, le grand photographe de Tahiti, n'avait pas oublié le rendez-vous fixé par Jacques… Une photo où celui-ci, à travers son expression complice, semblait s'adresser directement à tous ceux qui avaient tant attendu ce nouvel album, sans oser l'espérer, après plusieurs années de silence discographique. Comme s'il voulait dire : « Ne vous inquiétez pas, je vais bien et je vis aux Marquises, je veux simplement qu'on me laisse tranquille ; mais je ne vous oublie pas et, pour le prouver, je vous offre ces chansons. » Peut-être fut-ce l'intention de Jacques a posteriori, mais on sait maintenant que, sur le moment, les circonstances furent plus prosaïques. C'est Deligny qui l'a

révélé[100] : le doigt sur la bouche, « c'est parce que Brel essaie de faire taire le doberman ! ».

Mais retournons à Hiva Oa où, comme dans la chanson, « l'aventure commence à l'aurore ». Dans cette maison d'amour et d'amitié où Jacques et Maddly sont assistés chaque matin d'un « homme de maison », Fii, et d'une femme de ménage, une proche voisine nommée Matira. C'est elle qui garde les lieux, en s'installant à demeure avec ses trois enfants, dormant même dans le lit du couple quand celui-ci effectue des séjours en Europe. Le tableau de la maisonnée ne serait pas complet si l'on oubliait de citer Mimine, la chatte qui a choisi d'y élire domicile, et bientôt ses trois chatons, que Brel, fin plaisantin autant que fin lettré, va baptiser Waterloo, Waterloo et Morne Plaine !

À défaut de recevoir d'anciens amis, ils sympathisent avec des habitants d'Hiva Oa, *popaas* ou Marquisiens de souche. Avec les sœurs, qui « animent admirablement leur école, confie Jacques à PRT. J'aime rencontrer sœur Élisabeth. Elle est douce et humaine. Elle voit tout et sait tout. Elle admet les petits écarts, comme elle admet l'anticléricalisme revendiqué dans mes chansons. Aux Marquises, l'habit fait moins le moine qu'ailleurs ». Avec le curé, le père André qu'il salue dans les rues d'Atuona d'un tonitruant et systématique « Dieu est mort ! ». Avec le postier Fiston Amaru qu'il a pris en affection et qu'il appelle toujours « vieux pédé », alors qu'il n'est ni homo ni vieux, à l'instar de tout représentant de la gent masculine. Avec le prof de maths, Marc Bastard, au lourd passé d'aventurier. Avec Raymond Roblot, un viticulteur bourguignon bien connu, rencontré au pique-nique du jour de l'an 1976, venu lui aussi s'installer aux Marquises, lassé de sa vie en France[101]. Avec Victorine Matuaiti, dite Vito[102], et Christian Rauzy, le frère du maire, tous deux membres du personnel soignant de « l'hôpital » (en réalité, le dispensaire). Avec le mécanicien d'Atuona, Luigi Conscient, toujours prêt à rendre service. Avec la propriétaire de la maison, Hei Teupua. Avec le maire, bien sûr, Guy Rauzy… et puis avec Jean Saucourt, un pied-noir installé de longue date en Polynésie, devenu conducteur de travaux publics — il est alors « responsable de secteur de l'équipement des Marquises sud » —, et sa femme marquisienne, Aline.

Tout ce petit monde est invité plus ou moins régulièrement à boire un coup sur la terrasse, voire en maillot de bain dans la petite piscine (comme en témoigne une photo que l'on a trouvée sur place, où l'on voit Jacques trinquer joyeusement avec Bastard et Roblot, assis tous trois dans l'eau, immergés jusqu'au buste), ou à dîner. Aujourd'hui à la retraite (il loue cependant quelques bungalows tout équipés et offre à l'occasion ses services de guide culturel, sous réserve

de lui paraître suffisamment motivé !), Jean Saucourt en témoigne pour la première fois, ayant toujours refusé auparavant de livrer ses souvenirs sur Brel. Il faut dire que l'homme en impose ! Physique trapu de baroudeur, un peu ours, c'est un vrai personnage de roman, qu'on dirait tout droit sorti du *Salaire de la peur* :

« D'abord, Jacques Brel exigeait une tenue correcte pour dîner chez lui. Maddly était en robe de soirée et Jacques nous recevait dans un smoking blanc, très classe, avec nœud papillon. Au bout d'un moment, il demandait à Maddly ce qu'elle proposait à boire, en précisant aussitôt, comme une sorte de rituel : "Je crois que le champagne s'impatiente !" On discutait de tout et de rien, et puis on passait à table, on dînait à l'extérieur sur la terrasse…

— Parliez-vous de sa carrière de chanteur, des films qu'il avait tournés, des personnalités qu'il connaissait ?

— Non. On parlait de la vie quotidienne. Par exemple, de l'avancée des routes dont je m'occupais, il fallait tracer des pistes, ou aménager celles qui existaient déjà pour les rendre carrossables. Jacques avait d'ailleurs l'habitude de passer nous voir, il venait nous saluer et plaisantait avec nous. "Alors, les gars, vous avez fait combien aujourd'hui ?" Il parlait du nombre de mètres qu'on avait tracés ou aplanis avec nos engins…

— Il conduisait lui-même ?

— Oui, il était accompagné de Maddly ou de gens de passage, des marins ou autres, auxquels il faisait découvrir l'île ; enfin, là où il était possible de passer…

— Quelle voiture avait-il ?

— Une Toyota Jeep[103], un 4 × 4 bien sûr, indispensable pour circuler ou se rendre, par exemple, jusqu'à l'aérodrome : la piste était sinueuse, étroite et très dangereuse, surtout en temps de pluie où elle se transformait en patinoire. Il a fait venir aussi une moto Suzuki par la goélette, mais le temps lui a manqué pour en profiter comme il l'aurait voulu.

— Combien de temps ont duré ces travaux ?

— Environ sept ans. On a démarré en 1972, pour ouvrir la route de l'aéroport. Et on a fini en 1979, en arrivant à Puamau[104].

— Y avait-il déjà des pistes bétonnées quand il est arrivé en novembre 1975 ?

— Non, il n'y avait que des pistes de terre quand il était là. Avant son départ, en juillet 1978, on avait seulement fait un peu de goudronnage dans le village. Le cimentage des pistes date de 1986.

— Et le téléphone ?

— Il n'y en avait pas chez l'habitant. Il est arrivé au début des années 1980 et il a fallu attendre 1986 pour avoir l'automatique.

— Avez-vous conservé des photos avec Jacques ?

— Non, seulement les cartes postales qu'il nous envoyait à ma femme et moi quand il regagnait la France ou quand il revenait par le chemin des écoliers. On savait qu'il voulait être tranquille et qu'il fuyait les photographes. Alors on respectait ça. Un jour, Éric Tabarly est arrivé à Hiva Oa, il voulait rencontrer Brel, mais ils n'ont fait que s'apercevoir car Tabarly était suivi par quantité de journalistes. Jacques s'est sauvé en voiture dans la vallée pour qu'on ne puisse pas le prendre en photo…

— Avez-vous un regret quelconque ?

— Bien sûr. Le regret de ne pas l'avoir mieux connu. D'avoir manqué de temps pour le faire. Ici, Jacques Brel était un habitant comme les autres, il n'y avait pas de raison de le harceler de questions, on le laissait en paix. C'est d'ailleurs pour cela qu'il ne manquait pas de projets sur place… Il avait même obtenu un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans pour le terrain où il comptait faire construire sa maison. Un terrain de onze hectares. Il l'avait choisi au-dessus du village, pour bénéficier d'une meilleure circulation de l'air et pour se rapprocher de l'aéroport. Il avait fait dessiner les plans, à son idée, par un architecte de Papeete et les travaux d'accès depuis la route étaient en cours… Pour nous, il était clair qu'il allait rester. »

8
DE L'AUBE CLAIRE JUSQU'À LA FIN DU JOUR

En 1976, dans le faré de Paul-Robert Thomas à Punaauia, durant leurs conversations nocturnes, Jacques Brel parlait volontiers des Marquises : « Il n'y a rien ! Sinon des gens souriants, qui n'ont pas le sens du temps. L'île d'Hiva Oa (qui signifie "l'étirée en longueur") fait quarante kilomètres de large sur vingt de haut. Cela paraît immense car il n'y a pas de route, mais de rudimentaires pistes cavalières. Pour aller d'Atuona à Puamau, de l'autre côté de l'île, il faut un à deux jours de cheval. C'est éreintant. On y construit une route. Il va falloir des années, car les montagnes sont abruptes, la terre glissante, la végétation dense[105]. » Et de préciser qu'Atuona, alors, est « un hangar à bulldozer, tractopelles et autres engins à chenilles et grosses roues » — un « hangar » dont Jean Saucourt, maître d'œuvre du chantier, est le gardien. Maddly Bamy évoquera aussi ces rencontres avec l'équipe de Jean : « Quand on traçait la piste qui devait aller jusqu'à l'extrémité sud de l'île[106], il me disait : "Viens, allons voir les ouvriers, ça les changera de voir du monde[107] !" »

À la saison des pluies, s'il est difficile pour Jacques de remonter chez lui en voiture depuis « le Chinois » — l'épicerie dite Magasin Gauguin —, « c'est encore plus difficile, précisait-il à PRT, quand il faut aller chercher du matériel au débarcadère, là où sont les baleinières de la goélette *Aranui* ». Un navire marchand en fait et non une goélette, qui est un voilier à deux-mâts, mais on a gardé l'habitude d'appeler ainsi ce bateau qui cabote entre les îles, avec du fret et des passagers. « Il y a près de deux kilomètres ! L'*Askoy* est mouillé à une encablure du quai. Il faudra que je le change de place, avant les grandes houles de décembre… Les Marquises sont magnifiques, mais il faut, avant tout et surtout, vraiment vouloir y vivre. Rien n'y est facile, mais tout devient naturel. »

« Aux Marquises, dit aujourd'hui le maire de Nuku Hiva, on ne peut pas se mentir à soi-même. Avec presque deux mille ans passés à l'écart du monde, les Marquises sont un double miroir : celui de l'océan et celui de la solitude. » Rien n'y est aisé, en effet, mais tout y devient simple à celui qui ne triche pas avec lui-même. Jean Saucourt peut en attester, lui qui a choisi de rester au pays de sa femme Aline et qui milite avec elle à la préservation de son patrimoine, la culture séculaire de l'archipel — notamment avec ses vestiges archéologiques, laissés quasiment à l'abandon[108] et son art de la sculpture auquel

Gauguin s'était lui-même initié — étant la plus riche et diverse de toute la Polynésie française. Sur l'île d'Hawaï, il ne reste plus rien de la même culture maori, rapidement escamotée au profit du modèle américain. Aux Marquises, par chance, elle reste vivante, sans être à l'abri d'un retournement soudain de situation, d'une génération à l'autre. « La culture marquisienne, constatait déjà Brel, est bouffée par la culture tahitienne, qui est elle-même bouffée par le français, qui à son tour est bouffé par l'anglais ; et l'anglais, par l'américain ! »

Alors Saucourt se bat sur tous les fronts. Après en avoir tracé, élargi ou cimenté les pistes, il connaît l'île et son histoire comme sa poche et ne demande qu'à partager ses connaissances. C'est un régal de parcourir Hiva Oa en sa compagnie érudite. Mais attention, avant d'obtenir son concours, il vous fait passer, l'air de rien, une sorte d'examen : pas question pour lui de jouer au taxi-brousse avec des touristes indifférents à l'histoire de ces lieux[109]. Malgré ses soixante-dix balais, rassurant comme un roc (ce qui n'est pas superflu en certains points délicats de la traversée de l'île), passionnant et enthousiaste, il offre le maximum de lui-même si seulement il se rend compte que l'intérêt est partagé.

En l'an 2000, Jean Saucourt a participé aux fouilles du puits que Gauguin avait fait creuser au pied de sa Maison du jouir — aujourd'hui reconstituée à l'identique à son endroit initial —, l'eau douce surgissant à Atuona à faible profondeur. De son atelier du premier étage, à l'aide d'une canne à pêche, l'astucieux pécheur devant l'Éternel pouvait en remonter sans effort la gargoulette, où patientait au frais une bouteille d'absinthe ! De nouveau rebouché, mais mis en valeur, le puits fait à présent office de monument historique. Jean Saucourt : « Il était totalement obstrué lorsque nous avons mis au jour son emplacement. On y a retrouvé plein de petites choses, entre autres des bouteilles, des débris divers mais aussi des seringues et même des ampoules de morphine. »

On peut voir tout cela, à présent, au Centre culturel Paul-Gauguin, dans l'enceinte duquel on a exhumé le puits. Des objets dont l'examen permettra peut-être un jour de connaître la cause réelle de la mort du peintre, officiellement emporté par une crise cardiaque. La conséquence, sans doute, des privations de toutes sortes, de la misère dans laquelle il se débattait depuis des années, des ennuis dont l'accablaient les autorités locales, furieuses qu'il ait pris fait et cause pour les autochtones. « Le cœur souffre, le cœur est atteint », écrivait-il à son ami Daniel de Monfreid. Certes. Mais atteint aussi de syphilis, souvenir d'une lamentable nuit d'amour avant son départ pour Tahiti, il souffrait surtout de terribles ulcérations aux jambes : aux suites de la fracture ouverte subie lors d'une rixe à Concarneau, au printemps

1894 (pour s'être porté au secours de sa jeune amie javanaise, agressée à coups de pierres en raison de la couleur de sa peau), et réduite à la va-vite, s'ajoutait un eczéma d'autant plus grave qu'il n'était pas soigné, faute de moyens.

Trois mois à peine avant sa mort, il continuait de combattre l'injustice, comme en témoigne cette lettre au journaliste Charles Morice : « J'ai ici, aux Marquises, en outre des cruelles souffrances que la maladie me cause, une terrible lutte à soutenir contre administration et gendarmerie[110]. Il se passe ici aux Marquises des choses monstrueuses — et tel que tu me connais, je suis à la veille d'être expulsé pour ne pas me soumettre à un gendarme, accusé de pousser à la révolte des indigènes en leur disant quels sont leurs droits. Un gendarme dit à un indigène : "Bougre de couillon !" et l'indigène qui ne parle pas français répond : "Toi, couillon !" Cet indigène me demande ce que veut dire couillon, je le lui explique, et on me conteste ce droit de le renseigner. Naturellement, cet indigène est mis en prison… »

Le 23 mars 1903, Gauguin était assigné en police correctionnelle et condamné à trois mois d'emprisonnement et à 1 000 francs d'amende. « Je viens d'être victime d'un traquenard épouvantable, annonce-t-il à Monfreid. C'est ma ruine et la destruction complète de ma santé. » Il ne regrette rien pour autant et ne veut pas s'avouer vaincu. Courant avril, il sollicite l'aide de Charles Morice pour un éventuel jugement en cour de cassation à Paris si son appel à Tahiti est rejeté. « Si nous sommes vainqueurs, la lutte aura été belle et j'aurai fait une grande œuvre aux Marquises. Beaucoup d'iniquités seront abolies, et cela vaut la peine de souffrir pour cela. Je suis par terre, mais pas encore vaincu. L'Indien qui sourit dans le supplice est-il vaincu ? » Mais à Daniel de Monfreid, quelques jours plus tard, il adresse une dernière lettre qui s'achève par ces mots : « Toutes ces préoccupations me tuent. »

« Mozart est mort seul, accompagné à la fosse commune par un chien et des fantômes, écrira un demi-siècle plus tard Léo Ferré. Il fallut quêter pour enterrer Bela Bartok. Rutebeuf avait faim. Villon volait pour manger. » Il aurait pu ajouter que Gauguin fut pourchassé jusqu'à la mort par les tenants de l'ordre, avant de conclure : « Tout le monde s'en fout… La lumière ne se fait que sur les tombes[111]. »

Sur la fin, incapable de marcher et même de rester debout, « il pouvait voir ses jambes, rouges, tuméfiées, énormes, dont les plaies le faisaient cruellement souffrir[112] ». Des douleurs à ce point insupportables qu'il avait recours, pour tenter de les calmer, au laudanum ou à la morphine que lui fournissait, compatissant, le pasteur protestant[113] d'Hiva Oa (qu'on appelait alors la Dominique).

Conscient du danger, Paul avait demandé à son ami américain

Varney, qui tenait le magasin où il s'approvisionnait, de l'autre côté de la rue, de conserver sa dernière seringue et ses fioles de drogue. Mais, le 7 mai 1903, endurant le martyre, il fit appeler le marchand et le supplia de lui rapporter le tout. Le lendemain vers 11 heures, le pasteur Vernier le trouva sans vie, « une jambe pendante, hors du lit, mais chaude encore »… Overdose ? « Quelqu'un remarqua plus tard — était-ce Varney ? — qu'une fiole vide reposait près des lunettes, sur la table de chevet du défunt. Du laudanum ? Quelle importance ! Personne ne le sut jamais… Personne non plus ne put s'opposer à l'autodafé exigé par monseigneur Martin. Là-bas, écrit son biographe Pierre Berruer[114], à quelques centaines de mètres, sur la plage où germaient des cocos, deux chevaux blancs couraient, insouciants et joyeux. »

Jean Saucourt, aujourd'hui : « Je connais quelqu'un, ici, qui dispose encore du carnet de facturation du magasin Varney, comportant la liste des produits que Gauguin achetait à crédit, avec sa signature à chaque nouvel achat ! Je l'ai vu une seule fois, et depuis il m'est impossible de convaincre la personne concernée de mettre ce carnet à la disposition du patrimoine… »

Jacques Brel, Atuona, 1977 : « Quand on va à Paris, les gens nous demandent : "Mais qu'est-ce que vous pouvez donc faire toute la journée aux Marquises ?" On vit. On est occupés toute la journée à vivre sa journée. » Un soir, à des pilotes d'Air Polynésie qu'il a invités à dîner, il précise : « Il faut du temps pour tout et on prend du temps pour tout. Par exemple, notre voiture est en panne. Comme il n'y a pas de garagiste, il faut trouver un gars qui connaît bien, qui veut bien… Il n'y a pas de station essence, on met une demi-journée pour faire le plein[115]. » Sans parler de la cuisine, puisqu'il prend en charge tous les repas : « Il n'y a pas de restaurant, alors je fais la cuisine… En plus, ici, c'est excitant d'essayer de faire de la bonne cuisine parce qu'il n'y a rien du tout. Les viandes congelées de Nouvelle-Zélande arrivent à Tahiti et nous sont réexpédiées par les goélettes, et les herbes sont inexistantes. J'ai apporté du persil, que j'ai planté… En ce moment, je me bats comme un fou pour l'oseille. Je voudrais pouvoir faire un saumon à l'oseille de mon jardin. J'ai déjà potassé la recette[116]. »

D'où lui est venu cet amour de la cuisine ? Il s'y est toujours intéressé, assure-t-il, mais c'est à bord de l'*Askoy*, sur l'Atlantique mais surtout pendant la si longue traversée du Pacifique, qu'il y a pris goût. « Sur un bateau, c'est encore un peu plus pointu parce que ça bouge et je mettais un point d'honneur à ne pas ouvrir de boîtes. J'ai donc étudié sérieusement dans différents livres et je peux dire que je fais vraiment la cuisine[117]… » Cela se saura très vite à Tahiti, tant et si bien que les pilotes invités à sa table n'arriveront jamais sans

provisions. « Tout est aventure quotidienne. C'est une aventure de trouver des œufs, alors qu'il y a des coqs et des poules à profusion. Mais les poules sont en liberté, comme les gens. Et elles pondent dans les taillis. Aucune crudité, si ce n'est quelques tomates, oignons et concombres. Par contre, on regorge de fruits succulents… Le poisson est excellent[118]. » Bref, il faut savoir s'organiser, apprendre à anticiper, prévoir qu'on va manquer de riz… « C'est une habitude à prendre. Si on veut quelque chose en décembre, on le commande en août. Ce n'est pas plus compliqué. »

La table, elle, est toujours l'œuvre d'un chef étoilé. Que le plat de résistance soit relativement simple, comme le couscous que Jacques prépare la première fois pour Jean Saucourt, ou sophistiqué comme le poulet à la Neva qu'il réserve à Marc Bastard. Car Jacques est extrêmement attentionné avec ses invités. D'autant plus, sans doute, qu'il les choisit avec soin, rejetant régulièrement des demandes de fonctionnaires désireux de le rencontrer. C'est donc un vrai privilège d'être invité à sa table. Jean Saucourt se souvient de cette première fois : « Jusqu'alors on n'avait fait qu'échanger quelques mots, en se croisant dans le village ou sur le chantier. Mais le jour où il nous a fait part de son invitation, ma femme et moi, après avoir précisé que la tenue de soirée était de rigueur, il m'a demandé : "Au fait, c'est quoi ton plat préféré ?" Comme je suis originaire d'Algérie, j'ai répondu : "Le couscous." Sur le moment, j'ai pensé qu'il m'avait posé la question comme ça, histoire de parler. Et puis, le jour venu, quand on est passés à table, après l'apéritif — champagne et caviar ! — et l'entrée, il est arrivé de la cuisine portant un plat de couscous ! Il l'avait préparé tout exprès pour moi… »

Autre témoignage du même genre, celui de Marc Bastard, devenu le meilleur ami de Jacques à Hiva Oa. Lequel, curieusement, montrait une certaine ressemblance physique avec Jojo… « M'ayant souvent prié à déjeuner ou à dîner chez lui, il me posa un jour la question suivante : "Quel plat as-tu le plus apprécié dans ta vie ?" Ma mémoire gustative se mettant en marche, je sortis au bout d'un moment : "Le poulet à la Neva." C'était pour moi le souvenir ancien d'un soir de réveillon chez des amis de ma famille. Pour fixer les idées, le poulet à la Neva n'a rien du poulet chasseur de nos grands-mères. La volaille est désossée, cuite et entièrement reconstituée avec, mêlés à la chair de l'animal, du foie gras, des truffes et de la crème fraîche. Le tout est enrobé de gelée. Les rondelles de truffe restent apparentes. C'est une œuvre d'art et de goût. Le tout se découpe en tranches. On trouve ce plat de luxe chez les grands traiteurs parisiens, mais il n'est pas à la portée du cuisinier amateur moyen.

« Sur le moment, et dans mon esprit, sa question et ma réponse sur mon plat préféré n'avaient qu'un caractère documentaire. Or, le

soir du premier de l'an 1977, dans la maison de la colline, à la lueur des chandelles, avec la phrase traditionnelle "Le champagne s'impatiente", par laquelle il accueillait ses hôtes, Jacques s'éclipsa un moment et revint… avec un superbe poulet à la Neva, confectionné de ses mains ! »

On le voit, Brel excellait dans tout ce qu'il entreprenait, dès lors qu'il en avait envie. Car le talent, assurait-il, c'est d'avoir envie ; le reste, « un pour cent d'inspiration » excepté, n'étant qu'affaire de « transpiration ». C'est-à-dire d'apprentissage et de travail. Lucidité ou humilité des gens réellement doués ? Après l'avoir entendu maintes fois développer sa théorie, cette question m'a toujours habité, au point que jamais je n'ai manqué de la poser aux créateurs les plus brillants que j'ai fréquentés. Écrivains, auteurs-compositeurs, musiciens, poètes… À Frédéric Dard, à Léo Ferré, à Claude Nougaro, par exemple. Hommes de grand talent, s'il en est, ils étaient aussi et surtout, au quotidien, des bourreaux de travail. Des stakhanovistes de la transpiration… Tout comme Albert Einstein, pourtant l'archétype même du génie, à en croire sa première épouse, Mileva, qui avait assisté, en excellente mathématicienne qu'elle était, à la gestation de la théorie de la relativité ; aux journalistes se pressant soudain à leur porte, dans l'espoir d'obtenir une déclaration du « génie », tout juste nobélisé, elle répondit : « Mon mari se tue au travail. Voilà en quoi consiste son génie. » Le physicien lui-même, par ailleurs grand amateur de musique et violoniste accompli, déclara : « Je ne pense pas que mon cerveau soit exceptionnel. Je suis seulement plus obstiné et plus passionné que la plupart des gens. »

Plus obstiné, plus passionné, le Grand Jacques l'était assurément. En toutes choses. Avec un petit plus : son empathie naturelle (« J'ai mal aux autres ») qui a permis que son souvenir reste aussi fort et vivace à Hiva Oa. Au final se dessine le portrait d'un homme debout, « de l'aube claire jusqu'à la fin du jour[119] ». Un homme qui jamais n'a courbé l'échine, ni devant quiconque ni face aux circonstances, aussi tragiques fussent-elles. Gauguin réincarné ou Don Quichotte des temps modernes. Seule la Faucheuse à laquelle nul n'échappe aura finalement eu raison de lui — ou plutôt de son enveloppe charnelle.

Voilà que l'on se couche
De l'envie qui s'arrête
De prolonger le jour
Pour mieux faire notre cour
À la mort qui s'apprête[120]

Serait-il impossible de vivre debout ? Aux Marquises, où

l'attendait « la douce chaleur » de sa dernière couche, Jacques Brel n'a cessé de donner la preuve du contraire.

9
ET NOUS VOILÀ, CE SOIR…

Avant de retourner à Hiva Oa pour découvrir un poète s'échinant à la tâche et un homme multipliant les activités et les projets, il faut jeter un œil en arrière dans le cours de ce voyage au bout de la vie. Le temps de voir comment Jacques Brel, délaissant la scène et les plateaux de cinéma, est arrivé jusqu'à cette terre ultime, battue par un océan pas si pacifique que cela. Une île chaude et humide comme une matrice, une île rêvée depuis l'enfance où, jolie métaphore pour dire qu'aux Marquises le temps s'immobilise faute de saisons marquées, « s'il n'y a pas d'hiver cela n'est pas l'été »…

Un peu plus d'un an après avoir définitivement largué les amarres, le 24 juillet 1974, au port d'Anvers, barrant désormais l'*Askoy* en la seule compagnie de Maddly Bamy, Jacques Brel quitte le 22 septembre 1975 le port de Balboa, à l'extrémité sud-est du canal de Panamá. Il arrive des Antilles (où sa fille France a débarqué mais où sont allés le rejoindre ses amis Charley Marouani, l'imprésario, puis Arthur Gélin, le chirurgien belge qui a participé à son opération), après des escales aux Açores, à Madère et aux Canaries. « Et voici le Pacifique / Longue houle qui roule au vent / Et ronronne sa musique / Jusqu'aux îles droit devant[121]. » À bord de ce long et vieux yawl noir baptisé le 19 mars 1960 du nom d'*Askoy II* (dont Brel s'est contenté de supprimer le chiffre, atténuant ainsi le risque lié à la superstition selon laquelle changer le nom d'un bateau porte malheur), de nombreux livres[122] (parmi lesquels *L'Île* de Robert Merle…), un magnéto à cassettes, une guitare et même un accordéon. En mer, il lui arrivait de prendre sa guitare, se souvient Maddly, « mais cela restait épisodique. Le bateau est gourmand en soins et il lui était très difficile de se consacrer à la musique ». Elle assure néanmoins l'avoir entendu chanter une première ébauche de *La ville s'endormait*, pendant que Jacques cuisinait…

Le 3 septembre 1975, quelques jours avant d'entamer cette traversée du Pacifique, Jacques écrit à celui qui n'est plus son imprésario mais reste un fidèle ami, Charley Marouani : « Déjà un an que Jojo est mort ! Cela va vraiment de plus en plus vite. Et j'espère qu'il ne s'ennuie pas trop en m'attendant. » Il ajoute : « Durant quarante-cinq jours de mer[123], je penserai bien à toi et je sais que tu penseras à moi. À la joie de te revoir… » De fait, Charley sera l'une des rares relations « d'avant » à lui rendre visite, voire le seul à le faire à plusieurs reprises (c'est lui aussi qui hébergera Jacques à chacun de

ses retours en Europe). D'abord aux Antilles, quelques mois auparavant, Charley étant un pêcheur passionné ; plus tard à Tahiti avec Henri Salvador, durant l'automne 1976, et entre-temps à Hiva Oa, quelques jours seulement après l'amarrage en rade d'Atuona.

La correspondance entre Jacques Brel et Charley Marouani ne cessa jamais, du jour où le premier se tourna vers le large. Ainsi celui-ci — depuis Puerto Rico de Gran Canaria, après ce fameux Noël passé en compagnie d'Antoine qui ferait à tort (surtout pour le globe-flotteur !) couler tant d'encre et de fiel — annonçait-il à son ex-agent, qualifié systématiquement de « tendre Charley », son départ pour « l'autre côté » de l'Atlantique, les Antilles : « Voilà Charley. Je m'en vais, un peu crevé, mais il faut bien bouger, il faut bien vivre. » Un mois plus tard, le 29 janvier 1975, à Fort-de-France, il dressait l'état des lieux : « Eh bien, tu vois, ça y est, on est arrivés et après une traversée qui n'a pas été de tout repos, car cette année, vraiment, le temps est très perturbé. […] Mais on est bien heureux d'y être ! La santé semble convenable, mais ce n'est pas la grande forme et je ne peux que traiter tout cela par le mépris. France a été malade presque tout le temps et elle a débarqué ici. Nous ne sommes donc que deux à bord et cela fait beaucoup de travail. C'est bien. Comme ça, on ne pense à rien. »

La veille, dans son journal de bord, le capitaine avait écrit, le cœur sans doute en déroute, après un accrochage avec France : « Le capitaine n'a plus d'enfants ! » Mais s'il déclare à Maddly, selon elle : « Je suis heureux d'être orphelin de mes filles » (sachant que, chez lui, le sens de la formule l'emporte souvent sur le fond de sa pensée), Prisca Parrish constatera au contraire que « le manque de ses filles fait souvent surface. […] France adore son père et je suis sûre que Jacques l'adore, mais ils ont un problème d'incommunicabilité ».

Le père et la fille — peut-être celle des trois qui lui était le plus proche ; celle qui, d'ailleurs, créera et dirigera plus tard la Fondation internationale Jacques-Brel — ne se reverront qu'une seule fois, en juin de l'année suivante, dans la clinique de Bruxelles où Jacques reviendra pour des examens de contrôle. Dernière fois aussi pour Miche, invitée au restaurant en tête à tête et dont Jacques ne divorcera jamais, continuant même de correspondre régulièrement avec elle. Puis pour Pierre, le frère aîné pour lequel Jacques fera spécialement un aller-retour depuis Paris, rien qu'avec Charley qui l'héberge alors chez lui, à Neuilly. Ce soir de juin 1976, le moral semblait au beau fixe, comme l'indiquera ce témoignage du directeur du Prince de Liège, un restaurant situé près de la cartonnerie familiale, à Anderlecht, où Jacques et Pierre Brel s'étaient déjà retrouvés à plusieurs reprises : « Il avait apporté un album et il montrait, assez fièrement, les photos de sa maison, dans les îles[124]. »

Sans doute Jacques espérait-il convaincre Pierre et sa compagne Béatrice de leur rendre visite.

Dans la dernière lettre qu'il lui adressera d'Atuona, il le lui suggère encore de façon implicite : « J'aimerais bien que l'on puisse se revoir avant dix ans ! Peut-être irons-nous en Europe dans un an. Et peut-être que vous deux… » Mais, on connaît la chanson, que ce soit à Orly ou à Hiva Oa, « la vie ne fait pas de cadeau ». La lettre était datée du 10 mai 1978. Cinq mois plus tard, quasiment jour pour jour, Jacky, le frère cadet, aura tiré sa révérence. C'est toute l'histoire des adieux à la ville de Jacques Brel : des adieux manqués, à l'inverse de ses adieux à la scène qui restent un modèle du genre, un exemple inégalé. En montrant ses photos d'Atuona à son aîné, pressentait-il cette sortie manquée, l'interdiction de nouveaux rendez-vous fixée, sans appel possible, par le destin ? Jacques, en tout état de cause, ne reverra plus aucun membre de sa famille. Jamais non plus il ne reviendra dans sa ville natale ; là où avait vécu son grand-père, où avait vécu sa grand-mère : « Il attendait la guerre / Elle attendait mon père / Ils étaient gais comme le canal / Et on voudrait que j'aie le moral[125]… »

Après ce dîner fraternel, Jacques et Charley quittèrent aussitôt Bruxelles pour regagner Paris en voiture. Là, lors de ce bref séjour dans la capitale française, juste avant de retrouver les Marquises, via Haïti et Papeete (c'est à cette occasion, rappelons-le, qu'aura lieu la rencontre avec le pilote Michel Gauthier), Jacques surprendra Charley par une repartie en totale contradiction avec l'optimisme affiché plus tôt auprès de son frère. À un chauffeur de taxi qui, l'ayant reconnu dans la rue, quitta brusquement sa voiture pour lui avouer son admiration et lui demander : « Quand vous reverra-t-on sur les planches ? », il répondit, l'air de rien, le sourire aux lèvres : « En fait de planches, je crois qu'on m'en prépare d'autres… » On imagine aisément la gêne, voire la stupeur, de son interlocuteur !

L'interprète-né jouait-il un rôle, capable qu'il était sur l'instant, rien que pour le plaisir d'un bon mot, sinon à travestir la réalité du moins à l'adapter à la situation présente ? Ou l'homme, déjà, ne se berçait-il guère d'illusions quant à son ultime sortie ? Ce jour-là, quoi qu'il en soit, le Grand Jacques a sans doute songé aux célèbres et angoissants octosyllabes de son ami Georges : « Est-il encore debout le chêne / Ou le sapin de mon cercueil[126] ? »

Mais n'anticipons pas. Nous étions aux Antilles, à la mi-février 1975. Charley Marouani vient d'atterrir à Fort-de-France, histoire de s'offrir quelques jours de repos, sur le bateau de Jacques, en s'adonnant tranquillement à sa passion pour la pêche en mer… Question tranquillité, toutefois, l'affaire fait long feu car c'est là que les paparazzi entrent en scène ! À bord du *Kalais*, qui avait navigué de

conserve avec l'*Askoy* depuis les Canaries, Vic et Prisca sont également présents. « Ça devient insupportable ! raconte celle-ci[127]. On ne peut plus se baigner sans être harcelés par les photographes. Nous hurlons des insultes. On essaie de les éloigner. Rien n'y fait. »

Le 27 février, dans une lettre à son frère Pierre[128], auquel il a lancé quinze jours plus tôt une invitation permanente à bord de l'*Askoy*, Jacques confirme les faits : « Ce soir, mouillage à Anse Deshaies, petite crique bien abritée de la Guadeloupe où je tente, en vain, de fuir les journalistes. Hier, j'ai entendu à la radio que j'étais en train de mourir à Bruxelles, c'est charmant ! » Il aurait pu ajouter, à l'instar du malicieux et impassible Brassens (à l'écoute lui aussi, quelque temps plus tôt, de l'annonce de sa propre mort) : « C'est très nettement exagéré ! »

Pour tromper les photographes, les amis usent de subterfuges, Marouani va même jusqu'à tenter de se faire passer pour le chanteur : « Jacques et Vic, par radio, raconte encore Prisca, montent un scénario. Charley va prendre le dinghy de l'*Askoy*, le grand chapeau de paille de Jacques, ainsi qu'une de ses chemises, et va venir sur le *Kalais* ! » Mais, a posteriori, dans son témoignage livré en 1993, Prisca avouera que Brel lui-même a pour le moins péché par manque de discrétion : « Nous avons tout imaginé pour protéger Jacques. Vic s'est quasiment battu avec eux [les paparazzi]. Et soudain, lorsque c'était gagné, que les photographes avaient entièrement disparu, Jacques décidait d'aller manger à La Vieille Tour, le restaurant le plus en vue de la Guadeloupe. De quoi se faire repérer immédiatement ! » De fait, le 25 février, la presse locale titre à l'unisson sur la présence de l'artiste, non sans préciser qu'il a subi récemment une grave opération.

Bientôt, c'est Arthur Gélin, le chirurgien bruxellois, qui rejoint le couple aux Antilles, prenant, dans le registre de l'amitié, la relève de Charley, rentré à Paris. « Très heureux que tu aies aimé vivre sur l'*Askoy*, lui écrit Jacques le 7 mars. Maddly et moi on sera toujours heureux de t'y revoir. Arthur est ici, et il a l'air de bien s'y plaire. […] J'espère que ça se calme au niveau de la presse. Cela dit, je dois t'avouer que je m'en fiche de plus en plus et que toute cette petite merde semble bien lointaine. »

Cette « petite merde » ? Le harcèlement des paparazzi, conséquence supposée de l'article publié par Antoine dans un hebdomadaire français après l'épisode des Canaries. C'est Maddly, visiblement mal informée par des gens « bien intentionnés », qui fit état de sa prétendue indélicatesse auprès de Jacques, lequel resta jusqu'au bout convaincu de celle-ci : « Il a refilé les photos à la presse : "Brel est malade, je sais ce qu'il a mais je ne vous le dirai pas." Tout ce qu'il fallait pour mettre les journalistes à mes trousses. Et ça n'a pas manqué. […] Ça n'a pas de nom ce qu'a fait ce garçon, ça n'a pas de

nom[129] ! »

En réalité, non seulement l'article incriminé[130] était parfaitement anodin et chaleureux envers Brel, dénué de la moindre allusion à son état de santé (il s'inscrivait dans une série en forme de journal de bord où le navigateur racontait son premier tour du monde à la voile), mais surtout sa parution était postérieure à celle d'un quotidien flamand à grand tirage, *Het Laatste Nieuws*, qui, lui, ne s'était pas privé de faire état de l'hospitalisation et de l'opération de Jacques dans une clinique bruxelloise, atteint « d'une grave maladie des poumons ». En outre, ce papier, en date du 10 février 1975, fut relayé aussitôt par une dépêche de l'agence France-Presse pouvant laisser penser que Brel était toujours hospitalisé, dans un état désespéré… La nouvelle était à ce point alarmiste que Charley Marouani lui opposa aussitôt un démenti laconique mais éloquent, publié dans *Le Soir*, le quotidien belge de référence, du 11 février : « Jacques, disait-il, est quelque part en mer, sur un voilier, et il se porte bien. »

L'affaire aurait dû en rester là. Sauf que l'un des premiers biographes de Brel reprendrait l'histoire à son compte sans chercher à la vérifier : « Brel est en mer et il espère vivre. Il rumine une pénible rencontre aux Canaries. Se promenant, il est tombé sur Antoine, chanteur devenu navigateur, photographe et journaliste. Invité par Brel, Antoine prit des photos de Jacques. À Maddly, il demanda un cliché de lui-même en compagnie de Brel. Antoine revendit les photos, clamant que Brel était malade. Bien entendu, il ne parle pas, dit Antoine sur un ton trop parlant[131]… » Circonstance aggravante pour l'auteur de *Pourquoi ces canons ?* : ce livre allait devenir un best-seller, accréditant auprès d'un large public la thèse de la trahison, alors qu'il s'agissait de pure calomnie.

Meurtri, Antoine se mura longtemps dans le silence et l'indifférence, suivant en cela les conseils avisés de M^me^ de Maintenon (« On ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant »), de Chamfort (« La calomnie est une guêpe contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, sans quoi elle revient à la charge, plus furieuse que jamais ») ou de Verlaine (*Odes en son honneur*) :

> *Laisse dire la calomnie*
> *Qui ment, dément, nie et renie,*
> *Et la médisance bien pire*
> *Qui ne donne que pour reprendre*
> *Et n'emprunte que pour revendre.*

Mais le mal était fait. « Calomniez, calomniez, il en restera

toujours quelque chose », assurait pour sa part Beaumarchais. On le verra encore en 2008 avec Pierre Perret qui, dans le second tome de ses mémoires[132], entonnera à son tour l'air de la calomnie en se fiant aux seuls propos de Brel — dont on sait maintenant qu'il avait été induit en erreur — datant du printemps 1975, lors de leur rencontre dans les Petites Antilles britanniques. Quelle mouche (la guêpe dont parlait Chamfort ?) l'avait donc piqué pour reprendre cette antienne, plus de trente ans après les faits présumés et surtout plus de dix ans après que *Chorus* et Marc Robine en eurent démontré le caractère pour le moins fantaisiste ? Toujours est-il qu'Antoine choisit *Chorus*[133], justement, pour mettre enfin les points sur les i, en publiant une lettre ouverte directement adressée à « l'ami Pierrot » :

« Ce dont Brel et sa compagne m'accusent dans ton livre, lui écrivait-il, avoir déchaîné sur eux la meute des journalistes, je ne l'ai jamais fait ; j'avais simplement, dans les souvenirs que je communiquais régulièrement à un hebdomadaire bon enfant, raconté en deux paragraphes souriants ma rencontre avec cet homme exceptionnel, qui était venu de lui-même me trouver, dans un endroit public… Comment aurais-je pu ne pas le faire ? Je ne soufflais bien sûr pas un mot de sa maladie, pas plus que je ne révélais où le trouver.

« Le malheur a simplement voulu qu'au même moment une dépêche de l'agence France-Presse qui, elle, révélait la maladie, soit publiée, et surtout que Brel soit allé, au lieu de faire escale dans une petite île tranquille où personne ne l'aurait dérangé, jeter l'ancre en Martinique, dans la baie de Fort-de-France, mouillage habité de dizaines de bateaux français, face à une grande ville animée : c'est un peu comme s'il était allé s'installer dans un camping-car sur une grande place de Paris ou de Bruxelles. Fort-de-France était dotée d'une presse régionale qui a aussitôt répercuté la nouvelle à Paris, déclenchant l'arrivée des journalistes.

« Le gentil article que j'avais écrit (et où je racontais d'ailleurs avoir rencontré Brel à cinq mille kilomètres de là, aux Canaries !) n'y était pour rien. Qu'on ait pu le faire croire à Jacques Brel, c'est déjà assez triste ; que Maddly l'ait claironné en termes injurieux, c'est lamentable, mais que Pierre Perret, trente-quatre ans plus tard, reprenne ses propos sans prendre la peine de vérifier ni de me consulter, c'est proprement détestable.

« Alors que les divers biographes, Marc Robine le tout premier, Eddy Przybylski à présent et même Olivier Todd, qui a enfin supprimé toute allusion à ce malentendu dans la plus récente réédition de son livre, concourent à rétablir la vérité ; alors que la fille de Jacques Brel, France[134], qui était présente à Noël 1974 lors de cette rencontre, m'a donné raison et invité à coanimer cet hiver une grande émission sur son père à la télévision belge, j'aurais aimé que l'ami Pierrot tourne

une fois ou deux son porte-plume dans l'encrier avant d'attiser à nouveau cette triste calomnie. »

En avril 1975, Jacques et Maddly sont aux Grenadines lorsqu'ils rencontrent fortuitement Pierre Perret et sa famille à bord d'un grand voilier de location, l'auteur du *Zizi* (sorti fin 1974) ayant décidé de faire une pause dans sa carrière : « Nous sommes partis bourlinguer quelques semaines après la sortie de l'album du *Zizi* ! », écrit-il dans ses mémoires[135] en ajoutant par erreur que cela fait déjà « un peu plus de deux ans — une overdose de vacances ! », alors qu'il n'y a pas six mois que son album est paru. Peut-être confond-il cette première rencontre en mer (au cours de laquelle il fait la connaissance de la Doudou) avec des retrouvailles inattendues à Rangiroa, vers novembre 1976. C'est d'autant plus probable qu'il fait dire à Jacques : « J'écris en ce moment. J'en chie ! », alors que celui-ci ne reprendra vraiment l'écriture qu'en septembre 1976, un an et demi plus tard, une fois installé à Hiva Oa ; et que, toujours selon Perret, Brel lui demande : « Quand pourrez-vous venir nous voir à Hiva Oa ? »… alors qu'ils sont à peine en partance, lui et Maddly, pour Panamá et qu'en aucun cas, jusque-là, il ne leur est venu à l'esprit d'interrompre leur tour du monde et encore moins de s'installer aux Marquises.

Toujours est-il qu'en 1998, dans la préface que je lui avais proposé d'écrire pour le livre de Marc Robine[136], sachant son amitié pour le Grand Jacques, Pierre Perret témoignait de cette rencontre inattendue : « Quelle éblouissante journée nous avions passée à refaire le monde ensemble ! Après avoir offert, à lui, à la Doudou et aux miens, un mémorable blaff d'oursins au montrachet, qui les avait époustouflés, nous avions repris tous nos souvenirs à zéro, Jacques et moi. » Une journée sur laquelle il reviendra donc, dix ans plus tard : « Jacques semblait plein d'amertume, surtout à cause de ce harcèlement ininterrompu des "rats", ces paparazzi dont il était la victime depuis l'annonce de sa maladie. "Ils me font chier ! disait-il d'un ton fataliste. Il n'y a qu'en mer qu'on est peinards ! Et encore !" » Et le chapitre intitulé laconiquement « Jacques Brel » s'achève ainsi : « Sur le rafiot qui les ramenait à leur bateau, Jacques, debout, se retourna vers nous et s'adressa à moi avec ses mains en porte-voix : "Pierrot, dit-il, quand tu verras Lama, dis-lui qu'il me reste encore un poumon !" »

Quelques semaines après ces retrouvailles, en mai 1975, Jacques Brel rentre en Europe avec sa compagne pour subir, à la clinique Édith-Cavell de Bruxelles, des examens de contrôle dont se chargera le professeur Charles Nemry, le chirurgien qui l'a opéré en novembre 1974, assisté d'Arthur Gélin. Ils ont mouillé entre-temps à La Guaira, près de Caracas, avant de laisser l'*Askoy*, dans la toute

récente marina de Carabellada, aux bons soins de Vic et Prisca. Les résultats sont bons, les craintes de récidive écartées. Le couple en profite pour passer quelques jours à Paris, chez Charley Marouani. *France-Soir* l'apprend, qui consacre un article au chanteur, le 24 mai, en le citant ; il se plaint encore et toujours d'avoir des journalistes à ses trousses et assure qu'il n'a plus envie de travailler.

Il s'empresse donc de regagner Caracas dont il apprécie le caractère exotique (« Les soirs où je suis Caracas / Je Panamá, je Partagas[137] / Je suis le plus beau, je pars en chasse / Je glisse de palace en palace[138] »), puis le mouillage où patiente son bateau, d'où, le 9 juin, il écrit à nouveau à Charley et à son épouse France : « Comment te dire merci ? Nous avons été, les enfants, émerveillés par votre hospitalité ! […] Nous avons retrouvé l'*Askoy* bien vieilli. Alors on frotte, on lave, on repasse, avant de retrouver la fraîcheur des îles et les poissons de toutes les couleurs. » Comme il l'avait noté, juste avant de quitter le port d'Anvers, en entame de son journal de bord : « Le bateau commence à frémir et je crois bien qu'il croit bien qu'il a un peu envie de partir. Je lui dis de rester calme, mais il me fait tout de même un peu la tête. » Un livre de bord sur lequel Jacques Brel, rassuré sur son état de santé, note cette fois : « Le capitaine est OK pour six mois. »

Adieu le Venezuela : l'*Askoy* met le cap sur Panamá, faisant escale dans les îles des Petites Antilles néerlandaises de Bonaire et de Curaçao où l'accueil des autorités, malgré le fait que Brel parle assez bien la langue, est proprement détestable. « Après s'être copieusement enguirlandé, en flamand, avec le fonctionnaire de service, rapporte Marc Robine, Jacques quittera le port en pleine nuit, à la sauvette, de peur de voir son bateau cloué à quai par décision administrative. » L'approche du canal, ensuite, est délicate et dangereuse pour des petits bateaux comme l'*Askoy* et le *Kalais* (qui continuent de voguer dans le sillage l'un de l'autre), « de très gros porteurs convergeant jour et nuit vers un goulot d'étranglement, aux abords duquel la densité du trafic vire au cauchemar ». Nouvelle et longue escale, obligatoire cette fois pour les formalités administratives d'entrée dans le canal, au port de Colon.

Près d'un mois s'écoule à quai, le temps de régler aussi le nécessaire et l'indispensable avant d'entreprendre la grande traversée — « le temps de refaire l'avitaillement du bord, de réviser l'accastillage du bateau, d'étudier les cartes pour arrêter la route à suivre ». Et le passage de l'isthme, enfin, peut avoir lieu. Il se déroule sans encombres, à cela près « qu'il faut veiller, à chaque écluse, à ne pas être écrasé contre les parois de béton par les lourds cargos que les remous de la manœuvre, parfois, rendent un peu trop câlins ». Voilà notre cathédrale « de clinfoc et de grand-voiles », après avoir franchi

le canal, ancrée au port de Balboa où, le 3 septembre 1975, son capitaine écrit à Charley : « Je lève l'ancre dans vingt jours et, bien sûr, c'est le bordel à bord, comme toujours avant les longues routes. Le climat est dur ici, il pleut beaucoup et la chaleur est pénible. Mais à bord, toujours le bonheur ! Miche me signale les rumeurs de l'Europe et ma mort annoncée me fait rire. Les journalistes sont de doux poètes ! J'aimerais savoir si tu viens cet hiver. Moi, je crois donc rentrer en janvier pour le test médical… »

Charley répondra présent. Comme toujours. Réputé pour la confiance qui l'unissait à « ses » artistes (Adamo, Barbara, Gréco, Montand, Nougaro, Reggiani, Salvador…), Charley Marouani — le neveu de Félix, le fondateur de la dynastie (« Quand je n'arrive pas à dormir, plaisantait Brel, je compte les Marouani ! ») — avait toujours refusé de parler de ses relations avec eux. L'âge aidant et le devoir de mémoire se faisant pressant, il a fini par publier ses souvenirs, où le personnel et le professionnel se mêlent inévitablement. Un témoignage[139] aussi captivant que riche d'infos pour l'histoire de la chanson, qui s'ouvre et se referme sur Jacques Brel, signe de l'importance de cet artiste entre tous ; alors même que, depuis ses adieux à la scène, Charley n'avait plus rien à attendre de lui.

Pour Jacques et Maddly, le grand saut dans le grand océan eut lieu non pas le 23 septembre comme on pourrait le déduire du courrier adressé à Charley, mais le 22. Et n'en déplaise au bon Georges, ce 22 septembre-là, équinoxe d'automne, aujourd'hui on ne s'en fout pas ! Il symbolise en effet le début de la seconde vie du Grand Jacques aux antipodes. Trois ans tout juste, mais trois ans si riches, avant l'équinoxe funeste… Cette existence qu'après tant d'heureux hasards et d'étranges coïncidences, on se retrouve en train de retracer, comme une évidence. « Ce n'est pas moi qui écris, c'est la vie que j'ai vécue. Ce n'est pas moi qui écris, c'était écrit », note Charley Marouani en exergue de son livre. Ce qu'en d'autres termes moins fatalistes, Paul Eluard énonçait ainsi : « Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous. »

Ce 22 septembre, donc, « au diable vous partîtes », toi et ta Doudou, dans le sillage de Melville, Conrad, Stevenson et autres capitaines courageux en quête d'inaccessibles étoiles : « Prenez une cathédrale / Hissez le petit pavois / Et faites chanter les voiles / […] Partez cueillir les étoiles[140]… » Le 19 novembre, par « une tempête de ciel bleu », vous touchiez le rivage d'une île inconnue, qui sommeillait pourtant en tes yeux, Grand Jacques, depuis les portes de l'enfance. Tu ne le savais pas encore, mais oui, c'était bien ton île au trésor.

À peine arrivés, voici Charley Marouani qui retrouve sa cabine à bord de l'*Askoy*, début décembre, après un périple aérien de plusieurs jours : Paris-Los Angeles, Los Angeles-Tahiti et de là, de l'aéroport de Faa'a, de longues heures encore jusqu'aux Marquises dans un petit coucou inconfortable, avec des escales aux Tuamotu puis à Nuku Hiva. Le bout du monde, vraiment ! Là où l'on est censé marcher sur la tête… « Je suis resté dix jours avec eux, confie-t-il[141]. Dix jours merveilleux, d'amitié et de fraternité partagées. On n'a pas bougé du bateau, ancré à Tahauku, sauf pour se rendre à terre. Jacques n'avait plus envie de naviguer. Il avait fait le tour de la question. Il faut dire que l'*Askoy* était particulièrement lourd et difficile à manier. Et puis la traversée du Pacifique l'avait visiblement fatigué. » Cela ne l'empêche pas pour autant d'être heureux. Il pense probablement que sa maladie, elle aussi, est de l'histoire ancienne. À aucun moment, du reste, il ne l'évoque auprès de son ami. En revanche, il lui annonce son intention de s'installer à Hiva Oa. Et Charley de préciser que, si Jacques lisait beaucoup (il avait une importante bibliothèque à bord), il écrivait aussi et « commençait même à caresser le projet d'un nouvel album. Après tout, il avait signé un contrat "à vie" avec la maison Barclay et le plaisir de chanter devait toujours sommeiller un peu en lui[142] ».

Le fameux « contrat à vie » ! En fait, un contrat de trente-trois ans, la mention « à vie » n'ayant aucune valeur juridique, mais trente-trois ans renouvelables ! Signé le 3 mars 1971 par Brel et Barclay, cela faisait de chacun des deux hommes, à son expiration théorique, des plus que centenaires ! L'idée provenait évidemment de Jacques qui, fidèle en amitié et conscient de son poids commercial dans la maison, avait vu le moyen pour Eddie Barclay de faire face aux difficultés financières que rencontrait alors son label, en rassurant les créanciers et en faisant taire les rumeurs de dépôt de bilan. Après la mort de l'artiste, le producteur résumera les tenants et aboutissants de cette affaire à *Paroles et Musique* : « Un jour, Brel, avec qui j'avais des rapports constants, m'a dit : "Je me sens en pleine communion avec toi, et donc je voudrais qu'on signe un contrat à vie." Il ne me demandait rien en contrepartie ! C'était un cadeau somptueux qu'il me faisait. […] Là-dessus, je vais voir mon avocat pour savoir comment l'établir, et mon avocat me dit : "Juridiquement, on ne peut pas faire ça." Alors, il m'a proposé la formule de signer deux contrats de trente-trois ans successifs, ce qui en pratique revenait au même[143]. »

Formidable générosité du Grand Jacques qui, pour un ami dans l'adversité, n'hésitait pas à s'engager à ne plus jamais enregistrer ailleurs que chez lui ! Par chance, moralement s'entend, il n'eut pas à connaître la triste issue de cette histoire, qu'il aurait forcément vécue comme une trahison : la vente par Eddie Barclay, en 1979, de sa firme au concurrent Philips… avec lequel Jacques avait justement rompu,

fâché, en 1962, pour rejoindre l'écurie Barclay. « Il a quitté Philips avec un contrat en cours (il y a eu un procès) en leur disant que c'était pour aller chez moi, racontera l'homme au cigare. On s'était déjà rencontrés, mais je ne lui avais jamais rien proposé et c'est lui qui a fait le premier pas[144]. » Mais c'est là une autre histoire, tout comme la « non-campagne » de marketing, habilement orchestrée par Barclay à la sortie de l'album des *Marquises*, qui fera alors de celui-ci — au grand dam de Brel qui souhaitait une sortie discrète, sans la moindre participation de sa part — le disque le plus vendu (et même le plus précommandé avec plus d'un million d'exemplaires) de toute l'histoire phonographique.

On y reviendra. Pour l'heure, nous avons tout juste bouclé le tour du monde du capitaine Brel, à jamais interrompu en Polynésie, où Bernard Moitessier, le mythique navigateur solitaire, avait lui aussi définitivement jeté l'ancre[145]. Le 19 décembre 1975, à peine son camarade Charley Marouani a-t-il regagné Paris qu'il lui écrit : « C'est tout vide sans toi ! *Askoy* souffre de manque. Tu sais, j'aurais tant aimé être en forme durant ton séjour. Mais je porte les fatigues de deux mois de mer. Comment te dire la joie que fut ta présence ? Je crois n'avoir plus grand-chose en dehors de toi. Et je ne sais plus rien que le luxe des relations humaines. »

S'il a sans doute mal aimé les femmes, ou pas su comment les aimer (du moins avant son voyage au bout de vie), s'il n'a « pas bien compris les femmes », comme il l'avouait dans ses inoubliables interviews, Jacques Brel a fait de l'amitié, en revanche, un véritable chef-d'œuvre. Deux ans plus tôt, le 1er janvier 1974, s'adressant à son « tendre Charley », il n'avait pas laissé le moindre doute sur son amour de l'amitié. C'était lors d'une nuit pas comme les autres, dans la baie de Cumberland aux Petites Antilles, sur le pont du *Korrig*, le navire-école où il s'initiait à la navigation hauturière…

Arrêt sur image : en novembre 1973, quelques semaines après la sortie de *L'Emmerdeur*, qui restera son dernier film, Jacques s'embarque en Méditerranée sur ce bateau, avec deux autres équipiers et son couple de propriétaires, Abel et Françoise Picard. Après une courte escale à Gibraltar, le *Korrig* file jusqu'aux Canaries, mouillant à Las Palmas… où vient s'amarrer un autre voilier, battant pavillon belge : le *Kalais*. « Le *skipper* s'appelle Vic ; c'est un industriel fortuné qui, à l'occasion d'un divorce difficile, vient de décider de se retirer des affaires et d'abandonner son ancienne vie pour courir les mers et jouir un peu de sa liberté retrouvée. Jacques et lui, qui se sont vaguement croisés à Bruxelles, il y a longtemps, sympathisent rapidement[146]. » Le monde étant petit, ils se retrouveront l'année suivante, le 16 septembre 1974 précisément, Jacques sur l'*Askoy* avec

France et Maddly, Vic avec sa propre fille et sa nouvelle compagne, Prisca Parrish, dans le port de Horta, sur l'île de Faial, aux Açores. Dès lors, ils navigueront plus ou moins de conserve jusqu'à Hiva Oa.

Entre-temps, sur le *Korrig*, Jacques Brel aura tout appris de la navigation en haute mer grâce à sa première traversée de l'Atlantique sans escale, de Las Palmas à La Barbade puis à Saint-Vincent, dans les Petites Antilles, avant de reprendre un long-courrier pour l'Europe. Il n'a plus alors qu'un seul désir : se mettre en quête d'un bateau et passer son brevet de capitaine. Comme il avait obtenu sa licence de pilote privé puis celle de professionnel lui permettant de voler aux instruments et de piloter des avions à réaction, Jacques obtiendra son brevet de « capitaine au grand cabotage » le 1er juillet 1974.

Car l'homme ne fait pas semblant. Jamais. En aucun cas. « Et dis-toi donc, Grand Jacques / Dis-le-toi souvent / C'est trop facile / De faire semblant… » Au contraire, il fait le nécessaire, quoi qu'il en coûte, pour aller au bout de ses rêves. En l'occurrence, pour repartir dès que possible. Et cette fois pour de bon. Définitivement. N'y pense-t-il pas depuis toujours ? Depuis l'enfance en manque de partance : « Moi qui toutes les nuits / […] Arpégeais mon chagrin / […] Je voulais prendre un train / Que je n'ai jamais pris[147]. » Ne l'a-t-il pas annoncé noir sur blanc, un an après son ultime apparition sur les planches dans la peau de *L'Homme de la Mancha* ?

> *Allons il faut partir*
> *N'emporter que son cœur*
> *Et n'emporter que lui*
> *Mais aller voir ailleurs*[148]

Le soir où « la lune s'est allumée », cette nuit du jour de l'an 1974 passée à Saint-Vincent sur le *Korrig*, sa pensée court sur le papier et c'est comme un nouveau chapitre qui s'ouvre devant lui. Il faut partir, oui, « Trouver un paradis / Bâtir et replanter / Parfums, fleurs et chimères… » Un chapitre déjà rêvé qu'il reste à traduire dans la vraie vie, le chapitre de l'aventurier… qui n'oublie pas pour autant le poète, lâchant au passage, à l'égard de son « tendre Charly », quelques mots dont il se souviendra à l'heure d'écrire — comme par hasard — *Voir un ami pleurer*…

« Je t'écris sur le pont, à la lueur d'une lampe à pétrole. Il fait doux. La terre bruisse et respire. Un moment rare et merveilleux, trop formidable pour un homme seul.

« Envie de t'écrire. Acte rare et important pour moi. J'ai tant d'amitié et de respect pour toi que les mots me semblent insolents et que, de toujours, j'ai préféré le silence.

« N'ayant ni l'élégance d'être nègre ni la chance d'être juif ni la

sagesse d'être femme, presque tout me semble impudique et vulgaire. Mais me reste l'envie de dire aux hommes que j'aime, que je les aime. Et je t'aime.

« Tu vois, je ne fais plus partie de ce métier, et c'est bien. Je crois y avoir donné le meilleur de moi-même, de toutes mes forces, mais je ne suis plus assez naïf que pour croire en mes forces, et pas assez adulte que pour me convaincre de mon importance. Alors ? Alors je crois plus digne de reprendre ma vie d'aventures, plutôt que de raconter aux gens des rêves prudents ou des remèdes incertains[149]. »

À Marc Robine, Alice Pasquier, la veuve de Jojo, parlera de cette amitié indéfectible : « Charley, c'était presque comme Jojo. Ça n'était pas exactement la même tendresse, mais Jacques l'aimait énormément, lui aussi. Parce que c'était quelqu'un de très fidèle. » L'amitié, la fidélité, des valeurs indissociables du Grand Jacques. Avec l'imprudence pour seul cap. « Je veux quitter le port / J'ai l'âge des conquêtes / Partir est une fête / Rester serait la mort[150]… » Mais cette fois il l'ignore encore, il est parvenu à son ultime port d'attache. Dans un an, il aura revendu l'*Askoy* et acheté le *Jojo*. Dans moins de trois ans, Jojo et lui referont leurs guerres : Jojo reprendra Saint-Nazaire et Jacky refera l'Olympia… tous deux au fond du cimetière ; nous laissant orphelins jusqu'aux lèvres.

« Et nous voilà, ce soir[151]… »

10
RÊVER UN IMPOSSIBLE RÊVE

Quand il a quitté l'Europe, après sa période cinéma et le réenregistrement d'anciennes chansons de sa période Philips (pour donner un coup de main à Eddie Barclay, après la signature de son « contrat à vie »), Jacques Brel envisageait de sortir un album tous les dix-huit mois. Les circonstances ne l'ont pas permis, mais il n'a pas arrêté pour autant de songer à la chanson et de noter sur ses cahiers d'écolier des idées, des phrases de nature à lui servir un jour. Cette fois, dans cette terre escarpée à l'exact opposé de son « Plat Pays », le processus est engagé : neuf ans après son dernier 33 tours original (*J'arrive*…), les chansons du prochain sont en chantier. En règle générale — exception faite d'une semaine par mois où il se rend à Tahiti, emportant le courrier, embarquant les passagers qui le sollicitent, rapportant des provisions, des médicaments, les films à projeter, etc. — , notre homme écrit et compose le matin et « vit » l'après-midi.

Avant même d'arrêter la scène, dix ans plus tôt, le Grand Jacques ne nourrissait aucune illusion quant à son métier d'interprète ; il savait qu'il pourrait continuer de vivre sans chanter : « Oh oui ! Facilement… » Ne déclarait-il pas, dès 1964 : « Je vous jure que j'arrêterai le jour où je l'aurai décidé. […] Je suis persuadé que l'acte de chanter ne me manquera absolument pas. Ce que je risque de regretter, c'est le mouvement que cela apporte dans ma vie[152] » ? En revanche, il ressentait de façon vitale le besoin d'écrire : « Je ne pourrais pas vivre sans écrire », lâchait-il spontanément chaque fois que la question de la scène lui était posée. Alors, aux Marquises comme jadis à Bruxelles, à Paris ou sur la route, il écrit. Mais comme il a d'autres passions, d'autres envies et le temps de vivre, désormais, il s'organise. Chez lui, une fois fini le travail du jour, il prépare les repas comme un chef, s'occupe de son jardin, barbote dans la piscine, écoute de la musique, s'adonne à la lecture, offre l'apéro, passe des soirées en smoking (mais *no smoking*, SVP !) à refaire le monde avec ses invités… Le dimanche, se mêlant volontiers à la population locale, il participe aux pique-niques qui continuent d'être organisés au fond de la baie de Tahauku.

On est loin du temps où il chantait presque chaque jour de la semaine, dix ou onze mois par an — il a longtemps été le recordman du nombre de spectacles, avant que Serge Lama ne s'évertue à marcher sur ses pas[153] —, mais il ne reste pas immobile pour autant, bien au contraire : « C'est ma nature profonde : j'ai envie de bouger et

je crois aux vertus de la mobilité ; quand on est immobile, on devient très fragile ; j'aime mieux être mobile : c'est fatigant mais c'est passionnant ! » Après avoir parcouru la moitié du monde en bateau, il sillonne désormais l'archipel aux manettes du *Jojo*, parcourt Hiva Oa au volant de son 4 × 4 et arpente les rues d'Atuona où, deux fois par semaine, il assure les séances de cinéma. Tel va être *grosso modo* l'emploi du temps de Jacques Brel entre janvier et juillet 1977.

Sans parler des projets, car il en a, des projets, oh oui ! Comme celui de construire sa propre maison sur les hauteurs d'Atuona, « à la montagne », dit Maddly, où l'air est plus respirable. Une maison spacieuse et claire sur le modèle, selon Paul-Robert Thomas, de son faré de Punaauia, avec un bungalow contigu : « Il a donc fait venir deux architectes chez moi pour prendre des photos et des cotes » et leur expliquer où il souhaitait installer sa terrasse abritée et sa piscine. « On pourra s'y baigner la nuit comme le jour. Mais il faudra des lumières. Guy Rauzy m'a promis que j'aurais très rapidement de l'eau, l'électricité et une voie d'accès. Car, pour le moment, il n'y a rien, sinon de la broussaille[154]. » Au printemps 1978, il obtient enfin un bail (de quatre-vingt-dix-neuf ans — c'est tout dire de ses intentions) pour un terrain d'une vaste superficie offrant une époustouflante vue panoramique à trois cent soixante degrés — sur la mer, le village et la montagne — et l'avantage, à la fois, de le rapprocher considérablement de la piste d'aviation. Le permis de construire est délivré début mai et on prévoit de s'attaquer bientôt aux travaux de viabilité, le temps de défricher au bull le chemin d'accès qui débouche sur la route de l'aérodrome.

Et puis il y a ce projet fabuleux de spectacle nocturne en plein air ! Là même où « passent des cocotiers qui écrivent des chants d'amour / Que les sœurs d'alentour ignorent d'ignorer ». Voici ce dont se souvient Jean Saucourt, l'homme qui traçait les pistes de l'île du temps de Jacques Brel : « Il a évoqué ce projet auprès de plusieurs personnes. C'était dans la même optique que toutes les actions qu'il menait ici, pour rendre service, pour améliorer la vie des habitants… Il voulait développer la culture, d'où les séances de cinéma et cette idée de spectacle. »

Quel genre de spectacle ? Pas un récital en tout cas : sans parler de son handicap physique, il appréciait trop le fait de n'être pas connu ici comme vedette et prenait soin aussi de ne projeter aucun de ses films. « Non, bien sûr, mais peut-être pensait-il présenter lui-même le spectacle… Il parlait de faire venir spécialement des amis artistes de France ou de Belgique, pas forcément des chanteurs ou pas seulement, des comédiens aussi… Il rouspétait sans cesse parce que tout était réservé à Tahiti et que les Marquises étaient oubliées. Ce qui est sûr,

c'est qu'il voulait offrir aux habitants d'Hiva Oa un vrai spectacle, leur faire découvrir la scène, peut-être même un spectacle périodique, une pièce de théâtre une fois, de la chanson une autre fois… En tout cas, depuis qu'il s'était remis à écrire et qu'on l'entendait chanter à travers le village, les gens savaient bien qu'il était chanteur. Quand ils parlaient de Maddly, d'ailleurs, ils l'appelaient *Vehine Himene*, c'est-à-dire "la femme du chanteur"… »

À ce sujet, l'intéressée rapporte un souvenir personnel, raconté par lui-même, un soir qu'ils avaient des pilotes d'Air Polynésie à leur table. Quand Maddly donnait des cours de danse au collège Sainte-Anne (encore une initiative de Jacques, qui avait suggéré aux sœurs d'accepter le concours bénévole de sa Doudou, ex-danseuse et chorégraphe de métier), « un garçon en troisième scolaire est venu lui dire : "Je connais ton mari, je l'ai rencontré dans les livres." Ce qui est une jolie expression. » Très jolie, en effet : le garçon avait dû tomber de façon fort improbable, dans ce village au bout du monde, sur une anthologie de la chanson française, traînant quelque part à l'école, ou ailleurs, à la Mission peut-être.

À quel point ce projet de spectacle était-il avancé ? Sait-on où et comment, au plan technique, il devait se dérouler ? Le responsable des travaux publics d'Hiva Oa qu'était alors Jean Saucourt aurait-il été sollicité par Brel, en vue de préparer un terrain, monter une scène… ? « Non. Mais, faute de salle sur Atuona, ce spectacle aurait eu lieu en plein air, comme les projections de films. Jacques Brel parlait avec enthousiasme d'illuminer la montagne…

— De quelle façon ? Avec quels moyens ?

— Il disait avoir demandé au directeur de l'Olympia de lui envoyer son matériel réformé…

— C'était à quel moment de son séjour, à peu près ?

— Après la sortie de son disque, une fois revenu ici. »

Pas avant la fin 1977, donc. Après l'enregistrement de l'album à Paris, du 5 septembre au 1er octobre, et un saut en Sicile puis à Genève, Jacques et Maddly regagnèrent en effet les Marquises en empruntant le chemin des écoliers. Un « petit » tour du monde en long-courriers, via Bangkok, Hong-Kong, Singapour et Nouméa. À commencer par un séjour en Tunisie pour se reposer du travail en studio, d'où Jacques expédia une carte postale à Jean et Alice Saucourt : « On vous dit bonjour de loin avant de revenir au calme d'Hiva Oa… »

Après vérification, cette demande de l'artiste au patron de l'Olympia aurait eu lieu lors d'un dîner à Paris, chez Charley et France Marouani, auquel étaient conviés Bruno et Paulette Coquatrix. Jean-Michel Boris, neveu de Bruno et directeur artistique de l'Olympia : « Charley nous avait également invités, ma femme et moi, mais un

contretemps nous a empêchés d'en être. Je ne me souviens pas de ce détail précisément, j'ignorais même l'existence de ce projet de spectacle aux Marquises, mais il est fort possible que, ce soir-là, Jacques ait demandé à Bruno de lui fournir ce qu'il appelait le "matériel réformé" de l'Olympia, car cela coïncide avec l'époque où notre régie son et lumières est devenue obsolète, du fait que les artistes se produisaient désormais avec leur propre matériel. »

À Hiva Oa, pendant que Jean Saucourt nous fait découvrir le plus beau et le plus reculé de l'île, le plus ancien aussi, du cimetière des premiers colons d'Atuona, enfoui sous une végétation à laquelle on a laissé libre cours, aux vestiges ancestraux des Marquisiens[155], je cherche à obtenir des précisions : illuminer la montagne et sonoriser le village avec le matériel de l'Olympia ? « Jacques Brel, confirme Saucourt, voulait monter une scène devant la montagne d'Atuona, qu'elle soit éclairée en pleine nuit. Il disait que, pour une fois, les gens se presseraient depuis Tahiti pour venir assister au spectacle… »

On n'en saura guère plus, mais c'est bien la preuve que le Grand Jacques n'a jamais baissé les bras ni rendu les armes, quitte à vivre dans la plus totale imprudence… mais debout ! Ainsi répond-il par la négative à son ami chirurgien Arthur Gélin qui lui demande de venir à Bruxelles, depuis Paris où il enregistre son album, pour un nouveau contrôle médical. « Il ne voulait plus sentir le couperet tous les six mois, expliquera Maddly. Il disait : "Ce qu'il y a à vivre, on le vit !" » Et « ça », il a bien l'intention de le vivre à fond. En témoigne cette émouvante déclaration à sa Doudou — six mois seulement avant sa mort, quasiment jour pour jour ! — , le 8 avril 1978 : « Aujourd'hui, jour anniversaire de Brel, note que nous avons enfin un terrain[156], note que c'est magnifique, que c'est une île sur une île et que nous avons trois cent soixante degrés de vue et que nous sommes les plus heureux. J'ai quarante-neuf ans, alors je te donne quarante-neuf baisers. Nous allons enfin avoir une maison. Ce sera ma première maison. Tu imagines cela[157] ! »

De toute évidence, il lui restait des rêves à accomplir (ne serait-ce que d'accueillir enfin son ami Lino Ventura), des projets fous à concrétiser — mais tout ce qu'il a fait de tangible, pour améliorer les conditions de vie des insulaires, ne relevait-il pas au départ d'un impossible rêve, d'une forme de folie propre à l'Homme de la Mancha ? Jamais égoïste, toujours altruiste. Ce que sœur Maria — la sœur espagnole que Jacques appréciait particulièrement et qu'il ne manquait pas de taquiner à propos de Franco — confirmait à sa manière en 1977 à une équipe de FR3-Tahiti venue réaliser un reportage sur le pilote Jacques Brel (et seulement sur le pilote) : « Nous avons de la chance de l'avoir ici aux Marquises, il a son petit

avion, c'est une assurance s'il y a un accident grave pour les malades, il peut les emmener là où il y a un docteur… Et puis il essaie aussi de relever le niveau des Marquisiens, il s'intéresse aux Marquisiens… Et puis Monsieur Brel, il est amusant ; voilà, il fait rire ! Les Marquisiens disent même "Jacques Brel" comme si c'était leur cousin… »

Autre projet tout aussi inconnu ou presque : Jacques avait demandé de façon réitérée à différents responsables de l'archipel de déposer le nom d'« Air Marquises ». « Il avait des idées derrière la tête, pour aider au développement des îles, explique Jean Saucourt. Cela ne veut pas dire qu'il aurait créé lui-même une compagnie d'avions-taxis, mais il aurait pu en être le conseiller, et l'un des pilotes. On ne sait pas bien. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque il n'existait qu'un vol par semaine depuis Tahiti… » Et encore, il ne faisait escale, le lundi, qu'à Ua Huka, dans le groupe Nord de l'archipel, et Hiva Oa (groupe Sud), où la propriétaire de la maison de Jacques et Maddly, Hei Teupua, se chargeait de loger les pilotes d'Air Polynésie pour la nuit ; nulle part ailleurs aux Marquises. Jacques Brel, lui, envisageait des liaisons inter-îles régulières. Projet pas si « fou » d'ailleurs, puisque, aujourd'hui, si Air Marquises n'existe toujours pas, une compagnie d'avions-taxis a été spécialement créée en Polynésie française, en 1996, sous l'appellation d'Air Archipels, pour assurer les évacuations sanitaires d'urgence. Dans le même ordre d'idées, poursuit Saucourt, « il voulait fonder un aéroclub pour offrir aux jeunes d'ici la possibilité d'un baptême de l'air et surtout l'apprentissage d'un métier ».

En attendant de voir ces différents projets se réaliser avec le temps (et jusqu'à cette lettre adressée à Eddie Barclay, le 15 juillet, confirmant son planning : « Bloque des dates de studio pour septembre ou octobre. Je serai là »), tous les matins ou presque du premier semestre 1977 sont consacrés à l'écriture du nouvel album. Jacques travaille jusqu'à 11 heures environ, puis s'occupe de préparer la cuisine. Maddly : « Parfois, tandis qu'il épluchait ses légumes pour le déjeuner, il m'envoyait noter quelques vers qui lui trottaient dans la tête. Son orgue et sa voix portaient dans tout le village. Mais, sur le moment, il n'y faisait pas attention. Il chantait comme s'il était seul dans la nature[158]. » Un orgue électronique est venu en effet s'ajouter à la guitare qu'il avait emportée sur l'*Askoy* (et à l'accordéon dont on ne sait ce qu'il est advenu, une fois jetée l'ancre à Hiva Oa), en vue de la composition du nouvel album : un orgue Bontempi à double clavier et boîte à rythmes intégrée permettant de reproduire le son de divers instruments, que Jacques s'est fait livrer de Papeete par la « goélette ».

Ce sera son dernier disque, mais, sur le coup, l'auteur-compositeur pense qu'il s'agit seulement du suivant, car il se sent en verve, depuis tout ce temps passé en mer, et il compte bien ne pas en rester là. On l'ignore en Europe, encore aujourd'hui, d'autant plus

qu'on voit dans ce disque-là un album-testament (huit chansons sur douze y parlent de la mort), mais à Hiva Oa, en 1977, une chose est sûre et certaine : une fois mise en boîte cette première fournée d'outre-mer, Jacques Brel a la ferme intention de continuer à écrire et à enregistrer de nouvelles chansons. Plusieurs de ses relations d'Atuona l'ont d'ailleurs vu et entendu travailler en 1978 ; c'est-à-dire après le disque des *Marquises*, dont la sortie à grand renfort de marketing, le 17 novembre 1977, en contradiction totale avec ses souhaits de discrétion, semblait pourtant l'avoir dégoûté à jamais du show business… Mais visiblement pas de la création.

11
JE CHANTE, PERSISTE ET SIGNE

D'aucuns prétendront qu'à travers cet objectif, poursuivre son œuvre d'auteur-compositeur — rien d'autre que son objectif initial, comme le rappellera bientôt Brassens dans une belle préface —, le Grand Jacques cherchait simplement à se persuader lui-même de disposer encore d'un crédit de temps suffisant, sachant de toute façon que « la vie est une mort annoncée ». C'est possible… mais impossible à savoir avec certitude, l'homme n'ayant cessé de brouiller les pistes : à certains de ses amis, comme Charley Marouani, il n'a quasiment jamais parlé de sa maladie (« peut-être était-il convaincu de l'avoir terrassée », s'interroge toujours l'intéressé) ; à d'autres, comme Marc Bastard ou Paul-Robert Thomas, il a laissé entendre que les années, voire les mois, lui étaient comptés.

« Je sais que je vais crever bientôt, confia-t-il à ce dernier en 1977, durant l'une de leurs conversations nocturnes à cœur ouvert[159]. Quand je pense à tous ceux-là qui prétendent, et entretiennent la rumeur, que j'ai quitté la scène parce que je me savais atteint d'un cancer… Je suis parti pour faire autre chose. J'en avais simplement marre. Je n'ai pris conscience de ma maladie que des années plus tard, en escaladant le volcan des Canaries. J'ai eu un brutal point de côté, terriblement douloureux. J'ai cru crever sur place. Ce n'est pas la même sensation que je ressens aujourd'hui. Celle de se dire que l'on va crever dans la minute, et celle de penser que son temps est lentement décompté. La mort imminente fait moins mal que celle qui s'annonce à toi. »

Taiseux avec les uns, il devenait loquace avec les autres, ne reculant à ce sujet devant aucune forme de plaisanterie (ou de bravade face au destin ?) : ainsi, un jour qu'ils se rendaient au cinéma à Papeete, Paul-Robert raconte que Brel demanda au caissier « Deux places, dont une pour un cancéreux » ! Bref, il fallait être grand expert en « brélosologie » pour décrypter vraiment, totalement, le personnage. Non pas que celui-ci ait servi de paravent protecteur à l'homme, car Jacques Brel était authentique en toute situation, mais sa vérité du moment n'était pas forcément tout à fait la même que celle de l'instant précédent ou du suivant. Peut-être aussi adaptait-il son comportement et son discours à son interlocuteur, du moins en partie, avec une égale sincérité.

Il faudrait le demander à Georges, à Lino, à Jojo… Voire à ses femmes successives, car de Miche à Maddly — en passant, entre autres, par Monique et Sylvie (qu'il associera à tort et non sans

jalousie à celle de la fameuse *Ballade à Sylvie* de Leny Escudero[160]), Catherine Sauvage, Suzanne Gabriello (qui prétendra que *Ne me quitte pas* a été écrite pour elle), Danièle Évenou et autre Annie Girardot —, les « biches » qui ont partagé sa couche, sinon sa vie, sont sans doute aussi nombreuses que ses amis véritables. Des compagnons de tendresse, ceux-là, ou des compagnes — car ses amis n'étaient pas tous des hommes —, comme Juliette Gréco (sa première grande interprète, dès l'année 1954 !), Isabelle Aubret (à qui, pour l'aider après un grave accident de voiture, en avril 1963, qui l'empêcha longtemps d'exercer son métier, il céda les droits à vie de *La Fanette*…) et une certaine Barbara : partenaires à l'écran (Léon et Léonie, dans *Franz*) et amis à la vie, à la mort, voire à l'amour. Des compagnes qui ont d'ailleurs battu en brèche sa prétendue misogynie. Juliette Gréco : « Je n'ai jamais pensé que Jacques était misogyne. Jacques avait peur, et c'est tout. Les femmes, d'une certaine manière, le terrorisaient. Moi, je n'ai pas eu de problème, je n'ai pas eu d'histoire d'amour avec lui. J'ai eu une histoire d'amitié très profonde… De l'amour debout[161]. »

Toujours est-il que certains témoignages d'Hiva Oa, sur le souvenir de Brel poursuivant son travail d'écriture, sont corroborés notamment par une lettre qu'il adressa à son ancien pianiste et compositeur Gérard Jouannest. Quatre mois après la sortie des *Marquises*, en mars 1978, il lui écrit depuis Atuona, pour lui dire d'abord, et sans détour, son dépit vis-à-vis d'Eddie Barclay après le lancement de l'album : « Alors, comment vas-tu, jeune crapule ? Tu as vu le bordel que ce con de Barclay a réussi à faire avec la sortie du disque ? C'est honteux. J'ai pris ma plume méchante et je lui ai expliqué ce qu'il ne fallait pas faire. » Puis il en vient, à sa façon caustique, à l'objet principal de sa missive : ses prochaines chansons ! « Je t'écris pour te dire que j'attends toujours de toi quelques musiques, des nerveuses, des huit pieds et autres, de manière à pouvoir répandre mon génie fatigant sur des foules ahuries, car j'écris encore quelques litanies sincères[162]. »

Après l'abandon de l'idée initiale d'un double album, obligeant l'artiste à ne retenir que douze chansons (c'est encore l'époque du vinyle) sur dix-sept mises en boîte, outre deux monologues (*Histoire française* et *Le Docteur*), ce rappel à Jouannest montre bien l'intention de Brel de sortir un autre disque dès que possible. C'est d'ailleurs en sachant qu'il pourrait les remanier bientôt en studio qu'il écarta trois des cinq chansons non retenues (*Avec élégance, Sans exigences* et *L'amour est mort*), jugeant avec Gérard Jouannest et son arrangeur et directeur d'orchestre François Rauber que celles-ci n'étaient pas tout à fait abouties.

En revanche, *Mai 40* (étonnant, quand on y pense, d'écrire à Hiva

Oa en 1977 pareille chanson au thème aussi éloigné dans l'espace et le temps : « Moi de mes onze ans d'altitude / Je découvrais éberlué / Des soldatesques fatiguées / Qui ramenaient ma belgitude… » Comme si l'éloignement, justement, contribuait à faire resurgir l'enfance) et *La Cathédrale* sont deux titres qu'il aurait parfaitement pu garder tels quels dans cet album… en lieu et place de deux autres. Mais lesquels ? Il faut bien faire un choix et ça n'est jamais évident quand on est le premier intéressé et, surtout, qu'on ne dispose plus du recul qu'offrait auparavant la possibilité de tester ses nouvelles chansons en cours de tournée.

Alors, mauvaise pioche ? Sans aucun doute, car la qualité majeure de ces deux chansons-là, deux bijoux dans le fond et dans la forme, n'est pas comparable à celle, tout à fait mineure, des *F…*, du *Lion* et des *Remparts de Varsovie* qui, malgré d'évidentes fulgurances d'écriture (« Nazis durant les guerres et catholiques entre elles / Vous oscillez sans cesse du fusil au missel[163] », par exemple) sont, restent et resteront de l'ordre de l'anecdote.

On peut comprendre les motifs qui l'ont poussé à écrire ces trois chansons ; peut-être, pour les deux dernières, comme on exorcise un cauchemar récurrent : *Le Lion*, sur la crainte d'être mis définitivement en cage par une lionne ; *Les Remparts de Varsovie*, sur une autre lionne dispendieuse, « gonflée » et « pressée »… Réalité ou fiction, invention ou transposition, là est la question. Quant à la première, qui vise seulement les extrémistes flamands (« Je ne parle pas des Flamands, expliquait l'auteur à ses invités nocturnes en leur faisant écouter des bribes, enregistrées par lui, de ses chansons en cours ; je parle des Flamingants, ce qui n'est pas la même chose ; je vais d'ailleurs dire "Les F…" parce qu'on n'écrit pas de grossièretés. »), elle relève de blessures bien réelles, celles-ci, aussi répétées qu'insupportables depuis l'enfance pour qui aimait tant le Plat Pays, c'est-à-dire la Flandre : « Vous salissez la Flandre mais la Flandre vous juge / Voyez la mer du Nord elle s'est enfuie de Bruges / […] Et si mes frères se taisent, eh bien tant pis pour elle / Je chante, persiste et signe, je m'appelle Jacques Brel[164]. »

Maddly fut elle-même témoin d'une de ces rebuffades infligées à Jacques, juste avant de lever l'ancre, en juillet 1974. Cela se passait à la poste d'Anvers, où il s'était rendu pour envoyer un télégramme à Jojo qu'il savait atteint d'un cancer : « Pensant à son texte, se souvient-elle[165], il avait complètement oublié de s'adresser au postier en néerlandais », langue officielle de la Belgique flamande. Résultat : « Il s'est vu refuser le stylo qu'il demandait. Il se rattrapa et fit l'effort de parler la langue. Nouveau refus comme pour dire : "Maintenant, c'est trop tard." Et nous voilà partis dans la ville pour aller acheter un stylo… C'était imbécile. »

Devenu chanteur lui-même, son neveu Bruno Brel, le fils de Pierre, tiendra aussi à faire le distinguo entre Flamands et Flamingants : « Il existe une grande différence. Les Flamingants, c'est un mouvement fasciste qui veut que la Belgique soit totalement flamande, avec une interdiction de parler français ; ils veulent déraciner la culture francophone en Belgique. Ce sont à eux et à eux seuls que Jacques s'en prend. Quant aux Flamands, ils ont cru à tort que Jacques se moquait d'eux, ils ont très mal compris ce qu'il voulait dire. En fait, si Jacques ne l'avait pas fait, personne n'aurait jamais parlé des Flamands ! Il s'est contenté de parler d'une race qui était la sienne, parce que nous sommes, lui comme moi, des descendants de Verhaeren, c'est-à-dire des Flamands francophones, comme la plupart des Bruxellois. Et si je dis que je suis fier d'être flamand[166], ce n'est pas pour prendre le contre-pied de ce que disait Jacques, parce que même dans *Les Flamandes* je ne vois rien de péjoratif, c'est simplement que je suis convaincu que ce mélange de cultures, germanique et latine, peut devenir une richesse[167]. »

Bruno Brel a débuté la chanson en avril 1967 à Bruxelles, au Grenier à chansons, au moment où son oncle achevait sa tournée d'adieux[168]. Il avait alors seize ans : « C'est mon père qui lui a annoncé que je commençais à chanter, lors de son dernier passage à l'Olympia, en octobre 1966. Il a dit "Merde !" pour moi à mon père, un "merde" sympathique parce qu'il se rendait évidemment compte de toute la difficulté que cela pouvait représenter. » De fait, Bruno subira longtemps les sarcasmes de la presse, accusé par elle de jouer les imitateurs (« On n'a pas le droit de porter ce nom-là… Il ne peut pas y avoir deux Brel ! », etc.), alors que sa référence en chanson n'est pas Jacques Brel mais plutôt Brassens : « L'influence de Jacques a dû jouer, c'est sûr, mais il n'y a rien à faire contre ça, mon père aussi, quand il chante *Le Temps des cerises* dans son bain, a la même voix que Jacques… »

C'est lors des représentations de *L'Homme de la Mancha*, où il passe trois semaines à Paris auprès de lui, que Bruno est conforté dans sa décision : « Je venais justement d'encaisser le premier coup dans la gueule au niveau de la presse belge, après avoir fait le festival d'Obourg, malgré un grand succès public. Déçu par ces réactions, je suis allé trouver Jacques qui m'a dit : "Ça ne fait rien, chante-moi quelques chansons." C'est la seule fois que j'en ai eu l'occasion. J'en ai chanté quatre et il m'a dit : "Tu es beaucoup trop engagé moralement dans ce que tu fais pour reculer maintenant." Alors, je lui ai parlé du nom, je lui ai demandé si cela valait la peine d'en changer et il m'a répondu : "Si tu changes de nom, c'est foutu ! Ils vont te traiter d'imitateur encore plus que maintenant[169] !" »

Ton nom, il paraît que je l'ose
J'ai à peine le droit d'être fier
Mais je suis le fils de ton frère
Maman a pas pu faire aut'chose
[…] Jacky, Jacky, tu te rappelles
Ce qu'ils ont osé dire de toi
Quand tu es venu de Bruxelles
Tu étais déjà hors-la-loi[170]

« Il m'a conseillé de continuer, d'aller jusqu'au bout, en me disant ceci : "Tu chantes, tu écris, tu les emmerdes, tu chantes, tu écris…" Après, il a commencé à voyager et moi je suis parti deux ans au Canada, et je n'ai plus eu l'occasion de le revoir. À Montréal, j'ai fait la connaissance de son amie Clairette Oddera[171], qui m'a beaucoup parlé de lui. Jacques lui a encore écrit deux semaines avant de mourir… Elle m'a raconté plein de choses à son sujet, qui prouvent d'ailleurs, une fois de plus, le courage de ce bonhomme, sa ténacité, sa rage de vaincre. »

Un dernier rendez-vous entre l'oncle et le neveu aurait pu avoir lieu, même virtuellement, à Hiva Oa. Ce fut un rendez-vous manqué. En août 1977, les chansons de l'album terminées, le studio d'enregistrement retenu — dans la plus grande discrétion — à partir du 5 septembre, Jacques et la Doudou se préparent à rejoindre Tahiti avec le *Jojo* pour embarquer à destination de Roissy via Los Angeles et un *stop over* à la Guadeloupe, le temps de saluer la maman de Maddly et sa famille. Ils viennent de boucler leurs bagages quand Fiston Amaru, le postier, leur remet un envoi en provenance de France. L'expéditeur est un revenant dans la vie de Jacques : son « découvreur », celui qui l'avait fait débuter aux Trois Baudets et l'avait signé chez Philips : Jacques Canetti ! Que peut bien lui vouloir son ancien directeur artistique, quinze ans après leur séparation professionnelle, lorsque Brel, en 1962, décida de quitter Philips pour Barclay ?

Pour mémoire, opposé à sa direction qui accordait alors la primauté aux « yé-yé » sur les artistes « rive gauche », Canetti avait lui-même claqué la porte quelques mois plus tôt pour créer son propre label. Et Jacques Brel, du jour au lendemain, s'était retrouvé seul face à une équipe qui n'avait montré qu'indifférence et mépris à son égard, au temps où ses disques ne se vendaient guère. Pour rejoindre sans tarder Eddie Barclay — dont il avait eu l'occasion d'apprécier le sens des relations humaines et le mode de vie noctambule —, malgré le fait que son contrat s'achevait le 15 février 1962, un compromis fut nécessaire entre les deux sociétés : en échange de la liberté de Brel, Barclay céda à Philips une option prioritaire que lui avait signée

Johnny Hallyday à l'expiration de son contrat avec Vogue. « Ainsi Johnny et Jacky furent-ils échangés comme de vulgaires marchandises[172] ! »

À l'intérieur du petit paquet, une cassette artisanale comprenant treize chansons au nom de… Brel ; prénom Bruno. Un mot est joint, où Canetti lui dit tout le bien qu'il pense de ces titres et qu'il a décidé d'en assurer la production sur son propre label. Puis vient l'objet de l'envoi : si Jacques est également convaincu par les chansons de son neveu, pourrait-il envisager d'écrire une préface ? Pourquoi pas, se dit-il, mais au retour car il n'est pas possible de retarder le voyage. L'écoute est remise à plus tard. Trop tard ! Le 33 tours de Bruno Brel, son premier album, *C'est beau !*, sortira cet automne-là, en même temps ou presque que le tout dernier de Jacques Brel…

Bien sûr tout ça c'est des sottises
Et comme tu me l'as dit un jour
Si tu veux tuer la bêtise
Il suffit de parler d'amour
Si ces quelques vieux enc…
N'avaient pas r'troussé ma chemise
J'serais pas venu te déranger
Dans ton beau jardin des Marquises[173]

12
ÊTRE DÉSESPÉRÉ, MAIS AVEC ÉLÉGANCE

On peut comprendre (sans l'approuver pour autant ou sans apprécier spécialement cette chanson) que Jacques Brel se soit laissé à écrire *Les F…*, aussi politiquement incorrect que cela fût. Il est même permis de se réjouir qu'un grand de la chanson n'hésite pas à se lâcher, comme n'importe quel être humain, quitte à en payer le prix fort en déchaînant les plus virulentes critiques à son encontre. Du reste, à l'exception peut-être de Brassens, circonstances historiques aidant (celui-ci ayant eu tout le temps de peaufiner ses premières chansons en solitaire, durant la guerre, en restant cloîtré dans un logement parisien pour éviter d'être renvoyé en Allemagne, au STO), il n'est pas d'écrivain majeur dans l'histoire de la chanson française qui n'ait commis d'œuvres mineures, lesquelles s'expliquent souvent par le vécu de leur auteur — comme Léo Ferré par exemple avec… *Monsieur Barclay* !

Monsieur Barclay m'a demandé :
« Léo Ferré, j'veux un succès
[…] J'suis pas salaud et pour la peine
J'vendrai Rimbaud avec Verlaine ! »

Et moi, pas con, j'ai répondu
Voilà patron, c'que j'ai pondu :
« Yes, yes, boum, bye… »[174]

Après tout, si ça n'ajoute rien à la postérité d'un auteur, ça fait du bien à l'homme de dire parfois les choses comme il les ressent sur le coup, sans fioritures, au lieu de les ressasser à l'infini : « Quand j'étais petit, se rappelait Brel comme si cela datait d'hier, j'ai demandé l'heure en français à un Flamand ; il m'a lancé un coup de pied au derrière qui m'a fait valser dans le talus… Pour mon film *Le Far West*, ils ont décrété que j'étais raciste. Ils envoyaient des délégations pour m'empêcher de chanter *Les Flamandes*, ce qui ne m'a pas intimidé : en général, je bissais ; ce qui n'était pas dans mes habitudes[175]. »

Ce que l'on comprend moins, c'est le manque de lucidité du créateur (ou son entêtement !), lorsqu'on lui proposera, un an plus tard, de publier une anthologie de ses textes de chansons, en édition de luxe illustrée : contre toute attente, il conservera en effet *Le Lion,*

Les F… et *Les Remparts de Varsovie*. À noter qu'il retiendra aussi *Avec élégance*, l'une des cinq chansons écartées du dernier album, mais surtout l'une des trois jugées inabouties ; ce qui donne à penser que c'était sa musique ou plus sûrement son orchestration qui ne satisfaisait pas complètement le trio Brel-Jouannest-Rauber, et non son écriture. Du Brel de haute volée, il est vrai, sur un thème qui lui est cher, la prudence castratrice : « Se sentir quelque peu romain / Mais au temps de la décadence / […] N'avoir plus grand-chose à rêver / Mais écouter son cœur qui danse[176]… »

La sélection pour cette anthologie aura lieu chez lui, en 1978, Jacques Brel acceptant de recevoir l'éditeur en personne à Hiva Oa, comme un test. Si ce dernier tient à son idée au point d'effectuer le déplacement, se dit-il à la réception du courrier lui soumettant ce projet, « on verra » ; par contre, s'il se contente de contacts épistolaires, il opposera un refus. L'éditeur n'hésite pas un seul instant : il fera le voyage aux Marquises. Il faut dire que c'est le fondateur des Éditions du Grésivaudan, installées en Isère, où est déjà parue une édition de luxe des chansons de Brassens. Un homme de l'art, donc, qui apprécie au plus haut point la belle chanson. André Philippe sera d'ailleurs le seul Européen, avec Arthur Gélin, à rendre visite à Jacques et Maddly et à loger chez eux — pour mémoire, ils vivaient encore à bord de l'*Askoy* quand Charley Marouani, le tout premier, les rejoignit aux Marquises en décembre 1975.

L'histoire mérite d'être contée par le menu. A-t-on jamais vu éditeur parcourir la moitié du monde en vue de publier ce qui n'est, en définitive, qu'un recueil de chansons ? Il fallait sans doute que ce fût André Philippe, il fallait à coup sûr que ce fussent les chansons de Jacques Brel…

Le projet d'abord. À l'instar de *L'Œuvre poétique de Georges Brassens*, préfacée par Bernard Clavel, dont l'édition originale publiée en 1974 proposait cent sept textes de chansons et trente-deux lithographies en couleurs de Pierre Parsus, les *Chansons de Jacques Brel*, annonce André Philippe par courrier, donneront lieu à deux volumes reliés en cuir de grand format in-quarto (39 × 29,5 cm) imprimés en feuillets sur Vélin d'Arches et présentés dans un coffret. À la centaine de textes prévus s'ajouteront vingt-trois lithographies originales (en double page hors texte en noir ou en couleurs) des peintres Lucien-Philippe Moretti et Daniel Sciora. Le tirage initial sera limité à trois cents exemplaires numérotés et signés[177].

Le déroulé des événements, ensuite. On le doit surtout aux souvenirs et aux notes de Maddly, André Philippe étant aujourd'hui décédé. Après qu'elle eut donné son accord pour l'accueillir, au cas où il confirmerait sa venue, Jacques lui écrit pour l'avertir « de l'absence

de tout confort ». Ni hôtel, bien sûr, ni gîte à Atuona : il faut loger les visiteurs chez soi, sachant que c'est au moins pour sept jours, vu qu'il n'y a qu'une rotation aérienne par semaine entre Tahiti et Hiva Oa. La réponse ne tarde pas : un matin, le postier Fiston Amaru leur monte un télégramme. « L'éditeur téméraire », ainsi que Maddly le qualifie, annonce son arrivée, accompagné de son épouse : « Arriverons tel jour, à telle heure, suivi de la signature. » Jacques et la Doudou éclatent de rire. « Il sera surpris ! », s'esclaffe Jacques. « Il verra qu'aux Marquises on n'arrive pas tel jour à telle heure. On arrive quand on peut ! »

On est alors en mars 1978. Il y a presque quatre mois que le dernier album de Jacques Brel, qui a motivé la démarche de l'éditeur, est sorti. Le 8 avril prochain, Jacques aura quarante-neuf ans et, ce jour-là, il signera un bail à vie pour le terrain où il veut faire bâtir sa maison. André Philippe et sa femme sont attendus par le vol du 13 mars, lequel, rappelle Maddly, allait être reporté au lendemain et son arrivée retardée de deux heures. « Un jour de travail sur sept, c'est le programme que Jacques a prévu[178]. » Une journée, une seule, où, pour la première et unique fois de sa vie, l'auteur-compositeur déterminera les chansons qui, d'après lui, méritent le plus d'être publiées noir sur blanc, dépouillées de leur musique et de l'interprétation. « Calme et tranquille, dans son petit bureau marquisien, il va rayer certaines chansons » de la liste préétablie par l'éditeur. Le reste du temps se passera en balades sur les pistes d'Hiva Oa, en Jeep, et dans les airs à survoler l'archipel, avec le *Jojo*. Pas de quoi regretter le déplacement !

Selon le style des peintres, Lucien-Philippe Moretti[179] qui travaille en noir et blanc et Daniel Sciora en couleurs, dont Jacques découvre les créations en photos, il leur attribue lui-même les chansons à illustrer. Et Maddly de préciser : « Il promet de venir les soutenir à l'atelier quand nous passerons par Paris, mais la Camarde lui avait fixé un autre rendez-vous. » Jacques Brel, en effet, ne verra jamais cette splendide réalisation, qui paraîtra en 1979 ; en revanche, il aura le temps — comme un malicieux plaisir qu'il s'est offert — d'en découvrir la préface spécialement écrite par Georges Brassens.

C'est la condition *sine qua non* qu'il a imposée à l'éditeur à la fin de son séjour : une préface de Brassens ! Rien d'insurmontable cependant pour André Philippe, qui connaît déjà le bon Georges et sait que les deux hommes sont des amis de vingt-cinq ans, depuis leurs débuts communs en 1953 chez Canetti ; mais quand même… Car le Grand Jacques ne peut ignorer combien Brassens a « horreur » d'écrire des préfaces : « Si l'enfer existe, dira un jour celui-ci, on doit y être condamné à faire des préfaces ! » Ultime épreuve infligée à l'éditeur

pour juger jusqu'au bout de l'élégance de ses intentions ? Ou petite revanche, pas bien méchante, sur celui qui un jour, aux Trois Baudets, l'avait affublé du surnom pas très charitable mais bien trop catholique d'« abbé Brel » ? Quoi qu'il en soit, voici ce qu'écrira Georges Brassens au printemps 1978, la métaphore liquide coulant de sa plume, sur son ami parti dans les îles[180] :

« C'est à Montmartre, au théâtre des Trois Baudets, sous l'aile de Jacques Canetti, avec une moustache, avec une guitare, avec un trac épouvantable, que Jacques Brel a fait ses premiers pas, comme à peu près tout le monde à cette époque.

« Comme à peu près tout le monde à cette époque, il ne nourrissait qu'une seule ambition d'auteur-compositeur et souhaitait rencontrer des interprètes susceptibles d'inscrire ses chansons à leur répertoire.

« Les chanteurs en renom se faisant tirer l'oreille — eux qui quelques années plus tard allaient se disputer ses compositions —, il décida de monter lui-même sur la scène et de se jeter à l'eau.

« Comme à peu près tout le monde à cette époque, il connut des moments difficiles et manqua souvent se noyer, car le public boudait un peu cet artiste qui devait devenir le meilleur interprète de sa génération.

« Heureusement pour lui, dans les coulisses, Jacques Canetti, son directeur, et nous autres, ses camarades, applaudissions à tout rompre, totalement convaincus qu'il était promis au plus éclatant des succès.

« Il lui fallut longtemps nager dans l'indifférence générale avant de trouver son public. Il lui fallut raser sa petite moustache et déposer cette guitare qu'il maniait pourtant avec maestria pour que tout se décidât et qu'il fût enfin reconnu comme "le Grand Jacques" dont personne ne pourrait plus se passer.

« D'à partir de *Quand on n'a que l'amour*, chacune de ses compositions devait connaître la ferveur populaire et, maintenant que leur interprète a cessé de paraître en scène où il se révélait extraordinaire, on s'aperçoit que ces chansons ne souffrent pas à se défendre toutes seules, qu'elles ont une valeur intrinsèque et qu'elles vont rester comme un joyau dans la chanson populaire des années 1950.

« On aura cependant à cœur de lire les chansons qui vont suivre avec l'accent de Jacques, sa façon de découper la phrase, sa respiration. Comme on relit la trilogie de Pagnol, avec les voix de Raimu, de Charpin et des autres.

« Ce Flamand — car c'en est un —, avec ses couleurs agressives, ses passions, ses outrances, son goût des mets et des bières fortes, est venu, comme il est de coutume chez les Belges, enrichir le patrimoine français. »

Ensemble, en ce mois de mars 1978, Jacques Brel et André Philippe arrêteront le choix définitif des textes : cent vingt-quatre exactement — sur plus de cent quatre-vingts chansons enregistrées — dont tous ceux composant le nouvel album. Parmi les textes récents non retenus, *La Cathédrale*, pourtant d'une tout autre tenue que *Les F…* ou *Le Lion*, brille par son absence. Avec cette chanson, sorte de journal de bord de son voyage au bout de la vie, d'Anvers à Hiva Oa, le Grand Jacques s'amuse « à rêver une église "débondieurisée" qu'il pourrait gréer en voilier et traîner à travers prés "jusqu'où vient fleurir la mer"[181] ». Et c'est du Brel de la plus belle eau, du Brel pur jus : « Prenez une cathédrale / Et offrez-lui quelques mâts / Un beaupré, de vastes cales / Des haubans et halebas… »

Sa cathédrale ? L'*Askoy*, évidemment… dont il s'était débarrassé, comme on se délivre d'objets devenus inutiles et, surtout, trop chargés de souvenirs pénibles, quinze mois plus tôt, à la fin de l'année 1976.

13
LE VOILIER DE JACQUES

« Un voilier “dévoilé” / Est à vendre aux îles Marquises / La nuit, le ciel est étoilé / Le jour, tendre est la brise[182]… » Étonnante histoire, au demeurant, que celle de cette cathédrale « haute en ciel et large au ventre, de clinfoc et de grand-voiles », qui vaut bien qu'on s'y attarde un peu. Le temps d'une pause marine, comme un volet supplémentaire du triptyque aussi « hénaurme » qu'exceptionnel de *Jean de Bruges*…

Automne 1976, Punaauia (Tahiti) : après avoir revalidé sa licence de pilote et s'être mis en quête d'un appareil, Jacques Brel a jeté son dévolu sur un bimoteur qu'il va acheter au nom de Maddly Bamy. L'air après la mer, tout en ayant choisi sa terre… À Paul-Robert Thomas, le copain toubib, qui l'interroge sur le sort de son bateau, maintenant qu'il s'est tourné vers l'avion, l'ancien navigateur parti pour faire le tour du monde répond : « Je vais le vendre dès que j'aurai changé un guindeau que j'ai commandé chez Sin Tung Hing, le concessionnaire de Papeete. Ce ne sera pas facile de le vendre aux Marquises, mais je ne me sens pas trop le courage de le rapatrier ici pour le moment. De toute façon, je ne le vendrai qu'à un homme qui aime la mer, à un vrai marin… »

En fait, tout va aller très vite, beaucoup plus vite que Jacques ne l'imagine alors. Et c'est non pas à un homme mais à un couple qu'il vendra l'*Askoy*, une fois de retour dans son île, quelques semaines seulement après cette conversation. De jeunes mariés américains, Lee Adamson et Kathy Cleveland, arrivés depuis peu à Hiva Oa sur un navire qui les avait embarqués comme coéquipiers à Panamá. L'histoire veut qu'il les ait jugés sympathiques au point de leur céder son voilier pour le tiers de son prix d'achat, à peine trois ans plus tôt. « Jacques l'a vendu à un prix symbolique, confirmera Maddly en 2008, parce qu'il voulait donner la possibilité de parcourir le monde à deux jeunes tentés par l'aventure. »

C'est sans doute la réalité mais c'est aussi une façon, pour lui, de solder un pan de son passé. Car le rêve du marin en partance, du capitaine en quête d'île au trésor, ce rêve d'enfance est désormais accompli, et l'*Askoy* qui patiente depuis un an en baie de Tahauku n'est plus synonyme pour lui que de contraintes, d'entretien fastidieux mais aussi de rappels douloureux au plan physique. « En bateau, résumera-t-il, il faut être heureux pour partir. Autrement, il devient un château hanté de mille bruits désagréables et lancinants, et longs. Plus humide que les prisons, on vit alors dans une soupe infecte et collante,

navrante. Un bateau n'est pas grand, il devient minuscule. Il n'est pas fatigant, il devient harassant, c'est le bagne[183]. »

Il faut se remettre dans le contexte de leur traversée du Pacifique, où Jacques et Maddly forment un couple de marins pour le moins improbable : elle, certes animée d'un rare dynamisme mais sans grande expérience ; lui, opéré d'un cancer il y a moins d'un an, dont on a ouvert la poitrine, scié les côtes et retiré partiellement un poumon. « Jacques n'avait pas retrouvé toutes ses forces et d'ailleurs il ne les retrouvera jamais tout à fait et je devais constamment avoir un œil sur lui. Quel destin était le mien pour être là, à couver des yeux un des hommes les plus extraordinaires de notre siècle[184] ? » Se lancer dans une telle équipée, rien qu'à deux, sur un voilier trop lourd à manier — à titre comparatif, le *Pen-Duick VI* avec lequel Éric Tabarly remporta en 1976 sa seconde Transat en solitaire pesait seulement dix-sept tonnes, contre quarante-deux pour l'*Askoy* pourtant moins long de quatre mètres et demi —, relève déjà de l'exploit. Le chanteur semblait l'avoir pressenti dès 1968 : « Il y a deux sortes de gens / Il y a les vivants / Et ceux qui sont en mer[185]… » Mais aller jusqu'au bout, cela tient du miracle. La tâche est trop éprouvante, les souffrances de Jacques trop évidentes. « Ce bateau t'use plus que je ne peux le supporter[186] », lui souffle sa compagne en arrivant aux Marquises.

« Nous avons eu la vision d'un couple harassé, pâle comme la mort, les yeux cernés, se rappelle Prisca Parrish à l'accostage de l'*Askoy*, donnant l'impression d'être dégoûté à vie du bateau et des traversées. Jacques semble souffrir. Il parle d'une voix d'outre-tombe, calme et sourde. » Il faut rappeler que Jacques et Maddly, en choisissant la ligne droite, sont passés à côté des alizés et tombés dans ce qu'on nomme le pot au noir, en jargon de navigation. Vic et Prisca, eux, n'ont eu besoin que de quarante-deux jours, dix-sept de moins que leurs amis, pour relier Panamá à Hiva Oa. En cours de traversée, Brel leur a d'ailleurs confié par radio qu'il ne supportait plus le bateau : « Tout est lourd, démesuré. […] J'en peux plus. Vivement la terre[187] ! »

Rien d'étonnant, dans ces conditions, que le voyage s'arrête là. Bientôt, ayant constaté que sa célébrité n'avait pas atteint ces rivages et succombé à la fois au charme de l'endroit, Jacques annoncera à Vic que « le bateau, c'est fini. La Doudou et moi, on est tombés d'accord. Je vais peut-être acheter quelque chose dans le coin ». Et comme le poète voit plus loin que l'horizon, il se trouve une justification : « Le bateau, ça rend con ! T'as le cerveau qui s'atrophie à force de te demander d'où vient le vent. » Ce sera l'une des dernières phrases de Jacques Brel dont se souviendra Prisca, car Vic et elle lèveront l'ancre comme prévu quelques jours plus tard. Le tour du monde à deux voiliers voguant plus ou moins de conserve depuis onze mois, à partir

des Canaries, prendra fin dans cette petite baie des Marquises où mouillent alors quatre ou cinq autres bateaux. Le *Kalais* poursuivra sa route, l'*Askoy* restera ancré sur place, sans bouger ou presque, un an de plus. Et jamais plus ces quatre-là ne se retrouveront.

Étonnante histoire, disions-nous, que celle de ce yawl[188] lancé en mer le 19 mars 1960 par son constructeur, Hugo Van Kuyck, un architecte belge bien connu, grand yachtman et président du Royal Yacht Club de Belgique. Ainsi appelé en référence à une île norvégienne, mais second du nom[189] (d'où le chiffre *II*, supprimé ensuite par Brel, au risque d'attirer sur lui et ses passagers les foudres de la malédiction, à en croire la superstition selon laquelle on ne touche pas impunément au nom d'un bateau), l'*Askoy II* deviendra la propriété du chanteur en mars 1974.

Fin janvier, le temps de trouver le voilier qu'il souhaite, Jacques Brel s'est installé momentanément chez son épouse, à Bruxelles… tout en entretenant depuis 1970 une liaison avec une certaine Monique qui vit à Menton, et depuis 1972 avec Maddly à Paris. « À ce moment-là, confiera celle-ci à Prisca[190], Jacques était très occupé… plein de femmes partout, plus Miche et sa famille ! Moi, j'arrivais là-dedans comme un cheveu sur la soupe. Il a fallu du temps pour qu'il puisse m'accorder une petite place. […] Je savais, je l'ai su tout de suite, que c'était l'homme de ma vie. Il fallait simplement que je le lui fasse comprendre. » De retour de sa croisière de formation sur le *Korrig*, Brel n'a qu'une idée en tête : effectuer un tour du monde de cinq ans sur son propre voilier, et c'est à sa fille France, semble-t-il, qu'il propose en premier de l'accompagner : « Ce sera ton bateau[191] ! », promet-il. Et à Miche, en apercevant l'*Askoy* pour la première fois, le 28 février, sur les quais d'Anvers, après la publication d'une annonce de vente, il proclame résolument : « Si c'est celui-là, je l'achète ! » Long de dix-huit mètres et large de cinq, c'est un deux-mâts en acier dont le plus haut s'élève à vingt-deux mètres.

Un déjeuner s'ensuit le jour même avec Hugo Van Kuyck, vieux loup de mer, et le courant passe aussitôt entre eux. « Ces deux personnages d'envergure se reconnurent l'un dans l'autre au fil de la conversation. Ils évaluèrent avec plaisir l'importance que l'un et l'autre accordaient à la réalisation de leurs rêves[192]. » Ce soir-là, Brel place une photo du bateau dans la chambre de sa fille France, alors âgée de vingt ans : « C'est lui ! », écrit-il dessus, enthousiaste. « Je t'embrasse », ajoute-t-il en signant « Ton Vieux » et en précisant que « les plans sont au salon ».

Quelques jours plus tard, France se déplace à son tour jusqu'à Anvers pour le découvrir. La coque peinte en noir, l'intérieur tout aussi sombre, aménagé en bois de teck mais rehaussé de cuivre, il

comprend plusieurs cabines, une salle d'eau et un vaste carré central jouxtant la cuisine. « J'étais seule. Notre premier face à face me laisse un souvenir émouvant… J'avais bien suivi l'itinéraire conseillé par mon père pour trouver sans trop de difficultés le Yachting Club d'Anvers, où je m'étais donné rendez-vous avec l'*Askoy*. C'est lui qui s'imposa à moi. Il trônait derrière des hangars, démâté, en cale sèche au sommet de son échafaudage, l'étrave narguant Anvers que l'on devinait derrière les brumes de l'Escaut. Timide et subjuguée, je contournai à pas lents sa coque majestueuse. La force évidente d'un destin à partager me fit frissonner d'émotion. Et le temps s'arrêta[193]. »

Un destin à partager… seule à bord avec son père, pensait-elle alors. Du moins jusqu'aux Canaries, où il était prévu que Miche vienne les rejoindre à la Toussaint prochaine. À l'image de son copain Vic naviguant jusqu'alors seulement avec sa fille, Jacques avait en effet souhaité que France le suive dans cette aventure, quitte à lui faire abandonner ses études d'assistante sociale. Les autres femmes de sa vie, Miche, Monique et Maddly, les rejoindraient à tour de rôle dans les ports où le père et la fille feraient escale… Comme s'il lui était impossible de choisir entre elles, du moins entre les deux dernières, car Miche est désormais plus une amie fidèle qu'une amante intermittente. Dilemme d'un homme sincère et peut-être un peu lâche avec les femmes, écartelé entre plusieurs amours, qui n'a jamais su vraiment y faire avec la gent féminine mais qui se sent, écrit-il à Monique, « enfin libre d'aimer, pour la première fois ». En tout état de cause, Jacques semblait bien n'avoir d'autre intention, au moment d'acheter le voilier (pour la suite, qui vivra verra !), que d'entamer son tour du monde en la seule compagnie de France, outre quelques équipiers pour les aider à la manœuvre.

C'est donc avec la surprise qu'on imagine, cinq mois plus tard, qu'à l'heure d'appareiller avec deux matelots — un Hollandais, Lucien, et un Suisse, Conan[194] — France découvrait Maddly à bord de l'*Askoy*. Pour celle-ci, cependant, tout était clair et planifié de longue date avec Jacques : « Il parlait de voyage, il parlait de partir. Pour s'y préparer, il avait fait la traversée de l'Atlantique sur un bateau-école. Maintenant, il se cherchait un bateau. Cela se précisait. Alors, un jour, il mit longtemps, longtemps pour me dire : "Viens un peu par là. Assieds-toi. Je vais partir par là", dit-il, me montrant l'emplacement de la Méditerranée sur la carte du monde qu'il avait dessinée sur l'envers du papier argent de son paquet de cigarettes. "Puis Gibraltar, les Canaries, l'Amérique du Sud, le cap Horn, l'île de Pâques, le Pacifique, Tahiti, les Fidji, les Seychelles, la mer Rouge, le canal de Suez et de nouveau la Méditerranée." Il marqua un temps. "Est-ce que tu veux le faire avec moi ?" » Et, devant l'enthousiasme de Maddly : «

Alors voilà, ça va durer cinq ans, cette affaire-là. J'ai fait mes calculs, après je n'aurai plus un sou. Ça ne te fait pas peur ? » Maddly : « Non, on trouvera toujours un bol de soupe. » Et Jacques, qu'on imagine excité comme un enfant rêveur : « On aura repéré un coin et, si tu veux bien encore de moi, on ira y vivre. Je chanterai avec ma guitare et toi tu danseras et on fera la manche. Tu veux bien[195] ? »

La version d'Alice Pasquier, la veuve de Jojo (aujourd'hui disparue, elle aussi), diffère du tout au tout. C'est à Marc Robine, et à lui seul[196], qu'elle accepta de livrer ce témoignage : « Maddly est arrivée un jour, avec tous ses bagages, et elle a dit [à Jacques] : "Voilà, je pars avec toi." Elle m'en avait déjà parlé. Elle m'avait dit qu'elle partait avec lui pour cinq ans, et qu'elle avait déjà loué son appartement. Elle s'est installée carrément, et Jacques n'a rien pu dire. Il ne voulait pas partir avec elle, mais il ne savait pas discuter avec les femmes. France aussi a été mise devant le fait accompli, et elle était très étonnée. D'autant que Maddly disait : "M^me^ Brel peut venir si elle veut, mais moi je reste là." En fait, Jacques était très embêté. D'autant qu'il avait proposé à Monique de partir avec lui. Ils s'adoraient, tous les deux ; et puis le beau rêve s'est écroulé lorsque Maddly est partie avec Jacques. Je me souviens encore du jour où Monique est arrivée à la maison, en pleine dépression […], au point que je l'ai gardée un an à la maison, le temps qu'elle se remette un peu. »

C'est justement chez les Pasquier à Paris, au chevet de son ami, que se rend Jacques Brel, une dizaine de jours avant de lever l'ancre, le 24 juillet 1974, au port d'Anvers. Georges Pasquier — qui était encore venu découvrir l'*Askoy*, au printemps, flottant sur l'Escaut (« Il nous avait fait rire aux larmes », confiera Maddly) — souffre en effet d'un cancer des glandes depuis l'automne 1969, quelques mois seulement après *L'Homme de la Mancha* ; comme si le consciencieux Jojo, toujours auprès de Jacques en coulisses jusqu'à ces ultimes représentations, avait attendu qu'il n'ait plus besoin de lui au plan professionnel. « C'est arrivé tout d'un coup, expliquera Alice Pasquier. Tout le monde a été surpris, tant mon mari était solide. Il n'avait jamais eu un rhume et il fumait moins que Jacques. » Ce jour-là, pourtant, Brel est quelque peu rassuré par l'état de santé de son ami : « Jojo me semble aller nettement mieux, écrit-il à Monique. Vu le toubib, assez optimiste. J'avoue que je respire… »

Il est loin de se douter de la suite : la mort soudaine de Jojo, le 1^er^ septembre, un mois et demi seulement après cette dernière rencontre. Jacques apprend la nouvelle avec stupeur le lendemain, par un coup de fil passé à Alice depuis le port d'Horta sur l'île Faial, aux Açores, où l'*Askoy* a mouillé le matin même. Aussi meurtri qu'incrédule, il prend aussitôt une navette pour la péninsule Ibérique

et Lisbonne, d'où il rejoint Paris où Jojo vient de mourir. Le 7 septembre, il assiste aux funérailles à Saint-Cast-le-Guildo, dans les Côtes-du-Nord, en compagnie de Charley Marouani. Là, Jacques qui, depuis quelque temps, est en proie à des maux de tête persistants et se sent toujours fatigué, lâche à Laetitia, la sœur d'Alice : « Le prochain, ce sera moi ! » Puis, avant de regagner Faial, où patientent France et Maddly, il rejoint Monique à Menton, le 9 septembre, le jour même où, en Belgique, se marie sa fille Chantal…

L'appartement que Monique occupait, Jacques en avait fait l'acquisition spécialement pour elle. Généreux par nature, il était coutumier du fait. À Sylvie, sa compagne précédente depuis 1961, il avait laissé son logement parisien de la rue Dareau et offert la petite villa qu'il avait achetée à Roquebrune, près de Menton (où Charley Marouani possédait aussi un appartement), et qui constituait leur repaire en bord de mer. C'est là, dès 1963, qu'il s'était initié à la voile, sur un deux-mâts de quinze mètres, l'*Albena*, acquis en copropriété avec un pilote d'Air France, Max, alors mari de Monique… dont Sylvie était la meilleure amie, ayant été l'une et l'autre hôtesses de l'air. Et c'est lors d'une croisière commune durant l'été 1969, comme dans une tragédie grecque, que tout se noua et se dénoua : Sylvie fut bientôt remplacée par Monique dans la vie de Jacques, après que la seconde eut décidé de quitter Max… Elle le rejoignit en mars 1970 à Genève, à la fin d'un stage de formation au métier de pilote auquel il s'était inscrit en octobre précédent ; un stage réparti sur six mois, mais comportant dix semaines de présence continue indispensable, qui permit à Brel de sympathiser avec son instructeur vaudois Jean Liardon et lui valut la délivrance, le 17 avril, d'une licence IFR de vol aux instruments.

Il acheta alors son premier bimoteur, un Beechcraft Barn B55, mais déjà son quatrième avion en l'espace de six ans. Le premier était un Gardan GY-80 Horizon (immatriculé F-BLPG) acquis d'occasion en octobre 1964 au nom de Charley Marouani — « pour une raison fort simple, expliqua le chanteur, c'est qu'un Belge n'a pas le droit de faire immatriculer son avion en France ». Le deuxième, en 1967, était encore un Gardan, à nouveau d'occasion mais enregistré cette fois à son nom. Quant au troisième, acheté en novembre 1969 à Issoire chez le constructeur, c'était un monomoteur flambant neuf identique à celui avec lequel Hrissa Pélissier[197] avait effectué la traversée de l'Atlantique Sud, un splendide Wassmer WA-40 Super 4 aux ailes de bois et de toile prévu pour quatre passagers. Pour Jacques Raynaud, le patron de l'hôtel où Brel séjourna quelques semaines en compagnie de Jojo, le temps de se familiariser en vol avec cet appareil, Jacques « était un gars simple et généreux, pas un rouleur de manivelles ». Dans

l'intervalle, le lieu d'attache principal de ses différents avions restait l'aéroport de Cannes-Mandelieu, près de Menton… dont le port abritait son voilier l'*Albena*.

Mais on l'attend aux Açores. Et c'est à l'aéroport de Nice où Monique conduit Jacques, à la mi-septembre 1974, que les amants de Menton se quittent à jamais, sans le savoir. « Et puis infiniment / Comme deux corps qui prient / Infiniment lentement / Ces deux corps se séparent… » À Hiva Oa, deux ans et demi plus tard, pensera-t-il à cette séparation au moment d'écrire *Orly* ? « Et puis ils se reprennent / […] Se tiennent par les yeux / […] Et puis en reculant / […] Il consomme l'adieu[198]… » À l'écoute de cette merveilleuse chanson d'amour, l'une des plus belles assurément du patrimoine francophone, on croit bien revivre cette histoire, d'autant plus déchirante avec le recul que, dans l'esprit de Jacques, il s'agissait alors d'un simple au revoir. « Bien sûr, je vais revenir, écrit-il encore à Monique quelques jours plus tard, le 18 septembre. Je ne sais ni quand ni où. C'est ce que je cherche à présent… Ne t'y trompe pas, je suis près de toi. » Ces deux-là s'adoraient, disait Alice qui les connaissait fort bien, l'un et l'autre, pour avoir vécu, aux côtés de Jojo, dans l'ombre permanente du Grand Jacques. Oui, dans sa maison d'Atuona, en écrivant son chef-d'œuvre, Brel a dû se rejouer cent fois cette grande scène des adieux avortés, non voulus et cependant irrémédiables. « Et je les sais qui parlent / Il doit lui dire je t'aime / Elle doit lui dire je t'aime… » C'est triste, mais à Nice comme à Orly, le dimanche, « avec ou sans Bécaud », la vie ne fait pas de cadeau.

Arrivé aux Açores, avant de reprendre la mer pour Madère puis les Canaries, Jacques invite Jean Liardon, son nouvel ami suisse qui l'a formé sur un bimoteur à réaction, à naviguer quelques jours à bord de l'*Askoy*. Mais, une fois parvenu à destination avec son propre avion, Liardon devra oublier la croisière promise pour passer le plus clair de son séjour avec Brel dans les airs. Les deux hommes reviennent de leurs vols « excités comme des gamins », se rappelle Prisca Parrish. Car Vic, sa fille et Prisca sont également arrivés à Faial, le 16 septembre, en provenance des Caraïbes, sur le *Kalais*. Jacques et Vic en effet ont convenu de se retrouver ici, en septembre, sans que Prisca, la nouvelle compagne de l'ancien industriel belge, sache encore qui était ce fameux copain qu'ils allaient rejoindre pour naviguer de conserve. Vic a voulu lui réserver la surprise et c'est donc à Horta que ce témoin essentiel du périple maritime de Jacques Brel fait sa connaissance : « C'est tout de même un peu dingue, observera-t-elle[199], de traverser tout l'Atlantique pour retrouver un copain, non ? »

À l'escale suivante, à Madère, France prend l'avion pour Bruxelles, juste le temps de passer ses examens d'assistante sociale… et d'aller voir à Paris Alice Pasquier, la veuve de Jojo, à la demande de Jacques qui souhaite l'inviter sur l'*Askoy* pour l'aider à se remettre de son deuil. Chez elle, France lui confie son embarras devant la présence de Maddly à bord, alors que Miche — qui l'ignore encore — y est attendue à la Toussaint pour quelques semaines de vacances. Informé à son tour par Alice, Charley Marouani pique une colère au téléphone : « Je vais télégraphier à Jacques, lui dit-il, qu'il foute Maddly dehors pour que Miche puisse venir[200] ! »

Quel tour aurait pris le destin ? On ne le saura jamais, car Charley n'aura pas le temps d'envoyer ce télégramme ; les circonstances vont le prendre de court. Le 19 octobre, Alice Pasquier atterrit à Santa Cruz de Ténériffe, où l'*Askoy* vient de jeter l'ancre. Ce jour-là, de plus en plus fatigué, Jacques Brel a décidé de faire une pause, en compagnie de Maddly, là où l'air est aussi vif que raréfié, dans un hôtel situé sur les pentes du mont Teide, le volcan qui culmine à 3 700 mètres d'altitude. C'est donc France qui accueille Alice à l'aéroport, surprise par l'absence de Jacques mais rassurée d'emblée par sa fille. « Elle m'a dit : "Ne t'inquiète pas, il est là. Il est seulement très fatigué, alors il est monté au Teide, se reposer un peu, avec Maddly. Ce soir, on dort sur le bateau et on ira les rejoindre dès demain." Le lendemain, France a loué une voiture, et nous sommes montées… À notre arrivée, ç'a été une vraie fête. Jacques était très gai, il voulait me faire oublier[201]… »

La « malédiction » de l'*Askoy* frappera le jour même : durant la descente vers la côte, dans l'après-midi, Brel ressent subitement une douleur intense qui lui tire un hurlement. « Je remarquai sa main, cramponnée à l'endroit du cœur, précisera Maddly. Le déchirement atroce qu'il ressentait là faisait croire à une crise cardiaque. Pénible, ma respiration ne valait guère mieux que la sienne[202]… » Tout le côté gauche le fait terriblement souffrir, le bras, la cage thoracique et surtout le cœur, en effet, comme en témoignera Alice : « Cela ressemblait beaucoup à un infarctus, Jacques suffoquait… France a tout de suite arrêté la voiture et nous avons essayé de le faire sortir ; mais il ne voulait pas descendre. Nous, on voulait l'étendre, pour qu'il reprenne sa respiration ; lui, au contraire, il voulait marcher, rester debout… Finalement, nous l'avons fait s'allonger sur un petit talus qui longeait la route. Il disait qu'il avait soif, mais on n'avait pas une goutte d'eau. Et il n'était pas question d'espérer en trouver car, là-bas, c'est le désert… Jacques a dû rester un quart d'heure, vingt minutes, étendu sur le bord de la route ; puis il a dit qu'il se sentait un peu mieux et qu'il souffrait moins… Alors on est remontés en voiture et

nous sommes repartis[203]. »

À l'hôpital de Santa Cruz, où il est placé sous morphine, on a tôt fait d'écarter le risque d'infarctus, mais le pronostic reste flou entre tuberculose, pneumonie et cancer… Au bout de trois ou quatre jours d'hospitalisation et une espèce d'évasion organisée par ses amis, se défiant des médecins locaux, Jacques retrouve ses esprits après une nuit passée sur l'*Askoy* et décide, d'un commun accord avec Alice, France et Maddly, de regagner l'Europe pour y subir des examens approfondis. Il choisit de se mettre entre les mains des médecins suisses : « Ce sont les meilleurs, dit-il, et puis j'ai de bons copains là-bas… » Il songe évidemment à Jean Liardon.

Prévenu par Alice, le fidèle Charley Marouani l'attend à son arrivée à l'aéroport de Genève-Cointrin. Il a affrété une ambulance pour le conduire aussitôt dans une clinique privée. Puis, Liardon faisant jouer ses relations, Jacques est admis à l'hôpital cantonal, où le résultat des examens ne laisse place à aucun doute. « Il s'agit d'une tumeur cancéreuse, localisée dans le lobe supérieur du poumon gauche, tout près de l'arrivée de la bronche. » Seul traitement possible : l'opération chirurgicale. « Jacques n'a pas cillé, se souvient Charley : "Très bien. Ce n'est pas encore ça qui va me démolir." Mais sans doute qu'au tréfonds de lui il se disait que son corps avait fini par réagir à toutes ses nuits blanches, à l'alcool et aux quatre paquets de cigarettes journaliers[204]. »

On connaît la suite, du Plat Pays aux Marquises, via les Canaries. Mais, avant d'être opéré le 16 novembre, Jacques effectue un rapide aller-retour entre Bruxelles et Ténériffe : il laisse l'*Askoy* à la garde de France, au port de Santa Cruz, sachant que Vic et Prisca sont là en cas de besoin. Ensemble, ils le déplaceront d'ailleurs à Puerto Rico, sur la côte sud de la Grande Canarie, où Brel les retrouvera en décembre pour continuer bientôt le voyage jusqu'aux Antilles, comme si rien ne s'était passé entre-temps. Sauf qu'à Bruxelles Miche a découvert la présence de Maddly (qu'elle et ses filles, Chantal et Isabelle, appellent « l'infirmière ») aux côtés de son mari… et que son projet de vacances sur l'*Askoy* appartient désormais, et définitivement, au passé. « Cinq semaines après l'opération, nous prenions la mer, racontera le Grand Jacques[205]. J'étais encore tout à fait infirme. […] Mon bras gauche ne fonctionnait pratiquement pas. Chaque mouvement me rappelait que j'étais handicapé et que ma carcasse ne répondait plus à tous mes appels. »

Quant à France, ce voyage la marquera pour la vie. « Dire que l'*Askoy* et moi avons vécu et partagé de grands moments me semble dérisoire quand je repense aux réalités exceptionnelles que nous avons affrontées[206]. Jamais je n'oublierai cette merveilleuse traversée étoilée que nous fîmes, presque en solitaires, bercés par les accords du

Schéhérazade de Rimski-Korsakov. […] J'avais vingt ans, ce voyage en bateau, c'était génial. Mais quel service militaire[207] ! […] Et puis nos destins nous ont séparés sans nous épargner[208]. »

Décembre 1976, Atuona : à son retour de Tahiti, dégoûté par le bateau, devenu synonyme de souffrance morale — il lui rappelle trop de malheurs : la séparation de fait avec Monique, la mort de Jojo, la découverte de son cancer, la trahison supposée d'Antoine, la rupture avec France… — , Jacques cède sans regrets sa cathédrale de voiles à ce jeune couple d'Américains, Lee Adamson et Kathy Cleveland, visiblement fort épris et amoureux de la mer.

Un bateau ne sait rien
Rien qu'attendre en silence
Le jour où son maître revient
Il a le temps
Il se balance
Au gré du vent[209]…

Est-ce le mauvais œil de l'*Askoy* ? Toujours est-il que leur périple océanien, achevé sur l'île d'Hawaï, se soldera par un divorce. Vendu (après la mort de Brel) à un marchand de surfs d'Hawaï, Harlow Daugherty, le bateau passe ensuite entre les mains d'un Allemand, Helmut R., qui sera arrêté aux îles Fidji pour trafic de drogue ! Placé sous séquestre par la justice, l'*Askoy* est « oublié » un certain temps au port de Suva, avant d'être mis en vente publique. Il sera adjugé, un an plus tard, dans un triste état, avec un mètre d'eau à l'intérieur, à un journaliste néo-zélandais spécialiste des questions maritimes, Lindsay Wright, qui va se risquer à regagner son pays, seul à bord… Mais, à l'approche des côtes de Nouvelle-Zélande (où il souhaite le faire restaurer au chantier naval de Waitara), il essuie une terrible tempête qui scellera le sort de l'*Askoy* : on se croirait projeté dans *L'Ouragan*, de *Jean de Bruges* ! L'une des trois histoires extraordinaires (avec *La Baleine* et *La Sirène*) écrites par Brel sur une musique de François Rauber[210].

L'ensemble, qui fait plus de treize minutes, constituait un « poème symphonique » récité d'une façon délibérément emphatique jusqu'au crescendo final. Recherché désespérément par tous les amateurs, c'est un document exceptionnel qui n'avait jamais été réédité[211] depuis sa sortie en 1963 sur un 25 cm Barclay non commercialisé et à tirage limité : un disque, *Jacques Brel chante la Belgique*, conçu par la municipalité de Bruxelles pour être offert exclusivement à deux cents bourgmestres du pays réunis en congrès (et dont le premier intéressé demanda cinq cents exemplaires pour les offrir de son côté). « À moi,

à moi, Jean de Bruges / Grand quartier-maître sur “la Coquette” / Trente ans de mer et de tempêtes… »

> *Alors est arrivée plus haute qu’un nuage*
> *Et plus noire qu’un péché, plus longue qu’un voyage*
> *Une vague bâtie et de roc et d’acier*
> *[…] La tête dans le ciel et les pieds dans l’enfer*
> *Et puis, en retombant, la vague a tout brisé*[212]

Pris dans la tourmente, Lindsay Wright ne peut éviter le naufrage et l’*Askoy* s’échoue brutalement sur le sable de Bayly’s Beach. Nous sommes à ce moment-là en 1994. L’histoire du yawl de Jacques Brel aurait pu et dû s’achever là, définitivement abandonné aux éléments. C’était compter sans la volonté de deux Flamands, deux frères, Peter et Gustaf (dits Piet et Staf), fils du fabricant de voiles Johan Wittevrongel auquel Jacques s’était adressé en 1974, à Blankenberge, après l’achat de son bateau : « Quand j’ai demandé à ce client son nom et son adresse, afin de pouvoir lui envoyer un devis, se souvenait Johan[213] en l’an 2000, il m’a regardé, étonné : “Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis celui que tous les Flamands veulent tuer ! Mon nom est Jacques Brel.” » Un regrettable malentendu s’est instauré, on le sait, entre une partie de la communauté flamande et le chanteur depuis qu’il a écrit *Les Flamandes*, en 1959 ; et, malgré toutes les chansons où il célèbre la Flandre d’une façon ou d’une autre (*Marieke*, par exemple : « Le ciel flamand / Couleur des tours / De Bruges et Gand »), d’aucuns — qui n’ont rien compris au texte des *Flamandes* — ont la rancune tenace…

Au printemps 1974, les Wittevrongel, père et fils, sympathisent avec Brel et le revoient régulièrement : « Il s’asseyait sur le plancher pour bavarder avec mon père, se souvient Piet, pendant que celui-ci travaillait à ses voiles… Après plusieurs visites, mon père s’est cru permis de lui donner un avis : “L’*Askoy* est un beau bateau, mais il n’est pas pour toi. Beaucoup trop grand ! Beaucoup trop lourd ! Ou alors il faudrait que tu fasses des transformations.” Il n’a rien voulu entendre et il est parti ainsi. » En arrivant à Hiva Oa, fin 1975, sans doute fier en son for intérieur d’avoir accompli l’impossible, Jacques Brel s’empressa d’envoyer une carte postale à la famille Wittevrongel, ainsi libellée : « Vous voyez, j’avance ! » Le point d’exclamation est éloquent… Et il annonçait qu’il passerait les voir en janvier ou février 1976, ayant prévu de revenir à Bruxelles pour une deuxième visite de contrôle (la première ayant eu lieu en mai précédent, après sa rencontre avec les Perret aux Grenadines).

Quatorze ans durant, l’*Askoy* demeura échoué, pourrissant, sur

cette plage de Nouvelle-Zélande, jusqu'à ce que Piet et Staf, en mémoire du Grand Jacques, décident d'entamer une incroyable opération de sauvetage. « Nous sommes allés inspecter l'épave, expliquera Piet[214]. Il était clair que le bateau, dans son état, ne pouvait plus flotter : l'ancien propriétaire avait tenté de récupérer l'hélice et il avait percé un trou à l'arrière. » Créant une association (baptisée, par souci d'efficacité, d'un nom anglais : Brel aurait-il apprécié ?), *Save Askoy II*, les frères partent en quête de financements et c'est ainsi que, le 22 janvier 2008, l'épave est sauvée des eaux ! Ou, plutôt, extraite du sable où elle s'est enlisée. Le beau voilier de Jacques est méconnaissable : aucune partie en bois ne subsiste, il n'en reste plus qu'une coque rouillée. Mais ce n'est que le début d'une renaissance aussi fantastique qu'improbable : le 16 mai 2008, transporté sur un autre navire, l'*Askoy* retrouve le port d'Anvers d'où il était parti, barré par Brel, trente-quatre ans auparavant… Et, le dimanche 29 mai — séquence émotion —, Maddly y revient également… en compagnie de Kathy Cleveland[215], invitées toutes deux par Piet et Staf ! « Aux Marquises, nous avons dû nous en séparer, rappelait alors Maddly, mais il est toujours resté dans mon cœur. »

Le « Maritime Site d'Ostende » accueille ensuite l'épave, où sa restauration commence « dans le cadre d'une insertion sociale par des jeunes qui en profiteront pour apprendre leur métier », ainsi qu'avec des chômeurs de longue durée. Le but, précisait Piet Wittevrongel à la presse belge, « est de refaire l'extérieur du bateau et la cabine principale exactement comme ils étaient du temps de Brel. Nous disposons de tous les plans qui se trouvent au musée maritime d'Anvers. Mais, pour le reste, nous voulons y placer plus de cabines, pour permettre à plus de gens de voyager avec le bateau. L'idée est de respecter le souhait de Brel et de permettre, grâce à l'*Askoy* restauré, à des gens simples, des jeunes en difficulté, des adolescents moins valides, de naviguer et de réaliser un rêve ». Rêver un impossible rêve : nul doute, là, que le Grand Jacques eût applaudi sans réserve.

Déjà, les amateurs de marine à voile et/ou admirateurs d'un homme que les feux de la rampe n'ont jamais aveuglé, parce qu'il « voyait » plus loin que l'horizon, pouvaient patienter en admirant une belle et grande maquette du voilier de Jacques Brel au Royal Yacht Club d'Anvers… Et puis, en avril 2010, l'*Askoy* était transporté à Rupelmonde, sur la rive gauche de l'Escaut, pour une restauration en profondeur. Mais, contrairement aux espoirs des sauveteurs (« Maintenant que l'épave est en Belgique, nous pouvons entreprendre des démarches afin de la faire reconnaître comme "héritage flottant", ce qui nous permettrait d'obtenir quelques subsides »), la Région flamande allait refuser de considérer ce bateau, pourtant immatriculé

à Anvers, comme appartenant à son patrimoine flottant. Curieusement — le destin a de ces clins d'œil, parfois ! — , le ministre flamand à l'origine de cette décision se nommait Geert… Bourgeois. De quoi donner à un grand quotidien belge l'occasion de s'offrir un bon mot en titrant à la une : « Brel n'aimait pas les bourgeois… et vice versa. »

Conclusion : le coût des travaux, évalué à 800 000 euros, restait entièrement à la charge de l'association, laquelle pouvait heureusement compter sur la solidarité du monde de la voile, notamment de Bretagne, sur le concours d'anonymes séduits par le projet ainsi que sur des recettes propres grâce à l'organisation de soirées autour de l'histoire de l'*Askoy* et de concerts de soutien, par exemple. Il n'y avait plus qu'à le « sauver » pour de bon, comme on l'avait fait entre-temps avec le *Jojo*… Pas fous pour un sou, Piet et Staf ne manquèrent pas de le rappeler, à juste titre et non sans humour, sur le site de l'association[216] : « À titre d'anecdote révélatrice et encourageante, nous mentionnerons l'intervention bénévole de la firme française de construction aéronautique Dassault, qui a financé la restauration complète de l'avion (*Jojo*) de Jacques Brel, un Beechcraft, aujourd'hui abrité par le musée Jacques-Brel aux Marquises. Si une entreprise française sauve l'avion américain d'un chanteur belge, qu'attendent donc les entreprises belges pour se manifester ? »

L'utopie n'étant rien d'autre que ce qu'il nous reste à réaliser[217], quatre ans et demi après son rapatriement en fort piteux état sur le territoire belge, la restauration proprement dite de l'*Askoy* — effectuée à leurs heures perdues par les ouvriers de Nieuwe Scheldewerven, une société de construction navale de Rupelmonde — était achevée… Et le voilier de Jacques, annonçaient Piet et Staf à l'automne 2012, serait bientôt remis à l'eau ! Le temps, simplement, de fabriquer et de poser les voiles… Pour l'automne 2013 ou le printemps 2014, au plus tard. Dix ans après « Le droit de rêver », l'exposition organisée en 2003 à Bruxelles par la Fondation internationale Jacques-Brel[218]. C'est là, en effet, que les frères Wittevrongel apprirent par France Brel que l'épave de l'*Askoy* gisait sur une plage de Nouvelle-Zélande… Tout se tient, tout s'enchaîne… Et voilà le voilier de Jacques (qui a retrouvé son chiffre II, comme pour conjurer le mauvais sort qui semblait l'accompagner) prêt à reprendre la haute mer. L'histoire d'un impossible rêve !

De là à imaginer qu'un jour, filant toutes voiles dehors, l'*Askoy* mette à nouveau le cap sur les Marquises, il n'y a qu'un pas, ce n'est qu'une affaire de vents porteurs : « Hissez le petit pavois / Et faites chanter les voiles / Mais ne vous réveillez pas / Ne vous réveillez pas… » Maddly n'a pas oublié ce jour de juillet 1974, où ils levèrent l'ancre au port d'Anvers : « Jacques avait le trac, comme avant

d’entrer en scène. Moi, j’étais plus confiante… » J’en connais maintenant, là-bas, des amis du Grand Jacques, à qui cela ferait tout drôle de revoir ce long voilier noir, battant pavillon belge, entrer à nouveau en baie de Tahauku… Émotion garantie. Même avec un autre équipage, même avec de nouvelles voiles.

Des voiliers vogueront
Sur les vagues du Pacifique
Des voix, bientôt, rechanteront
Le ciel de la Belgique…
Ce seront d’autres voix
Et d’autres voiles blanches
La vie ne se joue qu’une fois
Les jeux sont faits
Pas de revanche
Seuls, des regrets…

Il ne faut pas aimer « bien » ou « un peu »
Et, à tout prendre,
Mieux vaut ne pas aimer du tout…
Il faut aimer de tout son cœur
Et, sans attendre,
Dire « Je t’aime » à ceux qu’on aime
Avant qu’ils ne soient loin de nous[219].

14
LE JEU DE LA CHANCE ET DU HASARD

Dans le faré de Punaauia, comme une loge donnant sur la scène silencieuse et apaisante du lagon, avec Moorea pour décor de fond, Jacques Brel et Paul-Robert Thomas conversaient de tout. De l'enfance et des adultes, de l'amour et de la mort, de l'Europe et des Marquises, de l'air du temps et du manque d'imprudence… De peinture et de littérature aussi, et puis de chanson, malgré la page tournée et l'indifférence affichée, de façon trop ostensible, d'ailleurs, pour être vraiment sincère.

On aurait cru le Grand Jacques imperméable à la nostalgie. Pourtant, c'était lui, souvent, qui lançait le sujet, se confiant comme jamais, avec une modestie non feinte. Sur l'origine de sa vocation, par exemple, dont il attribuait la responsabilité à Charles Trenet : « C'est lui qui m'a… entraîné dans la chanson. » Aux débuts du Fou chantant, rappelait-il à un PRT d'autant plus attentif qu'adolescent il s'était lui-même rêvé en chanteur, « il n'y avait que des chansons mièvres ou des chansonniers. Trenet est l'inventeur de la chanson moderne. Je n'ai été que son élève, sans avoir eu son talent. » Sur ses influences, il citait d'abord et avant tout Édith Piaf et sa voix déchirante : « J'ai beaucoup appris d'elle… Piaf, on ne doit pas l'écouter chanter, on doit la *voir* chanter. Ses gestes étaient bien plus denses que ses mots… C'est comme un Italien, on ne l'écoute pas : on le regarde parler ! » Le geste, ajoutait-il, est pour un chanteur « le complice naturel des mots : si le mot est ganté, il ne l'est jamais plus avec le geste. Comme le dit Léo Ferré, le mot n'est rien sans la voix qui le porte ».

Ferré, bien sûr. Et Brassens ! « Une fois, nous nous sommes trouvés tous les trois[220]. J'étais très impressionné… J'ai tiré sur ma clope comme jamais ! » Sur la chanson elle-même et les contraintes imposées par les médias et l'industrie du disque, il se montrait insatisfait ; un soir, pour illustrer sa démonstration, il a commencé par dire quelques extraits de son poème symphonique *Jean de Bruges* : « Tu vois, c'est réellement con, les règles du show-biz. Une chanson ne doit durer que trois minutes ! Pourquoi pas une demi-heure ? J'ai toujours rêvé de créer une grande fresque musicale. Finalement, *Don Quichotte* est un prolongement de *Jean de Bruges* : c'est dans le même esprit que j'ai adapté *L'Homme de la Mancha*. Seul Ferré, par son anarchie déclarée, a imposé des textes longs. Il les chante sur scène. Et le public en redemande. »

Sur sa carrière de chanteur (« Cela m'a fasciné au début. Trois cents galas par an. Une frénésie ! Je suis enthousiaste et naïf — il faut

une bonne dose de naïveté pour être enthousiaste, non ? »), il portait désormais un regard sans concessions : « J'ai l'impression de n'avoir été qu'un saltimbanque. Je faisais des acrobaties, jonglant avec les mots et les notes… » Sur le motif de ses adieux à la scène : « Disons que lorsque je me suis rendu compte que je devenais un marchand de confitures étiqueté "Jacques Brel", j'ai décidé d'arrêter. Et j'ai arrêté. Personne n'a compris. Moi-même au fond, je ne sais pas vraiment… Sinon une chose : j'avais envie de faire autre chose. Les chansons sont des étendards et il faut avoir assez de souffle pour les porter. Alors je suis parti[221]. »

On a eu l'occasion d'évoquer ici d'étranges coïncidences survenues dans la vie et autour de Jacques Brel. « À se demander, écrira Charley Marouani au moment de jeter lui-même un regard en arrière, si les seules choses fiables en ce monde ne sont pas les coïncidences[222] ! » Et d'en citer une, particulièrement éloquente : « Je me souviens que Jacques avait acheté un appartement rue de la Tombe-Issoire. Il s'y était installé et, un matin, il était tombé nez à nez avec… Brassens, qui vivait dans le même immeuble ! » À Tahiti, en novembre 1976, il s'en produira une autre sous forme de retrouvailles pour le moins improbables, quand on sait que les trois protagonistes — qui, certes, n'avaient fait que se croiser une fois à Paris, mais dans des circonstances tout sauf banales — ne s'étaient pas revus, ensemble, depuis douze ans.

Le début de l'histoire remonte en effet à novembre 1964, juste après la création d'*Amsterdam* à l'Olympia. Rappelez-vous : c'est à l'occasion d'une émission télévisée hebdomadaire de Guy Lux, « Le Jeu de la chance », que Paul-Robert Thomas avait fait la connaissance de Jacques Brel. Comme son titre l'indiquait, la première partie — avant le minirécital de la vedette — mettait en lice six aspirants chanteurs, sélectionnés la veille, auxquels il était demandé d'interpréter chacun un titre de ladite vedette. Belle occasion de se faire connaître du grand public. Et Paul-Robert, qui hésitait alors entre poursuivre ses études de médecine et se lancer dans la chanson après avoir éprouvé « le choc Brel[223] » deux ans plus tôt, à dix-sept ans, s'y était présenté, avait été retenu parmi deux cent trente candidats… et avait remporté le concours en chantant *Les Bonbons* !

Un autre candidat, auteur-compositeur-interprète en herbe, avait choisi, lui, de s'attaquer à *Quand on n'a que l'amour*. À l'issue des auditions du samedi matin aux studios Barclay (à l'endroit même où enregistrait Jacques Brel !), il figurait pourtant au nombre des éliminés après avoir présenté *Jef* en s'accompagnant à la guitare. Seule une suite de circonstances — l'intervention auprès de Guy Lux d'un ami se faisant passer pour lui au téléphone et, « chance ! », le fait

qu'une des jeunes candidates ait besoin d'un guitariste pour chanter *Le Plat Pays* — lui avait permis d'être repêché in extremis le dimanche matin : « Bon pour le concours » de l'après-midi ! Abandonnant *Jef*, déjà prévu par Brel dans son tour de chant, il s'était donc décidé, non sans un certain culot, pour le premier grand succès du chanteur d'outre-Quiévrain, *Quand on n'a que l'amour*.

« Je répète, je passe… Je finis logiquement bon dernier », se souviendra l'intéressé près d'un demi-siècle plus tard[224]. Pas évident d'apparaître le moins brillant des six devant son idole absolue ; mais au moins sa prestation allait-elle entraîner une suite positive. « Deux jeunes filles, parmi les concurrentes, me disent : "C'est sympa ce que tu fais, tu devrais venir chez la vieille"… » La « vieille », c'est Mireille. Célèbre chanteuse d'avant-guerre, ses chansons écrites avec Jean Nohain, lui à la plume, elle au piano, avaient ouvert la chanson française au rythme et au swing, annonçant l'avènement de Charles Trenet. Et c'est ainsi que le rescapé du « Jeu de la chance » rejoignit bientôt le « Petit Conservatoire » de Mireille ; dont certains « pensionnaires », plus ou moins assidus, deviendraient célèbres : Ricet Barrier, Hervé Cristiani, Alice Dona, Yves Duteil, Françoise Hardy, Colette Magny, Alain Souchon…

Notre candidat malheureux, lui, dut attendre quelques années encore, après avoir écumé les cabarets, pour découvrir sa vocation véritable : non pas celle d'interprète mais d'auteur de chansons. Dès lors, dans la filiation d'un Pierre Delanoë, il prêtera sa plume à de nombreux chanteurs, dont Joe Dassin, le tout premier, Michel Sardou, Serge Reggiani, Mélina Mercouri, Nana Mouskouri, Michel Fugain, Johnny Hallyday, Isabelle Aubret, Gilbert Bécaud, etc. Puis, inlassable défenseur du droit d'auteur, il accédera un jour à la présidence de la Sacem, la société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.

En 1976, au moment des retrouvailles conjointes de Paul-Robert Thomas, Jacques Brel et Claude Lemesle — car c'est évidemment de lui qu'il s'agit —, ce dernier avait déjà écrit ou coécrit avec Delanoë plusieurs tubes pour Dassin, qui était alors une immense vedette populaire (*L'Équipe à Jojo, Et si tu n'existais pas, L'Été indien*…). Jacques séjournait avec Maddly depuis de longues semaines chez « le toubib ». Ils avaient quitté Hiva Oa, le temps pour le pilote Brel de repasser sa licence et, si possible, de trouver à Tahiti un bimoteur d'occasion. Chaque jour aussi, l'auteur-compositeur travaillait un peu aux nouvelles chansons de l'album qu'il s'était décidé à enregistrer, piano droit et guitare sèche à portée de main, chez l'ancien lauréat du « Jeu de la chance » (qui, comme on cultive un jardin secret, continuait lui-même à écrire des textes de chansons). Ainsi notait-il quelques phrases sur une feuille volante qu'il allait poser ensuite sur le piano où il laissait courir ses doigts. « Des brouillons d'idées de cette

nature », se souviendra PRT[225], il en rédigeait « à longueur de journée », portant toujours un crayon sous son bracelet-montre « comme les pilotes d'avion qui volent à l'estime sans radioguidage ». Pour le papier, il conservait toujours près de lui un cahier d'écolier dans lequel il transcrivait ses notes. Thomas : « Il fredonne souvent en écrivant. On ne comprend pas ce qu'il dit, car il murmure en musique. Ce sont des esquisses, des fragments de chansons. » En cours d'écriture et de composition, ce trimestre-là : *Jojo, La ville s'endormait, Orly* et probablement *Sans exigences*.

Charley Marouani et Henri Salvador, venus partager quelques jours de bonheur avec Jacques, s'apprêtaient à regagner Paris quand, avec Maddly et PRT, ils furent invités à dîner par un grand ponte local du nom d'Émile Vongue, importateur et concessionnaire à Tahiti de véhicules automobiles. Parmi la vingtaine de personnes présentes, le gouverneur de la Polynésie française, Charles Schmitt[226], et un couple bien connu de la place, Henri et Tina Bontant, qui organisait des galas de variétés. Deux ans plus tôt, ils avaient fait venir Joe Dassin… Et Claude Lemesle, voyant là l'occasion de découvrir Tahiti, s'était joint à « l'équipe à Jojo » à titre purement amical. Or, ce même soir, Lemesle — qui, « fatigué du stress parisien », avait remis le cap sur le Pacifique — figurait justement au nombre des invités.

Pas grand-chose à dire de ce « somptueux repas » (tout le monde, nota Thomas, resta « sur sa faim », Brel se contentant « de civilités et de paroles anodines »), si ce n'est qu'au retour à Punaauia ce dîner et ses convives, Lemesle en particulier, furent l'objet principal de l'habituelle conversation nocturne entre le chanteur et le médecin. « J'explique à Jacques que l'amitié qui nous lie, Claude et moi, s'est tissée depuis des années autour de notre passion commune pour la poésie et la chanson en général. Je précise que j'aime beaucoup ce qu'écrit Claude et que j'admire son talent d'auteur de chansons[227]. » Et Paul-Robert de parler de ces soirées entre amis « où Claude fait des *medleys* de ses tubes, et surtout où il nous réserve ses chansons inconnues, plus personnelles ». La réaction de Brel ne se fit pas attendre : « Je sais que Lemesle est un type bien. Dis-lui donc de venir dîner un de ces soirs. »

Objectif atteint ! Les trois anciens du « Jeu de la chance » vont enfin se retrouver, rien qu'entre eux. Douze ans après et quelque quinze mille kilomètres plus loin. Et PRT de sourire intérieurement à l'idée d'annoncer à Lemesle qu'il était invité par Jacques Brel, ajoutant que ce dernier attendait de lui qu'il chante ! Commentaire de l'intéressé : « Alors là, panique : le trac de ma vie. Pensez : "M. Picasso voudrait bien voir vos toiles[228] !" »

En fait, c'était la troisième fois que Brel et Lemesle allaient se

rencontrer à Tahiti. La première remontait au début de la même année, lors d'un dîner chez les Bontant. À table également, avec son épouse, Michel Anglade, le directeur de *La Dépêche de Tahiti*, le quotidien dont mon ami Louis Bresson ne tarderait pas à prendre la rédaction en chef… « Le contact est aussitôt chaleureux, simple. » Aujourd'hui encore, Lemesle se souvient de la date précise : le mercredi 21 janvier 1976. « Ça, c'est un truc incroyable : un ami virtuel t'a tenu la main pendant toute ton adolescence, tu as été à l'affût de ses moindres paroles, de tous ses faits et gestes, il t'a enflammé, transporté, transcendé, il a été ton modèle, ton maître, l'absent tellement plus proche que toutes les présences, et il débarque un soir dans ta vie. Il est là, le miracle est là, et c'est normal[229] ! » On le sait, une grande passion vécue à l'adolescence reste indélébile. « Un de ces coups de foudre qui bouleversent une vie et la transforment à jamais. Je suis allé le voir pour la première fois à l'Olympia en octobre 1961, et je ne peux pas dire que ça m'a guéri ! […] J'en ai pris plein la gueule et la maladie, de grave, est devenue incurable[230]. »

Entre-temps, l'imprésario des stars et l'immortel interprète de *Syracuse* sont repartis. Mais le dernier matin, le compositeur et instrumentiste émérite qu'est Henri Salvador a voulu laisser un souvenir personnel de son passage : vers 6 heures, alors que Brel et la Doudou dormaient encore, il a demandé à Paul-Robert de brancher son magnétophone : « Je vais enregistrer des musiques que j'ai composées ici. » Essais de micro, l'artiste fredonne la ligne mélodique en s'accompagnant à la guitare, puis prend place au piano… « Ce n'est qu'une maquette, mais c'est suffisant », murmure-t-il à son hôte en lui remettant la cassette. « Tu diras à Jacques que je lui offre ces musiques. Je les ai composées à son intention. Ce sera une surprise. S'il veut les utiliser pour en faire des chansons, libre à lui ! »

Aujourd'hui, tout en confirmant cette anecdote, Charley Marouani se demande où ont bien pu passer ces musiques, ce qu'elles ont bien pu devenir… Et il ajoute que, pendant ce séjour, ses deux amis ont d'ailleurs pris plaisir à faire régulièrement de la musique ensemble : « Le soir venu, Henri prenait la guitare et Jacques se mettait au piano… C'est ainsi qu'il nous a fait découvrir les esquisses de quelques chansons du futur album, pour lequel j'insistais beaucoup car je pensais que c'était vital pour lui de se remettre à écrire. Et puis, fourbus par la journée passée à voler jusqu'à Rangiroa ou à pêcher dans le lagon, nous allions dormir, Henri et moi, en laissant Jacques et le Dr Thomas à leurs conversations nocturnes, qui pouvaient durer jusqu'à trois ou quatre heures du matin[231]. »

Quelques journées passent et arrive celle du fameux dîner de

retrouvailles. Comme prévu, avec Maddly, ils sont seulement quatre à table. « Le grand Belge » est en verve. Lemesle : « Il fait toute la conversation, disserte brillamment sur l'âme polynésienne qu'il apprend à connaître aux Marquises et qui semble le passionner. Il parle de son avion, *Jojo*, tout heureux d'avoir à nouveau l'autorisation de voler. De temps en temps, Paul-Robert vient me glisser en catimini : "N'oublie pas de prendre la guitare tout à l'heure"… »

À la fin du dîner, Maddly va se coucher dans le petit bungalow qu'elle et son compagnon occupent la nuit, et les trois survivants du « Jeu de la chance », aux destins si différents, s'installent dans des fauteuils « style Emmanuelle ». Évidemment, on parle chanson. Même si Brel prévenait d'entrée ses nouveaux interlocuteurs que son ancien métier ne l'intéressait plus… Il avait déjà fait le coup chez les Bontant, avant de demander à Lemesle s'il s'était produit du nouveau dans le domaine de la comédie musicale à Paris — sous-entendu « depuis *L'Homme de la Mancha* ». Puis ce qu'il pensait de Nicolas Peyrac, qui le citait dans *Et mon père*[232], l'un des succès radio de l'année, et n'allait d'ailleurs pas tarder à récidiver avec un titre spécifique, *Les Vocalises de Brel*[233] : « Sur Amsterdam traînent encore les vocalises de Brel / Comme des restes de remords entre terre et ciel / Et les nuages volent bas, encore plus bas qu'en ce temps-là / Comme s'ils pleuraient pour ces gens-là. » Enfin, apprenant qu'il était ami avec Serge Lama, il lui avait confié ce message : « Dis-lui qu'il arrête de tousser, parce que je vais mieux ! »

Cette nuit de novembre, dans la douceur polynésienne, le léger clapotis de la houle pour seul bruit de fond, la discussion démarre sur Jean Ferrat. Sans raison particulière, sinon pour évoquer l'actualité plus ou moins récente (à Tahiti comme aux Marquises, le temps s'immobilise…) des grands de la chanson française, que Brel connaît bien. Ferrat aussi a fait ses adieux à la scène, en 1972, onze ans seulement après son premier album, cinq ans après Brel, peut-être inspiré par son exemple ; ce qui ne l'empêche pas de continuer à écrire, composer et enregistrer. Claude Lemesle : « Il vient de sortir[234] une chanson qui s'appelle *La femme est l'avenir de l'homme*, d'après une phrase d'Aragon. » Jacques Brel : « Il a fait ça, le con ! » Commentaire de Lemesle : « C'est péremptoire, injuste, mais il a l'air sincère. »

Sans doute, mais que voulait dire exactement le Grand Jacques ? Simple différence d'appréciation sur le rôle de la femme ? Féminisme affiché chez l'un et misogynie patente chez l'autre ? Pas aussi simple… Outre que cette prétendue misogynie lui permettait d'échapper à une explication de texte approfondie, si Brel a souvent parlé des femmes en termes tranchants et trop généraux — genre « Les femmes sont toujours en dessous de l'amour dont on rêve » —, c'était surtout,

comme le soutient Maddly, « parce qu'il aimait trop les femmes pour supporter qu'elles se "vendent", qu'elles descendent du piédestal sur lequel il les plaçait ». Séquelles logiques d'un romantisme absolu remontant à l'enfance ; couplé peut-être à une certaine peur du sexe opposé due à l'absence de toute fréquentation féminine de son âge, époque et milieu catholico-bourgeois aidant, jusqu'à la fin de l'adolescence.

C'est encore Maddly Bamy qui touchera le plus près à la vérité, lorsqu'on lui rappellera ces propos de celui qu'elle a connu mieux que quiconque, du moins dans des circonstances exceptionnelles, que personne d'autre qu'elle n'a partagées ; à ces affirmations du Grand Jacques (« Je n'ai jamais très bien compris les femmes ; là, j'ai bien conscience d'être passé à côté de quelque chose d'important par paresse ou par pudeur », etc.), elle répondra simplement, avec un sourire entendu, que c'était « avant ». Avant de la connaître, elle. Avant qu'ils ne partent, ensemble, au bout du monde.

« Si tous les hommes de la terre se tenaient le cœur, ils ne t'aimeraient pas plus que moi. » Ces mots d'amour d'un homme en fin de vie étaient-ils ceux d'un individu haïssant les femmes ? « Je sais bien que je ne chanterai plus jamais, que je n'écrirai plus jamais, que je ne ferai plus jamais la cuisine. Je sais bien que je ne volerai plus. Je sais bien tout ça. Mais je suis heureux parce que tu es là. C'est peut-être idiot de dire cela ici[235], mais je suis heureux et c'est à cause de toi[236]. » Et que penser, alors, de ces paroles de la femme qui lui a tenu la main jusqu'à la fin ? « Il aimait qu'on ait besoin de lui, pour servir un peu à quelque chose. Je l'ai reconnu tout de suite, cet homme qui me tendait la main, me déposait son cœur[237]… »

Mais revenons-en au poète qui aurait « toujours raison », parce qu'il « voit plus haut que l'horizon » :

> *Et le futur est son royaume*
> *Face à notre génération*
> *Je déclare avec Aragon*
> *La femme est l'avenir de l'homme*[238]

Claude Lemesle : « Quelques mois plus tard, lorsque j'écouterai son nouveau disque, je découvrirai qu'il a ajouté un pont à *La ville s'endormait*, qu'il était en train d'écrire au moment où nous avons eu ce dialogue : "Mais les femmes toujours / Ne ressemblent qu'aux femmes / Et d'entre elles les connes / Ne ressemblent qu'aux connes / Et je ne suis pas bien sûr / Comme chante un certain / Qu'elles soient l'avenir de l'homme…" Alors, je me dirai : "Tu aurais mieux fait de fermer ta gueule[239] !" » Sans doute, car dans

le brouillon de cette chanson — brouillon enregistré que nous retrouverons, miraculeusement préservé, lors de notre séjour polynésien —, le pont en question, Claude Lemesle parle vrai, est encore absent.

À la sortie du disque, cela donna en tout cas du grain à moudre aux médias, qui ne manquèrent pas d'utiliser ce passage pour stigmatiser à nouveau « la misogynie de Jacques Brel ». Comme si la « connerie » évoquée dans ces vers ne pouvait concerner que le genre masculin et non le genre humain dans son ensemble. Comme si Brel — c'était lui faire injure — ne maîtrisait pas assez la langue française pour déceler la différence entre une affirmation sans appel et une expression d'ordre dubitatif : « Je ne suis pas bien sûr… »

Qui sait, du reste, s'il ne voulait pas simplement signifier par cette objection à une belle formule poétique (qui elle-même n'avait peut-être d'autre dessein qu'un effet esthétique immédiat) son désaccord avec l'idée que l'avenir de l'humanité dût forcément découler d'une seule moitié de celle-ci ? Comme j'aurais voulu pouvoir en discuter avec l'intéressé ! Éventualité tout sauf illusoire, car « s'il était un homme qui aimait les contacts, c'était bien Jacques Brel. En aucune circonstance, rapportera Maddly, je ne l'ai vu éviter l'homme qui souhaitait s'adresser à lui… quand ce n'était pas lui-même qui prenait les devants. Le fait d'être Jacques Brel, le grand Jacques Brel, ne lui était pas monté à la tête et il n'attendait pas que l'on se prosterne sur son passage. Il aimait susciter l'intérêt par ce qu'il disait et, même sans sa célébrité, anonyme dans la foule, il en aurait fait autant car c'était un de ses traits de caractère[240] ». Mais, contrairement à Lemesle, l'occasion de le rencontrer ne m'aura jamais été donnée, n'ayant débuté dans le journalisme qu'après ses adieux à la scène et n'étant rentré de mes Afriques qu'après sa disparition. Du jeu de la chance et du hasard… En revanche, j'aurai eu le privilège de connaître, voire côtoyer de près, la plupart des grands auteurs-compositeurs que j'écoutais, ébloui, durant mon enfance. Des grands et des géants de celle-ci, tels Charles Trenet, « le père de la chanson française moderne », ou… « un certain » Jean Ferrat, que je rencontrerais régulièrement dès 1980.

Cette année-là justement — l'année de la création de *Paroles et Musique* auquel l'homme d'Antraigues, solidaire de ses objectifs de promotion de la chanson vivante, s'était aussitôt abonné —, il avait accepté de me recevoir, sans limite de durée[241], pour un premier et long entretien. Le motif en était son retour discographique avec *Le Bilan* — un album qui ferait couler beaucoup d'encre et de salive et deviendrait avec plus d'un million d'exemplaires le disque le plus vendu en France… depuis celui de Brel —, mais notre discussion, dépassant largement ce cadre, donnerait lieu en définitive à un autre

bilan, celui de sa carrière.

Je savais naturellement que Brel et lui se connaissaient bien, que nombre de liens les unissaient. Je n'ignorais pas que Brel avait souhaité acheter une maison à Antraigues, ce petit village d'Ardèche qui inspirerait Ferrat à l'heure d'écrire *La Montagne*, avant même que celui-ci ne s'y installe. Je savais qu'ils s'y étaient retrouvés ensemble à plusieurs reprises. Je n'ignorais pas que son éditeur Gérard Meys, qui était aussi celui de leur amie commune Isabelle Aubret, avait débuté dans le métier auprès de Jacques Canetti chez Philips et qu'il avait travaillé avec Brel[242]. Je me souvenais parfaitement, pour m'en être délecté en direct, de l'émission de télévision, restée célèbre par son contenu mais aussi par ses conséquences[243], à laquelle ils avaient participé tous deux — Brel tout juste sorti de sa matinée dominicale de *L'Homme de la Mancha* — en compagnie de Georges Brassens, Francis Lemarque et Monique Morelli… Alors, bien sûr, je n'hésitai pas à lui parler de ce passage de *La ville s'endormait*, où son « camarade » Jacky semblait s'en prendre à lui.

Réponse mi-figue mi-raisin ; mesurée, car relativisant le propos, mais sans appel sur la question de la misogynie : « Il pouvait le penser, c'était son droit… Il était misogyne, Brel, tout le monde le sait. Mais il n'affirme pas, il se demande, il n'est pas "bien sûr"… » Ça, c'était pendant que le magnétophone tournait. En *off*, après que je fus revenu à la charge, il s'avoua passablement meurtri. Pas tant par l'allusion elle-même que par sa formulation (« comme chante *un certain* ») : en le visant à titre personnel, celle-ci l'avait blessé davantage. D'où, peut-être, le coup de griffe sur la misogynie… Les deux hommes avaient-ils de vieux comptes à régler ? En septembre 1965, invité à se produire à la fête de l'Humanité, le Grand Jacques aurait confié ceci à un ami : « Moi qui ne suis pas communiste, mais qui trouve que ces gens se battent pour des idées généreuses et qu'on doit les aider, j'y vais, sans être communiste, comme un con, à l'œil. Et Ferrat, nettement plus communiste que moi, se fait payer[244]. » Des cadavres dans le placard ? J'interrogeai Ferrat sur ses rapports avec les « grands » et sur la façon dont il avait « vécu » Brel :

« C'est sans doute Brassens que j'ai connu le mieux. Et Brel, parce qu'il est venu plusieurs fois à Antraigues, participer à des fêtes. Et on se connaissait depuis l'époque de la rive gauche… On "vit" les gens comme ils sont et comme ils apparaissent à travers ce qu'ils font. Souvent, il y a une identité entre l'homme et son œuvre. Pas toujours, mais dans le cas d'un personnage comme Brel, il n'y avait pas de doute possible : il vivait comme il était sur scène, il n'existait pas de différence entre lui et ses chansons. Mais ce n'est pas toujours évident ! Il faudrait rentrer dans des détails qui ne sont pas forcément agréables…

— Pour Brel ?

— Non, pour d'autres… Mais il ne faut pas toujours identifier bêtement un type à ce qu'il écrit. […] Je crois que l'important, c'est ce qu'il écrit ; et ce qu'il est, même si c'est un peu différent, ça n'a pas d'importance… Je crois. »

Je m'engouffrai alors dans cette brèche ouverte spontanément sur d'éventuelles contradictions entre l'homme et son œuvre, en exprimant mon doute à ce sujet, du moins quand l'œuvre est de valeur.

« On ne peut pas tricher toute une vie…

— Bien sûr, pour les grands, ça ne peut être que ça. Mais je veux dire qu'il y a des failles, des fois. […] Pour les gens, il faudrait que l'on soit toujours, exactement, comme l'image qu'ils ont de vous, au sommet… C'est un sentiment primaire mais courant. Il faut se méfier un peu de cette identification de l'homme avec son œuvre. »

Des failles… « On ne peut pas tricher en permanence, c'est sûr, martela-t-il, mais je ne parle pas de ça, je parle des… des failles, très exactement. » À nouveau en *off*, il me confia que chez Brel, comme chez lui-même, il existait en effet certaines différences notables entre l'image perçue et la réalité vécue… Je n'en apprendrais guère plus ; du moins cette fois-là.

Mais il est temps que s'achève cette fameuse soirée de novembre 1976, chez Paul-Robert Thomas, avec Jacques Brel et Claude Lemesle… Dans le faré ouvert aux alizés, atténuant quelque peu la touffeur nocturne, l'ambiance est chaleureuse, voire euphorique. « Il est deux heures du matin, se souvient Lemesle. Le rhum de Maddly, le bordeaux et les digestifs commencent à faire leur effet. Le Dr Thomas réitère pour la énième fois sa supplique :

— Claude, la guitare !

« J'accepte enfin. L'alcool m'a complètement désinhibé. Hélas, il m'a aussi totalement embrouillé la tête, et je me livre à la plus pitoyable prestation de toute ma carrière de chanteur : je mélange tout. […] À la fin de mes deux chansons, pourtant, Brel me lance gentiment :

— C'est joli !

« Puis il prend pitié de moi, s'empare de l'instrument et me chante, me voyant définitivement HS, quelques extraits de son prochain album. Honte de ma vie : je ne m'en souviens absolument pas ! C'est Paul-Robert qui me l'a raconté. Après quoi, je pars, raide comme la justice, tutoie le piano, franchis la porte de la chambre d'amis à gauche, et m'écroule. Ainsi s'est déroulée mon audition devant Brel[245]. » Sans plus de succès, donc, que la première…

Comment Lemesle, se demandera-t-on, a-t-il su que le Grand

Jacques avait ajouté une strophe à *La ville s'endormait*, vu son état « avancé » pendant qu'il lui chantait ses esquisses de chansons ? Tout simplement parce que, le lendemain matin, il eut accès aux textes en cours : « À mon réveil, assez douloureux, chez Paul-Robert qui m'avait judicieusement invité à passer la nuit chez lui, il n'y avait plus personne. Je me suis retrouvé seul… et là, le temps de me préparer un café, posé sur le piano, je découvre un cahier d'écolier. J'ai compris tout de suite de quoi il s'agissait. J'ai reconnu l'écriture de Jacques. C'était son cahier de chansons ! J'avoue avoir eu un instant l'impression de commettre un crime de lèse-majesté. Et puis la curiosité l'a emporté. Il y avait là, sous forme de brouillons, avec plein de ratures, tous ses textes en cours ! Les nouvelles chansons du Grand Jacques, alors que personne encore, en France, ne se doutait qu'il s'était remis à écrire[246]… »

Le quotidien avait repris son cours, le toubib vaquant à ses occupations, Jacques et la Doudou partis en courses… Claude aura l'occasion de retrouver à plusieurs reprises son ami médecin et ancien concurrent (« La dernière fois, précise-t-il[247], c'était à Nîmes au début des années 2000 : désormais à la retraite, il avait renoué avec ses premières amours en animant un atelier chansons pour des artistes en herbe »), mais il ne reverra « l'homme qui a chaviré » son adolescence et, assure-t-il, bouleversé sa vie qu'une seule fois. Toujours à Tahiti et seulement par le plus grand des hasards. C'était en juillet 1977. Invité à fêter un anniversaire dans un restaurant de Papeete, il aperçoit au fond de la salle, dans la pénombre, un type qui lui fait de grands signes. « "Ah ! fait-il en me voyant enfin me pointer, encore un espion envoyé par Lama !" »

Lama ! Que d'allusions à cet artiste depuis qu'il a quitté la France ! À Pierre Perret, rencontré en bateau dans les Grenadines (« Pierrot, quand tu verras Lama, dis-lui qu'il me reste encore un poumon ! ») ; à Eddie Barclay, dans une lettre signée « Lama Van Brel » ; à Carlos, après l'hospitalisation de celui-ci à Papeete, dans une cassette qu'il lui adresse, accent belge à l'appui (« Mon cher Carlos, voici le vieux Lama belge ») ; à d'autres encore (« Dites à Lama de ne plus tousser, j'ai arrêté de fumer ! ») ; à Claude Lemesle… Ce dernier avance aujourd'hui cette interprétation : « Monsieur Brel a réussi à construire sa propre statue de son vivant en abandonnant la scène à trente-sept ans. Mais, quelque part, ça l'exaspère de savoir que quelqu'un occupe à présent son créneau, indûment, selon lui. Ce n'est pas si facile, même quand on l'a voulu, qu'on y a tenu, de renoncer à la première place dans le cœur des gens. Lama est tout ce qu'il déteste, parce que Lama vit tout ce qu'il ne vit plus. Même les adieux sincères sont difficiles[248]. »

Possible. Probable même… bien qu'un malentendu, semblable à celui qui a causé « l'affaire Antoine », ait sans doute été à l'origine de celle-ci. Serge Lama : « Il a dit que, quand il avait mal aux poumons, Lama toussait. En réalité, c'est moi qui l'ai dit en premier. Il se trouvait dans les îles et, lorsque j'ai dit ça, j'ai voulu faire un mot d'esprit, avec un total respect. J'ai dit : "Dites à Brel qu'il se soigne bien, parce que quand il a mal aux poumons, c'est moi qui tousse." Je reste persuadé que si je lui avais dit ça en tête à tête, il l'aurait pris avec humour et il en aurait rigolé. Mais je ne sais pas comment ça lui a été rapporté. Par contre, la seule fois où je l'ai rencontré, il m'a dit des choses aimables. C'était au Don Camillo. Il m'a barré le passage, alors que j'avançais, et il m'a dit qu'il aimait beaucoup ce que je faisais. J'étais tellement ému que j'ai juste balbutié quelques phrases[249]. » Il est certain que Brel n'aurait jamais fait autant de cas d'un artiste qui lui était insignifiant ; il fallait forcément qu'il lui portât une certaine estime, au moins professionnelle.

Juillet 1977, Papeete. « Nous buvons un armagnac ou deux, se rappelle Claude Lemesle. Il a un peu grossi et s'est laissé pousser une petite barbiche. Il part le lendemain enregistrer à Paris et me confie que ça ne l'amuse pas, qu'il le fait pour son ami Eddie Barclay.

« Chose étrange : c'était la dernière fois que je voyais Jacques Brel vivant et je me suis rendu compte un jour que, trois ans plus tard, Joe Dassin était mort exactement au même endroit, au fond du restaurant, à droite. Il y a de ces coïncidences[250] ! »

À présent, le premier étage de l'établissement où les deux hommes échangèrent ces derniers mots n'existe plus, remplacé par une boutique de vêtements. Mais, au rez-de-chaussée du même bar-restaurant, Le Métro, au centre commercial Vaima de Papeete, une plaque rappelle que Joe Dassin est décédé là, d'une crise cardiaque, le 20 août 1980, à l'âge de quarante et un ans. Claude Lemesle, qui était présent ce jour-là, n'a pas tort : il y a de ces coïncidences…

Quelques jours plus tôt, le Grand Jacques avait demandé à Paul-Robert Thomas pourquoi il avait choisi de s'installer à Tahiti, après un parcours aussi atypique, lui le pied-noir déraciné en 1962. Né à Sétif, en Algérie, « le dernier jour de la Seconde Guerre mondiale », il se souvenait de ce déferlement de violence qui avait mis fin brusquement à son enfance et à son insouciance : « L'évasion et la découverte n'existaient plus alors que dans les têtes et les livres. Je lisais et relisais *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, les souvenirs d'Albert Schweitzer… Tout cela emplissait mon crâne d'aventures et de merveilleux. Dehors, dans les rues, claquaient les armes automatiques. Il fallut plus de deux mille jours et deux mille nuits pour que se taisent le tambour et le canon. »

Brel : « Pourquoi es-tu venu t'installer ici, toubib ? »

Thomas : « Le hasard et la chance. »

Brel : « Le hasard et la chance n'existent pas ! Seuls la volonté et le travail existent. Thomas Edison avait raison : "Le génie c'est un pour cent d'inspiration, avec quatre-vingt-dix-neuf pour cent de transpiration." Ou "Ceux qui vivent sont ceux qui luttent." C'est de Victor Hugo, dans *Les Châtiments*. »

15
QUAND JE SERAI VIEUX, JE SERAI INSUPPORTABLE

Dans la petite case immaculée où, par manque de brise, il vit dans l'attente de s'installer vraiment chez lui, sur les hauteurs accueillant « quelques vieux chevaux blancs qui fredonnent Gauguin », Jacques Brel avance, laborieusement, dans l'écriture et la composition de ses nouvelles chansons. Ce sont d'abord des bribes, en cours de création, dont profitent les oreilles du voisinage et jusqu'aux sœurs du collège ; puis des esquisses, enregistrées sur bandes ou sur cassettes, qu'il fait écouter, timidement et avec un brin d'anxiété, le soir à ses invités.

Premier semestre 1977 : débarrassé du souci de son bateau, Jacques peut donner libre cours à sa passion autrement plus forte et irréversible pour l'avion, qui l'attend chaque jour ou presque dans son petit hangar à quelques kilomètres au-dessus d'Atuona. Ouverte un an plus tôt, la piste d'atterrissage n'est qu'un plateau herbeux de six cent quinze mètres de long, comme un porte-avions régulièrement noyé sous la pluie ou perdu dans les nuages, perché à 450 mètres d'altitude. « Quel que soit le temps, rappelle Serge Lecordier[251], ancien directeur du Comité du tourisme d'Atuona, dans la plus pure tradition de l'Aéropostale, il s'envolait, indifférent aux imprévisibles tempêtes du Pacifique ; l'un de ses plaisirs favoris étant d'aller se poser sur Ua Pou[252], sur une piste excessivement dangereuse. Il s'agit d'un terrain improvisé, sans balisage, avec la montagne devant et sur les côtés ! De plus, le terrain est en pente et légèrement courbé en bout ! Si on rate la manœuvre, il est impossible de se représenter : "Je me flanque la trouille !", disait-il en décollant et en atterrissant à Ua Pou. »

Son fameux principe d'imprudence ! Jacques Brel était persuadé depuis toujours que le risque devait être inhérent à la vie — « Vivre, c'est très mauvais pour la santé, il n'y a rien qui use plus un homme que vivre ; alors autant vivre en ayant des sensations que vivre sans en avoir » —, mais « le risque calculé, pas fou du tout, avait-il expliqué avant de larguer totalement les amarres[253]. J'ai horreur de faire du cent quatre-vingts à un carrefour pour voir si quelqu'un va arriver ou pas ; la roulette russe, ça ne m'amuse pas du tout. J'aime beaucoup chiader un risque, mais je le prends tout de même, en calculant très sérieusement. Parfois je me casse la gueule, eh bien ça fait partie des sensations de la vie… L'avion c'est ça, mais c'est extrêmement chiadé ».

Jacques et son *Jojo* ! À Hiva Oa, les souvenirs sont nombreux qui

restent vivaces, pittoresques… ou prosaïques. Mère Rose, directrice du collège Sainte-Anne : « Avec son avion, il allait s'approvisionner à Papeete, chercher des légumes, etc., et la première fois il nous a spontanément demandé si on voulait qu'il nous rapporte quelque chose. Je lui ai dit : "Je voudrais bien un beau fromage." À son retour, malgré la fatigue du voyage, il est venu aussitôt nous apporter un très gros fromage. Au lieu d'aller décharger ses provisions chez lui, il est venu d'abord à l'école. Cela m'a beaucoup touchée. C'était sa sensibilité… »

Le matin, cependant, demeure réservé en priorité à l'écriture de ses nouvelles chansons. Encore qu'il ne s'astreigne pas à une discipline trop rigoureuse. Quand des amis passent à l'improviste, il délaisse sa guitare ou quitte son orgue et leur offre une coupe de champagne : « Ça me fera une récréation, dit-il ; ainsi j'aurai une excuse pour ne pas travailler aujourd'hui… » À vrai dire, ils ne sont pas nombreux dans ce cas, car on l'entend chanter à la ronde : on sait alors qu'il est en plein travail et on s'abstient généralement de le déranger. « On l'entendait chanter même de notre maison », confirme le fils de Matira, la femme de chambre de Jacques et Maddly qui habitait plus haut dans le chemin. Curiosité : lorsqu'une de ses chansons était diffusée à la radio, il chantait en même temps ! « Ça, j'en ai été le témoin », assure-t-il[254]. L'anecdote est d'autant plus éloquente que Brel n'a pas un seul disque de lui à domicile — ni aucune photo de scène, ni rien d'ailleurs de ce qui aurait pu évoquer sa carrière…

Très peu de chanson au demeurant, hormis quelques enregistrements des artistes qu'il estime ou admire, des cassettes qu'il avait à bord de l'*Askoy*, surtout du classique, mais aucun de ses propres albums. Il n'en a pas moins pris la décision de se remettre sérieusement à la tâche et passe de longues heures à improviser sur l'orgue qu'il a fait venir de Papeete — pour le plus grand plaisir des Marquisiens, rappelle Maddly, émerveillés par les capacités de l'instrument, par sa boîte à rythmes en particulier.

Certains auteurs-compositeurs écrivent d'abord le texte ou d'abord la musique. Jacques Brel n'a pas vraiment de règle stricte, du moins dans cette nouvelle vie aux Marquises. S'il jette sans cesse des idées, des bouts de phrase sur le papier, sur des cahiers d'écolier (voire des feuilles volantes comme chez Paul-Robert Thomas, l'automne précédent à Tahiti, où il n'a pas manqué non plus de tâter du piano), dans son petit bureau d'Atuona il travaille paroles et musique en même temps, chantonnant et jouant à la fois. « Quelquefois, il y a une musique qui me révèle des choses, qui me donne une ambiance, un caractère. Ici, je me mets à l'orgue et je joue. J'improvise, j'enregistre et puis j'écoute mille fois. Mais plus souvent,

et même presque toujours, c'est le texte ; et presque simultanément, la musique. » À l'orgue ou à la guitare mais pas indistinctement : « La guitare ne donne pas les mêmes envies que l'orgue ou même que le piano, explique-t-il un soir à ses invités. Alors il y a des chansons que j'écris entièrement à la guitare, d'autres à l'orgue ; et je sais que parmi celles que je vais écrire, il va me falloir les terminer au piano avec mon pianiste. »

Maddly Bamy, qui a rapporté ces mots de Jacques[255], se souvient qu'il a commencé à penser à de nouvelles chansons dès 1973, lors de vacances aux Antilles. Charley Marouani assure, quant à lui, « en toute modestie n'avoir pas été étranger à ce retour » en chansons. « Lorsqu'il a découvert son cancer, raconte-t-il[256], je l'ai beaucoup encouragé à écrire, à continuer de travailler afin qu'il s'occupe l'esprit et qu'il ne s'étiole pas. Je pensais que c'était vraiment essentiel, vital. » En février, Jacques lui annonce qu'il a quatre chansons en cours… dont aucune ne lui donne satisfaction : « Je travaille beaucoup, et je vole aussi pas mal, mais je n'ai pas encore une chanson vraiment bonne. » Ce qui ne l'empêchera pas d'en compter jusqu'à dix-sept, six mois plus tard ! Et ce n'était sans doute qu'un début, l'artiste, on l'a vu, projetant manifestement d'enregistrer au moins un autre album. « Il sentait grandir son inspiration, confirme Maddly, et pensait pouvoir développer une trentaine de sujets au moins. »

Est-ce à cause, aussi, de cette soudaine fièvre d'inspiration ? Toujours est-il qu'à ce moment-là, début 1977, Jacques va « oublier » de regagner l'Europe pour son suivi médical. Le précédent, en juin 1976, avait conclu à l'absence de récidive. Il refuse de vivre au rythme de ces visites semestrielles, comme une épée de Damoclès prête à fondre sur lui. Alors, à son arrivée en mars à Hiva Oa, où il a répondu à l'invitation de Jacques, Arthur Gélin, l'ami chirurgien de Bruxelles, lui suggère de se rendre au moins à Los Angeles, à mi-chemin entre Tahiti et Paris. Peine perdue, notre homme étant têtu comme un Breton. À propos, sait-on que sa chanson *Les Flamandes* aurait dû s'appeler *Les Bretonnes* ? Ce fut simplement la sonorité du mot, en particulier dans la répétition de la première syllabe — « les Fla, les Fla, les Flamandes », ça vous a quand même une autre allure que « les Bre, les Bre, les Bretonnes » ! — , qui poussa l'auteur à se rabattre sur les dames du Plat Pays. C'est du moins ce qu'il prétendait, en toute confidentialité, à Hiva Oa… En revanche, il accepte d'aller consulter quelque temps plus tard à Papeete, et c'est durant ce séjour que l'animateur de radio Jean-Michel Deligny prendra la série de photos dont sera tiré le portrait figurant en médaillon dans la pochette du futur album, le doigt sur la bouche.

La pochette de l'album ! Son histoire, méconnue, mérite d'être

contée. Jacques avait une idée bien arrêtée : il souhaitait une pochette on ne peut plus sobre, en noir et blanc, avec simplement son nom en rouge. Cousin de Charley et photographe des grands de la chanson[257], Alain Marouani, qui travaillait alors pour la maison Barclay, se souvient de la réunion de travail, à l'époque de l'enregistrement, entre Eddie Barclay, Brel et lui : « Eddie a montré à Jacques la maquette qui correspondait à sa demande, en lui disant que c'était peut-être un peu déprimant… mais que j'avais eu une autre idée. Et là, j'ai sorti mon projet de ciel bleu, empli de nuages… Jacques a convenu de sa pertinence et a dit banco ! »

Reste à monter le document définitif avant son retour aux Marquises et c'est à Genève, à l'hôtel Beau-Rivage, où il est allé se reposer avec Maddly à l'issue de l'enregistrement, qu'il en reçoit un duplicata. Y figurent les crédits d'usage, dont les noms des principaux collaborateurs : François Rauber aux arrangements et à la direction d'orchestre (Jacques Brel a toujours enregistré dans les conditions du direct), Gérard Jouannest au piano, Marcel Azzola à l'accordéon, le fidèle Gerhard Lehner à la prise de son et puis les deux photographes, Jean-Michel Deligny et Alain Marouani. L'ensemble lui convenant, il écrit à Eddie Barclay pour lui signifier son accord, à deux réserves près. La première : écrire les prénoms en toutes lettres et pas seulement leur initiale, comme c'est le cas ici. Quant à la seconde, c'est Alain Marouani qui nous la rapporte : « Eddie Barclay m'avait demandé de passer le voir et il m'a montré la lettre de Jacques qui comportait un mot me concernant, ou plutôt la photo du ciel que j'avais prise pour la pochette. "Dis à Marouani qu'on ne signe pas le ciel !" Du Brel tout craché ! [rires] Mais on l'avait échappé belle en évitant son idée mortuaire en noir et blanc… »

Parmi les premières chansons auxquelles Jacques Brel s'est attelé, encore au stade d'ébauches quand il écrit en février 1977 à Charley Marouani, figure *La ville s'endormait* dont la genèse remontait à la traversée du Pacifique. « C'est ainsi, se souvient Maddly[258], que j'entendis pour la première fois l'histoire de cette ville dont il avait oublié le nom, tandis qu'il nous préparait un feuilleté au roquefort… — Qu'est-ce que c'est ? avais-je demandé. — Un vieux truc, répondit-il, ça te plaît ? Alors tu devrais le noter. Et j'allai chercher un carnet pour noter ces quelques phrases. » Madou Bamy, la mère de Maddly, qu'ils étaient allés chercher en début d'année à Tahiti, en provenance de la Guadeloupe, séjournait chez eux au moment où l'auteur-compositeur travaillait sur cette chanson. Un jour, elle lui avoua spontanément qu'elle l'aimait beaucoup ; ce qui, précise Maddly, « le remplit de joie », au point de lui dédier ce titre : « Maintenant, dit-il, c'est *sa* ville. »

On comprend d'autant mieux cette réaction en se remettant dans le contexte. Sa carrière durant, Jacques Brel avait toujours eu un public pour mesurer l'impact de ses chansons, au fur et à mesure qu'il les écrivait. D'abord Jojo et ses musiciens, Jean Corti, Gérard Jouannest et/ou François Rauber (ce dernier ayant choisi de passer le témoin à son collègue quand les tournées sont devenues trop prenantes, pour se réserver le travail d'arrangeur ainsi que la direction d'orchestre lorsque Brel se produisait à Paris), avec lesquels il voyageait en voiture de ville en ville. Puis les spectateurs auxquels il offrait souvent une chanson nouvelle, finalisée le jour même et mise en forme, pendant la balance, juste avant le récital ! « Quand l'après-midi, on avait réglé le son du piano, précise Jouannest[259], on restait sur scène et il me disait : "Joue-moi des choses." Je jouais et, si ça lui plaisait, il me faisait rejouer. Je lui ai joué des centaines de mélodies qu'il n'a jamais choisies ; c'était de l'improvisation au piano et parfois quelque chose lui plaisait, que l'on notait. » Il arrivait aussi que, pour régler telle ou telle chanson qui n'avait pas fonctionné comme espéré pendant le spectacle, Brel la retravaillait aussitôt avec son pianiste, le public à peine sorti de la salle…

Une méthode qui lui permettait ensuite d'entrer en studio pour enregistrer des chansons certes inédites en album mais largement éprouvées en scène (où il avait tout loisir, au besoin, de les peaufiner jour après jour, selon la façon dont elles étaient reçues par le public). François Rauber : « On travaillait constamment en tournée, sur le tas. On profitait du temps des répétitions : l'un au piano, l'autre qui avait ses idées, cherchait des mots, et on essayait de faire une rencontre… On mélangeait et de tout cela naissait une chanson, ou rien ; certaines venaient vite, d'autres pas du tout ou mettaient longtemps. J'en ai fait beaucoup avec lui, mais il est arrivé un moment où il m'a dit qu'il fallait qu'on divorce ! Parce qu'il tournait sans arrêt et que, moi, je devais rester à Paris. C'est là que j'ai demandé à Gérard Jouannest, qui avait accompagné Les Ménestrels[260], de travailler avec lui[261]. »

À Hiva Oa, bien sûr, rien de tout cela : rien que les gens du village pour l'entendre et apporter d'éventuels commentaires, mais qui, pour la plupart, ne possèdent qu'un seul repère en matière de chanson française : Tino Rossi ! « S'ils ne chantent pas du Tino Rossi, ils chantent des chants religieux, catholiques ou protestants. De Tino Rossi, c'est le seul dont on puisse dire qu'il a eu plus de monde que le général de Gaulle en Polynésie. Ils chantent tous comme Tino. Tu vois de gros gaillards de deux cents kilos chanter comme Tino. Et moi, quand ils me connaissent, c'est "moins bien" que Tino… Ce n'est pas du tout leur style, mais pas du tout[262]. » C'est aussi ce que lui avait répondu Victorine, l'infirmière qui venait lui faire des piqûres à domicile[263], en contrepartie d'un apéro sur fond de Mozart : « Je lui

ai dit : je ne peux pas aimer tes chansons parce qu'on ne peut pas danser dessus. » Jacques avait ri : « Ça, au moins, ça vient du fond du cœur ! » Au-delà de cette question de rythme et d'habitudes culturelles, comment imaginer, en effet, que les Marquisiens puissent se sentir concernés par *Le Plat Pays*, par exemple, si éloigné d'eux à tous points de vue ? « Ses chansons n'intéressaient pas grand-monde ici, nous confirme un habitant d'Atuona, rencontré au Centre culturel Gauguin. Ça n'était pas notre genre de musique. Mais après sa mort, on était très fiers de sa chanson sur nos îles… »

Alors quand quelqu'un de passage, comme Madou Bamy, exprime franchement son plaisir à l'écoute d'une chanson en gestation, Brel ne boude pas le sien. Tout seul dans son bureau, il ne cesse d'ailleurs de se demander ce que Jouannest et Rauber pourraient bien penser de son travail en cours, neuf ans après son précédent album original. Certains jours, rappelle Maddly, se passaient à écouter et réécouter le travail des jours précédents, « afin de se corriger : "Après onze ans, fait-elle dire à Jacques[264], c'est difficile de savoir." » Cela explique aussi le fait que, ce premier semestre 1977, lorsqu'il avait des pilotes d'Air Polynésie à sa table, le lundi soir (après une longue journée de vol et une demi-douzaine de décollages et d'atterrissages depuis Tahiti), il faisait souvent écouter ses chansons enregistrées sur bandes. Il était en manque, en demande d'avis.

Maddly : « Jacques, avec une infinie précaution, conviait ses invités à les écouter. Ça commençait toujours ainsi : "Il ne faut pas que cela vous ennuie, nous ne sommes pas là pour nous emmerder." C'était tout simplement parce qu'il était inquiet de tout ce que l'on aurait pu lui dire et il parait aux coups. Il ajoutait : "L'autre semaine, j'ai fait écouter *Jojo* à un de vos collègues et il m'a dit qu'il était indécent de dire 'Je t'aime encore' à un homme. Ça ne se dit pas, à son avis. Je n'ai pas bien compris. Ce n'est pas uniquement homosexuel quand deux hommes disent qu'ils s'aiment. Got ! La tendresse ! La tendresse[265] ! »

On le sait, c'est l'idée de rendre hommage à son fidèle Georges Pasquier qui a tout déclenché. Mais le Grand Jacques ne donnera vie à *Jojo* que dans la douleur et après bien des tâtonnements. Son écriture, commencée en septembre 1976, ne le satisfait toujours pas six mois plus tard, à en juger par son mot à Charley Marouani (« Je n'ai pas encore une chanson vraiment bonne… »). En début d'année 1977 pourtant, les conditions pour qu'il écrive enfin dans la sérénité semblent réunies : Jacques n'a plus à se préoccuper de l'*Askoy* qu'il voyait chaque jour patienter au rythme de la houle, alors qu'il avait décidé de ne plus naviguer ; le *Jojo* est à disposition dans un petit hangar du terrain d'aviation (il lui arrivera de transporter, toujours

bénévolement, des habitants du village jusqu'à Nuku Hiva à raison de trois allers-retours quotidiens !) ; surtout, « tranquillisé par nos nouvelles dispositions », explique Maddly, Jacques se familiarisait avec son orgue, sa guitare : « Il voulait à tout prix finir *Jojo*, car c'est elle qui allait ouvrir l'espace à d'autres chansons. Il le sentait ainsi. »

Il veut absolument finir *Jojo*, mais il ne trouve pas le bon angle, il tâtonne, il s'agace, alors il passe à autre chose. Aux *F…*, tiens, qui lui ont mené la vie dure ! Et, même s'il vit aux antipodes de Bruges, il ne fait pas dans la dentelle… Signe que cette chanson est singulière, c'est la première — et la dernière, par la force des choses — de tout son répertoire pour laquelle il va choisir une musique préexistante ! Une musique de « Joe » Donato — en fait João Donato, un grand pianiste et compositeur brésilien —, intitulée *A Rã (The Frog)*.

L'aurait-il appréciée, lui qui a toujours composé ses propres musiques, seul ou avec ses musiciens (Corti, Jouannest et Rauber), au point d'en faire une exception ? C'est probablement tout le contraire : entrée par effraction dans sa tête — il l'entendait du soir au matin comme on « matraque » un tube à la radio —, Jacques ne devait plus la supporter. Maddly l'utilisait en effet, d'ailleurs de façon tronquée, pour une chorégraphie destinée aux élèves de Sainte-Anne. De là à penser qu'il ait vu l'occasion de se venger doublement de personnages qu'il exécrait en les associant à une musique qui, elle-même, lui était devenue insupportable, il n'y a qu'un pas. Même pas l'épaisseur d'un papier à cigarette pour cet ex-fumeur invétéré qui avait arrêté net, et de façon définitive, à la veille de son opération !

Par la suite, révélera Maddly, jamais il ne fut troublé par le manque de tabac. Tout juste cherchait-il à « se souvenir du goût de sa dernière cigarette » quand parfois pouvait lui venir l'envie fugace d'en reprendre une. Il ne cessa même de reprocher à ses amis et relations de fumer… À ce propos, raconte mère Rose, « la première fois que je l'ai rencontré, tout simple, il m'a dit : "Vous savez, ici, les femmes fument trop !", et je lui ai répondu : "Ça serait bien de venir sensibiliser les jeunes là-dessus." ».

Comme quoi le Brel des Marquises, attentif aux autres dans la vie quotidienne, n'était plus (tout à fait) le Brel du music-hall, théoricien de l'absolu en représentation permanente. Il était bien loin, le temps où il évacuait le sujet par une pirouette, répondant à son ami Henry Lemaire[266], qui le mettait en garde contre les méfaits du tabac, par une esquive toute brélienne : « Mais vivre, c'est très mauvais pour la santé, il n'y a rien qui use plus un homme que vivre ! » Lemaire : « Tu n'as pas peur du cancer et des trucs comme ça ? » Brel : « C'est la peur de la mort, ça. J'ai pas bien peur de la mort, non. D'abord parce que la mort, c'est la seule certitude que j'ai. […] Il est évident que je n'ai pas du tout envie de souffrir pendant des années, […] mais je n'ai pas

peur du fait de ne plus rien être : un soir, je vais m'endormir et demain je ne me réveillerai pas, ça me paraît dans l'ordre des choses. En plus, comme je crois qu'il n'y a absolument rien derrière, ça ne me dérange pas, cette notion-là, non, pas beaucoup. » Lemaire, revenant à la charge : « Mais tu vas continuer à fumer ? » Brel : « Oui, parce que monter en voiture c'est dangereux pour la santé aussi, vivre c'est très dangereux pour la santé. […] Tout est extrêmement mauvais pour la santé ! »

Quatre titres sont sur l'établi d'Atuona (et de Punaauia), les premiers mois, pour réamorcer le travail d'écriture. *La ville s'endormait, Jojo, Sans exigences* et puis *Les F…* Vieille histoire, déjà, que cette affaire de « flamingants » et de reproches « belgiens » à son encontre ! Dix ans plus tôt, en 1967, s'imaginant « vieux » et donc « insupportable », le Grand Jacques n'écrivait-il pas :

> *J'habiterai une quelconque Belgique*
> *Qui m'insultera tout autant que maintenant*
> *Quand je lui chanterai « Vive la République*
> *Vive les Belgiens, merde pour les flamingants*[267] *! »*

Où l'on s'aperçoit que, dans son répertoire, Jacques Brel a de la suite dans les idées. Chez lui, une chanson en amène parfois une autre, même longtemps après. Comme une histoire qui évolue avec le temps, un récit qui se prolonge et prend de l'ampleur… ou bien bifurque dans une direction inattendue. D'autres fois, ce sont simplement des formules qui reviennent, tenaces ou avec des variantes, mais qui, au bout du compte, par l'effet de répétition, créent une certaine connivence ; comme si l'on était mis dans la confidence. Et l'on se sent sinon impliqué soi-même, en tout cas beaucoup plus proche du narrateur. De la haute voltige d'écriture qui apporte à l'œuvre une formidable cohérence, tout en contribuant à susciter chez l'auditeur une étonnante résonance.

16
AVEC L'AMI JOJO

Il y a souvent loin de la coupe aux lèvres. On savait bien, pour l'écriture de ses chansons, que tel était le cas avec Jacques Brel. Lui-même n'a jamais cherché à nier, au contraire, le rôle et l'importance du travail dans le développement d'une œuvre. On était pourtant à cent lieues de se douter à quel point. Il aura fallu marcher dans les traces polynésiennes du Grand Jacques pour s'en rendre compte. Pour comprendre combien il avait besoin de remettre son ouvrage sur le métier…

Que de tâtonnements entre l'étincelle initiale, le jaillissement de l'inspiration et l'aboutissement de la chanson ! Quelle débauche de transpiration !

En feuilletant subrepticement (pour ne pas dire de façon indiscrète, sauf qu'à sa place on aurait tous pareillement cédé à la tentation) le cahier de chansons de Jacques Brel, en novembre 1976 à Punaauia, Claude Lemesle l'avait déjà remarqué : « Je vois naître les phrases, se multiplier les ratures ; que de travail, que de doutes, que d'humble acharnement d'artisan dans cette écriture somme toute scolaire[268] ! » Aujourd'hui, on le sait avec certitude grâce à la découverte, à Hiva Oa, des versions originales des deux premières chansons auxquelles Brel a travaillé en Polynésie. *Jojo* et *La ville s'endormait*. Un document aussi improbable qu'unique, dans tous les sens du terme : les versions originales… enregistrées ! Oui, chantées et enregistrées, dans sa maison d'Atuona, par l'auteur-compositeur-interprète en personne !

Imaginez la scène. Et d'abord la disposition des lieux : au centre du salon, trois ou quatre fauteuils confortables autour d'une table basse ; le long d'un mur latéral, un meuble bas, la bibliothèque-discothèque, avec la chaîne hi-fi ; adossé au mur principal, l'orgue électronique à deux claviers superposés. Posés dessus, le gros poste radio à ondes courtes et un magnétophone à cassettes. À côté, reposant sur la paroi, la guitare sèche, près d'un fauteuil en osier. Devant l'orgue, un tabouret recouvert d'une étoffe…

Était-ce dans cette pièce ou bien dans son bureau, où l'orgue trouvera bientôt sa place définitive ? Climatisé depuis peu, le bureau sera en effet plus propice au travail, Jacques devant passer de longs moments à improviser au clavier, à chercher des mélodies et bien sûr à écrire. Toujours est-il que ce matin-là, à l'amorce de l'année 1977 selon toute probabilité, rentré de Tahiti pour la première fois à bord

du *Jojo*, le chanteur s'installe à l'orgue.

Le travail en solitaire est un exercice sans précédent pour lui, depuis ses débuts phonographiques. Faute de collaborateurs pouvant lui apporter ce regard extérieur auquel il était habitué, il a besoin de s'enregistrer pour s'écouter ensuite, voir ce qui ne va pas, corriger ce qui le mérite… Mais pour enregistrer, il doit couper la climatisation, trop bruyante, qu'il a fait installer à cause de ses problèmes de respiration et qui, d'ailleurs, ne fonctionne pas la nuit, faute d'électricité à Hiva Oa.

Pourtant, il fait chaud en cette période de l'année, très chaud et humide. C'est l'été austral. Son costume de scène sombre n'est plus qu'un lointain souvenir rattaché à la vieille Europe. Ici, Jacques est vêtu d'une simple chemisette, largement entrouverte (quand il n'est pas torse nu), d'un short ou d'un pantalon légers, tout en blanc, mocassins inclus. Peut-être a-t-il laissé tourner le ventilateur, « qui ronronne au salon »… ou au bureau. Quand il s'essaie à chanter une chanson de bout en bout, il souffre parfois de manque d'air. Il lui arrive même, selon Maddly, de terminer en suffoquant.

Mais il y a aussi des moments cocasses, lorsque les coqs chantent en plein enregistrement : « "Bien sûr, il y a les guerres d'Irlande…" Cocorico ! "Et les peuplades…" Cocorico ! » « C'est très encourageant, dit Jacques à Maddly. Là, au moins, on ne se prend pas au sérieux. C'est la vie aux Marquises[269] !" » Et Fii, l'homme de maison, de faire spontanément la chasse aux coqs dès qu'il entend le climatiseur s'arrêter. Ce qui, constate la Doudou, a l'art d'attendrir Jacques.

Il a donc quatre chansons en cours, dont *Sans exigences*, qui non seulement se trouvait dans le cahier sur lequel s'était penché Claude Lemesle deux ou trois mois auparavant, mais surtout dont Monique avait lu le premier jet[270] — or, Jacques et elle ne se sont plus revus après septembre 1974. Maddly aussi se souvient de premières esquisses du temps où elle fréquentait Jacques à Paris. L'auteur a de la suite dans les idées ! Mais ce jour-là, c'est à *Jojo* et à *La ville s'endormait* qu'il va s'attaquer. Il s'asseoit devant l'instrument, branche le magnétophone, se met à jouer et à chanter. Il commence par *La ville…*, celle des deux chansons dont le texte entamé sur l'*Askoy* est le plus avancé. Ses doigts courent sur le clavier de l'orgue, dont il ne sort qu'un son assez grossier, sans doute pas très éloigné de celui de l'harmonium de Gauguin, sauf qu'ici, trois quarts de siècle plus tard, une boîte à rythmes s'y ajoute. Et sa voix s'élève, bien en avant, non pas hésitante et fragile comme on aurait pu le croire, mais juste et assurée, l'élocution précise…

À l'écoute aujourd'hui de cet extraordinaire document, on ne peut qu'être surpris par la force et l'ampleur du chant. Surtout après avoir

lu et entendu tant d'allégations, au fil du temps, sur la prétendue déficience vocale de l'interprète après son opération. N'en croyez rien ! Rien de rien ! Même le souffle de sa voix, le fameux souffle qu'il aurait fallu atténuer en studio d'enregistrement, n'apparaît pas ici. Dans une cassette pourtant brute de décoffrage, une maquette élémentaire… En fait, le timbre de sa voix est plus clair, plus limpide que jamais ; l'homme, ne l'oublions pas, n'a pas fumé une seule cigarette depuis plus de deux ans. Le premier couplet passé, qui constitue le refrain en six vers que l'on connaît, Jacques enchaîne la suite quasiment comme il chantait sur scène ! N'était-ce la médiocrité du son, saturé sur quelques notes, on aurait l'impression d'« assister » à une prestation du Grand Jacques au top de sa forme. Quelle émotion !

Au deuxième couplet, il manque le dernier vers, « Dont le corps s'ensommeille ». Neuf vers au lieu de dix au final. Reprise du refrain et troisième couplet ; là, il faut attendre le huitième vers pour qu'apparaisse une première différence, infime : « Et je *suis* celui-là », au lieu de « Et je *fais* celui-là ». Dixième vers : « Qu'on attend quelque part » (au lieu de « On m'attend quelque part »). Le onzième vers de la version 33 tours (« Comme on attend le roi ») n'existe pas encore. Dans le suivant, on entend « Mais on ne m'attend *pas* » au lieu de « *point* » (qui rimera finalement avec « souverain »). Refrain à nouveau et, surprise, une strophe de neuf vers inconnus dont il ne retiendra que de rares bribes dans les douze vers « officiels » :

Et je me désenchante
Dans ce bleu presque noir
Où ne chantent que des chiens
Et ces chiens de hasard
Chantent comme les chiens
Non, le bonheur n'est pas là
Il faut aller plus loin
Peut-être que demain
Ou bien qu'après-demain…

« Scolaire », avait osé Lemesle, l'auteur aux trois mille chansons, en découvrant ce texte à Punaauia. Il avait raison, et Brel le savait bien lui-même, dont le talent artistique joint au travail artisanal permettrait en l'occurrence d'aboutir à cette formule magique : « Il est vrai que souvent / La mer se désenchante / Je veux dire en cela / Qu'elle chante d'autres chants / Que ceux que la mer chante / Dans les livres d'enfants. »

C'est alors qu'intervient, dans la version définitive, le fameux couplet évoquant Aragon, Ferrat et les femmes… Dans cette cassette,

reprenant sans doute l'ébauche qu'il avait chantée à Punaauia et que Claude Lemesle, le lendemain matin, s'était autorisé à lire, pas un vers, pas même un mot sur le sujet ! Que s'était dit Lemesle, déjà, à la première écoute du disque ? « Tu aurais mieux fait de fermer ta gueule… » Sans l'ajout dudit couplet, c'est sûr, l'accusation de misogynie portée à l'encontre de notre homme aurait fait long feu. Je m'imagine aussi, en 1980, faisant écouter ce document à Jean Ferrat…

La chute donne lieu à une interversion. À la place du refrain et du dernier quatrain (« Et vous êtes passée / Demoiselle inconnue / À deux doigts d'être nue / Sous le lin qui dansait »), Jacques saute directement à celui-ci dont il bisse aussitôt les deux premiers vers, ainsi complétés : « Et vous êtes passée / Déjà je souriais… » Puis il conclut par le refrain à l'identique… ou presque, puisqu'au premier vers il emploie non pas l'imparfait mais le passé simple : « La ville s'endormit… »

Au plan de la composition, si elle est encore approximative, on retrouve l'essentiel de la structure musicale de la chanson et l'on reconnaît assez bien sa mélodie. La durée de l'enregistrement, elle, est inférieure d'une minute (trois minutes quarante contre quatre trente-six), y compris l'intro musicale d'à peine dix secondes et les cinq ou six de la note finale. Peu de différence en revanche, pour *Jojo* — qui d'ailleurs ne s'appelle pas encore ainsi mais *Six pieds sous terre* —, entre cet enregistrement (trois minutes trente) et celui du chef-d'œuvre sur l'amitié que l'on connaît (trois minutes quinze).

Pour le texte et la musique, c'est une tout autre histoire ! Il s'agit bel et bien du brouillon de *Jojo*, mais il est impossible à partir de ce document de pouvoir seulement imaginer le somptueux joyau qui en résultera en fin de compte. Si les paroles devront être remises cent fois sur le métier au long des six mois à venir, en septembre suivant la musique et les arrangements exigeront aussi un gros travail à Gérard Jouannest et surtout à François Rauber.

Cela commence par un rythme lancinant au son d'accords plaqués, qui ne varie un peu qu'après une minute, le temps de quelques rapides arpèges ; et ainsi de suite jusqu'à la fin (« Il n'est pas mort… »), dont la dernière syllabe s'étire sur plusieurs secondes. Jacques, rappelons-le, s'accompagne ici à l'orgue électronique, qui offre moins de combinaisons harmoniques que le piano ; un instrument auquel il n'a accès qu'à Tahiti, de loin en loin, chez son copain Paul-Robert.

Que dire de cette version enregistrée dans sa case, à mi-chemin entre le village et le cimetière ? Elle apparaît si éloignée de la merveille connue de tous qu'elle en devient un cas d'école brélien. Du chemin à tracer entre l'idée de départ et son point d'arrivée.

Anticipation de *Jojo*, brouillon, esquisse, ébauche ou première mouture, *Six pieds sous terre* est tout cela et autre chose à la fois : presque une autre chanson. Même sa mélodie est embryonnaire. Si l'on s'efforce d'oublier celle qu'on a en mémoire pour se placer en auditeur du Grand Jacques pendant qu'il s'enregistre, on se borne tout juste à la deviner, tant l'accompagnement semble monocorde et le tempo trop carré, sans doute imposé par la boîte à rythmes.

Dans l'immédiat, c'est sûr, Jacques ne peut être qu'insatisfait du résultat. Aucune des quatre chansons sur lesquelles il planche n'est « vraiment bonne ». Il a l'habitude, cela dit. L'inspiration a beau être primordiale, l'important pour lui, sans quoi tout ne serait que vaines velléités, est affaire de « transpiration » : « Je n'ai aucun talent, avouait-il humblement, et il faut que je travaille beaucoup. Pour moi, le talent, c'est un travail qui ne se voit pas. » Et s'il se définissait lui-même comme quelqu'un de laborieux (« Il faut que cela semble facile alors qu'on a mille heures de boulot derrière »), c'était bien parce que ce travail auquel il s'astreignait sans compter (« Pour moi, c'est toujours douloureux d'écrire. Tu le vois, n'est-ce pas ? », disait-il, en pleine gestation de l'album, à sa compagne) se voulait extrêmement minutieux. « Quand j'ai la musique, je compte le nombre de pieds pour chaque phrase musicale, je chronomètre et je sais qu'il va falloir m'exprimer en quatre ou cinq couplets. Je n'écris pas un livre, donc tout doit être contenu en deux minutes vingt, ou trente, ou quarante. Et c'est pour cela qu'il faut être précis. Bien savoir ce que l'on veut dire. S'il y a refrain, je procède de la même façon, tant de couplets et tant de refrains. Ce n'est pas un hasard. Le tempo joue aussi, bien sûr[271]. »

Mille heures de boulot derrière… En l'occurrence, mille heures de boulot devant ! Qu'y a-t-il de commun, en effet, entre ce premier jet et la chanson qui sera enregistrée le 5 septembre 1977, trois ans quasiment jour pour jour après la mort de son grand ami ? Le refrain. Et encore, avec une variante de taille, car nulle part, en ce début d'année, il n'est question nommément de Georges Pasquier dans ce texte : « Six pieds sous terre, *il* chante encore / Six pieds sous terre, *il* n'est pas mort. »

La formidable trouvaille de l'auteur, encore lointaine, sera de s'adresser directement à Jojo et de le tutoyer d'un bout à l'autre de la chanson. Rien de tel ici. Il se contente de l'évoquer à la troisième personne sans fournir d'indices probants sur l'identité de celle-ci : « Il me chante à tue-tête / Quelques chansons paillardes / Moi, son corps de garde / J'embouche la trompette / Pour qu'éclate la fête… » Là où chaque couplet de *Jojo* débutera par l'énoncé de ce surnom (« Jojo, voici donc quelques rires… Jojo, moi je t'entends rugir », etc.), Brel ouvre les cinq premiers de cette esquisse par l'adverbe « parfois ». «

Parfois, il se met à gémir… Parfois, il me chante à tue-tête… Parfois, on se déchire le mou… Parfois, remontant nos mémoires… Parfois, j'apporte quelques cris… »

Des couplets, en outre, qui n'ont quasiment rien à voir avec ceux de la mouture ultime, sinon dans l'esprit. Par exemple, le passage « Pour tenter de comprendre / Pourquoi tant et tant d'amis / Sont bien morts avant lui » annonce ces vers autrement plus évocateurs : « Je te dis mort aux cons / Bien plus cons que toi / Mais qui sont mieux portants. » Avec, quand même, quelques similitudes : « Nous refaisons le monde » au lieu de « Nous refaisons nos guerres » ; sauf que juste après, à la place de ces deux vers qui claquent : « Tu reprends Saint-Nazaire / Je refais l'Olympia », Jacques en est encore à une prose des plus banales : « Qui a déteint en gris / Et que c'est pas joli. »

Suivent trois autres couplets où la locution adverbiale « et puis » succède à « parfois » : « Et puis, quand arrive demain… Et puis, je le quitte au matin… Et puis, je rentre à petits pas… » Le deuxième est celui qui s'approche le plus de la version finale : excepté « et puis » au lieu de « Jojo » et « Je *le* quitte au matin » au lieu de « Je *te* quitte… », les quatre vers restant — dont l'image splendide « Des amputés du cœur / Qui ont trop ouvert les mains » — sont identiques. Le troisième et dernier couplet contient un seul vers commun, mais ô combien essentiel (« Orphelin jusqu'aux lèvres »), et pas mal d'approximations. Jacques Brel est alors dans le dur de la douleur, il cherche, tâtonne, bégaie, transpire : « Me tenant par les rêves » annonce laborieusement « Je m'habille de nos rêves » ; comme « Mais heureux à pleurer / Qu'il ne le sache pas » prépare « Mais heureux de savoir / Que je te viens déjà ».

Une absence criante dans ce document, celle du sublime néologisme « Tu frères encore » en troisième reprise du refrain. D'ailleurs, celui-ci n'est que balbutiant, avec des formules pas toujours heureuses dans les variantes utilisées. Si le premier refrain est presque définitif, au « détail » près de l'emploi du pronom personnel, le deuxième propose « Il trinque encore » au lieu de « Tu espères encore », et le troisième s'égare avec « Il pisse encore ». Quant au quatrième et dernier sur lequel s'achève cet enregistrement exceptionnel, il n'est guère éloigné de celui qu'on découvrira en radio le 17 novembre suivant, outre une permutation des vers :

Six pieds sous terre, il m'aime encore
Six pieds sous terre, il n'est pas mort

Autre manque flagrant, les trois vers, d'une importance capitale dans la vie et l'œuvre de Jacques Brel, qui concluent le quatrième couplet : « Nous savons tous les deux / Que le monde sommeille / Par

manque d'imprudence. » À leur place, des mots parfaitement provisoires : « On rit de pute en pute / On court de bar en bar / Glissant du gris au noir. » Chez le Grand Jacques, le talent, loin de jaillir comme une source miraculeuse, se forge peu à peu à la force du poignet. Et c'est d'autant plus remarquable. « Le talent, c'est un travail qui ne se voit pas… » Oui, il y a vraiment loin de la coupe aux lèvres, même si l'exégète pourra trouver ici assez d'analogies pour faire son bonheur entre le brouillon et la chanson (dont la structure est d'ailleurs commune : huit couplets, quatre refrains et un nombre de vers identique). Notamment avec ce premier couplet :

Parfois, il se met à gémir
Quelques langueurs marines
Où des marins serinent
Que Saint-Cast doit dormir
Tout au bout du brouillard…

En dernier ressort, les « chansons » supplanteront les « langueurs » pareillement marines, « des Bretons qui devinent » évinceront « des marins qui serinent » ; quant à Saint-Cast où Jojo fut enterré, il dormira tout *au fond* et non tout *au bout* du brouillard… Et mon tout composera l'une des œuvres maîtresses de maître Jacques. Une œuvre dont PRT se souviendra de la gestation, établissant même un lien de cause à effet entre sa genèse et la visite festive à Carlos, alors hospitalisé à Papeete. « C'est dans ce contexte de simplicité tendre et amicale que vient troubler le souvenir des odeurs de sparadrap, d'éther et d'asepsie — de mort et de volonté de survivre quelque part, même sous terre —, que Jacques a esquissé le texte et la musique d'une chanson provisoirement intitulée *Six pieds sous terre*. Il voulait qu'on la chante après sa mort. Sorte d'hommage en miroir[272]. »

Il se rappelle également qu'un soir, en le quittant pour aller se coucher, Jacques fredonnait ce couplet :

Et puis
Je rentre à petits pas
Me tenant par les rêves
Orphelin jusqu'aux lèvres…

Et Thomas de préciser encore que « cette chanson est une douloureuse déambulation nocturne, où l'on "court de bar en bar, glissant du gris au noir", tandis que "des marins serinent que Saint-Cast doit dormir" : Jojo, son meilleur ami qui gît six pieds sous terre, a fait un séjour à l'institution Saint-Cast ».

Jojo ! Quand Jacky l'a rencontré, c'est d'abord son physique de colosse qui l'a impressionné. Cela se passait en avril 1954 aux Trois Baudets, où Georges Pasquier, en attendant mieux, présentait avec deux compères un numéro fantaisiste d'imitation et de bruitages étonnants. Un trio, Les Trois Milson (« les trois mille sons »), qui serait inclus en octobre suivant dans une de ces fameuses tournées Canetti — intitulées Le Festival du disque —, auxquelles participait alors le débutant Jacques Brel. En têtes d'affiche de cette tournée en Algérie et au Maroc, Sidney Bechet et Dario Moreno. L'occasion pour Brel et Pasquier de découvrir leurs points communs et de sympathiser, en infatigables amateurs l'un et l'autre de troisième mi-temps, de virées nocturnes et de soirées interminables à refaire le monde.

Or « Jojo se prenait pour Voltaire[273] »… et Jacky commençait à se défaire de son éducation bourgeoise. Il sera sa conscience politique. De cinq ans plus âgé que Brel, né à Arras en 1924, Georges Pasquier était un homme profondément attaché aux valeurs de gauche, tendance Jaurès et Mendès France. Sa vision progressiste du monde marquera définitivement le Grand Jacques. Ingénieur de formation, il délaissera le music-hall pour rejoindre l'Institut des pétroles, d'abord dans des stations de forage puis au siège de celui-ci, à Rueil-Malmaison, où en 1959 il fera la connaissance d'Alice, future épouse Pasquier le 30 avril 1963. Et c'est Jacques qui leur offrira leur voyage de noces à Venise. Car, entre-temps, en 1962, Jojo a choisi d'abandonner sa carrière pour accepter la fonction de secrétaire-chauffeur-régisseur que Brel lui a proposée. En fait, un rôle d'homme de confiance qui lui va bien. Et Jacques d'engager aussi la toute jeune M^me^ Pasquier, pour assurer le secrétariat à domicile, répondre au téléphone et s'occuper de son courrier (« J'aiguillais parfois les gens sur Marouani… »). Mais, à l'instar de son mari, son rôle ira bien au-delà. Elle se chargera par exemple de l'entretien de son appartement et de ses affaires personnelles : « Comme il ne s'achetait jamais rien, j'étais même obligée de lui chercher des vêtements[274] ! »

Jojo, « l'ami, le frère de cœur ». À telle enseigne, rappelle Charley Marouani, que « lorsque Jacques a arrêté de chanter, il a offert à Jojo une petite maison à Asnières, ainsi que… L'Échelle de Jacob, le cabaret de ses débuts[275] ! » Jojo en assurera d'ailleurs la direction artistique en 1967 et 1968, avant de tomber malade en 1969. Quand Jacques l'a appris, confiera Alice à Marc Robine, évoquant son cœur d'or, il « a été formidable. Il allait tous les jours à la clinique quand il était à Paris ». Georges Pasquier vivra encore cinq ans, alors qu'on ne lui donnait que six mois d'espérance de vie. Et quand la maladie l'a emporté, Jacques « est revenu immédiatement des Açores et s'est chargé de toutes les formalités afin que je n'aie pas à le faire… »

Le jour des obsèques, il loua spécialement un avion à Paris pour rejoindre Saint-Cast, avec Charley Marouani. « Parfois, écrira celui-ci, il arrive que certaines scènes infiniment tristes se transforment en vaudeville. Ce fut le cas. La fosse dans laquelle devait reposer le cercueil du pauvre Jojo s'était révélée trop petite ! Et, pendant que les préposés l'agrandissaient, Jacques a murmuré : "Jusqu'au dernier moment, tu vas nous faire ch… !" Inutile de préciser que la remarque cachait un immense chagrin[276]. »

Devant Prisca Parrish, en apprenant la mort de son ami, Jacques Brel tiendra ces propos, proches de la déclaration d'amour : « Jojo a plus compté dans ma vie que toutes mes femmes. Jojo, c'était l'homme de ma vie. » Plus tard, il ajoutera : « Jojo, c'était aussi un bon critique. Le seul qui avait le courage de me dire : "Ça ne veut rien dire, ce que tu racontes, faut refaire ce passage, sinon ils vont être paumés !" Et moi, je l'écoutais. Je corrigeais. Il avait souvent raison, Jojo. J'ai toujours tenu compte de ses conseils. […] Sans lui, je n'aurais jamais été moi[277]. »

Jojo, l'homme à tout faire de Brel — comme Pierre Onténiente, *alias* Gibraltar, l'était de Brassens —, mais surtout le confident à la vie à la mort. Maddly : « Je l'ai vu écrire la chanson à Jojo… Il essayait de croire que Jojo l'entendait, que Jojo l'écoutait. Il était même anxieux : "Est-ce que ça lui plaira ?", me demandait-il. "Crois-tu qu'il sera content ?" Je me souviens tout particulièrement du souci que Jacques se faisait au sujet de la qualité de cette chanson. Son inquiétude se manifestait plus fortement pour ce texte que pour n'importe quel autre. Me parlant de son ami, Jacques disait : "Il ne se passe pas un jour sans que je pense à lui, sans que je lui parle[278]." »

Que de peine, que de difficultés pour accoucher enfin de cette chanson, privilégiée entre toutes dans ce dernier album ! La preuve par neuf — neuf mois de labeur matinal — de sa théorie sur l'inspiration et la transpiration. Une preuve qu'il nous a laissé découvrir sur place… et qui justifierait à elle seule d'avoir parcouru la moitié du monde. Cet enregistrement de *La ville s'endormait* et de *Jojo* faisait en effet partie de ceux dont il proposait l'écoute à ses hôtes au long du premier semestre 1977, notamment aux pilotes en escale à Hiva Oa. À Michel Gauthier en particulier, l'un de ses deux instructeurs de Tahiti, qui se montra stupéfait, un soir, en l'entendant chanter de l'opéra en même temps que tournait un disque : « Poumon en moins ou pas, il gardait une sacrée puissance[279] ! » Un autre soir, Jacques sortira une cassette en lui demandant si ça lui chante d'écouter Brel : « Il m'a fait écouter toutes les chansons sur lesquelles il travaillait. Des ébauches. Juste la voix et sa guitare ou un orgue. J'étais admiratif. Je lui ai dit : "N'y touche pas ! Laisse ça ainsi ! C'est

génial !” Il a ri : “Tu es con ? Moi, j’entends déjà tout l’orchestre. Je vais aller enregistrer ça en France[280] !” »

Un autre pilote, tout aussi stupéfait de la qualité de ce qu’il venait d’entendre, lui demanda s’il comptait remonter sur scène avec ce matériel nouveau. Le « non » qui lui claqua aux oreilles résonna comme un écho, sept fois répercuté ! « Tu veux ma mort ! Est-ce que je te demande de traverser l’Atlantique avec un Bréguet 14 ? C’est insensé tout de même !

— Mais tu reviens à la chanson ?

— Je ne *reviens* pas à la chanson. J’ai toujours continué à gribouiller mes petites conneries. J’ai quitté le tour de chant, pas la chanson[281]. »

17
QUELQUES CHANSONS MARINES

Conformément à la demande de Jacques Brel (« Bloque des dates pour septembre ou octobre, je serai là… »), Eddie Barclay a réservé le studio de la maison de disques où il avait l'habitude d'enregistrer. Le studio, situé au premier étage de l'immeuble de l'avenue Hoche, là où Lemesle et Thomas avaient auditionné pour « Le Jeu de la chance »…

La nouvelle était d'autant plus réjouissante pour le producteur qu'à aucun moment, depuis son installation aux Marquises (« On s'écrivait. Il me manquait… »), il n'avait tenté de faire pression sur l'artiste. Il le connaissait trop bien, du reste, pour ignorer qu'une telle démarche n'aurait pu que se révéler contre-productive. Simplement, expliquera-t-il, « j'avais envie qu'il fasse encore un disque, et Charley en avait envie aussi. Évidemment, M. Barclay veut faire de l'argent. Évidemment, M. Marouani veut toucher son pourcentage. Évidemment, nous sommes de vieux routards, de sacrés marchands… C'est ce qui s'est murmuré. Quelle erreur ! De l'argent, on en faisait de toute façon avec Brel, ses disques continuant de se vendre avec une régularité implacable. Charley et moi trouvions seulement dommage qu'il n'y ait pas, encore une fois, un petit supplément de ce talent immense[282] ».

Pour tout bagage, en vue du travail en studio, Jacques n'emporte qu'une cassette enregistrée à domicile, où il a rassemblé ses créations de l'année, accompagnées à l'orgue ou à la guitare : dix-sept chansons « marines » surgies au milieu du Pacifique. Des chansons que Jacques a expédiées au fur et à mesure, depuis la poste d'Atuona, à son fidèle orchestrateur François Rauber : « Contrairement aux autres disques de Jacques auxquels j'ai collaboré, celui-ci, je l'ai reçu par cassettes — qui arrivaient des Marquises — enregistrées d'une façon artisanale[283]. » Avec Gérard Jouannest qui les découvre à la suite de Rauber, d'abord impatients et curieux en l'attente des suivantes, ils se montrent vite admiratifs. « Chez Jacques, constatera François Rauber, les sujets n'ont pas tellement changé : il les avait déjà. Cette générosité, ce culte de l'amitié, cet amour de l'autre… Tout cela existait, mais différemment, d'une façon plus simple au début pour devenir, à la fin, des monuments[284] ! » Dix-sept chansons, dont une encore au stade de texte, *Vieillir* (Gérard Jouannest en cosignera la musique), et deux monologues. Mais, avant de débarquer dans la seconde quinzaine d'août à Roissy-Charles-de-Gaulle, Jacques et Maddly s'offrent trois escales. À Los Angeles d'abord, où l'on remet à l'auteur-compositeur un disque d'or pour la version américaine

Seasons in the Sun, du *Moribond*, popularisée aux États-Unis par le *crooner* Andy Williams. Puis à Caracas et à la Guadeloupe, le temps de rendre visite à la famille de Maddly.

À Paris, où tout a été mis en œuvre pour préserver le secret de leur venue, la nouvelle a quand même filtré et c'est par des photos volées du chanteur — où il apparaît plus corpulent qu'auparavant, vêtu pour une fois de couleur sombre, portant chapeau noir, moustaches et barbiche — qu'on sera informé de ce retour. En vue, lit-on dans la presse, d'un nouvel album ! À moins d'un hasard, quelqu'un — par négligence ou par intérêt — a forcément vendu la mèche… mais qui ?

Hormis l'équipe du disque et le personnel de la maison Barclay, seuls quelques proches au-dessus de tout soupçon étaient dans la confidence. Miche, Juliette Gréco, Jean Liardon et les deux amis qui ont fait le voyage aux Marquises : Charley Marouani, bien sûr, et Arthur Gélin, le chirurgien de Jacques (après avoir été celui de France, qu'il avait opérée en 1961 de l'appendicite), un bon vivant aux idées solidaires pas très courantes dans son milieu. Même Barbara ou Brassens, qu'il ne manquera pas de retrouver à cette occasion, ignoraient encore ce retour.

Une fois descendus à l'hôtel, près de l'avenue Foch, Jacques et sa compagne rejoignent François Rauber, qui vit avec son épouse Françoise dans le même arrondissement, pour travailler aux arrangements des chansons. « Jacques n'habitait pas loin de chez moi et l'on se rencontrait très tôt le matin, parce qu'il avait déjà des problèmes respiratoires[285]… » Mais, assez vite, avec les Rauber, ils s'aperçoivent qu'un photographe passe ses journées en planque dans un appartement situé en face. Brel va alors prendre ses quartiers, dès huit heures du matin, chez Juliette Gréco qui vit avec Gérard Jouannest rue de Verneuil, à deux pas de l'hôtel particulier de Serge Gainsbourg. La chanteuse et le pianiste compositeur sont en effet réunis à la ville comme à la scène depuis 1968, un an après les adieux de Brel. Gréco : « J'avais dit à Gérard : "Écoute ! Tout le monde lui court après, tout le monde l'emmerde, le traque, voilà la clé de la maison. Tu lui dis qu'il vienne et qu'il fasse ce qu'il veut, il est chez lui ! Il ne me verra pas." Gérard a pris la clé et Jacques est venu. Moi, j'étais là, planquée dans ma chambre. Au bout de deux jours, Jacques a demandé : "Elle est où, Gréco ?" Gérard lui a répondu : "Elle doit être là !" Je suis venue, mais je ne suis jamais restée dans le salon à écouter, en "spectatrice"[286]… »

Elle entend cependant Jacques répéter *Voir un ami pleurer* et la grande interprète qu'elle est tombe en admiration devant cette chanson. Un peu plus tard, en son absence, « c'est Jacques lui-même qui a dit à Gérard : "Si ça lui plaît, je lui donne cette chanson ! Et je

veux qu'elle l'enregistre avant moi !" C'est ce qui s'est passé[287] ». Jacques Brel, rappelons-le, avait déjà offert deux chansons inédites à Gréco, *Vieille* en 1963 et *Je suis bien* en 1967, qui ne figurent qu'à son répertoire.

Après plusieurs jours de travail non-stop, pendant lesquels les trois complices retrouvent vite leurs automatismes d'antan (« Gérard, rappelait François Rauber[288], lui a beaucoup apporté, tout son côté rythmique, pianistique… C'est un rythmicien épatant, qui a des idées. Moi, je suis plus dans la mélodie, ce qui fait qu'à nous trois c'était très bien ! »), ils entrent en studio le 5 septembre. Avec le fidèle Gerhard Lehner à la prise de son, Jacques n'est en rien dépaysé. Deux titres sont au programme. C'est peu et c'est beaucoup à la fois. Peu, parce que Jacques a décidé de s'économiser — depuis son opération, c'est la première fois qu'il enregistre ; beaucoup, parce qu'avec lui ça ne lambine pas : on enregistre à l'ancienne, tous ensemble, musiciens et chanteur en direct ! François Rauber : « Jacques était très vigilant, attentif, courageux, au début… Et à la fin, il était carrément le meneur de jeu ! C'était merveilleux, tout le monde avait envie d'aller dans le même sens que lui. On faisait tout en direct, Jacques avait besoin de cette peur… Il n'y avait pas de bon moment pour lui sans souci à se faire, comme en avion ou en bateau. Il avait le goût du risque, et en studio tout le monde se trouvait concerné, y compris les musiciens qui jouaient d'autant mieux[289] ! »

Il suffit d'une demi-heure environ aux musiciens pour déchiffrer chaque partition de François Rauber et être prêts à enregistrer. Le temps nécessaire à Jacques pour se chauffer la voix, dans une autre pièce. Seul Gerhard Lehner regrette la brièveté de ces répétitions : « Je n'avais pas toujours le temps de régler parfaitement mon matériel. Il est arrivé qu'à l'écoute je trouve que le résultat n'était pas parfait, mais, si Jacques était content de son chant, il décrétait "C'est bon !" et il ne voulait pas refaire une prise[290]. » Au maximum, incroyable performance résultant d'une rare expérience de la scène, il ne lui faudra que trois prises pour une chanson, le plus souvent deux, voire une seule…

Deux titres donc pour cette reprise de contact avec le studio, mais quels titres ! *Orly* et *Jojo*. Deux chefs-d'œuvre d'amour et d'amitié. Et quels arrangements ! On ne peut plus somptueux pour *Orly*… François Rauber : « Les orchestrateurs travaillent avec deux types de chanteurs : ceux pour lesquels *on ne peut pas* orchestrer sans avoir lu le texte, et ceux pour lesquels il ne faut surtout pas lire le texte ! Avec Brel, une orchestration était inconcevable avant d'avoir lu le texte. Il avait d'ailleurs ses idées de styles, d'instruments — par exemple, dans *Orly* c'est lui qui a eu l'idée de la trompette. Il m'expliquait le décor

orchestral qu'il souhaitait. Après, je faisais ce que je voulais, mais en partant de son idée initiale[291]. »

Ce premier matin, toutefois, avant de débuter l'enregistrement, Jacques est pris d'une terrible quinte de toux. Bien sûr, les musiciens savent qu'il a été opéré et un certain malaise règne entre eux. Successeur de Jean Corti en studio depuis que celui-ci a choisi d'arrêter le métier[292], Marcel Azzola est à l'accordéon : « Personne ne savait que dire à Jacques, se souvient-il. On voulait lui manifester notre amitié, notre sympathie, mais on ne trouvait pas les mots[293]. » Alors, Jacques Brel prend les devants. Il se dirige vers le piano, fait mine de chercher quelque chose dessous, puis dedans… et lance cette question à la cantonade : « Vous n'auriez pas vu un poumon ? » Pour le coup, tout le monde se fige. « Bon, on l'a dit, reprend Jacques ; alors on n'en parle plus. » De fait, confirme l'accordéoniste, « on n'en a plus jamais parlé. Il nous avait évidemment choqués, mais il savait que cela nous libérerait[294] ».

Autre sujet d'inquiétude, le souffle qui accompagne sa voix lorsqu'il parle. Jacques demande d'emblée à l'ingénieur du son s'il pense avoir la possibilité technique de l'effacer. « Pour le tranquilliser, rappelle Gerhard Lehner, j'ai dit oui. À la vérité, je ne voyais pas du tout comment. Mais, à l'enregistrement, la voix était extraordinaire, il n'y avait pas de souffle. Quand certains disent que sa voix avait baissé, je ne suis pas du tout d'accord. Jacques donnait surtout l'impression d'être heureux de chanter[295]. »

Ces petites appréhensions surmontées, la session d'enregistrement se déroule sans anicroche. Et Jacques chante aussi bien qu'auparavant, voire mieux que jamais. Au point, précise Maddly, de s'affranchir de son entourage au moment d'interpréter *Jojo*. « Il nous oublie, il parle à Jojo… »

Deux jours s'écoulent, durant lesquels le travail préparatoire se poursuit chez Gréco et Jouannest. Le 8 septembre, on revient en studio avec deux autres chansons. La première de celles qu'on appellera les inédites, *Sans exigences*. Et *La ville s'endormait* ; un titre, c'était couru d'avance, qui ne manquera pas de raviver médiatiquement la thèse de la misogynie de Brel. Comme on parlera de racisme à propos des *F…*, en voyant seulement dans cette chanson une charge étroitement ciblée plutôt qu'un pamphlet sur l'extrémisme et le fascisme.

A contrario, commentant cet album, le biographe Marc Robine (qui cassa sa tirelire de lycéen pour assister tous les soirs aux adieux de Brel à l'Olympia) écrira qu'*Orly* « est le démenti le plus éclatant à opposer à ceux qui s'obstinent à ne voir en lui qu'un misogyne obtus », estimant également que le coup de patte à Jean Ferrat a été « assez

mal interprété ». Selon lui, « il ne s'agissait que d'aller au plus pressé en tirant parti d'une référence connue de tous », ce qui n'était pas « un mince hommage, d'ailleurs, venant de Brel ». De retour aux Marquises, écoutant par hasard une émission de radio traitant du sujet, Jacques fera ce commentaire : « Ils en sont toujours à ma misogynie ! En fait, je déteste les femmes que je n'aime pas. Quand tu rencontres des femmes qui disent des conneries, tu ne peux pas leur dire : "Taisez-vous !" Et cela fausse tout[296]. »

Si l'on ignore la date précise d'enregistrement des deux monologues (*Le Docteur* et *Histoire française*), qui ne sont jamais sortis et ne méritent guère de paraître un jour, on possède la trace écrite des séances, avec les détails techniques, le nombre de prises, etc., des dix-sept chansons. Jamais plus de deux par session, pour se ménager, et seulement le matin — sauf exception — à partir de 9 heures. Ainsi, le 14 septembre, on mettra en boîte *Avec élégance*, une autre des « inédites » ; le 16, ce sera *Mai 40* ; le 21, *L'amour est mort* et *Voir un ami pleurer* ; le 22, *Les F…* ; le 23, *Le Bon Dieu* et *Les Remparts de Varsovie* ; le 24 *Jaurès* — avec pour seul accompagnement, superbe réussite, l'accordéon poignant de Marcel Azzola — et *Le Lion* ; le 27, *Knokke-le-Zoute tango* ; le 28, *La Cathédrale* ; le 29 *Vieillir*. Le 1er octobre, enfin, *Les Marquises*… en une seule prise !

Comme il fait beau en ce mois de septembre, Jacques et Maddly se rendent le plus souvent à pied au studio, distant d'à peine deux kilomètres. Ayant conservé le rythme des journées marquisiennes, où l'on se lève avec les poules, l'artiste a déjà mémorisé les chansons du jour pour être fin prêt à enregistrer. Depuis leur hôtel, le couple remonte l'avenue Foch jusqu'à l'Étoile et descend l'avenue Hoche en marchant d'un pas tranquille. Brel se tient au bras de sa compagne et s'appuie sur une canne. Sa barbe, ses lunettes noires et son feutre de cow-boy le rassurent et, de fait, lui permettent de passer inaperçu durant cette promenade matinale. Pourtant, le jour où il doit enregistrer *L'amour est mort* et *Voir un ami pleurer*, des photographes semblent attendre son arrivée à l'entrée de l'immeuble des studios Barclay… Première friction entre le producteur et son artiste, le premier justifiant alors leur présence par des tâches prévues dans la maison, et le second s'avouant des plus dubitatifs. Maddly, elle, constatera que c'est surtout à partir de cet instant qu'ils ont eu les paparazzi à leurs trousses.

Jacques a proposé d'enregistrer deux chansons par jour, deux au plus « car c'était une gymnastique nouvelle pour ses poumons malades, se souvient Maddly. Il me disait : "Reste près de moi. Surveille-moi", et je veillais à ce qu'on ne voie pas trop sa fatigue, je m'approchais de lui et il pouvait s'appuyer sur moi négligemment sans

éveiller l'attention. Ce n'était pas de la coquetterie, c'était pour ne pas faire peur aux gens[297] ».

S'il a toujours l'intention d'enregistrer d'autres albums, Jacques Brel sait bien, en revanche, qu'il ne se produira plus jamais en public. Le 27 septembre, enregistrant *Knokke-le-Zoute tango*, il s'est sans doute souvenu du regret qu'il formulait déjà à Atuona : « C'est dommage que je ne puisse pas la chanter sur une scène, parce que celle-là… » Oui, cette chanson-là — d'ailleurs fort difficile à interpréter avec son typique crescendo brélien — est éminemment visuelle : « Les soirs où je suis Caracas / Je Panamá je Partagas / Je suis le plus beau je pars en chasse… » Alors, à défaut de pouvoir l'incarner avec l'extraordinaire gestuelle dont il avait le secret, sans pareille depuis Piaf dans l'histoire de la chanson française, Jacques pourra compter sur le talent d'orchestrateur de François Rauber. Génial, en l'occurrence, par la délicatesse, la richesse et l'ampleur de son travail. Avec des ruptures de rythme, des hauts et des bas jusqu'à souligner simplement un texte dit, pour mieux préparer, bandonéon d'Azzola et section de violons conjugués, la majestueuse envolée finale. Rauber n'en considérait pas moins que « la puissance des mots chez Jacques prenait le pas sur tout… C'est très difficile de chanter une de ses chansons sans les paroles, parce que ce sont les mots qui priment… Ses textes étaient tellement riches que la ligne mélodique passait au second plan, ce qui me permettait à moi, orchestrateur, de mettre d'autant plus de musique derrière, dans les contrechants[298] ! ».

Le chanteur fait tout pour échapper aux médias, aux photographes, il se montre aussi discret que possible, mais pas au point de se cacher de ses amis. Il invite d'abord Serge Reggiani à dîner au restaurant, installés dans un coin à l'abri des regards. Vieille connaissance, « l'Italien » ! Les deux hommes ne manquent pas de points communs, à la ville comme à la scène. Comme il avait permis à Brel de débuter à Paris, c'est Jacques Canetti qui a convaincu Reggiani, en 1964, de se lancer dans la chanson et qui a produit ses premiers disques. Le 23 février 1967, ils s'étaient retrouvés à Grenoble dans un gala de soutien à Pierre Mendès France. Et, surtout, ils ont Barbara pour grande amie commune.

Après *L'Homme de la Mancha*, Jacques avait d'ailleurs songé à écrire une comédie musicale qu'il aurait intitulée *Les Vieux ou le droit au mensonge*, dans laquelle il se réservait un rôle aux côtés, justement, de Reggiani et de Barbara. Il en avait reparlé à Maddly, à Hiva Oa, et Barbara ne se privera pas de l'évoquer à la création de *Lily Passion*, en janvier 1986, avec Gérard Depardieu : « Jacques Brel avait eu l'intention, à un moment, de monter une comédie musicale pour nous deux. » Une intention qu'il nourrissait peut-être encore à l'heure d'enregistrer son nouvel album, si l'on en croit Gérard Jouannest : «

À cette occasion, nous avons beaucoup parlé. Il avait dans l'idée que nous fassions une comédie musicale ensemble[299]. » Brel au livret et aux lyrics, Jouannest et lui aux musiques (et Rauber, bien sûr, aux arrangements). Charley Marouani, qui fut également l'agent de Reggiani de la fin 1968 à son dernier spectacle, le confirme aujourd'hui : « J'étais présent lors de ce dîner au cours duquel Jacques a reparlé de ce projet avec Serge[300]… » Quant à Barbara, c'est au studio, lors d'une séance d'enregistrement, qu'elle retrouve Jacques Brel. Jean Liardon est là aussi, venu de Genève pour passer quarante-huit heures en sa compagnie. Jacques en profite pour proposer à Barbara un survol des Alpes avec l'avion de son ami. Liardon : « J'étais prêt à le faire. Mais elle m'a téléphoné pour évoquer toutes sortes d'excuses. Je crois qu'elle avait peur de monter dans un avion de cette taille[301]… »

Autre moment d'amitié notable, la soirée passée chez Lino Ventura, à Saint-Cloud, avec Georges Brassens, que Maddly rencontrait pour la première fois, et sa compagne Puppchen. Pâtes au menu — la spécialité de Lino — et pour thème principal de discussion : la mort ! Brel et Brassens, avec un poumon et un rein en moins respectivement, l'ont déjà frôlée de près. Quant à Lino Ventura, qui est à l'apogée de sa carrière, tout va bien pour lui. Il intervient en cours de soirée pour stopper cette conversation qui, même sur le ton de la plaisanterie, le met mal à l'aise : « Arrêtez de parler de tout ça, vous allez nous coller la scoumoune[302] ! »

C'est pourtant lui qui vivra le plus longtemps, dix ans encore, jusqu'à l'âge de soixante-huit ans. Mais il ne restait plus qu'un an à Jacques et quatre à Georges ; celui-ci avait déjà sorti son dernier album au premier titre en forme de pied de nez à la Camarde, *Trompe la mort*, et même donné son dernier récital, le 20 mai précédent, à Bobino (après cinq mois à guichets fermés). Maddly : « On plaisanta sur la mort ; chacun avait des peurs différentes et chacun riait des peurs des autres. Ce dîner chantait l'amitié. Jacques en eut une joie très vive[303]. »

L'amitié et la mort… Justement, Charley Marouani raconte : « Un jour, je tombe sur *France-Soir*, le grand journal de l'époque, qui titre sur la mort de Jacques Brel ! Je l'achète et le montre à Jacques qui me dit : "Va chercher un appareil photo, on va s'amuser !" Et il prend la pose, souriant, en tenant ostensiblement l'exemplaire du journal annonçant sa mort. Le but était bien sûr de l'envoyer à *France-Soir* pour voir comment ils auraient justifié leur bourde… Finalement, Jacques a préféré en rester là. Il s'efforçait tellement d'échapper à la presse qu'il n'a pas voulu risquer d'alimenter davantage les ardeurs des paparazzi à son encontre. Mais j'ai toujours la photo[304] ! »

Avant que d'autres échos ne soient publiés sur l'enregistrement de l'album en cours, les lecteurs de *France-Soir* ont donc cru, au moins un temps, à la mort de Brel…

Un autre jour, où il a été prévu en studio une séance le matin et une autre l'après-midi, Jacques demande à Marouani de bien vouloir l'emmener chez Brassens qui l'a invité à déjeuner, Maddly devant sans doute vaquer à d'autres occupations. « Il m'a proposé de me joindre à eux, mais j'ai estimé qu'il était préférable de les laisser en tête à tête. Avec ma timidité légendaire, j'aurais eu l'impression d'être un nain muet, perdu entre deux géants[305]. » Georges, qui souhaite assister à la session de l'après-midi, ramènera lui-même Jacques au studio, au volant de sa vieille Ondine. Vers 15 heures, Charley se souvient de l'arrivée des deux amis, « bras dessus bras dessous, riant aux éclats comme deux gamins ». Et Brel de lui raconter en s'esclaffant que Brassens s'est aperçu, au moment de faire démarrer son véhicule, qu'il allait se trouver à court d'essence. Voilà donc nos deux hommes en quête de la première station venue qui, par chance, se présente assez vite sur leur chemin. Mais, au moment de payer, Brassens s'aperçoit qu'il n'a pas d'argent sur lui… et Brel non plus ! « Le pompiste n'en croyait pas ses yeux ! rapporte l'imprésario[306]. Ces immenses artistes, installés dans une vieille guimbarde et sans le sou ! » Bonne âme et sûrement ravi, le pompiste accepta de faire crédit à un Georges Brassens confus, qui, en honnête citoyen, revint lui-même en fin de journée régler son dû.

Ainsi s'écoule ce mois de septembre 1977, entre travail, retrouvailles amicales et hantise des paparazzi, dans l'attente, sinon de regagner Hiva Oa au plus vite, du moins de prendre des distances aussitôt que possible avec la capitale parisienne. Un jour, ayant appris qu'Isabelle Aubret enregistre dans un autre studio de l'immeuble — l'année précédente, elle avait enregistré *La femme est l'avenir de l'homme*, et cette fois elle travaille à un nouvel album dont Claude Lemesle a écrit le premier titre, *Berceuse pour une femme…* — , Jacques Brel se fait une joie de la retrouver entre deux séances. L'interprète de *C'est beau la vie* et de *La Fanette* en gardera un souvenir particulièrement ému, redoutant de ne plus jamais revoir son ami ; ce qui sera en effet le cas… Celui de Miche et de France Brel aussi, qui, bien qu'ayant écrit à Jacques, attendront en vain sa venue à Bruxelles.

Fin septembre, il n'y a plus que deux chansons à enregistrer. Le 29, *Vieillir*, la chanson dont Gérard Jouannest a coécrit la musique, est seule au programme : « C'était curieux comme ambiance, se souviendra le musicien[307]. Tout le monde avait peur de se tromper et de l'obliger à chanter plusieurs fois. On avait l'impression que c'était quand même une des dernières fois. Et cette chanson, en plus ! Ces

paroles… C'était fou ! » Comme toujours, Jacques s'emploie à fond, avec un professionnalisme qui n'a d'égal que son naturel, et n'a donc pas besoin de multiplier les prises ; heureusement d'ailleurs, car il termine les séances de l'album dans un grand état d'épuisement.

Une chanson encore reste à mettre en boîte, celle qui se retrouvera en dernière position sur le 33 tours et qui, néanmoins, lui donnera son titre officieux : *Les Marquises*. Pour cette ultime journée de studio, Jacques tient à effectuer une dernière fois le parcours à pied et arrive avec deux minutes de retard sur l'horaire prévu pour l'enregistrement. Il s'en excuse auprès des musiciens et, pour ne pas les faire patienter davantage, « il ne répète pas, précise Maddly[308]. J'ai juste le temps de lui glisser son texte et il s'installe devant le micro. Il est prêt lui aussi. Il part pour les Marquises… »

Ce 1er octobre 1977, Jacques Brel chante les derniers mots qu'il enregistrera jamais, « Veux-tu que je te dise, gémir n'est pas de mise / Aux Marquises… », et s'adresse aussitôt à la Doudou : « Ça te va ? » Qui mieux que Maddly Bamy, en effet, pour juger de la pertinence de cet enregistrement, dont elle a vu et entendu naître les prémices, en guitare-voix, sous leur toit d'Atuona ? Puis il se tourne vers Rauber et Jouannest : « Ça vous va ? » Réponse affirmative des intéressés. « Alors, pour moi, c'est bon aussi. »

Voilà comment une prise unique, réalisée en une séance d'à peine cinq minutes, gravée telle quelle, après mixage, sur « l'album bleu » que tout le monde connaît, a donné lieu à une chanson immortelle ! Jamais aucune prise alternative ne pourra être dénichée dans les archives du producteur. Aucun repentir de l'artiste. Sa peinture des Marquises, Jacques Brel l'avait définitivement achevée *in situ* ; à Paris, seul restait à fabriquer son encadrement musical.

Mais, quand même, une seule prise… Quelle prise de risques ! Gerhard Lehner, évidemment, souhaitait disposer au moins d'une seconde prise, « ne fût-ce que par prudence, en cas d'incident technique », confiera François Rauber[309]. Mais « Brel a dit : "Ça va ou ça va pas ?" On a écouté la bande. Jacques a dit : "C'est bon et, s'il y a un problème, on fera revenir les musiciens et on sera contents de se revoir" ». Lehner aura d'autres motifs de rester marqué à jamais par cette session : « Quand il a fini d'enregistrer cette dernière chanson, tous les musiciens se sont levés pour l'applaudir ! En vingt-cinq ans de métier [jusque-là], je n'ai vu ça que deux fois. Vous voulez savoir l'autre fois ? C'était avec Sarah Vaughan[310] qui enregistrait aussi en direct avec l'orchestre de Quincy Jones[311]. »

18
AH ! JE LES VOIS DÉJÀ…

Une fois l'enregistrement terminé, suivent les séances de mixage que Jacques Brel supervise avec ses trois principaux collaborateurs, Jouannest, Lehner et Rauber. Ce travail parvenu lui aussi à son terme, il décide d'opérer un choix entre ses dix-sept chansons. Il n'en retient finalement que douze, considérant que les cinq restantes ne donnent pas le résultat escompté, « comme il le soupçonnait déjà un peu à l'écriture, se rappelle Maddly ; celles-là méritaient quelques modifications ».

Pour François Rauber, « Monsieur Barclay aurait bien aimé que sorte un double album, mais Jacques, après avoir tout enregistré, a fait une sélection des chansons. Ce n'est pas du tout parce qu'il ne voulait faire qu'un seul disque, c'est parce qu'il avait préféré celles-là… S'il avait été en pleine santé, avec un disque à venir l'année suivante, il n'aurait pas "essayé" toutes ces chansons. Mais, à ce moment-là, il ne supportait plus Paris, tout l'énervait, et il s'est dit : "Puisque je suis là, on va tout essayer, puis on triera et on choisira !" Voilà… Et il a trié, et il a choisi. Moi, je respecte la sélection qu'il a faite, c'est tout[312] ». Selon Eddie Barclay, qui assurait avoir toujours laissé à Jacques Brel « la liberté complète de la conception de son travail », c'est à celui-ci qu'incombe l'idée initiale du double album : « Tout ce qui est paru, c'était sous la forme qu'il avait voulue, jusqu'à l'ordre des chansons sur un disque. Il savait que je ne mettrais pas une photo, pas un texte de pochette sans le lui soumettre… Il avait écrit pas mal de choses pendant sa "retraite" et voulait faire un double album, mais il était vraiment trop fatigué à l'enregistrement[313]. »

Une chose est sûre, qu'il ait songé d'emblée à un double album (ce qui paraît peu probable, Jacques ne disposant pas des vingt-quatre chansons nécessaires) ou qu'il ait seulement voulu tester des chansons qu'il destinait a priori au 33 tours suivant, Jacques Brel se montra clairement insatisfait par certaines d'entre elles, ou plus exactement par la résultante de leur travail en studio. Il le fit aussitôt savoir aux intéressés, sous forme d'autocritique, n'étant pas du genre à rejeter sur autrui ses propres erreurs. Gerhard Lehner : « Il était toujours d'une grande gentillesse dans le travail, s'excusant quand il faisait une erreur. Pour une des chansons inédites de la dernière session, après qu'on l'eut écoutée, il a dit à François Rauber : "Ça ne va pas du tout, ton orchestration ; mais c'est ma faute, c'est à cause des indications que je t'ai données." C'étaient des conditions idéales pour travailler ensemble, parce que j'ai vu des vedettes qui cherchent toujours à

mettre les autres en cause quand ça ne marche pas. Là, tout le monde se sentait concerné, il n'y en avait jamais un qui était distrait ou qui lisait le journal en attendant son tour[314]. »

Des cinq titres écartés provisoirement en octobre 1977 (*Mai 40, Avec élégance, Sans exigences, L'amour est mort* et *La Cathédrale*), un seul, semble-t-il, aurait été jugé digne par son auteur de figurer tel quel, dans cet album, sans la moindre retouche au plan du texte. Il s'agit de *Sans exigences*, superbe chanson d'amour et de désenchantement, qui n'aurait certes pas dépareillé le disque des *Marquises*, une fois enregistrée avec les cordes dont François Rauber n'avait pas fini d'écrire la partition. Mais voilà, si Brel avait choisi *Sans exigences*, c'eût été pour la substituer non pas au *Lion* ou aux *F…* par exemple — auxquelles il ne voulait pas renoncer pour des motifs plus personnels qu'esthétiques —, mais précisément à son ode superbe aux îles Marquises !

D'après François Rauber, en effet, Jacques avait longuement hésité entre ces deux titres. Il semblait même sur le point de sacrifier *Les Marquises* — du moins le temps d'un album, pensait-il… — , si Françoise Rauber, une femme « délicieusement humaine » et d'une belle sensibilité, ne l'en avait pas dissuadé. Cette chanson, fit-elle valoir à Jacques, ne pourrait que faire plaisir à ses admirateurs qui, après neuf ans d'attente, la recevraient comme une carte postale destinée à leur donner de ses (bonnes) nouvelles… L'argument fit mouche et l'enregistrement définitif de *Sans exigences* fut remis à plus tard ; tout comme celui d'*Avec élégance*, mis en boîte de façon sommaire, en piano-voix, dans l'attente des arrangements de Rauber.

Aujourd'hui, pourtant, un doute subsiste sur le bien-fondé et les raisons précises de l'exclusion de cette poignée de chansons. D'abord, parce que celles-ci, « non abouties, que Jacques Brel et nous-mêmes désirions remanier, raison pour laquelle elles n'ont pas été divulguées » (selon la formule dont Jouannest et Rauber exigeront la publication sur le disque CD où elles finiront par être commercialisées), ne sont qu'au nombre de trois : *L'amour est mort, Avec élégance* et *Sans exigences*. Trois chansons dont ils avaient certes cosigné la musique, Jouannest pour la première et Rauber pour les dernières. *Quid*, alors, des deux autres, *Mai 40* et *La Cathédrale* (qui sont du Brel intégral) ? Il faut se rappeler que, dans l'anthologie préparée à Hiva Oa au printemps 1978 avec le directeur des éditions du Grésivaudan, Jacques Brel avait retenu le texte d'*Avec élégance*, signe évident qu'il estimait cette chanson « aboutie » dans l'écriture, sinon dans la musique, mais pas celui de *Sans exigences*… Ni d'ailleurs celui de *L'amour est mort* ou de *La Cathédrale*, alors que tous les autres textes de l'album allaient se retrouver dans l'ouvrage, de même que *Mai 40*. De quoi s'interroger sur ce qui pouvait gêner le Grand Jacques dans la

version studio de ces chansons. Et à quel genre de remaniement, autre qu'un simple aménagement des orchestrations (évident, on l'a dit, pour *Sans exigences* et *Avec élégance*), il souhaitait procéder… Lui seul aurait pu éclaircir ces différentes contradictions.

Pour Maddly, en tout cas, ces cinq chansons furent mises de côté, à l'issue du mixage, parce que Jacques n'avait pas eu « le temps de les peaufiner ». Du coup, quand il ne sera plus question pour lui d'enregistrer de nouvel album, il en « interdira la sortie », fera-t-elle savoir dans *Tu leur diras*. D'où une grande polémique entre les divers intéressés — Maddly Bamy, Eddie Barclay (qui avait vendu en 1979 sa maison de disques à Philips, firme elle-même rachetée entre-temps par Vivendi-Universal), Gérard Jouannest et François Rauber d'une part, la famille Brel et la direction d'Universal Music d'autre part —, après la décision conjointe de ces derniers de rendre publics ces inédits devenus mythiques. Ce sera chose faite en 2003, dans une nouvelle intégrale, dite de « la boîte à bonbons », à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la mort de l'artiste.

Le trimestre précédent, pour le numéro de septembre de *Chorus*, nous décidâmes d'enquêter sur « Ces chansons-là… » auprès des parties concernées. France Brel, contactée en priorité, nous fit répondre par la Fondation internationale Jacques-Brel (qui présentait alors une superbe exposition intitulée « Le Droit de rêver »[315]) qu'elle n'interviendrait pas personnellement à ce sujet, avec cette précision : « Nous vous confirmons que toute la communication autour des sorties prévues en septembre sera gérée uniquement par la maison de disques Universal. »

Dont acte. Voici donc quelques extraits des propos recueillis pour *Chorus*[316] chez Universal. Au plan artistique d'abord, auprès de Christian de Tarlé, directeur d'exploitation du catalogue, en charge de l'intégrale : « Ce qui compte pour nous, c'est qu'il s'agit de vraies chansons, de vrais textes, pas de fonds de tiroirs pour faire un plus de marketing… *L'amour est mort*, qui sera extrait comme premier "simple", c'est une ballade piano-voix, un vrai moment de bonheur ! On n'est pas dans l'anecdotique, je crois que le public va être très content de découvrir ces chansons-là ! » Puis auprès de son PDG Pascal Nègre, qui revendiquait l'initiative, sinon la décision finale, de cette sortie : « J'ai voulu dire à la fois à la famille et évidemment aux compositeurs : "C'était il y a vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans après, je pense qu'on aurait tort de ne pas permettre au public de connaître ces enregistrements !" On s'est mis d'accord, du reste, avec Rauber et Jouannest : le public doit être au courant qu'il ne s'agit pas d'enregistrements finaux, mais bien de copies de travail. […] En même temps, j'estime que cela fait partie du patrimoine, que ces titres

ont une vraie qualité artistique et qu'ils méritent d'être connus… C'est vrai que j'ai demandé à rencontrer Rauber et Jouannest — qui sont deux personnes fondamentales par rapport à Brel — et on s'est mis d'accord sur un texte, qui figurera sur tous les disques comportant ces titres-là. S'ils avaient été farouchement opposés à leur parution, ils pouvaient légalement l'interdire. »

François Rauber : « Tout le monde [aujourd'hui] peut prendre rendez-vous avec la Fondation Brel pour écouter les inédits… En plus, on a reçu, Gérard [Jouannest] et moi, un papier précis de M^me^ Brel qui s'étonnait de n'avoir pas eu de réponse à son courrier. Mais elle ne nous posait pas de question, elle nous informait : "Je vous signale que les inédits vont sortir." Alors que voulez-vous que nous fassions ? Un procès contre Universal… alors que tout le monde a accès aux inédits ? Nous deviendrions ridicules ! Mais c'est moche. Très moche… Nous avons tout de même demandé à M. Pascal Nègre — qui nous a reçus avec beaucoup de courtoisie — de faire stipuler dans le disque que, si tout cela sortait finalement, ce ne serait pas de notre plein gré et que nous restions sur nos positions. »

Pour mémoire, le compositeur, arrangeur et chef d'orchestre revenait en détail sur les circonstances qui avaient motivé lesdites positions : « Barclay souhaitait sortir deux disques 30 cm, mais finalement, après le travail en studio, Jacques a décidé de sortir un seul disque avec les chansons qu'il préférait. Il nous a alors demandé, à Eddie Barclay, à Gérard Jouannest et à moi, de ne pas toucher aux autres chansons, tant qu'elles ne seraient pas revues, perfectionnées et, évidemment, complétées musicalement… C'est tout le problème de ces inédits. Ou l'on respecte la parole donnée à un ami, ou on ne la respecte pas ! »

Pascal Nègre : « La parole donnée à qui ? À Brel ?… Attendez, c'était "On ne les sortira pas tant que l'on n'aura pas ton feu vert !" C'était ça, l'idée ? Et il est mort. À partir de là, qui donne le feu vert pour Brel ? Ses héritiers, non ? »

Justement, France Brel allait justifier ce feu vert dans un communiqué de presse annonçant la sortie des inédits le 23 septembre 2003, intégrés à l'album des *Marquises*, dans la nouvelle intégrale : « Quand on a la responsabilité de l'œuvre de Jacques Brel, ce cadeau d'une ampleur à la fois historique, symbolique et artistique, on a le choix entre se l'approprier ou le partager avec le plus grand nombre. C'est une responsabilité terrible ! J'en suis venue à la conclusion qu'il fallait être fidèle à l'esprit de mon père. […] Brel, c'est le contraire de la retenue : il donnait, il donnait bien au-delà de ce que l'on pouvait attendre d'un artiste. C'est pourquoi il est encore apprécié, aujourd'hui, avec autant d'amour et de passion. Il faut poursuivre son œuvre avec générosité. Depuis des années, les gens me demandent :

“Quand pourrons-nous enfin écouter les cinq chansons inédites de l’album des *Marquises* ?” Je leur répondais : “Un jour…” Aujourd’hui, je crois que le moment tant attendu est arrivé. Brel appartient au public : ces cinq chansons […] leur appartiennent également. »

Eddie Barclay, lui, s’indignait en parlant de « relents commerciaux » et de manque de respect envers « la parole d’un parent défunt[317] ». Quant à Miche Brel, tout en faisant valoir[318] le fait que Jacques n’avait jamais formulé d’interdiction définitive (et qu’il n’était d’ailleurs pas « dans les meilleurs termes avec Barclay » après la sortie de son disque…), elle rappelait que la famille avait attendu un quart de siècle avant de faire découvrir ces « documents d’excellente qualité ».

Chacun se fera sa religion sur ce dilemme cornélien, éternel débat entre le sentiment et le devoir ou plus exactement, en l’occurrence, entre le regret et le remords — même si, comme souvent, la vérité se situe au juste milieu. Car ces cinq « inédits », nul ne l’a jamais nié, sont de toute évidence d’excellente facture… même si celle-ci l’aurait été plus encore si leur auteur avait eu le temps de les remanier comme il l’entendait. « Jacques avait l’intention d’y retravailler, assure Charley Marouani[319]. Et je suis persuadé que ces chansons auraient figuré dans l’album suivant ; un an, deux ans, trois ans, quatre ans plus tard, peu importe… Mais une chose est sûre, Jacques me l’avait dit aussi : pour lui, ces chansons n’étaient pas abouties et il ne voulait pas qu’elles sortent en l’état. » Comme des diamants bruts en quelque sorte, en l’attente d’être taillés. Finalement, il a fallu choisir entre le regret de ne jamais pouvoir les partager avec les admirateurs du Grand Jacques, et le remords à l’idée de les sortir contre sa volonté. La famille a tranché.

Mais reprenons le fil de sa vie là où nous l’avons laissé. À son dernier jour de studio. Mixage effectué et choix des chansons arrêté, Jacques Brel ressent déjà l’air du large… Auparavant, il peut s’adonner en toute sérénité aux joies de l’amitié en retrouvant Pierre Perret et son épouse Rébecca. La dernière fois, c’était un an plus tôt, lors d’une escale avec le *Jojo* à Rangiroa, dans les Tuamotu, et la fois précédente c’était à bord de l’*Askoy*, aux Grenadines, au printemps 1975. Jacques souhaite absolument les inviter à dîner avant de quitter Paris et demande à Charley Marouani, autre ami indéfectible, d’organiser les retrouvailles. S’il ne les a pas appelés plus tôt, leur explique Charley au téléphone, c’est parce que Jacques a été « submergé de boulot ». Puis ils conviennent d’un rendez-vous commun le lendemain soir, les Perret, Jacques et la Doudou, Charley et son épouse France, dans un restaurant des Halles.

Pierre Perret se souvient de l’arrivée de Brel, coiffé d’un chapeau

melon et exhibant une canne qu'il faisait tournoyer « en une parfaite imitation de Charlot ». Le repas fut très gai, précise-t-il, et se prolongea au-delà de minuit : « Le meilleur moment de la soirée fut lorsque notre ami nous expliqua par le menu ses pérégrinations en avion. […] Nous étions tous écroulés de rire des mille et un avatars qu'il nous racontait[320]. »

Visiblement, Jacques Brel se languissait de son île déserte. Ça n'est d'ailleurs pas sans insister auprès de ses amis, pour qu'ils se décident à faire enfin le déplacement jusqu'à Hiva Oa, que s'acheva ce dernier repas entre eux. « Ne tardez pas trop, tout de même… » Et Perret de reconnaître que ni lui ni sa femme ne comprirent alors « le sens de cette phrase sibylline pourtant si lourde déjà de la crainte qu'il avait de rechuter — ou pire peut-être[321] ».

Il était temps, quoi qu'il en soit, de regagner les Marquises. Le disque en boîte, les amis retrouvés, plus rien ne retenait le couple à Paris. Et surtout pas les paparazzi, qui ne les quittaient plus, guettaient leurs déplacements, quitte à se glisser sous les voitures garées devant leur hôtel ! Et la « vraie fuite » commença, écrit Maddly. Avec la Suisse entre deux, comme un sas de décompression. Le temps pour Brel de repasser, sur Lear Jet, ses qualifications de vol avec son ami Jean Liardon, et pour Maddly d'apprendre à piloter un bimoteur du même type que le *Jojo*. Pour parer à toute éventualité dans le ciel des Marquises, lui dit Jacques : « Il faut que tu puisses te poser si j'ai un pépin en vol… » Cerise sur le gâteau, Jacques demanda à Jean Liardon de lui présenter son père, ancien champion du monde d'acrobaties, alors âgé de soixante-cinq ans, et persuada celui-ci de le prendre à bord de son Stampe, un mythique biplan belge, pour une séance de voltige !

Enfin, après quelques jours de repos en Tunisie d'où Jacques expédia des cartes postales à ses amis d'Hiva Oa pour annoncer leur arrivée prochaine, les amants d'Atuona prirent le chemin du retour. Le chemin des écoliers comme à l'aller, mais en sens inverse, par l'est. Avec des escales en Inde, en Thaïlande, à Hong Kong — où Charley Marouani, inquiet de leur départ précipité de Paris, vint les retrouver —, puis à Singapour et en Nouvelle-Calédonie. À Nouméa, une rencontre incroyable les attendait. Pendant leur séjour, on leur proposa une promenade en mer, au large des îles des Pins. Jacques n'y était pas enclin, d'autant que l'embarcation était motorisée, ce qu'il avait en horreur, mais il finit néanmoins par accepter. C'était la toute première fois que le couple renouait avec l'élément marin depuis la vente de l'*Askoy*, un an plus tôt. L'occasion justement, pour le capitaine Brel, de se remémorer les caractéristiques de son ancien voilier, d'en dresser la liste des avantages et des inconvénients…

Soudain, rapporte Maddly, « pendant que Jacques parlait, mes

yeux se fixèrent sur une tache noire au loin. […] Il n'y avait pas de doute possible, il n'y avait pas deux bateaux comme lui. Jacques s'étonnait avec moi. "Tu as raison, on dirait bien *Askoy* !" C'était assez extraordinaire, car il n'y avait aucune raison pour qu'on soit en bateau ce jour-là. C'est à cause d'un contretemps dont nous étions responsables que nous avions accepté cette balade[322] ».

Extraordinaire coïncidence, en effet — hasard ou signe du destin, c'est comme on voudra, le destin n'étant peut-être qu'un hasard auquel on donne un sens, à moins que le hasard, comme le pensait Einstein, ne soit « le chemin que prend Dieu pour passer inaperçu » ? — , qui générera très vite une immense déception. Comme lorsqu'on revient, longtemps après, dans un endroit où l'on a vécu des moments de bonheur et qu'un cruel désenchantement se substitue à une mélodieuse nostalgie, pour laisser place aux regrets. Ainsi, en s'approchant du bateau qui les avait emmenés au bout du monde, porteur d'amour et synonyme de nouvelle vie, la tristesse s'empara d'eux comme la rouille et l'usure semblaient s'être emparées de l'*Askoy*, dans un triste état de délabrement. « Mes vernis, regarde mes vernis, et la rouille… » La rouille qui, à présent, cachait presque complètement le nom du bateau : ASKOY-RYCB ANTWERPEN. « J'aurais préféré ne pas le revoir », lâcha Brel, avant d'ajouter : « N'y pensons plus. Il ne faut pas s'attacher aux choses[323]. »

Quelques jours plus tard, Jacques et Maddly décollaient de Tahiti à destination d'Hiva Oa. Jacques a de nouveau le menton glabre, signe que le moral est au beau fixe. Plus besoin, comme à Paris, de chercher à se dissimuler derrière une barbiche. « Le vol de retour sur les Marquises est une vraie fête », souligne Maddly. Mais, très vite, les échos de la sortie du disque en France, et surtout des circonstances de celle-ci, allaient assombrir le panorama. Jacques en avait déjà eu vent à Hong Kong, manifestant son dépit, via Charley Marouani : « Il craignait par-dessus tout que le public imagine qu'il avait été à l'origine de cette mise en scène autour de son disque. »

Cinq ans après, pour *Paroles et Musique*, nous frapperons à la porte d'Eddie Barclay pour lui demander des explications sur ce que l'imprésario appelait une mise en scène, d'autres un battage savamment organisé, en lieu et place de la sortie normale demandée par l'artiste — du moins aussi normale que possible, compte tenu de la très forte attente populaire d'un nouvel album du Grand Jacques. Voici ce qu'il nous répondra : « Il n'y a eu aucun battage ; c'est là où est l'erreur du public. Je vais vous raconter, parce que c'est assez drôle : Brel m'a donné des consignes personnelles pour ne pas faire de pub du tout. On avait juste dit aux disquaires qu'on préparait un nouveau disque de Brel. Lui, sa consigne, c'était que personne ne devait être

favorisé ni servi avant les autres. Idem pour la presse, sauf trois hebdomadaires, et les gens de radio. Donc, pour que tout le monde ait les disques en même temps, on avait mis un code numéroté sur les fermoirs des caisses et, à la même heure, à la même minute, on a téléphoné le code à toutes les radios, et mon service commercial l'a téléphoné à tous les points de vente. Du coup, comme c'était spectaculaire, tout le monde a déliré sur cette histoire et, involontairement, c'est Jacques, sans le savoir, qui a déclenché ça[324] … »

Tout n'aurait donc été qu'une simple suite logique, un concours naturel de circonstances dû à une situation exceptionnelle, sans volonté réelle de créer l'événement… Pourquoi pas ? N'empêche qu'aux Marquises Jacques Brel se sentait manipulé et impuissant : « Je ne suis pas un marchand, je ne suis pas un produit ! », s'écriait-il.

Charley Marouani expose un autre motif, préalable à la sortie du disque, à ce ressentiment brutal de Brel contre un homme auquel il n'avait jamais fait, jusque-là, le moindre grief. Un après-midi, révèle-t-il, Eddie Barclay était venu au studio pour écouter les chansons déjà enregistrées. « Jacques guettait ses impressions… Après tant d'années sans écrire, il était impatient de savoir ce qu'on pensait de son travail, il attendait des remarques. Mais Barclay n'a pas fait le moindre commentaire. Quand il s'est adressé à Jacques, ça a été seulement pour parler de ses déboires conjugaux, de sa femme qui venait de le quitter… Jacques n'a même pas su s'il avait aimé ou pas ses nouvelles chansons[325] ! »

Au moment de la commercialisation des inédits, en 2003, le producteur rappelait pour sa part qu'il se rendait rarement en studio, où il ne faisait que passer, parce que ça n'était pas son travail et qu'il laissait toujours l'entière responsabilité d'un disque à son directeur artistique, « qu'il s'agisse de Brel ou d'un autre ». Ce que confirmera Gerhard Lehner en 2008, trois ans après la mort[326] de son ancien patron : « Barclay passait pendant l'enregistrement. Mais il ne restait pas. Il venait dix minutes, puis il s'en allait. » Mais, pour Jacques Brel, le dernier jour de studio, le jour des *Marquises*, « il était là en fin de séance, il a attendu que ce soit fini et il nous a invités à dîner dans sa maison, avenue de Friedland. Nous y sommes allés avec Brel[327] ».

François Rauber, évoquant cette même journée à *Chorus* : « Il allait dîner chez Barclay et il m'a dit : "Tu vas voir, demain, les conneries vont commencer !" Brel ne s'était pas trompé. Avait-on besoin de ces chaînes, de ces cadenas, de tous ces machins de distribution ? Surtout que le disque a été tiré à tellement d'exemplaires qu'un seul pays n'a pas suffi pour alimenter la sortie et qu'il y a eu des gravures de qualités différentes. C'est important, la gravure d'un disque ! Jacques n'a pas du tout apprécié. Je n'ai rien

contre les médias, mais Brel n'avait pas besoin de tout ça[328] ! »

Pierre Perret, pour sa part, avance la lettre que Jacques Brel lui envoya des Marquises après la sortie du disque, comme un document à charge : « C'est la lettre de quelqu'un de profondément blessé. […] Le fracassant lancement par Barclay de son nouvel album l'avait profondément choqué. Voilà, jusqu'au bout les "marchands du temple" auront mis leurs gros sabots dans le plat. Son "ami" Barclay en tête de peloton. »

« Je pense qu'il aurait été encore plus malheureux s'il avait été témoin de la suite », renchérit Charley Marouani à propos des « marchands du temple » et des cinq chansons inédites jugées « peu abouties » mais publiées, déplore-t-il, « malgré toutes mes protestations, celles de François Rauber et de Gérard Jouannest[329] ». Et d'ajouter : « J'ai aussitôt pensé à ce passage de l'un des titres de Jacques, *Tango funèbre*, quand le narrateur, sur son lit de mort, s'écrie : "Ils ouvrent mes armoires, ils tâtent mes faïences, ils fouillent mes tiroirs, se régalant d'avance de mes lettres d'amour, qu'ils liront près du feu en riant aux éclats." » Un narrateur auquel Pierre Perret, marqué pour le reste de sa vie par le remords et le regret à la fois d'avoir manqué le voyage aux Marquises, s'adressera en ces termes : « Nous ne t'avons plus revu, Jacques. Tu es parti seul dans cet hôpital parisien, seul sur la pointe du cœur, ce pauvre cœur si gros que tu partageais avec la terre entière[330]… »

Mais, pour l'heure, aux Marquises, Jacques a allumé le gros poste radio à ondes courtes, qui trône au salon. Maddly se souvient parfaitement de ce moment : « Nous sommes dans la piscine, il fait beau… » La radio annonce une émission spéciale consacrée à Jacques Brel. « Écoute, dit-il à la Doudou, c'est François [Rauber] qui parle… Il a raison de dire que je ne suis pas content du tout… Ils m'ont vendu et mal vendu. » Et Maddly de constater : « Une certitude est en train de naître : il n'y aura plus de prochain disque[331]. »

19
ET TOUS CES HOMMES QUI SONT NOS FRÈRES…

Le plus ardu pour Jacques Brel, après une longue parenthèse sans écrire, a été de s'y atteler de nouveau. Il lui a fallu six mois pour esquisser péniblement quatre chansons, puis le déclic s'est produit et tout a repris comme avant, au point de disposer largement, six mois plus tard, de la matière d'un nouveau 33 tours. Finalement, cet album sans titre, qu'on appelle néanmoins *Les Marquises*, battra tous les records de vente de l'histoire du disque. Plus d'un million d'exemplaires précommandés par les disquaires[332] ! Sans que l'intéressé l'ait cherché ni même espéré. « Cela ne lui ressemblait pas du tout, dit Charley Marouani. Il ne voulait pas que la sortie de ce disque soit présentée comme un événement. » Au contraire, non seulement il a refusé tout net d'être impliqué dans sa promotion, mais il a également fait promettre à son producteur, Eddie Barclay, de le sortir sans privilégier aucun média, qu'il soit audiovisuel ou de presse, ni mener de campagne commerciale : « Je veux qu'il n'y ait aucune injustice avec ce disque. Il faut que tu l'envoies à tout le monde en même temps. Je ne veux pas que la grande surface soit favorisée par rapport aux petits disquaires. La même chose pour les radios et les journalistes[333]. » Promesse que Barclay le futé, le malin, le roublard, tiendra à la lettre[334] — aucune publicité, pas d'affichage, rien de tout cela — mais saura détourner avec une rare habileté.

En mettant le disque en vente au même instant, partout en France, via la communication simultanée du code des cadenas scellant les containers dans lesquels ont été acheminés les disques, et en autorisant les radios à le diffuser dans le même temps[335] — et en entier, car c'est un événement sans précédent que ce « retour » de Brel à la chanson —, l'astucieux homme d'affaires va créer un emballement médiatique et populaire sans précédent. J'en témoigne personnellement : ce jeudi 17 novembre, après avoir commencé à écouter le disque à la radio[336] un peu avant les journaux audiovisuels de 13 heures (à 12 h 51 précisément !), je franchissais dès le début de l'après-midi le seuil de mon disquaire… Ne serait-ce que pour ce titre unique, découvert avec ferveur, une histoire déchirante, merveilleusement écrite et décrite, où les protagonistes « se tiennent par les yeux » seuls au monde au milieu de la foule, dont Brel lui-même dira qu'il s'agissait de sa plus belle chanson d'amour.

Pour le producteur, appelé à promouvoir l'album sans la moindre

participation de son auteur, envolé sitôt l'enregistrement terminé, le défi est grand. Alors, il va faire preuve d'imagination… Mais quand même, suggère-t-il à Jacques avant son départ, si les médias, la télé en particulier, veulent recevoir quelqu'un pour en parler, ne serait-il pas judicieux de pouvoir compter sur un journaliste qui connaîtrait bien son œuvre ? Après réflexion, Jacques convient du bien-fondé de la suggestion, à cette réserve près que le destinataire ne sera pas un journaliste. Il y a une personne, une seule, à laquelle il consent que Barclay fasse porter le disque dans cette optique précise. Et si la personne en question accepte de le commenter, dans les termes qu'elle jugera bons, libre à elle ! C'est d'accord, lui dit Barclay. De qui s'agit-il ? Et Jacques Brel de répondre : « François Mitterrand. »

Nous sommes en 1977. Mitterrand n'est encore que secrétaire général du parti socialiste, mais il a déjà la carrure d'un homme d'État. Les législatives de 1978 se profilent et il est question de programme commun entre le PC et le PS… Mais, surtout, Mitterrand est un homme de lettres que Jacques apprécie. Sur l'*Askoy*, il avait emporté *La Paille et le Grain*. Et puis il y a cette chanson, *Jaurès*, qui devrait lui parler : « Demandez-vous, belle jeunesse / Le temps de l'ombre d'un souvenir / Le temps du souffle d'un soupir / Pourquoi ont-ils tué Jaurès[337] ? »

D'aucuns, pensant que Brel, fils de bourgeois, ne s'est jamais engagé politiquement, s'étonneront de ce choix. D'autant qu'il est et reste citoyen belge. C'est méconnaître son parcours, sa participation à nombre de galas libertaires… et son soutien publiquement apporté à Pierre Mendès France. Le jeudi 23 février 1967, il avait en effet participé, à Grenoble, à un meeting de l'homme politique, candidat aux législatives. Le 25, celui-ci lui écrivait une superbe lettre[338], pour le remercier : « Je savais certes que les Grenoblois vous assureraient le succès qui vous est habituel, mais je ne savais pas que serait à ce point sensible pour la salle l'ardeur exceptionnelle que vous avez manifestée pour la signification de cette soirée. Très sincèrement, je pense que personne d'autre que vous n'aurait pu exprimer si clairement aux Grenoblois que l'association de nos deux noms n'était pas ce soir-là une rencontre de hasard. » Avant d'ajouter une note personnelle : « J'oublie maintenant le contexte politique pour vous dire que vous avez tort de ne pas accepter d'être traité de "poète". Je suis personnellement convaincu que, depuis jeudi soir, j'ai un ami de plus et qu'il s'agit d'un poète. »

Début mars, Jacques Brel persiste et signe tout en apportant des précisions : « J'ai fait la campagne de Mendès France. Ce n'est pas un acte politique, mais un acte en fonction d'une politique. Je trouve désolant qu'un pays comme la France n'ait pas, à la Chambre des

députés, un homme de la valeur de Mendès France. Il y a des hommes dont on n'a pas le droit de se priver. » On le voit aussi poser dans la presse avec François Mitterrand ou Gaston Defferre. Sa photo avec celui-ci, alors maire de Marseille, fait la une du *Provençal*, le 3 mars 1967, deux jours avant le premier tour, avec cette déclaration du chanteur : « Oui, je suis aux côtés des hommes de progrès. Car lutter pour l'amélioration de la condition humaine, préserver la dignité de l'individu, ce sont là des idées qui ont été soutenues plutôt par Jaurès que par Napoléon III, n'est-ce pas ? » Jaurès, eh oui… Jaurès déjà !

Dix ans plus tard, à Hiva Oa, faisant écouter son travail en cours à des hôtes de passage, il expliquera les raisons qui l'ont conduit à écrire une telle chanson, ici, aux antipodes, dans ce paradis apparent de Polynésie : « J'ai écrit *Jaurès* parce que pour moi c'est l'élément le plus pur de la gauche française. […] Ce n'est pas une chanson sociale. J'ai voulu faire une chanson socialiste. […] Et peut-être que, vivant en Europe, je n'aurais pas écrit cette chanson, ou autrement[339]… » En Europe, à vrai dire, Jacques avait déjà écrit une chanson de ce genre, annonciatrice de *Jaurès*, où, tout en montrant son mépris total et définitif de l'argent, son rejet implicite du monde de la finance, il mettait en garde la société bien-pensante devant les « humiliés d'espoirs meurtris ». Chanson dont la chute laissait présager aussi, avec dix ans d'avance, les événements de Mai 68 :

Pourvu que nous vienne un homme
Aux portes de la cité
Avant que les autres hommes
Qui vivent dans la cité
Humiliés d'espoirs meurtris
Et lourds de leur colère froide
Ne dressent aux creux des nuits
De nouvelles barricades[340]

Le 19 novembre 1977, deux jours seulement après la sortie des *Marquises*, François Mitterrand est invité sur Antenne 2 pour en parler ! Barclay n'a pas tardé à passer le message aux médias et c'est donc la deuxième chaîne de télévision nationale qui obtient cette exclusivité. L'homme politique, qui a reçu le disque la veille, a seulement eu le temps de l'écouter dans la matinée — « J'avais grande envie de l'entendre : dix ans de silence… c'est long ! » — et à 15 heures, il est déjà en direct dans l'émission « Hebdo chansons, hebdo musiques », présentée par Luce Perrot.

On ne peut qu'être frappé, a posteriori, de la justesse des propos de François Mitterrand, de son analyse si pertinente sur l'auteur et sur l'homme, sur la richesse de son écriture, son évolution : « Brel est un

écrivain, Brel est un poète. On peut publier ce qu'il a écrit et cela figurera dans les anthologies de la poésie moderne. Simplement, avec le temps, et c'est un phénomène assez constant, il épure sa propre langue. Il garde ce langage populaire nécessaire à sa chanson, qui est une chanson populaire. Il veille même à ce que le mot qu'il emploie soit de plus en plus simple, de plus en plus immédiat ; mais il reste précis et il reste d'une bonne langue ; en plus, une langue savoureuse, celle du Belge amoureux de la langue française, qui apporte les intonations, les inflexions, la richesse et la saveur du pays dont il est issu. »

De l'homme, « pour l'avoir un peu connu, un peu fréquenté », voici ce qu'il dit : « Peut-être s'est-il trouvé dans des circonstances qui l'ont conduit plus tôt que d'autres à se poser les problèmes qui dépassent la vie quotidienne, mais j'ai toujours senti en lui cette distance, cette capacité de dépasser la passion du moment tout en s'amusant, se distrayant. Il crie sa colère, il crie son amour, il crie son espérance, il crie son désespoir, mais ce n'est pas simplement dans l'intensité que je le trouve remarquable, c'est aussi dans cette volonté d'identité. Brel, […] au fond, ne ressemble à personne. Et c'est pourquoi je crois que son œuvre et sa physionomie sont particulièrement caractéristiques du moment où nous sommes. On se souviendra de Brel — lorsque le temps sera venu, j'espère beaucoup plus tard — comme particulièrement expressif des besoins d'une société et d'une génération, plus jeune que la mienne, celle qui s'est exprimée au lendemain de la dernière guerre mondiale et qui a éclaté, explosé en mai 1968 ; porteur d'un tas de rêves, voulant définir une écriture nouvelle, cassant les structures du monde… Pourquoi faire ? Pour s'éloigner du monde ? Non. Pour en retrouver l'essentiel. »

Il évoque Brel et la solitude, Brel et l'impertinence, Brel et la mort, Brel et les femmes : « Il juge selon l'expérience sans doute qu'il en a eue, mais il y a aussi cette veine que l'on retrouve dans notre Moyen Âge, qui fait que, quoi qu'en pense l'auteur en vérité, quelle que soit sa vie que j'ignore, c'est un thème constant à la fois de plaisanterie, de chanson et de caricature, et je crois que, là, Brel se complaît dans la caricature en lui donnant toute la force du chant populaire. » Faisant suite à la remarque de la journaliste sur la façon dont Brel parle des femmes (« Ça n'est pas très aimable… »), il précise que « ça n'est pas une philosophie. J'aperçois davantage sa philosophie à travers le spectacle que lui donne la société ou la non-société qu'il a finalement choisie »… Et, assure Mitterrand, « tout cela compose, je le crois, à travers ce disque, avec ce retour de Brel — […] le retour de Brel chantant, car Brel homme reste lié aux choix qu'il a faits il y a quelques années —, tout cela compose, je le crois vraiment, un événement qui compte dans la sensibilité moderne ».

Sur les chansons proprement dites, après avoir observé que certaines d'entre elles reprennent des thèmes d'autrefois en les accentuant (à la question « Vous pensez aux *Flamingants* ? », il répond avec une moue dubitative : « Ça m'a intéressé parce que c'est à la fois pittoresque et puissant, mais ça n'est pas ça qui m'a retenu le plus »), il cite d'emblée *Jaurès* : « Ne croyez pas du tout que ce soit par une familiarité politique, mais la chanson sur la mort de Jaurès — qui a quelque chose, une sorte de mélopée avec un accompagnement d'accordéon, une volonté d'épouser le rythme de l'époque tout en signifiant la grande complainte d'un peuple qui souffre et qui espère —, c'est extrêmement fort ! »

Il parle ensuite des *Marquises* : « Parce que c'est le Brel d'aujourd'hui, donc c'est celui qui m'a le plus intéressé. […] Ces petites îles répandues dans cet immense Pacifique qui n'est pas si pacifique que cela, c'est évidemment la réflexion devant la violence des choses, l'homme tout seul devant la force des éléments. […] C'est une carte postale qu'il nous envoie, mais où il y a à la fois le chromo des cartes postales et la profondeur de la photographie que l'on ne veut pas voir en tant que carte postale parce que c'est soi-même qui l'a prise. Les photographies que l'on prend, même si on est simplement un amateur très modeste, on serait très choqué si on vous disait "mais c'est une carte postale", on serait fâché de faire "aussi bien" qu'une carte postale. Eh bien, Brel fait à la fois moins bien qu'une carte postale, parce qu'il évite la figuration stéréotypée, mais va tellement plus loin que ça en devient un poème. Une carte postale qui atteint la dimension du poème, c'est pas mal… »

Puis il se déclare de sa parenté, « comme quelqu'un qui écoute et comme quelqu'un qui lit et qui admire la capacité créatrice d'un homme comme lui ». Et, surtout, François Mitterrand insiste sur un point extrêmement important, capital même, concernant la différence entre le Brel d'avant (celui qu'il connaissait : « Beaucoup de choses nous avaient réunis ») et celui qui apparaît ici : « Les thèmes que je retrouve dans le disque d'aujourd'hui formaient déjà le fond de sa conversation. La différence, c'est que maintenant il a vécu tout ce qu'il dit ; à l'époque, il se contentait de projeter. Maintenant, c'est sa vie, c'est sa solitude, c'est son voyage, ce sont ses questions, et la dimension naturelle que prend cette musique, que prennent ces paroles, est d'un tout autre ordre, à mon sens — tout en développant les qualités qui sont les siennes —, d'un tout autre ordre que ce que nous avons connu naguère. »

Fort bien vu, monsieur Mitterrand ! La différence, en effet, c'est qu'entre ses deux derniers disques originaux le Grand Jacques a mis en pratique ce qu'il théorisait jadis ; il s'est mis en règle avec lui-même, quel qu'ait pu en être le prix, sachant depuis toujours qu'il

n'est que trop facile de faire semblant… Et voilà pourquoi cet album est le plus accompli de toute la discographie de Brel, n'en déplaise aux pisse-froid qui, à sa sortie, ont eu le culot de reprocher à Brel « de continuer à faire du Brel » ! Auraient-ils voulu, ces gens-là, qu'il fît du Brassens ou du Ferré, voire du rock, et pourquoi pas, de façon moins caricaturale qu'avec *Les F…*, du disco, ce genre qui bat alors son plein[341] ?!

Une chose est sûre, contrairement à la vision réductrice que d'aucuns avaient de son séjour dans les mers du Sud — un départ comme on bat en retraite, comme un abandon de son public ou, pis, une fuite de ses responsabilités —, c'est bien à Hiva Oa que la personnalité de Jacques Brel s'est vraiment réalisée, que sa destinée s'est accomplie. Comme on touche au but. François Mitterrand voyait juste : durant sa vie de chanteur, Brel « se contentait de projeter », certes de façon brillante, ce que l'homme allait traduire pour de bon, dans les faits, aux Marquises. Jusqu'alors, il avait « mal aux autres »… sur le papier ; aux Marquises, il a tout donné, physiquement, de sa personne, au quotidien et sans compter. « L'action seule libère », disait Blaise Cendrars.

Un exemple encore de sa capacité de compassion et d'empathie : c'est une histoire méconnue que nous tenons de différentes sources locales, une histoire toute de tendresse dont Marc Bastard — le grand ami de Jacques à Hiva Oa, celui qui ressemblait à Jojo… — a été indirectement à l'origine.

Cela se passe au mois de juin 1977. Jacques Brel a quasiment terminé ses chansons, qu'il va bientôt envoyer enregistrées sur cassettes à François Rauber et Gérard Jouannest, en attendant de les retrouver à Paris et de recueillir enfin leurs impressions. Aux Marquises, Jacques a déjà eu l'occasion de les partager avec ses invités, mais uniquement — à une ou deux exceptions près, comme avec PRT à Tahiti, au piano ou à la guitare, pour quelques esquisses de titres — par le biais de son magnétophone. Mais là, dans son salon d'Atuona, il va de nouveau goûter aux joies de la chanson vivante, en improvisant un tour de chant aussi improbable que généreux. Le tout dernier « récital » de Jacques Brel ! Comme à ses débuts, lorsqu'il s'accompagnait lui-même… Belle façon de boucler la boucle.

Trop belle pour être vraie, diront les grincheux habituels qui, n'ayant dans la vie que leur intérêt en tête et le profit pour seule quête, ne peuvent concevoir de tels comportements… gratuits. « Bien sûr, tout ce manque de tendre / […] Bien sûr, l'argent n'a pas d'odeur / Mais pas d'odeur vous monte au nez[342]. » En l'occurrence, cette histoire fleure un parfum de Polynésie authentiquement brélien, naturel et sans esbroufe. Elle met en scène une jeune femme

marquisienne originaire de Fatu Hiva[343] qui répond au prénom d'Henriette, un ancien baroudeur de la Marine et des services secrets nommé Bastard et un chanteur au cœur tendre qu'on appellera Jacky. « Y en a qui ont le cœur dehors / Et ne peuvent que l'offrir / Le cœur tellement dehors / Qu'ils sont tous à s'en servir[344]… »

Souffrant de troubles graves de la vue, un double glaucome, Henriette avait été hospitalisée à Papeete puis évacuée à Paris, pour être opérée à l'Hôtel-Dieu. À son retour à Hiva Oa, Marc Bastard s'empresse de prendre de ses nouvelles. « "J'ai aperçu l'ombre de la tour Eiffel et puis ce fut la nuit totale", me dit-elle. En fait, elle était devenue aveugle et sa sœur Angéla l'accompagnait. Henriette ne s'apitoyait pas sur elle-même ; elle était même souriante. "À l'hôpital, figure-toi, j'ai entendu pour la première fois les chansons de Jacques Brel. Cela m'a fait du bien…" Après un moment d'hésitation, elle poursuivit : "Je sais que tu le connais bien… Crois-tu qu'il accepterait de me parler ?" »

Le matin, Jacques travaillait à son disque, et Marc ne voulait pas risquer de le déranger. Mais comme il n'était pas question, non plus, de décevoir Henriette, il lui répond : « Attends-moi dix minutes, je reviens te chercher. » Le témoignage de Bastard, alors prof de maths à Sainte-Anne, se poursuit ainsi : « Je grimpai la colline. Il était sur la terrasse en train de nourrir ses perruches ; je lui parlai d'Henriette… "Amène-la", dit-il simplement. » Que croyez-vous donc qu'il arriva ? « Un quart d'heure plus tard, se rappelle Marc, Jacques Brel prenait sa guitare et fredonnait pour Henriette sa chanson *Les Marquises*, qu'il avait terminée la veille. » Et Marc Bastard de noter encore que « de grosses larmes coulèrent des yeux éteints de la jeune femme ».

L'histoire, particulièrement touchante, ne s'arrête pas là ! Le plus beau est à venir. Le soir, Jacques se rendit chez elle, la prit par la main et l'emmena jusqu'à sa voiture. « La traitant comme une reine », rapportera un journal de Tahiti après la mort de l'artiste, il l'invita à dîner chez lui avec Maddly, puis, s'accompagnant à l'orgue et à la guitare, il lui interpréta, rien que pour elle, toutes les chansons qu'il allait enregistrer à Paris ! Et lorsque le public découvrit ces dernières paroles et musiques de Jacques Brel, écrit le même journal après avoir recueilli le témoignage d'Henriette, « il ne savait pas qu'une jeune Marquisienne aveugle les avait déjà écoutées et appréciées en exclusivité ». Combien de chefs-d'œuvre rien que dans ce dernier album ? Au moins la moitié de ses douze chansons : *Jaurès, La ville s'endormait, Vieillir, Orly, Voir un ami pleurer, Jojo, Les Marquises*… Sans parler de celles qui resteront inédites de son vivant.

Ah ! Grand Jacques… Quelle chance ont eue tous ces gens qui t'ont côtoyé dans ta terre d'adoption, celle où tu reposes désormais.

Toi qui craignais moins la mort (« parce que la mort, c'est la seule certitude que j'ai ») que la vieillesse (« Mourir cela n'est rien / Mourir la belle affaire / Mais vieillir… ô vieillir ! ») ou voir un ami pleurer (« Et tous ces hommes qui sont nos frères / Tellement qu'on n'est plus étonné / Que par amour ils nous lacèrent… ») ; toi qui n'hésitais pas, tout mécréant que tu fusses, à faire l'avion-taxi pour les sœurs et leurs élèves, voire à multiplier les vols dans la même journée, comme ce 24 juin 1977 entre Hiva Oa et Nuku Hiva… pour la consécration par l'évêque des Marquises de la cathédrale de Taiohae ! Et pourtant, rappelais-tu, « quand l'évêque veut m'entreprendre sur son sujet favori, je dis que j'aime bien trop les hommes pour encore avoir à m'occuper du bon Dieu ». Bel exemple de tolérance. Surtout quand on se sait en partance aussitôt qu'on naît et qu'il y a déjà la mort qui s'avance :

> *C'est même pas toi qui es en avance*
> *C'est déjà moi qui suis en retard*
> *J'arrive, bien sûr j'arrive*
> *N'ai-je jamais rien fait d'autre qu'arriver*[345] ?

20
NE ME QUITTE PAS

Le moral de Jacques s'était dégradé après la sortie de l'album. Selon Maddly, « toute la force qui lui permettait de rester en vie venait d'être détruite par les agissements inconséquents d'hommes inconscients. Santé-force, force-santé, cercle vicieux infernal : on ne sait plus si en perdant la santé on perd la force morale, ou bien si en perdant la force morale on perd la santé. Les deux sont si terriblement liées[346] ! ». Souffrant déjà depuis le début de l'année 1978, la maladie l'avait vraiment repris à la fin du printemps : « Tu entends ma poitrine ? fait-il remarquer un jour à sa compagne. On dirait qu'il y a un mec qui passe une audition ! » Récidive diagnostiquée dans la seconde moitié de juillet à Tahiti. « C'est à ce moment-là, écrit-elle[347], que le professeur Israël entra dans notre vie, amené par notre ami Henri Revil qui était directeur de la Santé à Papeete. » Éminent cancérologue, Lucien Israël était alors en vacances à Tahiti : « J'ai vu Jacques Brel. Il fallait qu'il rejoigne au plus tôt mon hôpital de service[348]. »

Quelques jours auparavant, vers le 20 juillet, Jacques et Maddly avaient quitté le sol d'Hiva Oa pour la dernière fois, dans un petit avion-taxi. Le 27, ils décollaient de l'aéroport de Tahiti dans un DC 10 d'UTA où, coïncidence malheureuse, voyageaient aussi Caroline de Monaco et son époux, de retour de lune de miel, ainsi que le navigateur Alain Colas ! « Nous voilà subissant les photographes d'une princesse en partance à l'aéroport de Faa'a », se souvient Maddly. Mais le lendemain, à Roissy, c'est bien ce couple vêtu de blanc quasiment de pied en cap — lunettes de vue aux verres teintés et sac à main pour Maddly, lunettes noires, canne et foulard pour Jacques (avec, détail habituel chez lui, un stylo à bille glissé sous le bracelet de sa montre) — qui sera l'objet du harcèlement des photographes, alertés par une dépêche de l'agence France-Presse. C'est d'ailleurs par la presse et ces photos volées que la famille de Jacques et ses amis, à la seule exception de Charley Marouani, apprendront quelques jours plus tard qu'il est rentré en Europe pour se faire soigner. Jacques Brel refuse qu'on le voie diminué. Il ne sait que trop qu'il s'agit du traitement de la dernière chance.

Et, justement, après quelques semaines de radiothérapie à l'hôpital franco-musulman de Bobigny — où Jacques ne vient que pour le traitement, chaque mardi, logeant d'abord à l'hôtel Royal Monceau, où Charley lui avait réservé une chambre, puis au George V, après avoir été repéré par les paparazzi, et à partir du 28 août à la

clinique Hartmann de Neuilly —, voilà le mal qui régresse, la tumeur au milieu de la poitrine qui se réduit considérablement. « Jacques va beaucoup mieux, écrit Maddly à des amis de Tahiti[349]. On ne saurait imaginer son appétit ! » Quelques séances encore et « la mandarine coincée entre les deux poumons n'est plus qu'une noisette. Le résultat du cobalt est assez spectaculaire. Et nous nous laissons envahir par la joie[350] ». À tel point qu'à la mi-septembre Jacques s'imagine jouant les rappels. On lui dit qu'un traitement complémentaire de dix-huit mois sera nécessaire pour éradiquer tout à fait le mal ; alors il envisage de louer une villa, dans le Lubéron ou le Roussillon, avec un cuisinier, un chauffeur et un garde-malade.

Le 24 septembre, Jean Liardon les emmène en avion, Maddly et lui, jusqu'en Avignon, où ils passent la journée en visites — en vain : rien ne correspond aux critères souhaités. Peu importe, pense-t-il, ça n'est que partie remise. Et il annonce à la Doudou qu'il mettra ce temps à profit pour rédiger un livre, dont il a déjà le titre : *Comment écrire une chanson*. « Mais je ne parlerai jamais ni de musique ni de music-hall, ni de chansons. Ce serait une dizaine de nouvelles d'après ma vie, des choses que j'ai faites. Ce serait la vie. Toutes ces chansons, on ne peut les écrire qu'en vivant[351]. »

Voilà bien le vrai Jacques Brel, celui qui ne renonce à rien. « La résignation est un suicide quotidien », estimait Balzac. Le Grand Jacques, lui, ne se résigna jamais. Pas davantage à ce moment-là qu'à aucun autre de sa vie. « Vivre, ça ne rime pas à grand-chose, c'est une espèce d'accident biologique, intéressant puisqu'on vit mais ça s'arrête là, alors je crois que le temps de vie qu'on a doit être extrêmement intense, sans quoi c'est la grisaille, c'est l'ennui[352]. » Toujours en mouvement, toujours en quête de la réalisation de ses rêves, quels qu'en soient la façon et l'endroit, sur scène ou sur un plateau de cinéma, en haute mer ou dans les airs, travaillant à un nouveau disque ou projetant d'écrire bientôt un livre…

Avant de quitter Hiva Oa, où il espérait sans aucun doute retourner à l'issue de sa convalescence, n'avait-il pas déclaré qu'il ne voulait pas « finir » ? « Je veux débuter, toujours débuter. Mourir en débutant, c'est toute la vie. » Et, quelque temps plus tôt, dans une lettre datée du 17 avril, il formait encore des projets de voyage auprès de sa vieille amie de Montréal, Clairette Oddera, tout en montrant clairement sa volonté de rester vivre aux Marquises : « Très chère Clairette. Quelle joie que ta lettre ! Je suis heureux de te sentir en forme, et heureux aussi de savoir que tu aimes mon dernier disque et surtout *Jojo*. Je pense à toi encore dans la neige, alors qu'ici il y a trente et un degrés à l'ombre. […] L'Europe ne me manque pas. […] Si j'ai eu du bonheur à retrouver François Rauber et Gérard Jouannest,

j'avoue avoir rencontré des tas de gens idiots et médiocres. J'ai vu trop de petits voleurs, trop de petits méchants. […] Tu sais, j'aimerais bien vous revoir à Montréal. Et avec moi, rien n'est impossible. Au revoir, ma Clairette. Je t'embrasse et ceux que tu aimes. Je t'embrasse très fort et à tout à l'heure. Ton vieux Jacques. »

Pas facile à cerner pour autant, le gaillard, car il soufflait volontiers le chaud et le froid, aimant à brouiller les cartes. Ainsi avait-il affiché son pessimisme la veille de son départ, auprès de Jean-François Lejeune, en lui parlant de voyage sans retour (« C'est un aller-simple… ») ; alors qu'il apparaissait combatif et plein d'espoir, à l'inverse, dans un mot adressé juste avant d'embarquer à Jean-Michel Deligny : « Ne t'en fais pas. Je vais faire ce qu'il faut. On se revoit dès que je suis là. À tout de suite ! » Rendez-vous confirmé, après le succès de la radiothérapie, par une dernière lettre postée de Paris à la mi-septembre : « Tout baigne. À tout à l'heure. J'arrive[353]. »

Le rendez-vous n'était pas utopique, loin de là. « Il demandait la résidence à vie en Polynésie », assure Maddly. Il voulait faire de sa maison sur les hauteurs d'Atuona sa dernière demeure. « Une grande maison à moi, avec presque pas de murs et tellement de fenêtres qu'il y aurait du soleil dans les yeux des enfants[354] ! » C'était, hélas, sans compter sur les paparazzi. Comme le notera Maddly, « la difficulté de se faire soigner sans être suivi par une meute de curieux » faisait peut-être aussi partie « du contrat de sa vie »… Une nuit, aux alentours du 20 septembre, alors que Jacques avait dû être hospitalisé à nouveau dans le service du professeur Israël, pour une phlébite « provoquée par la quantité importante de rayons qu'il a subie[355] », tels des charognards ils se glissèrent à plusieurs jusqu'à sa chambre, déguisés en infirmiers et dissimulant leurs appareils, pour le photographier sur son lit de douleur !

Le professeur Israël et Charley Marouani ont confirmé la suite : écœuré, Jacques Brel retira lui-même ses perfusions d'anticoagulants et quitta aussitôt l'hôpital franco-musulman de Bobigny pour se réfugier chez son ancien agent, à Neuilly, côté bois de Boulogne. Un bureau au rez-de-chaussée, trois chambres au premier étage, pour le couple et ses deux filles. « Nous avons mis nos filles ensemble et nous avons laissé notre lit à Jacques et Maddly, explique Charley[356]. Tout s'est bien passé les premiers jours, je continuais de l'accompagner à Bobigny pour le suivi de son traitement… et puis les photographes ont fini par retrouver sa trace. Un jour, ma femme m'a téléphoné à mon bureau de la rue Marbeuf, à Paris, pour m'annoncer que huit ou dix individus qui arpentaient le trottoir, devant notre immeuble, venaient d'être embarqués par la police dans un panier à salade. Renseignements pris, c'était le directeur d'une agence bancaire, située juste en face de chez nous, qui, inquiet de cet attroupement, avait

appelé Police-Secours par crainte d'un hold-up ! Mais ils sont bientôt revenus, guettant nos sorties… Par chance, j'avais un parking souterrain, si bien que Jacques s'allongeait à l'arrière de ma voiture, à l'abri des regards, et je n'avais plus qu'à le dissimuler sous une couverture pour quitter l'immeuble. »

À la fin septembre, ayant besoin de liberté, Jacques Brel prit la décision d'aller se reposer quelques jours en Suisse avec Maddly, en accord avec le professeur Israël. Il proposa à Charley de les accompagner et le chargea d'appeler Jean Liardon pour qu'il vienne les chercher à la première heure, avec un jet de location au Bourget. Oui, tout aurait pu se passer autrement sans les paparazzi, toujours eux, qui le pistèrent jusqu'à l'aéroport, malgré un subterfuge destiné à les égarer. « Jacques m'avait suggéré d'appeler une ambulance, qui partirait à vide pour Orly, poursuit Charley Marouani. Une fois les photographes lancés à ses trousses, il sauterait dans un taxi à destination du Bourget où Maddly et moi le rejoindrions ensuite. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Pourtant, lorsque Charley et la Doudou parvinrent au Bourget, vers cinq heures et demie du matin, les photographes étaient déjà aux basques de Brel ! « Une maladresse, c'est le moins qu'on puisse dire, du chauffeur de l'ambulance… », élude Charley aujourd'hui. Pour leur échapper, en attendant Liardon qui n'avait pas le droit d'atterrir avant 6 heures, Jacques Brel n'eut d'autre ressource que de se cacher dans le premier endroit venu… où il allait prendre froid. « J'ai dû le chercher partout dans l'aéroport et il s'est écoulé pas mal de temps avant qu'on ne le retrouve. Il s'était réfugié dans les toilettes où il faisait peine à voir : vêtu comme à Hiva Oa, d'une simple chemisette et d'un pantalon de toile, il grelottait… » Jean Liardon, qui s'était posé dans l'intervalle, avait pris la précaution de garer son jet dans un hangar. « Jacques a pu monter à bord à l'abri des regards. Il s'est couché au sol et m'a fait fermer les rideaux. […] Quand nous sommes sortis du hangar, trois ou quatre photographes se trouvaient sur la piste. Ils n'ont pu photographier que l'avion[357]. »

À l'atterrissage, à l'aéroport de Genève-Cointrin, d'autres paparazzi les attendaient ! « Tu ne les vois pas, souffla Jacques à Maddly. Ils n'existent pas. Tu ne leur réponds pas. Et nous ne parlons pas non plus, pour qu'ils ne saisissent pas une de nos paroles[358]. » À Genève, ils s'installèrent au bord du lac, à l'hôtel Beau Rivage, où ils étaient déjà descendus en octobre de l'année précédente, juste après avoir terminé l'enregistrement de l'album. Ils arrivaient d'un bref séjour de repos en Sicile, d'où Jacques avait écrit ces mots à Gérard Jouannest : « C'est à cause d'hommes comme toi et de femmes comme Juliette [Gréco] qu'il me semblerait mal élevé de mourir trop tôt[359]. » Le compte à rebours funeste était pourtant bel et bien lancé.

21
MOURIR POUR MOURIR

Malgré son état de santé incertain — « Nous passons sans cesse de l'espoir à la résignation et de la résignation à l'espoir[360] », se rappelle Maddly —, Jacques Brel n'en nourrissait pas moins, encore et toujours, des envies d'avenir. Il songeait à cette maison qu'il leur fallait absolument trouver, dans le sud de la France, pour bénéficier d'un climat clément durant sa convalescence, dans l'attente de pouvoir regagner les Marquises. Sans doute pensait-il aussi à ce projet de livre dont il avait parlé à sa compagne. Un livre de nouvelles « d'après [sa] vie », lui avait-il dit. Ou peut-être un projet plus ambitieux, qui sait ? Sinon une autobiographie, un ouvrage de confidences ? « En tout cas, il avait pris les devants, assure Charley Marouani[361], puisqu'il m'avait demandé de lui trouver un journaliste de confiance pour recueillir des idées, des pensées, des souvenirs qui lui trottaient alors dans la tête. Nous sommes tombés d'accord sur Jean Serge[362], pour lequel Jacques avait beaucoup d'estime. Quinze jours d'affilée, pendant qu'il était à la clinique Hartmann, à Neuilly, Jean Serge a enregistré sur un Nagra les propos de Jacques, sans témoin. Puis Jacques m'a confié les bandes — il y en avait une quinzaine ! — en me disant de les conserver et de ne jamais les remettre à personne, en attendant de les lui rendre… » Que contenaient exactement ces bandes, que Charley le fidèle, l'intègre, n'a pas voulu écouter ? À quel usage précis Jacques Brel les destinait-il ? Jean Serge aujourd'hui décédé, seule Maddly Bamy, qui les a réclamées et obtenues après la mort de son compagnon — sans jamais y faire allusion —, pourrait aujourd'hui répondre à ces questions.

Retour à l'hôtel Beau Rivage de Genève, où la santé du Grand Jacques décline brusquement. Troisième étage, chambre 320 : dans la nuit du 5 au 6 octobre, ayant le plus grand mal à respirer depuis deux jours, il est pris d'une quinte de toux qui affole Maddly. « Excuse-moi, je te fais peur, chuchote-t-il en lui demandant de ne pas pleurer. Je ne suis pas encore mort. Tu vas voir, je n'ai pas dit mon dernier mot. On va rire encore. Laisse faire le vieux[363] ! »

À huit heures du matin, emmené en ambulance jusqu'à l'aéroport, il était rapatrié d'urgence à Paris dans un jet piloté par Jean Liardon. « Nous espérions encore, indiquera celui-ci[364] en parlant de Maddly, de Charley et de lui-même. Deux ou trois fois, nous l'avions vu vraiment très mal et, après un séjour à l'hôpital, il s'était remis. Nous espérions, oui, qu'il en serait encore de même. Mais nous n'étions pas

optimistes. » Depuis l'opération de Jacques, confiera Maddly, « le temps qui s'écoulait, et qui commençait à rassembler deux puis trois, presque quatre années, me donnait à espérer. Il fallait "passer" les cinq ans, avaient dit les médecins[365]… »

Arrivé en début d'après-midi à l'hôpital de Bobigny où, pour tromper d'éventuels intrus[366], on l'inscrivit sous le nom de « Jacques Romain » (ses deux premiers prénoms, le second étant aussi celui de son père), il fut aussitôt placé en soins intensifs, sous oxygène et sous perfusions, par le professeur Israël. Mais il était trop tard. Dans la nuit du dimanche au lundi, le 9 octobre 1978 à 4 h 10[367], deux jours et demi seulement après son admission, Jacques Brel rendait son dernier souffle, chambre 305, en la seule présence de Maddly. « Vers quatre heures du matin, se souviendra-t-elle, après un dernier mot pour moi, Jacques se retourne sur le côté gauche, "se racrapote"[368] en chien de fusil… Le tracé de l'électrocardiogramme reste plat. Jacques ne bouge pas. Jacques ne bougera plus[369]. »

Il meurt non pas de cette maladie dont on n'ose dire le nom (« Mourir face au cancer / Par arrêt de l'arbitre »), mais d'une embolie pulmonaire consécutive à sa phlébite… et à la chasse dont il avait été l'objet — et la victime — de la part des paparazzi, en particulier à l'aéroport du Bourget.

Je suis mort à Paris
De m'être trop trompé
De m'être trop meurtri
De m'être trop donné[370]

La plaie reste vive, aujourd'hui encore, pour Charley Marouani : « Même en sachant que Jacques, depuis sa sortie de l'hôpital, n'avait pas forcément respecté son traitement d'anticoagulants — on lui avait prescrit des comprimés, or il a toujours eu des difficultés à les avaler, il devait les écraser et les diluer dans un verre d'eau pour les prendre, quand il les prenait… — , je ne peux m'empêcher d'en vouloir terriblement à tous ces photographes qui n'ont cessé de le pourchasser. » Charley resta aux côtés de Jacques Brel jusqu'à deux heures du matin, le 9 octobre, se relayant avec Maddly à son chevet durant ces deux journées et une nuit et demie. « Depuis lors, de grands chirurgiens m'ont dit qu'il aurait fallu retirer d'emblée l'intégralité de son poumon malade à Jacques, plutôt qu'une partie, pour écarter tout danger de récidive. Mais cela ne m'empêche pas d'être convaincu qu'il aurait pu vivre longtemps encore et que les paparazzi ont largement précipité sa fin[371]. »

Une conviction partagée par le professeur Israël qui, trente ans après les faits, se montrera encore plus catégorique : « Nous avons

essayé de le sauver. Mais une embolie pulmonaire, d'un côté, et un cancer du poumon, de l'autre… Il n'était plus en état de respirer. Ses deux dernières journées, il les a passées dans un état semi-comateux. Il ne pouvait plus dire un mot. […] Aujourd'hui encore, je prétends que ce sont les photographes qui l'ont tué ! S'il ne s'était agi que de ce cancer, je suis persuadé qu'il aurait pu s'en tirer[372]. »

L'annonce de la mort de Brel, diffusée à la radio le lundi matin, souleva aussitôt une immense émotion populaire. En France et en Belgique, bien sûr, mais aussi un peu partout en Europe… et ailleurs, de l'océan Indien aux Antilles, du Québec à Tahiti. Aux Marquises, où on lui était tant redevable, sa disparition fut vécue comme un cataclysme… Pour ma part, c'est à mon bureau du *Réveil de Djibouti*, au pays où vécurent l'homme aux semelles de vent et l'auteur des *Secrets de la mer Rouge*, que j'appris la funeste nouvelle. Chaque matin, je commençais la journée en dépouillant les dépêches tombées depuis la veille au soir sur mon téléscripteur. Ce lundi-là, plusieurs d'entre elles consacrées à Brel m'y attendaient. Après l'information délivrée de manière brute, la première dépêche un peu circonstanciée de l'agence France-Presse disait ceci : « Le chanteur Jacques Brel est mort lundi matin à 4 h 10 locales à l'hôpital franco-musulman de Bobigny, dans la banlieue nord de Paris. Atteint d'un cancer depuis plusieurs années, très affaibli au cours des derniers mois, Jacques Brel, qui avait regagné Paris à la fin de juillet dernier, a été emporté brutalement par une embolie pulmonaire. Il était né le 8 avril 1929 à Bruxelles dans une famille de la bourgeoisie industrielle flamande. »

Ma réaction fut peu ou prou identique, j'imagine, à celle de tous ceux que les chansons du Grand Jacques avaient accompagnés depuis les années 1950. Choc terrible d'abord, stupeur mêlée d'incrédulité, puis chagrin et surtout sentiment de perte irréparable. Avec ce pincement au cœur supplémentaire, causé par la certitude irrémédiable et douloureuse à la fois que jamais je n'aurai la possibilité de rencontrer Jacques Brel, de seulement *tenter* de le rencontrer, en vue du journal de chanson auquel je pensais déjà…

Ce 9 octobre à Bruxelles, Pierre Brel, son aîné de six ans qui, lui, travaillait toujours à la cartonnerie familiale, resta prostré à son domicile, d'autant plus choqué par la nouvelle entendue à la radio que « quelques jours auparavant, Maddly avait téléphoné de Paris pour annoncer une amélioration de l'état de santé de Jacques, promettant de rappeler dès que les visites seraient possibles[373] ». À Paris, Annie Girardot qui, un temps, avait partagé sa vie, fit de même, demeurant chez elle à écouter en boucle son dernier album, « perdue dans ses regrets, témoignera sa fille[374], de ne lui avoir jamais dit "je t'aime" ».

Le lendemain, mardi 10 octobre, Miche arrivait à l'hôpital franco-musulman de Bobigny, retrouvant Maddly qu'elle n'avait pas revue depuis l'opération de Jacques à Bruxelles, quatre ans plus tôt. Jusqu'à la levée du corps, jeudi 12 à neuf heures du matin, après que Maddly fut demeurée seule quelques instants avant la fermeture du cercueil, rares furent ceux qui eurent le courage — ou la possibilité — de venir se recueillir devant sa dépouille mortelle. Parmi eux, Jean-Michel Boris n'oubliera jamais l'instant de la mise en bière. Directeur artistique de l'Olympia, il avait assisté à toutes les prestations de Jacques Brel, sans exception, de son premier passage en « supplément de programme » en juillet 1954, quand il chantait encore seul à la guitare, jusqu'à la série triomphale de ses adieux ; c'est lui qui allait chercher le chanteur dans sa loge pour l'accompagner jusqu'au bord de la scène, aux côtés de Bruno Coquatrix, avant que le rideau rouge ne s'ouvre. « C'est l'un des souvenirs les plus pénibles de ma vie. De le voir dans ce cercueil, figé dans la mort, c'était bouleversant… Mais ce n'était plus Jacques Brel, ce personnage unique toujours dans le mouvement, cet homme que l'on aimait si fort… C'était devenu une chose. L'âme de Jacques Brel s'était envolée. »

Le moment venu, dans la cour intérieure de l'hôpital, une petite foule était là, attendant patiemment. « Des gens modestes, des inconnus, des malades, des infirmières en blouse de travail qui venaient, silencieux, le cœur serré, saluer celui qui les avait aimés », rapporte l'envoyé d'un hebdomadaire parisien. Parmi la famille proche, on reconnaissait les filles de Jacques, Chantal, France et Isabelle, ainsi que son frère et son neveu, Pierre et Bruno Brel. Et puis, dans une étreinte spontanée — qui donnera lieu dans la presse à une image bouleversante —, on vit Maddly et Miche, la compagne et l'épouse, partager leur douleur, en pleurs, dans les bras l'une de l'autre. Un peu plus tard, quand le fourgon mortuaire arriva, une haie d'honneur se forma entre celui-ci et l'entrée de la morgue. Outre les inévitables photographes, quelques amis et proches relations professionnelles se faisaient discrets : Eddie Barclay, Bruno Coquatrix, Henri Salvador, Mort Shuman[375]… ainsi que Juliette Gréco accompagnée de Gérard Jouannest et de François Rauber.

Autre image poignante, celle de Barbara et Maddly, publiée ce 12 octobre à la une de *France-Soir*[376], sous la mention « Le chanteur reposera dans l'île du Pacifique où est déjà enterré Gauguin » : Barbara marchant côte à côte avec Maddly, la main dans la main ; quelques pas devant Miche et ses filles, Pierre et son fils. Ce même jour, étrange coïncidence, sortait le nouvel album de la longue dame brune, un double 33 tours enregistré à l'Olympia en février précédent ; et c'est justement celui-ci qui était retenu par *France-Soir* comme « disque du jour », sous le titre « Éternelle Barbara »…

Plus troublant encore, on découvrait dans cette même édition du quotidien français à plus fort tirage, en bandeau vertical sur toute la hauteur de la page 10, un feuilleton illustré sur… Paul Gauguin. L'épisode du jour, qui plus est, racontait l'histoire de sa rixe de Concarneau, lorsqu'il s'était porté au secours d'une jeune femme à peau noire, dont les conséquences allaient être déterminantes pour sa santé… et son installation en Polynésie. Images de J.-A. Carlotti, texte du romancier Paul Gordeaux : « "Quinze hommes sont tombés sur moi, racontera Gauguin. J'ai repris le combat, toujours maître du terrain et de moi, lorsque mon pied a buté dans un trou, et, en glissant, je me suis cassé la jambe. À terre, les coups de sabots pleuvaient sur moi…" La blessure est plus grave qu'il n'y paraît. "Ma jambe est cassée au ras de la cheville et la peau a été toute traversée par l'os…" On transporte à Pont-Aven le blessé qui geint de douleur… Dans cette épreuve, Gauguin montre un courage admirable et, tandis que le médecin le soigne, il roule cigarette sur cigarette pour ne pas penser à ses souffrances. Il passe des nuits blanches et, pour dormir, il use et abuse de la morphine. Il se met à boire également. Le moral est en baisse. "J'ai perdu tout courage, écrit-il à Daniel de Monfreid. Quatre mois de fichus avec les dépenses. J'ai pris une résolution fixe, celle de m'en aller vivre pour toujours en Océanie." »

Dernier instantané de la cérémonie de levée du corps, ce triste jeudi : quatre personnes se blottissant tendrement entre elles, derrière le cercueil, juste au moment de le glisser dans le fourgon, pendant que l'assistance se tenait immobile et digne de chaque côté. Maddly, toute de blanc vêtue, sa mère Madou qui avait séjourné à Hiva Oa, Barbara, dissimulée sous des lunettes et une longue cape noires, et bien sûr Charley Marouani, fidèle entre les fidèles — tant l'agent que l'ami — depuis l'époque où Jacques Brel chantait encore dans les cabarets parisiens.

Lino Ventura, qui avait dîné avec lui et leurs compagnes respectives, Odette[377] et Maddly, quelques semaines auparavant dans sa chambre de la clinique Hartmann (et lui avait promis, enfin, de se rendre en temps voulu à Hiva Oa), et Brassens, qui avait manqué ce dîner (« Malheureusement, ce soir-là, je n'étais pas libre ») mais pensait le retrouver à la mi-octobre, préférèrent garder de lui le souvenir d'un homme debout. « Il faut nous aimer sur terre / Il faut nous aimer vivants / Ne crois pas au cimetière / Il faut nous aimer avant », rappelait alors le bon Georges, citant Paul Fort. Bien qu'accablé de chagrin, il se força en effet à rendre un bref mais éloquent hommage à son ami : « Pour le moment, dans la chanson, je crois que Jacques Brel est l'être le plus important qui soit… Et puis l'homme était un être troublant et attachant, et en même temps

difficile à comprendre, parce qu'il était multiple ; tout le monde est multiple, bien sûr, mais lui ça se voyait plus que chez les autres. […] On croyait qu'il allait s'en tirer, il allait mieux, il était très content, il était heureux de vivre. Sauf les derniers jours vraisemblablement, je crois qu'il est mort en pleine joie de vivre. Il n'avait jamais été si heureux que depuis qu'il habitait les îles, là-bas… »

Les îles… Sur la caisse en bois dans laquelle on installa le cercueil, lors d'un arrêt aux pompes funèbres, une simple mais terrible inscription peinte en grosses lettres noires : « BREL-TAHITI–LES MARQUISES ». Le fourgon mortuaire, où Pierre Brel et Charley Marouani avaient pris place, repartit cette fois en direction de l'aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle, inévitablement pisté par des photographes. À midi moins le quart, les formalités terminées, on emporta la caisse, recouverte d'une bâche blanche, dans un hangar réservé au fret, le temps de la charger en soute d'un long-courrier. Trois heures plus tard, Maddly, qu'accompagnait sa mère, retrouvait Charley pour partager le même vol. Entre-temps, les paparazzi avaient rempli leur triste office et, dans les jours suivants, la presse publia des photos indécentes avec des légendes à sensation : « Au fond d'un hangar sous une bâche, au milieu des marchandises, une caisse comme les autres. Dedans, le cercueil de Jacques Brel » ; « Il était l'un des plus grands chanteurs du monde. Dans la zone de fret de l'aéroport de Roissy, son cercueil attend, tout seul, au milieu du hall »…

Ce jeudi 12 octobre 1978, convoyée uniquement par Maddly, Madou Bamy et l'ancien imprésario du chanteur, la dépouille de Jacques Brel était embarquée à bord d'un appareil d'Air France jusqu'à Los Angeles, puis d'UTA jusqu'à Tahiti, avant d'être transportée à Hiva Oa le 13 au petit matin, sur le Twin Otter régulier d'Air Polynésie. Dix-huit places seulement en configuration normale, sauf qu'en l'absence de soute, et même d'un volume suffisant dans le compartiment à bagages, il avait fallu sacrifier une rangée verticale de sièges pour placer le cercueil à même le sol, près des rares passagers… « J'avais dû demander une dérogation spéciale au gouverneur, précise Charley Marouani[378]. Comme il connaissait Jacques, il avait accédé aussitôt à ma demande. » Aux manettes du bimoteur à hélices, Michel Gauthier, l'un des deux instructeurs de Brel, du temps où il volait entre les îles de la Société et les Tuamotu pour revalider sa licence, et l'un de ses invités permanents lorsqu'il faisait escale à Atuona. Encore aujourd'hui, il se demande comment la presse a pu savoir qu'il piloterait ce vol, car il fut aussitôt contacté chez lui, à Papeete, par un grand magazine parisien désireux d'acheter des photos de l'enterrement. « Moi qui étais déjà sous le coup de l'émotion, c'était trop ! Je ne leur ai pas laissé le temps de me parler d'argent. Je n'avais

jamais sorti un appareil photo devant Jacques, je n'allais pas le faire maintenant. De toute façon, je n'ai pas assisté à l'enterrement. J'étais responsable d'un avion et je ne pouvais pas laisser les passagers. Mon dernier souvenir de Jacques, ce fut ce vol. Un vol normal avec des passagers dans l'avion. Et aussi ce cercueil. Tout au long du trajet, quand je me retournais, je le voyais. C'était terriblement émouvant[379]. »

Le vendredi 13 octobre, en fin de matinée, tout le village était présent au cimetière du Calvaire, après avoir formé un cortège parti à 10 heures de la mairie et mené par des dizaines d'enfants, à l'endroit exact où Jacques avait demandé à être enterré. « Sa mort a été ressentie comme une catastrophe pour nous », dira Guy Rauzy, le maire d'Atuona. Son testament, que le futur aventurier avait pris soin de rédiger[380] alors qu'il rêvait déjà à un tour du monde à la voile, stipulait qu'il voulait être incinéré, ses cendres jetées en mer ou dispersées sur un terrain d'aviation ; mais, à Hiva Oa, il eut maintes fois l'occasion d'annoncer son intention d'être inhumé sur place. « Vous me mettrez là ! », avait-il signalé au maire, à Victorine, à Marc Bastard, aux sœurs… et à Maddly, bien sûr, en leur montrant l'emplacement précis choisi par lui. Consulté, Charley Marouani, à qui Jacques, à Paris, avait également confié ses dernières volontés, confirma ce souhait et la famille de Bruxelles, malgré le testament resté en l'état, ne s'y opposa pas.

Mourir pour mourir
Je veux mourir sous tendresse
Car mourir d'amour ce n'est mourir qu'à moitié
Je veux mourir ma vie avant qu'elle ne soit vieille[381]

« Il fait chaud, se souviendra Maddly en repensant à ce jour funeste, furieusement beau. C'est l'été polynésien qui nargue l'automne parisien, où cette saison et la mort semblent faites l'une pour l'autre. Ici, le soleil éclate et l'ombre de l'amour grandit comme une pulsion de vie. Dans ces pays où la mort est considérée comme un voyage, l'enterrement n'est qu'une étape. Autour de sa tombe, les Marquisiens vont chanter ce voyage et souhaiter bonne route à celui en qui ils ont pu croire, à celui qui, en si peu de temps, a su leur montrer qu'un homme pouvait avoir une parole et un acte qui se ressemblent. […] Ce n'est pas facile d'être Don Quichotte, Jacques en avait fait l'expérience. Il n'y a pas toujours réussi, mais il aura essayé[382]. »

La tombe de Jacques Brel avait été creusée à la droite du grand Christ en croix, face à l'océan, Paul Gauguin reposant depuis le 3 mai 1908 à sa gauche. Deux géants du patrimoine culturel mondial, s'il en

fut, conduits, à soixante-dix ans d'écart et à des milliers de kilomètres de leur terre d'origine, à leur dernière et presque commune demeure. Sans service religieux pour Brel, mais en présence des sœurs de la congrégation de Cluny ; avec les sacrements de l'Église pour Gauguin, administrés comme une ultime vexation par l'évêque Martin. Mécréants, hommes de peu de foi et « bouffeurs de curés », ils se seraient entendus à n'en pas douter comme larrons en foire, mais des larrons ayant « mal aux autres », attachés à leurs prochains comme à eux-mêmes : Paul et Jacques, les deux bons larrons d'Hiva Oa.

22
LES BONS LARRONS

Paul Gauguin avait cinquante-cinq ans à sa mort, Jacques Brel seulement quarante-neuf. Mais « ce qui compte dans une vie, assurait celui-ci, ce n'est pas la durée, c'est l'intensité ». Gauguin, Brel ? Impossible de n'être pas frappé, au-delà du temps, par leurs nombreux points communs en ces mêmes lieux. Surtout, généreux et compatissants, tous deux tentèrent d'améliorer le sort des habitants de leur île d'adoption — Brel avec davantage de succès que son prédécesseur, plus radical compte tenu des méfaits de la colonisation et de l'évangélisation sur le mode de vie ancestral des Marquisiens. « Il faut bien le dire, expliquait Jacques à ses hôtes de passage, à l'époque [de Gauguin], l'Église avait une énorme importance. L'administrateur, le gendarme, la politique étaient sous leur coupe[383]. »

L'un, révolté par les conditions de vie réservées aux autochtones, et l'autre, par l'abandon dont ils faisaient l'objet de la part du pouvoir central de Tahiti aux plans culturel et sanitaire, déployèrent une même et grande énergie pour leur venir en aide. Quitte à se heurter — frontalement dans le cas de Gauguin, adversaire des lois iniques imposées aux Marquisiens ; de façon plus tolérante, mais non sans aplomb ni colère, dans celui de Brel — aux représentants des autorités administratives et religieuses.

Pour mémoire, ces simples et innocentes anecdotes (en apparence seulement pour le peintre maudit, car de graves conséquences en découleraient) relatives à leurs démêlés respectifs avec la gendarmerie locale.

1902. Paul Gauguin avait déjà eu maille à partir avec le gendarme, un brigadier dénommé Charpillet. Celui-ci n'avait pas digéré, entre autres actions de désobéissance civique, le fait que le peintre ait incité les indigènes à refuser de payer l'impôt sur les routes, décidé à Papeete, alors qu'il n'y a pas de routes à Hiva Oa ! Un soir, il tient sa vengeance. Voyant Gauguin circuler avec sa carriole tirée par un cheval dans l'unique rue d'Atuona, une simple chaussée en terre battue, Charpillet lui ordonne de s'arrêter. Pierre Berruer, biographe de Gauguin[384], a reconstitué le dialogue entre les deux hommes :

« Vous qui êtes tellement au courant des lois, vous ne pouvez ignorer qu'il est interdit de circuler nuitamment sur le territoire français sans dispositif d'éclairage.

— C'est tout ce que vous avez trouvé ? Enfin, Charpillet, c'est la seule voiture de l'île !

— Cela ne vous dispense pas d'appliquer les règlements. Je vous dresse un procès-verbal… Et, par la même occasion, je vous signale, amicalement, qu'un rapport sur vos agissements est envoyé à l'administrateur. »

Quinze jours plus tard, le gendarme se présentait à la Maison du jouir, exhibant un ordre de saisie pour non-paiement du procès-verbal…

1978. Jacques Brel avait trop souvent à son goût l'occasion d'être agacé par les tracasseries de l'administration, tant à son égard en qualité de ressortissant étranger qu'à l'encontre des Marquisiens. Venant de se faire livrer une moto Suzuki, pour se déplacer plus facilement à Hiva Oa, il apprend un jour que la gendarmerie a rendu obligatoire le port du casque. À l'époque, la circulation est quasiment nulle dans l'île, du fait que les seules routes existantes (en l'attente du bétonnage de quelques pistes entrepris depuis peu par la commune) se réduisent à de simples chemins de terre, souvent des pistes cavalières, qui exigent de rouler lentement.

Alors, pour signifier son mécontentement, il va trouver Fiston, son ami postier, avec son Toyota tout-terrain, un ancien modèle avec marchepieds à l'avant, et lui demande de prendre le volant. Et voilà notre homme debout sur un marchepied, ostensiblement coiffé d'un casque de chantier, passant et repassant bruyamment devant la gendarmerie, gesticulations à l'appui et peut-être bien — en tout cas, on se plaît à l'imaginer — force jurons destinés à la maréchaussée ! « C'était du temps du remplaçant d'Alain Laffont » [le gendarme en poste à l'arrivée de l'*Askoy*], a précisé Fiston[385], confirmant ce tableau particulièrement cocasse dont on se souvient encore sur place. « Jacques avait trouvé ce moyen-là pour protester. » Brel, motard en colère à Hiva Oa…

De Gauguin, Jacques Brel disait qu'il était parti en Polynésie pour peindre ses rêves d'enfance. « Seule l'âme de l'enfant qui reste chez l'adulte qu'il devient, expliquait-il, est capable de peindre un cheval en vert ou en rouge. » De fait, c'est à Tahiti et à Hiva Oa que Paul Gauguin se libéra de toutes les contraintes académiques : « J'ai voulu établir le droit de tout oser. » C'est en Polynésie aussi que Brel, touchant le rivage d'Hiva Oa pour se reposer le temps d'une escale et finalement installé à demeure sans l'avoir prémédité, réalisa l'essentiel de ses rêves d'enfant, à la fois Mermoz, Saint-Exupéry et chevalier errant dans le ciel agité des Marquises. Mais, surtout — c'est à croire que les Marquises étaient un lieu prédestiné pour le Grand Jacques —, c'est là qu'il se métamorphosa, tel un papillon sortant de sa chrysalide.

En fait, cet archipel fut simplement un lieu de circonstance où, loin des contraintes imposées par la notoriété, allait pouvoir

s'accomplir sa destinée. Maddly Bamy : « Quand on me dit "Je voudrais aller voir le lieu où vécut Jacques Brel", je réponds qu'il ne s'est pas fixé là-bas parce que c'étaient les Marquises, mais parce qu'il pouvait y vivre tranquille, tout comme il aurait pu vivre n'importe où, pourvu qu'il n'y soit pas dérangé par les chasseurs de scoops[386]. » Brel ne recherchait ni un site idyllique pour abriter des amours égoïstes, ni un ermitage pour échapper au monde ; ce chapelet d'îles débouchant du pot au noir ne fut qu'une sorte de « mur dressé autour de sa maison », le havre nécessaire et suffisamment discret, à l'écart des regards inquisiteurs, pour aller au bout de lui-même. Charley Marouani resta sur place une huitaine de jours après l'inhumation au cimetière du Calvaire : « J'ai rencontré tous les gens qui l'ont connu, la sœur directrice de l'école, le maire, etc. Tous avaient pour lui la plus grande estime. À peine enterré, Jacques était déjà un mythe aux Marquises, mais un mythe qui n'avait rien d'inaccessible ; au contraire, il a laissé le souvenir d'un homme totalement abordable, soucieux des autres, toujours prêt à rendre service… et avide de dialogue[387]. » Ce que confirme Maddly : « En homme généreux, il n'aurait jamais pu vivre sans un contact avec l'extérieur, il n'aurait jamais été capable de garder, pour lui seul, une expérience qui apporterait peut-être quelque chose à d'autres. Et puis il était bien trop bavard pour supporter le silence[388] ! »

Artiste majuscule, Jacques Brel l'était déjà avant de quitter le Vieux Monde. Sans les Marquises, il serait resté l'un des géants de son art, au firmament de la chanson. Certes… mais *rien d'autre que cela* : un auteur, un compositeur et un interprète, aussi brillant fût-il. Aux Marquises, après une période de purgatoire maritime, sans jouer au bon Dieu pour autant (d'ailleurs, a-t-on jamais entendu jurer autant que Brel dans son paradis terrestre ?), il est devenu bien plus et beaucoup mieux qu'un artiste : loin de l'artifice des planches, loin du commun des mortels, Jacques Brel est devenu un Homme.

Janvier 1903. D'un côté du village d'Atuona, se jetant dans l'océan et s'enfonçant en amont dans la vallée profonde, au pied des monts Temetiu et Feani, coule une petite rivière semée de rochers, la Makémaké. À la saison des pluies, elle coupe une rue en la submergeant, non loin de l'établissement Sainte-Anne et du terrain d'un demi-hectare que Gauguin avait acheté à l'Évêché pour y ériger sa Maison du jouir. Un soir, un cyclone s'abat sur Hiva Oa, gonflant la Makémaké au point que le lendemain matin, après une nuit d'épouvante où les éléments déchaînés ont emporté la plupart des cases et noyé la vallée, le refuge de Gauguin, bâti sur pilotis, apparaît comme un îlot au milieu d'un immense lac ; seuls, aux alentours, surnagent la gendarmerie et le magasin Varney. Le calme revenu,

Atuona n'est plus que ruines et désolation. Tioka, l'un des deux charpentiers marquisiens qui ont construit l'habitation du peintre, devenu son ami, est désespéré. « Je n'ai plus rien ! gémit-il. Plus de maison, plus de terrain. Le cyclone a cassé les arbres. Il y a des rochers partout… » Et Gauguin, avec son naturel généreux, de le consoler au mieux : « Ne t'en fais pas. Dès que l'on pourra, je te donnerai une parcelle de ma propriété, avec un acte en bonne et due forme. Tu reconstruiras une belle case près de la mienne[389]… »

À un siècle d'écart, nous quittons la Maison du jouir pour atteindre la rivière qui n'est plus, à cet endroit du village, qu'un ruisseau peu profond. Des enfants y jouent, sans crainte de se tremper ni d'éclabousser leurs vélos ; joyeux et charmants, à l'image de la population polynésienne. « Toutes les grandes personnes ont été des enfants, disait Saint-Exupéry, mais peu d'entre elles s'en souviennent. » Je leur glisse quelques mots, leur parle de l'école Sainte-Anne où je suis passé la veille. « Dis, m'sieur, lâche spontanément un gamin souriant, arborant un maillot de l'Inter de Milan et tenant une bicyclette bien trop grande pour lui, tu connais Jacques Brel ? » Si je connais Jacques Brel ? Je suis venu tout exprès marcher sur ses pas — trente-quatre mille kilomètres aller-retour — et voilà qu'en arpentant son île au trésor, le premier gosse qui m'aborde, c'est pour m'interroger à son sujet !

À proximité immédiate trotte sans bruit un vieux cheval en liberté : sa robe est fauve, pas blanche, désolé monsieur Gauguin ! La Makémaké, elle, est bruyante, mais à peine plus que le gamin qui veut à toute force m'entretenir du Grand Jacques. « C'est un chanteur qui vivait avec nous, il avait un avion… Et, tu sais, à l'école, on nous a demandé de faire des dessins sur lui et ses chansons. » Un instant, j'ai cru entendre le Petit Prince : « Dessine-moi un mouton… » En fait, le minot, qui aurait pu être son frère du Pacifique, m'a dit fièrement : « Moi, j'ai dessiné son avion ! »

Ça m'a rappelé ce que me disait quelques jours plus tôt un habitant de Nuku Hiva, Jean-Claude Tata, qui avait rencontré Jacques Brel à diverses reprises, quand il se posait sur la piste périlleuse de Ua Pou, son île natale. « Je n'avais que dix ans, mais je m'en souviens bien. Sa venue était toujours un événement. Surtout qu'il était gentil et drôle, très souriant, toujours habillé de blanc : il était content qu'on s'intéresse à son avion… J'ignorais que c'était un chanteur, à l'époque, pour nous c'était le *popaa* qui transportait le courrier et les malades… Une chose m'a frappé, rétrospectivement, quand je l'ai vu pour la première fois dans un film, c'était *L'Emmerdeur*, dans les années 1980 : il était beaucoup plus maigre que dans mon souvenir… »

À Hiva Oa, je m'apprête à demander à mon petit interlocuteur si ces dessins avaient une destination particulière, mais il me devance : «

Si tu veux, tu peux les voir là-bas, avec son avion. » Ce faisant, il me désigne du doigt un hangar au toit de tôle ondulée, presque uniformément vert, qui ne paie pas de mine. Il est situé dans un terrain vague, d'herbes folles et de terre battue, entre la rue principale et l'océan. Juste derrière le complexe sportif, avec son stade municipal, là où s'élevait jadis une forêt de cocotiers…

23
GÉMIR N'EST PAS DE MISE…

C'est au complexe culturel Paul-Gauguin que l'on délivre les billets d'entrée pour l'Espace Jacques-Brel, distant seulement de quelques dizaines de mètres. La préposée nous accompagne pour ouvrir la porte coulissante du hangar, car nous sommes les premiers à nous y rendre, les seuls peut-être ce jour-là… Peu de touristes aux Marquises, on le sait, sauf quand accostent l'irremplaçable *Aranui*, qui avait notamment transporté la chaîne hi-fi et l'orgue de Brel, et maintenant le *Paul-Gauguin*, un navire de croisière américain, une fois par mois et rien que pour quelques heures.

Puis la jeune femme actionne un bouton, et s'élève la voix du Grand Jacques ! C'est son dernier disque qui tourne en boucle le temps de la visite. Cela peut paraître étonnant, mais l'émotion est grande d'entendre pour la première fois *Les Marquises* à l'endroit précis où Jacques Brel a écrit cette chanson… et l'a chantée à Henriette, la jeune aveugle, pour la seule et unique fois, hors séance d'enregistrement, devant quelqu'un d'autre que Maddly. Ce matin-là, le temps est clément, il fait chaud et lourd sous les tôles ondulées, mais j'en frissonne encore.

L'Espace Jacques-Brel ? La description en est vite faite : le *Jojo* au centre, suspendu en vol immobile, des photos et affiches offertes par la Fondation Brel de Bruxelles tout autour, sur des panneaux posés contre de minces parois en guise de murs, et puis des documents locaux illustrant la construction et l'aménagement du lieu entre juillet et octobre 2003. Une réalisation due à la municipalité de l'époque — « Les Marquisiens aimaient beaucoup Brel, mais ils ne connaissaient pas son œuvre », expliquait le maire Guy Rauzy après son inauguration. C'est pourquoi nous avons créé cet endroit, d'abord pour eux, ensuite pour les touristes » —, ainsi qu'à Serge Lecordier, responsable de l'aéroclub et actuel propriétaire du terrain où Jacques et Maddly souhaitaient construire leur maison du bonheur. On y retrace surtout les étapes de la restauration du bimoteur, encouragée par mère Rose et entreprise gracieusement par une équipe de Dassault Aviation, à l'initiative d'un de ses employés, Jean-Bernard Bonzom. Il faut dire qu'avec le passage des ans le *Jojo*, tout comme l'*Askoy*, n'était pas bien jojo à voir…

À la veille de quitter Tahiti pour Paris, le 27 juillet 1978, Jacques Brel avait prié Jean-François Lejeune « d'aller le chercher et de bien vouloir l'entretenir ». Croyait-il encore à la possibilité, tôt ou tard, de voler à son bord, ou avait-il déjà deviné que ce retour en Europe serait

« un aller simple », comme il le laissa entendre à Lejeune ? Quoi qu'il en soit, une semaine après, celui-ci se rendit spécialement à Hiva Oa, pour s'installer aux manettes du *Jojo* et le déplacer du terrain haut perché d'Atuona jusqu'à l'aéroport de Faa'a, en bordure de lagon.

Après la mort de Jacques, à la demande de Maddly cette fois, l'appareil fut cédé, le 6 novembre 1978, à Robert Wan, « l'empereur de la perle noire ». Pour la petite histoire, celui-ci avait racheté auparavant la ferme perlière de Jean-Claude Brouillet, frappé par la maladie, à Marutéa[390], l'un des pionniers en ce domaine… et ancien aventurier des airs au Gabon (où je l'avais connu quelques années plus tôt : le hasard s'entend comme personne pour lancer de curieuses œillades à travers le temps et l'espace !). Repeint aux couleurs françaises, puis revendu le 18 janvier 1982 à un autre producteur de perles, Yves Tchen Pan, qui le fit voler ensuite pour le compte de sa compagnie Air Oceania, disparue depuis, c'est au sein de celle-ci que le Twin Bonanza de Jacques Brel acheva sa carrière. Après un dernier vol, le 25 octobre 1988, on le laissa à l'abandon, pourrissant dans un coin du tarmac de Faa'a, derrière les hangars de l'aéroport.

Il fallut attendre quelques années pour entamer le sauvetage du *Jojo*. Avant que d'autres, au Plat Pays, ne fassent de même avec l'*Askoy*, une grande chaîne de solidarité se déploya aux Marquises entre 1995 et 2003, après des démarches entreprises dès 1993 à Tahiti par Serge Lecordier, alors président du Comité du tourisme d'Hiva Oa. Première étape : rapatrier l'avion sur Atuona, mais d'abord le transporter de l'aéroport de Faa'a au port de Papeete. Chose faite début février 1995 : « L'avion de l'artiste Jacques Brel, un Beechcraft Bonanza, a traversé la ville en direction du port, pouvait-on lire dans *Le Journal de Papeete* du 8 février. Ce petit avion va réaliser son dernier voyage pour rejoindre les Marquises, où, là-bas, il sera exposé en souvenir de l'artiste à Hiva Oa. Jacques Brel l'utilisait à titre personnel, mais aussi pour rendre service aux amis et habitants des Marquises. Grâce aux efforts de Daniel Mottard, le directeur de l'aéroport, et de Guy Yeung, directeur de l'aviation civile, l'avion pourra reposer en paix aux côtés de l'artiste. »

C'est la goélette, comme on continue de l'appeler, l'indispensable *Aranui*[391] — plus qu'un cordon ombilical entre Tahiti et les Marquises, « c'est la septième île de l'archipel », assure aujourd'hui son capitaine —, qui le prit à son bord, ailes démontées, pour le débarquer le 21 février 1995 en baie de Tahauku, en présence de Lecordier, de son successeur au Comité du tourisme, Jean-Pierre Moreau, qui avait suivi l'affaire entre-temps et de nombreux curieux. De là, tiré par un tracteur, on le remorqua le lendemain jusqu'au centre du village, où on l'exposa, après lui avoir remis les ailes, perché

sur trois piliers à hauteur d'homme. Huit ans durant, il resta ainsi, en plein air, livré à nouveau aux intempéries. Et puis, le 15 juillet 2003, on enraya sa disparition annoncée.

Auparavant, explique Lecordier, « la restauration du *Jojo* avait été décidée à la suite de ma rencontre en 2002, à l'hôtel Hanakéé, avec Jean-Bernard Bonzom, technicien chez Dassault Aviation, venu en vacances à Hiva Oa. Celui-ci m'avait laissé espérer qu'il parviendrait à convaincre ses supérieurs ». Sur le moment, malgré tout, le Marquisien d'adoption est plutôt sceptique. « Il m'a écouté en ayant l'air de ne pas y croire », se souvient aujourd'hui, amusé, Jean-Bernard Bonzom qui vit et travaille toujours, chez Dassault, dans la région de Bordeaux. L'homme est un passionné, et c'est vrai qu'il en fallait, de la passion et de l'enthousiasme, pour se proposer de redonner une seconde jeunesse au *Jojo*. L'histoire est belle, fruit d'une succession de petits hasards…

En 2002, lorsque Jean-Bernard arrive à Papeete, il y a longtemps déjà qu'un cousin à lui, installé à Tahiti, l'invitait à découvrir la Polynésie. Cette fois, il s'est décidé et son voyage passera par les Marquises, Hiva Oa en particulier « parce que c'est l'île au monde la plus éloignée d'un continent ». Bonzom est un baroudeur à sa façon, qui a travaillé en Égypte, en Irak et sur d'autres points sensibles du globe. « Mon métier, c'est de retaper les avions militaires… » Quand il débarque à Hiva Oa, pourtant, il n'a aucune idée préconçue. Il sait que Brel y a vécu, il aime ses chansons depuis toujours, mais il ignore qu'il s'intéressait à l'aviation et, plus encore, qu'il était un pilote émérite. Quelle n'est pas sa surprise alors, en parcourant les rues d'Atuona, de découvrir soudainement le *Jojo*, ou plutôt ce qu'il en reste, planté sur ses piliers ! Un avion en plein village… Qui plus est, lui dit-on, l'avion de Jacques Brel !

En fin de journée, lors d'un apéritif à l'hôtel Hanakéé, le seul et unique de l'île, Bonzom rencontre Lecordier qui en est alors le directeur. Très vite, le *Jojo* est au centre de la conversation. « Il m'a raconté toute l'histoire et m'a dit tout ce que Brel, avec son avion, avait représenté aux Marquises et pour les habitants d'Hiva Oa. » Sans réfléchir plus avant, Jean-Bernard lui suggère de revenir l'année suivante, pendant ses vacances, pour retaper l'appareil. « C'était tellement dommage de le voir pourrir ainsi, attaqué par la rouille, les vitres cassées… »

Aussitôt rentré en Aquitaine, il en parle à son patron, lui explique qu'il s'agit d'un petit chantier et qu'il pourrait s'en occuper avec deux ou trois collègues. « Trois jours après, j'avais l'accord de ma direction : "OK, on va t'aider pour la restauration." J'ai envoyé un fax immédiatement à Lecordier pour le prévenir. » Au fil des mois, l'affaire prend tournure : Dassault fournira les pièces nécessaires, essentiellement la peinture et la tôlerie, et Bonzom effectuera le

travail, à titre gracieux, avec deux collègues qu'il convainc de l'accompagner. Un accord est trouvé aussi avec la compagnie Tahiti Nui pour les billets d'avion, puis avec la mairie et le Comité du tourisme d'Atuona pour le logement.

Et revoilà Bonzom, en juillet 2003, de retour à Hiva Oa en compagnie de Serge Benedetti et de Joël Alphonse, surnommé… Jojo ! « C'était son rêve d'aller aux Marquises ! » Tous trois ont pris sur leurs vacances pour mener le projet à bien. Entre-temps, en France, Jean-Bernard avait préparé minutieusement le terrain : « J'ai recherché un appareil du même type, un Beechcraft 10 D50, pour avoir toutes les cotes, les dimensions précises, en vue de la fourniture du matériel. Il y en avait un, démonté, à Villeneuve-sur-Lot, mais finalement j'en ai trouvé un autre, intact, à Pau. Et puis j'ai rencontré Jean-François Lejeune, l'instructeur de Brel sur ce bimoteur, qui m'a remis des photos d'époque pour qu'on puisse le restaurer à l'identique, et avec ses couleurs d'origine. »

Chez Dassault, on suit ces préparatifs de près, surtout le responsable de la communication, Gérard David, grand pilote lui-même, qui a créé l'association de préservation Dassault Passion — il sera d'ailleurs présent à l'inauguration de l'Espace Jacques-Brel, en octobre 2003, bâti spécialement pour accueillir le *Jojo*. Mais c'est bien Jean-Bernard Bonzom et ses deux collègues qui vont faire tout le travail, assistés sur place par trois bénévoles, Didier, Jacques et Lucien. Le matériel acheminé par bateau jusqu'à Hiva Oa aux frais de Dassault, puis l'avion déplacé jusqu'au lieu de sa restauration (les ailes d'abord, à nouveau démontées, sur un chariot élévateur, puis l'appareil tiré à travers le village et le long de la plage par un engin de travaux publics), débute alors un véritable contre-la-montre. « On travaillait entre quinze et dix-sept heures par jour, précise Jean-Bernard. Le terrain de basket communal faisait office d'atelier, en plein air, parce qu'il était situé non loin de la plage et de l'emplacement du hangar, destiné à héberger l'avion, que des ouvriers de la mairie avaient commencé à monter. » Tout près aussi de l'endroit où Brel projetait ses films…

Les trois de Dassault doivent regagner la France le 5 septembre. Tout sera terminé le 4, « douze heures seulement avant d'embarquer à Faa'a ! Le *Jojo* était en effet très abîmé, corrodé, et s'il était resté en l'état, je pense qu'il n'aurait pas résisté plus de deux ans. Durant notre séjour, du 13 juillet au 4 septembre, nous n'avons pris qu'une demi-journée de repos, passée à la plage ». Dans l'intervalle, Bonzom a rencontré mère Rose, la directrice du collège Sainte-Anne. « Elle suivait l'évolution des travaux et venait régulièrement nous encourager, parce que le *Jojo* lui rappelait tellement Jacques Brel…

Un jour, elle m'a raconté le premier vol auquel il l'avait invitée avec une autre sœur, rien que pour le plaisir de voler et de sabler le champagne avec elles, en leur disant : "Venez mes sœurs, on va s'envoyer en l'air" ! »

C'était en mars 1977, trois mois après l'arrivée du *Jojo* à Hiva Oa. Brel avait déjà invité plusieurs fois mère Rose à son bord, mais en vain, celle-ci et les autres sœurs s'avouant quelque peu « effrayées par l'aventure ». Ce jour-là, un lundi, Jacques revient pourtant à la charge : il doit se rendre à Ua Huka pour accueillir des amis belges qui arrivent de Tahiti et propose à mère Rose d'effectuer l'aller-retour avec Maddly. La sœur accepte, « sinon, dira-t-elle, je crois qu'il aurait été très déçu », et réussit à convaincre la sœur tahitienne Élisabeth de l'accompagner. Les conditions météo sont idéales, le trajet se déroule sans encombre et, à Ua Huka, c'est Arthur Gélin, l'ami chirurgien, et sa femme qui débarquent du vol hebdomadaire pour les Marquises. Ils ont répondu par l'affirmative à l'invitation lancée par Jacques et Maddly. Et voilà bientôt tout ce petit monde à bord du *Jojo* : Brel et la Doudou à l'avant, les sœurs et les Gélin à l'arrière, sur la banquette et les deux sièges passagers, installés « comme dans un salon ». À peine l'appareil a-t-il atteint sa vitesse de croisière que Maddly les rejoint. Mère Rose : « Elle a ouvert son petit frigo et, en vol, elle nous a servi le champagne et quelques amuse-gueule garnis de caviar ! J'avoue que nous étions, toutes les deux, très intimidées[392]. »

À Jean-Bernard Bonzom, celle-ci confiera aussi que Jacques lui a écrit une dernière lettre, « une semaine avant de mourir ». Peut-être était-ce la toute dernière de Jacques Brel ? Peut-être évoquait-elle l'issue aussi prochaine que fatale ? Comme celle de Gauguin adressée à son ami Daniel de Monfreid, quelques jours seulement avant sa disparition : « Toutes ces préoccupations me tuent… » On l'ignore, car mère Rose en a gardé la teneur par-devers elle.

En revanche, Jean-Bernard n'a fait que croiser Maddly Bamy. « Au début des travaux, elle est passée à quelque distance en nous faisant un signe de la main, mais je ne savais pas que c'était elle. Je ne la connaissais pas, je ne l'avais même jamais vue en photo. Je regrette de ne pas être allé à sa rencontre ce jour-là. » Surtout que, deux ou trois jours plus tard, souffrante, Maddly était évacuée d'urgence à Nuku Hiva… « Sur place, précise le technicien, j'ai pu discuter avec des gens qui connaissaient Brel comme pilote. Il voulait fonder un aéroclub pour enseigner le pilotage aux jeunes Marquisiens. » Aujourd'hui, le Grand Jacques serait heureux d'apprendre qu'une Marquisienne est devenue commandant de bord sur un Airbus A340 d'Air Tahiti Nui… et sans doute extrêmement fier de savoir que sa vocation lui est venue, petite, à Hiva Oa, en le voyant voler avec le *Jojo* !

Surprise, pour Bonzom et ses collègues : sous les couleurs françaises de l'avion, repeint après la mort de Brel, ils mirent au jour en le décapant, presque intactes, les couleurs d'origine ; lesquelles, simple hasard lorsque Jacques en avait pris possession, étaient celles du drapeau belge ! Quant au moteur, on le retira pour alléger le poids au moment d'installer l'appareil dans le hangar. Selon Jean-Bernard, « il n'était pas si corrodé que cela », mais si on avait voulu le faire réparer dans l'espoir que le *Jojo* vole à nouveau, « cela aurait coûté plus cher que d'en acheter un neuf ». Depuis, il est conservé dans un entrepôt de la mairie d'Atuona, devenue la propriétaire de l'avion.

Il ne restait plus qu'à terminer le hangar pour le mettre à l'abri. Il en résulta cet Espace Jacques-Brel, inauguré le samedi 4 octobre 2003, un quart de siècle après le décès du chanteur. Soit cinq mois après l'ouverture du Centre culturel Paul-Gauguin édifié, lui, pour le centenaire de la mort du peintre. Un bâtiment bien modeste pour l'artiste dont il est censé honorer la mémoire, mais qui a au moins le mérite d'exister. Et revoilà le *Jojo* flambant neuf ou presque — grâce à Jean-Bernard Bonzom[393] en particulier, qui a fait le déplacement pour l'occasion avec les officiels de Dassault —, ayant recouvré les couleurs sous lesquelles volait son fameux pilote belge, et prêt, dirait-on, à reprendre les airs.

Complétant la décoration, quelques sculptures, dont un beau buste de Brel — une œuvre de Jean-Paul Lesbre dévoilée en octobre 2008 pour marquer les trente ans de la disparition du chanteur, en l'absence notable de Maddly mais en présence de son épouse Miche dont c'était le premier déplacement à Hiva Oa (ainsi que du secrétaire d'État à l'Outre-mer Yves Jego et du président de la Polynésie française, Gaston Tong Sang, excusez du peu !) —, les deux projecteurs 35 mm avec lesquels Jacques faisait son cinéma deux fois par semaine et, comme annoncé par mon petit prince du Pacifique, les dessins touchants des écoliers illustrant ses chansons, l'*Askoy* et le *Jojo*. Parmi les rares documents personnels, la licence de pilote de Jacques Brel, portant ses différentes dates de renouvellement et celles des examens médicaux obligatoires, du premier, effectué en France le 9 décembre 1964, au dernier, à Tahiti, le 9 décembre 1977 : treize ans, jour pour jour ! Licence valable, pour cette ultime période, jusqu'au 30 septembre 1978…

À l'extérieur, on découvre la stèle réalisée par le Comité du tourisme, une plaque rivée à un rocher qui se trouvait initialement sur le terrain en altitude pour lequel Jacques avait obtenu un bail à vie. Un terrain défriché et aplani pour l'essentiel quand la maladie le contraignit à partir… En octobre 1993, lorsque Serge Lecordier fit poser la plaque sur le rocher, la végétation avait déjà repris ses droits. « Jacques Brel vécut à Atuona de 1975 à 1978, endroit où il souhaitait

s'installer », peut-on y lire, sous la fameuse conclusion de sa chanson forcément la plus célèbre et appréciée sur place : « Veux-tu que je te dise ? / Gémir n'est pas de mise / Aux Marquises. »

Le 7 juillet 1978, Jacques avait piloté le *Jojo* pour la dernière fois. Déjà bien malade et fort affaibli, il s'était pourtant forcé à transporter le courrier jusqu'à Ua Pou, l'île à la piste si délicate d'accès. Ce jour-là, il souffre beaucoup, il respire avec difficulté, il se sent oppressé mais il ne se plaint pas, ne geint pas. Simplement, à une femme enceinte qui lui demande s'il pourra venir la chercher en octobre pour l'emmener accoucher à Papeete, il répond par un laconique « Je ne sais pas ». A-t-il pressenti sa fin prochaine ? « Pour Jacques, estimera Maddly dix ans plus tard, je crois que le plus difficile aura été d'approcher de cette échéance avec, toujours devant lui, cette marge aléatoire qui fait que l'on ne sait pas si on sera encore là tout à l'heure, demain… ou après-demain[394]. » Toujours est-il qu'à son retour chez lui, à peine descendu de son véhicule tout-terrain, il dit à sa compagne d'appeler un avion-taxi, pour qu'on vienne les chercher. Épuisé par d'effrayantes quintes de toux, il se déclare incapable de piloter lui-même jusqu'à Tahiti.

« C'est la dernière fois que je vois les Marquises, lui chuchote-t-il juste après le décollage. C'est quand même beau. On aurait été bien dans notre maison… » Et Maddly d'écrire : « Nous survolons Atuona et la piscine bleue nous donne le repère de la maison. Jacques laisse couler une larme. Moi, je m'efforce de ne pas pleurer, mais ma poitrine a comme des ratés et trahit mon émoi[395]. »

Épilogue
IL PLEUT SUR L'ILE D'HIVA OA

Tout a une fin et il faut se résoudre aussi à mettre un point final à ce récit, né d'un voyage longtemps rêvé. On a beau se dire qu'aux Marquises le temps s'immobilise, et le ressentir de façon presque tangible, il ne s'arrête pas pour autant : il passe également… et vient le temps de repartir. Le Twin Otter nous attend sur le tarmac de cet aérodrome de poche qu'en octobre 2008, pour le trentième anniversaire de la disparition de l'artiste, on a baptisé « Tohua Manu Jacques-Brel » : aéroport Jacques-Brel. « L'air est frais sur ce plateau, se souvient Maddly, et le spectacle du grand cirque de montagnes dans les nuages ou au clair soleil est toujours merveilleux. » Fondu enchaîné, retour aux années 1977–1978 : « Première étape, le hangar en bout de piste d'où il faut sortir l'avion en l'accrochant à la voiture et le mener jusqu'au stockage des bidons d'essence. Tout cela est fait avec un grand soin, avec précision. Jacques est le seul pilote à la ronde, mais il est aussi le seul mécanicien. Le plus près de nous est à mille six cents kilomètres. Alors, il faut le soigner, cet avion[396]… »

Et aujourd'hui ? Que sont les amis devenus ? Ceux d'Hiva Oa, des Marquises et de Tahiti ? Quels souvenirs garde-t-on du Grand Jacques à Atuona ? Et la Doudou ?…

Du vivant de Jacques, l'idée qu'elle continue à vivre seule aux Marquises avait été écartée, du fait que « la difficulté de ravitaillement, l'isolement, le manque d'événements ne trouveraient plus leur compensation dans la joie de vivre à deux ». N'avait-il pas écrit (dans *Les Vieux*) « celui des deux qui reste se retrouve en enfer » ? Elle y retourna pourtant pour retrouver « cette couleur de paix », expliquera-t-elle, qui lui faisait défaut à Paris. Dans un premier temps, Maddly demeura dans la même petite maison blanche. « Ni Jacques ni moi n'avions supposé que la force de sa présence *post mortem* pourrait me porter à un tel point. Vivre solitaire aux Marquises fut des plus faciles. Le vide supposé de l'absence était remplacé par une exceptionnelle pulsion qui donnait à toute chose une vie incroyable. » Régulièrement, elle montait au cimetière, « merveilleusement situé », avec l'impression de se rendre à une invitation. « L'idée que celui qui m'attend est un homme figé sous terre ne m'effleure pas et l'alizé qui murmure dans les feuilles de pistachiers, de manguiers et de bougainvilliers me donne raison. Ça sent bon, ça crie la vie du dedans et du dehors[397]. »

Puis, la propriétaire de leur case ayant repris possession des lieux, elle regagna Paris et le petit appartement de 35 m², rue de la Tour-

d'Auvergne (quel choc après les Marquises à l'horizon illimité !), où Jacques et elle se retrouvaient en 1972 et 1973, après leur rencontre, fin 1971, en Guadeloupe. Des années durant, Maddly Bamy continua cependant de revenir à Hiva Oa, pour des séjours plus ou moins longs, hébergée chez des amis ; en particulier pour célébrer chaque 9 octobre une petite cérémonie au cimetière du Calvaire. Mais, avec le temps, ses voyages s'espacèrent et il semble qu'elle ne soit plus retournée aux Marquises depuis son départ précipité de l'été 2003, quelques jours après que Jean-Bernard Bonzom, l'homme qui a restauré le *Jojo*, l'eut entraperçue. « Alors qu'elle allait bien, se souvient mère Rose, d'un seul coup elle a décidé de ne plus s'alimenter, ni de boire. Un jour de juillet, alors qu'elle se rendait au cimetière, Maddly s'est effondrée sur le bord de la route. » Emmenée au centre médical d'Atuona, on l'évacua à l'hôpital de Nuku Hiva d'où, après huit jours de soins, elle dut être rapatriée sanitaire en métropole…

Elle vit le plus clair de son temps, désormais, dans un village du Gard, près d'Uzès, dans cette région où ils avaient cherché une maison, en septembre 1978, où Jacques aurait passé sa convalescence. Alors qu'elle n'avait que trente-cinq ans à son décès — et plus aucune activité professionnelle, ayant tout abandonné pour le suivre au bout de la vie —, elle ne s'est jamais mariée. Mais, depuis le fameux livre *Tu leur diras*[398], auquel il lui avait demandé de s'atteler (« À la fin de chaque journée, j'écrivais ce qui s'était passé[399] ») et dont il avait lui-même parlé, semble-t-il, à son futur éditeur, Maddly Bamy a écrit ou coécrit pas moins de dix ouvrages… dont certains, à caractère spirituel voire spiritiste, ont pu surprendre[400].

Entre tous, cependant, *Tu leur diras* reste un témoignage essentiel des dernières années de la vie de Jacques Brel. Écrit sur place, dans leur maison d'amour, il lui demanda dix mois de travail sans discontinuer, à cheval sur les années 1980–1981. « J'ai remonté le cours des souvenirs, de ceux que nous avions vécus ensemble, de ceux que Jacques m'avait racontés. "Tu écriras, tu seras ma mémoire", m'avait répété Jacques un bon nombre de fois[401]. » Évoquant la période d'enregistrement de l'album, Françoise Rauber en témoignera[402] après le décès de son époux François (survenu le 14 décembre 2003, à l'âge de soixante-dix ans) : « Elle se déplaçait partout avec son gros cahier et son crayon. Elle prenait des notes. Et j'ai personnellement entendu Jacques lui dire les mots qui forment le titre de son livre : "Tu leur diras !" »

> *Je prends le train pour le bon Dieu*
> *Je prends le train qui est avant le tien*
> *Mais on prend tous les trains qu'on peut*[403]

Pour Maddly, qui ne s'était jamais souciée d'écriture, le projet ne coulait pas de source. Mais « consciente de ce qu'à travers moi il voyait une opportunité de voler du terrain à la mort, de gagner du temps, comment aurais-je pu lui dire que je ne saurais peut-être pas faire ce qu'il attendait de moi[404] ? ». Jacques Brel ne sentait que trop le temps lui échapper ; jamais il ne lui offrirait la possibilité de rédiger lui-même ce livre. « La maladie le harcelait, ne lui laissait aucun répit et l'empêchait de se pencher sur la beauté froide d'une page blanche pour y coucher ses souvenirs, ses envies de dénoncer encore, ses envies de donner des pulsions aux autres[405]. »

Alors, sans lui donner de directives ni même de conseils sur la façon de s'attaquer ultérieurement à cet ouvrage, Jacques se confiait sans réserve à sa compagne : « Il s'agissait, la plupart du temps de rappels, de choses qui lui traversaient l'esprit et qu'il me demandait de ne pas négliger. » Jour après jour, penchée sur sa table de travail, dans cette maison « qui avait résonné de tant de rires », Maddly voyait s'empiler les feuillets. « Je ne souffrais pas d'écrire. Je souffrais de revivre ces temps de ma vie où tout avait été si plein, où rien ne se perdait. Parfois, l'émotion était trop forte et il me fallait quitter cette table où mes rires se changeaient en larmes. Puis je me calmais, parce que je devais continuer, parce que l'essentiel était de finir[406]. » Enfin, sa tâche accomplie, sa promesse tenue, elle avertit André Philippe, le patron des Éditions du Grésivaudan, qui vint lui-même récupérer le manuscrit. C'était la seconde fois qu'il se déplaçait jusqu'à Hiva Oa. Trois ans plus tôt, il était venu travailler avec Jacques Brel au projet d'anthologie de ses chansons…

À présent, Maddly Bamy continue d'écrire. Et de peindre. Mais, surtout, elle reste attentive à la mémoire de son compagnon d'aventures, comme on l'a vu en 2008 lorsqu'elle s'est rendue à Anvers pour retrouver l'*Askoy*, récemment sauvé des eaux ; là même où, trente-quatre ans plus tôt, elle en avait largué les amarres pour un voyage sans retour avec Jacques.

Tout comme Paul-Robert Thomas, qui recevait Brel chez lui lors de ses séjours à Tahiti, Marc Bastard, son meilleur ami d'Atuona — celui dont France Brel, en juillet 1999, s'avouera frappée par la ressemblance physique avec Jojo —, est aujourd'hui décédé. Mais le fils qu'il a eu avec une Marquisienne, dont il était séparé, vit toujours à Atuona. Voici comment Bastard décrivait sa dernière rencontre avec Jacques Brel dans les premiers jours du mois de juillet 1978 :

« Je devais m'absenter plusieurs semaines. Je suis monté lui dire au revoir. Le soir était tombé. Assis sur la terrasse, il lisait. Maddly, devant son chevalet, dessinait. J'eus vraiment le sentiment d'être un intrus. Maddly me fit un sourire accompagné d'un signe d'amitié.

“C’est bien ton bouquin ?”, demandai-je bêtement.

« Avec un vague sourire, il ferma le livre et me montra la couverture. Le titre était *Changer la mort*, du professeur Schwartzenberg[407]. “Tu vois, j’apprends à mourir…”

« Nous parlâmes d’autre chose ; mais je savais que, depuis plus d’un mois, il souffrait de nouveau. Le poumon sain était atteint par le mal. Je lui fis part de mes projets immédiats et lui indiquai la date de mon retour, prévu à la fin du mois d’août. Notre conversation fut brève. Il me raccompagna jusqu’au chemin où était garée ma voiture. Tandis que je partais, je le vis une dernière fois s’éloigner dans la nuit. Il me fit de grands gestes : on aurait dit qu’il cueillait des étoiles… »

Quelques semaines plus tôt, c’était encore le printemps, Jacques Brel avait retrouvé son ami Paul-Robert à Punaauia, sans savoir, bien sûr, qu’il n’y aurait pas d’autre séjour dans ce faré qu’il appréciait tant. Cette fois-là, au bout de la nuit, c’est au médecin surtout qu’il s’adressait :

« Crois-tu vraiment que je devrais rentrer en France… pour ma santé ? Maddly pense que oui. Et toi, le toubib ?

— Je pense qu’un séjour en France, à voir vos amis, te ferait du bien… et que tu pourrais profiter de l’occasion pour faire un bilan général. Maddly voudrait savoir si tu n’as pas besoin d’un traitement avant de vous fixer définitivement aux Marquises. C’est sans doute sage, mais je n’y vois aucun impératif médical.

— J’ai besoin de réfléchir ! Tout le monde me conseille de partir !

« Plusieurs minutes passent, comme des anges aux ailes noires. Soudain, sa voix reprend, assez dure et douloureuse.

— As-tu écouté ma chanson *Orly* avec attention ? Il s’agit de deux amants qui se séparent, mais surtout d’une métaphore de la Vie et de la Mort. D’un être qui sent sa vie lui échapper ; le jour où, par exemple, il décide de partir se faire soigner. Et l’avion se pose à Orly. Dernier aéroport, pour un dernier voyage[408]… »

Cette nuit-là, Jacques Brel comprend qu’il doit bientôt partir. Pour Paris… C’est son dernier repas avec Paul-Robert. « Il tousse et manque d’air. Le retour lui fait peur. » Le lendemain matin, Jacques et Maddly regagnent les Marquises avec le *Jojo*. C’est leur dernier vol entre Faa’a et Hiva Oa… Les jours passent. « Jacques toussait, s’essoufflait et dormait mal », rapporte le médecin, que Maddly tient informé. « Il avait besoin de somnifères et d’antibiotiques. Je lui faisais parvenir ses médicaments par les pilotes d’Air Polynésie qui desservaient les Marquises.

« Alors que j’étais à Los Angeles [fin juillet], Jacques a décidé de faire un rapide aller-retour en France et en Belgique. Il a tenté de me joindre au numéro que je lui avais laissé. Ce ne fut qu’un aller simple.

« Dès mon retour à Tahiti, j’ai eu ce message : “Désolé que tu ne

sois pas là. Je rentre dans Orly[409]"… »

Beaucoup d'autres amis, de relations ou de simples témoins d'un moment partagé de la vie de Jacques Brel en Polynésie, sont encore vivants et présents soit à Hiva Oa, soit ailleurs dans l'archipel, soit à Tahiti ; en particulier l'ancien maire d'Atuona, l'infirmière, l'homme qui traçait les pistes, Henriette, certaines des sœurs et d'anciennes pensionnaires du collège Sainte-Anne… Des pilotes aussi, l'auteur du portrait du dernier album… Et le postier, Fiston Amaru — si décisif dans la destinée de Brel —, qui, après avoir été muté à Tahiti, est revenu découvrir l'Espace Brel en 2004, « après vingt-quatre années d'absence dans cette merveilleuse île ». À Georges Gramont, son successeur à la Poste d'Atuona, le seul endroit d'Hiva Oa où l'on pouvait téléphoner, du temps de Jacques, il a laissé un mot signé « Le vieux pédé, ami de Jacques Brel » ! Avec cette précision : « Ancien receveur d'Atuona ; octobre 1971 à juillet 1979. »

C'est Georges, justement, qui nous a présenté Jean Saucourt ; jamais encore celui-ci n'avait accepté de témoigner sur Brel. Il vit à présent en louant quelques petits bungalows aménagés aux voyageurs de passage, réticents aux séjours organisés, tout en étant l'aîné et probablement le plus compétent des guides culturels locaux. Jean et Georges, comme bien d'autres à Hiva Oa, se souviennent que l'auteur de *Quand on n'a que l'amour* déploya toute son énergie et soutint une foule de projets pour faire sortir de son isolement cette île « espérante comme un désert ». À commencer par le pont aérien, qu'il maintenait à lui seul pour que les populations de l'archipel reçoivent chaque semaine leur courrier et soient approvisionnées une fois par mois, en vivres et en médicaments mais aussi en livres et même en films, à Atuona, qu'il allait chercher à Papeete.

Le goût du dépassement ! « Moi, je ne veux pas mourir sans avoir tout donné », déclara-t-il à Maddly. Et il donna tout, jusqu'à l'ultime limite de ses forces. Quelque part entre Saint-Exupéry, poète, pilote et humaniste, et Don Quichotte, défenseur de la veuve et de l'orphelin, dont le rêve est toujours noble, jamais intéressé. « On dit souvent, enfin je l'ai souvent entendu dire : "Brel se prend pour Don Quichotte." On s'est beaucoup moqué de moi avec ça. Et, à l'époque de *La Mancha*, il y avait eu un critique qui n'avait pas du tout été tendre ; je ne lui ai pas dit qu'il était, lui, tout à fait insuffisant[410]. » Don Quichotte, rappelait Jacques, passait son temps à donner, quitte à être humilié ; « mais Don Quichotte ne peut pas être humilié, il ne voit pas cela, il voit tellement l'étoile… Et moi, je ne serais pas humilié si je pouvais donner un peu de bonheur[411] ».

Alors, son langage fleuri et ses blasphèmes qui, au début, choquaient les Marquisiens, à la fois très croyants et très attachés à un

français châtié, sont vite passés au second plan. « Les enfants eux-mêmes l'ont accepté sans réserve, assure Georges. Souvent, les jours de congé scolaire, ils allaient le réveiller en jetant des cailloux sur le toit de sa maison et en criant "jacquebrel" ! En un mot. Tous les enfants l'appelaient "jacquebrel", pour eux c'était son nom. Alors, il sortait, l'air furieux, en criant lui aussi : "Bande de petits salopiauds !" Oui, oui, il parlait comme ça et pis encore… Il utilisait un langage cru, mais cru ! Mais, aussitôt, il les faisait entrer et leur offrait des paquets de bonbons qu'il avait achetés tout exprès. Et puis il les chassait brusquement, toujours en criant : "Fichez le camp, petits vauriens !" C'était comme un rite entre les enfants et lui. »

Georges Gramont a pris sa retraite de la Poste et tient aujourd'hui une pension de famille avec son épouse Gisèle, dite Gigi. En réalité, personne ici ne l'appelle Georges, tout le monde le connaît sous le diminutif de… Jojo ! Eh oui, aimait à constater encore et encore le poète, il n'y a pas de hasard, rien que des rendez-vous.

Cette fois, il est temps de dire adieu aux Marquises. Mais pas avant de saluer une dernière fois le Grand Jacques, une fois de plus… Et Gauguin par la même occasion. Une fois de plus, comme pour ne pas faire mentir la chanson, la pluie est traversière ; la pluie « qui vient qui va / Qui cogne, qui mord, qui bat / Une vraie pluie de Golgotha[412] ». En gravissant, sous le déluge, le sentier qui mène à leur dernière demeure, s'impose à moi la chanson de Barbara, où celle-ci, déjà, associait ces deux personnages d'une si grande proximité d'esprit : *Gauguin (Lettre à Jacques Brel)*… La plus belle et déchirante chanson qui soit, tant Jacques et Barbara, au-delà de leur réciproque admiration artistique, étaient proches. « On est un peu amoureux, comme ça, depuis longtemps », avait-elle reconnu. Lui savait ses sortilèges, elle tous ses envoûtements. Oui, ces deux-là, le chanteur à la triste figure et la longue dame brune, s'aimaient d'amour tendre et jamais entre eux, de l'aube claire jusqu'à la fin du jour, l'amour est mort… Par bonheur, il nous reste *Franz*, le film qu'il avait imaginé sur mesure pour elle. Il jouait le rôle de Léon, elle de Léonie. Elle y est éblouissante « et on sent bien à travers les images, écrit Charley Marouani qui fut leur imprésario commun, toute la tendresse que ces deux-là éprouvaient l'un pour l'autre[413] ».

Ce chemin ruisselant qui grimpe au bout de la vie, jusqu'au cimetière du Calvaire perché en haut d'Atuona comme un Golgotha « posé sur l'autel de la mer », il faut le mériter… « C'est en marchant qu'on trace son chemin », disait le poète[414], et lorsqu'on jette un regard en arrière, avant d'embarquer pour l'ultime traversée, « on voit une dernière fois le sentier que jamais plus on n'empruntera ». Le chemin qui mène de l'enfance à Schaerbeeck, des années à s'ennuyer

(« Mon enfance passa / De grisailles en silences / De fausses révérences / En manque de batailles »), mais à rêver aussi (« L'enfance / C'est encore le droit de rêver / Et le droit de rêver encore »), jusqu'aux adieux de l'Olympia et de *L'Homme de la Mancha*, une période de triomphe[415] où l'on ne faisait pas semblant, en passant par la galère, un cycle de privations, de rebuffades et d'humiliations[416] (mais « qu'importe l'histoire / Pourvu qu'elle mène à la gloire »)…

Un chemin de quarante-neuf ans bien sonnés qui, par son intensité — comme le rappelle Jean Corti, son accordéoniste durant l'essentiel de sa carrière[417] —, vaudrait le double chez le commun des mortels : « Je dis souvent que Brel est mort centenaire, parce qu'il a vécu deux fois : il a vécu la nuit et il a vécu le jour. Deux fois quarante-neuf ans… Cela fait de lui un presque centenaire ! »

Corti sait de quoi il parle, ayant été de toutes les tournées, de tous les spectacles, cinq à six jours par semaine, à l'époque où Jacques chantait plus de trois cents fois par an : « On se suivait sur la route, à trois bagnoles. Brel était dans une voiture avec Jojo, j'étais dans la suivante avec Jouannest, et nous transportions l'accordéon et les bagages ; dans la troisième voiture, il y avait Philippe Combelle, le batteur, et le bassiste, avec une batterie réduite et une contrebasse électrique, ce n'était pas l'idéal… mais c'était pratique. » Arrivés à la salle, « vers 17 heures, on travaillait les chansons à venir, avec Jouannest, et c'est ainsi que sont nées pas mal d'entre elles. Car Brel travaillait pratiquement nuit et jour… Il travaillait tout le temps. Il ne s'arrêtait jamais, même lorsqu'il n'avait pas l'air d'être en train de penser à une chanson. Il avait des carnets où il notait des trucs qu'il avait vus. C'était quelqu'un de très observateur. On est tous, quelque part, dans une chanson de Brel, tous… C'était un ouragan ! Un ouragan qui a tout renversé sur son passage, qui a bousculé beaucoup de tabous, beaucoup de trucs dans le métier lui-même. Avec l'arrivée de Brel, la plupart des ringards — ne citons pas de noms — se sont retrouvés dépassés, finis, balayés[418] ».

Le bonheur n'est pas au bout du chemin, dit un adage tibétain, c'est le chemin qui est le bonheur. Il aura fallu quarante-neuf ans à Jacques Brel pour atteindre le terme de celui-ci, pour monter en haut de sa colline « en criant "Dieu est mort" / Une dernière fois ». Une demi-heure, il ne m'en faut guère plus, pour effectuer « une dernière fois » le trajet jusqu'au calvaire, et encore, en comptant des haltes successives pour souffler un peu, comme d'autres marquent les stations de la Passion : « Dites, si c'était vrai / Si c'était vrai tout cela… » Une demi-heure, mais un instant d'éternité, dans ces Marquises devenues grises sous la pluie battante ; un instant d'éternité dans « tout ce manque de tendre » durant lequel j'entends

littéralement la voix de Barbara, fragile et authentique :

Il pleut sur l'île d'Hiva Oa
[…] Il pleut sur un ciel de corail
Comme une pluie venue du Nord
Qui délave les ocres rouges
Et les bleus-violets de Gauguin […]
Il a dû s'étonner, Gauguin
Quand ses femmes aux yeux de velours
Ont pleuré des larmes de pluie
Qui venaient de la mer du Nord
Il a dû s'étonner, Gauguin,
Et toi, comme un grand danseur fatigué
Avec ton regard de l'enfance :

« Bonjour, monsieur Gauguin
Faites-moi place
Je suis un voyageur lointain
J'arrive des brumes du Nord
Et je viens dormir au soleil
Faites-moi place »

La chanson se poursuit dans un semblant de désordre poétique, sans souci apparent du rythme et des rimes ; comme une vraie lettre, écrite dans l'urgence, qui chercherait à masquer le chagrin du départ en laissant s'épancher un trop-plein de tendresse : « Tu sais, ce n'est pas que tu sois parti qui m'importe ; d'ailleurs, pour moi tu n'es jamais parti. Ce n'est pas que tu ne chantes plus qui m'importe ; d'ailleurs, pour moi, tu chantes encore. Mais penser qu'un jour le vent que tu aimais te devenait contraire. Penser que plus jamais tu ne naviguerais ; ni le ciel ni la mer, plus jamais, en avril, toucher le lilas blanc ; plus jamais voir le ciel, au-dessus du canal… Mais qui peut dire ? Moi qui te connais bien, je suis sûre qu'aujourd'hui tu caresses les seins des femmes de Gauguin, et qu'il peint Amsterdam ; vous regardez ensemble se lever le soleil au-dessus des lagunes où galopent des chevaux blancs. Et ton rire me parvient, en cascade, en torrent, et traverse la mer, et le ciel et les vents. Et ta voix chante encore… »

Et puis, se faisant de plus en plus intime, pour bien marquer l'importance qu'elle accorde à ce message d'outre-vie et d'outre-mer, comme on lance une bouteille à la mer, Barbara appose sa signature :

Souvent, je pense à toi
Qui a longé les dunes
Et traversé le Nord

Pour aller dormir au soleil
Là-bas, sous un ciel de corail
C'était ta volonté
Sois bien
Dors bien
Souvent, je pense à toi

Je signe Léonie
Toi, tu sais qui je suis
Dors bien[419]…

J'arrive enfin, « j'arrive, bien sûr j'arrive », au pied du calvaire. Après cette évocation spontanée de Barbara si prégnante en ces lieux, une surprise de taille m'attend. Tout contre la sépulture de Jacques Brel, si joliment fleurie et entourée de végétation luxuriante que l'on dirait tout sauf une tombe — d'ailleurs, les tombes de ce cimetière semblent n'obéir à aucune logique, disséminées en gradins dans les herbes folles ; celle de Jacques, abritée sous un cocotier, étant en quelque sorte au premier rang de l'orchestre —, un petit monticule se dresse. Ce sont des galets recueillis sur la grève par des « passants » venus de Tahiti ou de l'autre côté du monde, sur lesquels, tracés au feutre, on a inscrit des petits mots adressés au poète et à l'homme. Ça n'est souvent qu'un nom et celui d'une ville, parfois s'y ajoute un simple « merci », on trouve aussi des titres de chansons : *Quand on n'a que l'amour, Vivre debout, On n'oublie rien*… M'accroupissant, je m'en saisis délicatement, l'un après l'autre, les lis tous avec jubilation, en photographie quelques-uns ; jusqu'à découvrir le plus inattendu, signé d'un dénommé… Brassens : « De Georges Brassens, Sète » !

Godverdoeme ! se serait écrié le Grand Jacques qui n'aimait rien tant que jurer en flamand. Tonton Georges, après la longue dame brune… Dans ma vie, j'en ai rencontré des poètes, des talents en herbe ou « qui montaient en gerbes pour retomber en pluie d'or », j'en ai vécu des moments enchantés, des moments d'exception ! De quoi engranger de l'émotion pour « dans dix mille ans », aurait dit Ferré. Mais là, à même le sol où repose Jacques Brel, à deux pas de l'endroit où dort Gauguin, le galet de « Brassens » en main, l'instant est intense, unique. Et me revient en mémoire sa dernière bravade, comme un défi lancé à la Camarde — à moins que cela ne fût le chant ultime d'un poète qui voyait décidément plus loin que le commun des mortels ?

Je mords encore
À pleines dents
Je suis un mort
Encore vivant[420]

« Mourir, cela n'est rien / Mourir, la belle affaire / Mais vieillir… / Ô vieillir ! » Chaque étape significative de la vie de Jacques Brel s'est trouvée d'autant plus raccourcie qu'il a multiplié les passions, les activités et les ruptures — sa façon à lui, ou l'une de ses façons, d'échapper au piège de l'immobilité, donc au vieillissement. « Je crois qu'en réalité, confia-t-il un soir, l'adulte crève, de peur d'oser réaliser son enfance. » Destiné à une vie bourgeoise, il préféra se frotter aux aléas de la vie d'artiste ; chanteur, il renonça à la chanson pour tâter du cinéma ; comédien, il partit naviguer sur les océans ; marin accompli, il se fit pilote d'avion-taxi dans l'un des endroits les plus reculés de la planète. Ainsi, « à ses yeux, sa vie prit-elle enfin son sens. Car Brel est de ceux dont la vie finit par illuminer l'œuvre[421] ».

Tous les grands écrivains que Brel admirait (Cendrars, Conrad, London, Melville, Saint-Exupéry…) ont d'abord vécu l'aventure avant de se mettre à écrire. « À l'image de Rimbaud, Jacques Brel adopta le comportement exactement inverse ; sa vie n'ayant dès lors plus d'autre objet que d'être source de découverte et d'expériences nouvelles. Ce faisant, et aussi paradoxal que cela puisse paraître, sa vie devint une composante à part entière de son œuvre, et non le contraire[422]. » Aujourd'hui, malgré tout l'intérêt que l'on continue de porter à son œuvre de chanteur, comme l'une des plus marquantes de l'histoire de la chanson, il y a en effet gros à parier qu'un Brel, mort comme un paisible retraité ou terminant sa course, « La nuit de ses cent ans / Vieillard tonitruant / […] En chantant *Amsterdam* », n'exercerait pas cette incroyable fascination qui touche un public s'étalant déjà sur plusieurs générations. « Car l'aventurier, c'est indéniable, a pris chez lui le pas sur le chanteur. Ou, plus exactement, l'homme a fini par l'emporter sur l'artiste[423]. »

Retour au cœur de la nuit, à Punaauia, chez Paul-Robert Thomas, le confident privilégié de Jacques Brel en Polynésie. Le dialogue est fini, ça n'est plus qu'un monologue en forme de bilan : Jacques parle de son pays, commente son parcours, raconte son île au trésor. « La terre est territoire, la mer est méritoire », lâche-t-il avec son art consommé de la formule. Et l'air de rien, comme dans ses chansons, en parlant des autres il parle de lui, et c'est superbe : « Une île est un rocher, immense et dense masse de terre que le marin espère. Il y retrouve ses rêves d'enfant, celui de Robinson. Car c'est l'enfant qui fait grandir les îles et s'y repose quand il est prêt. L'île est un espoir sorti de l'eau. C'est l'oasis des océans. C'est aussi un berceau. C'est là qu'on pose l'ancre. C'est là qu'on se repose. Qu'on regarde le vent, et peut-être le temps[424]. » Jacques Brel était-il prêt ? Une seule

certitude : Hiva Oa était son espoir sorti de l'eau. Son berceau. Et c'est là qu'il repose.

En quittant les Marquises, où l'on a eu le bonheur de marcher dans ses pas et de suivre son sillage (« C'est dans le mouvement qu'on a une chance de s'accomplir un tant soit peu… »), bref de se sentir si proche de lui, physiquement, quand on l'était déjà par l'esprit, l'envie est grande, d'abord, de garder tout cela pour soi. Ne serait-ce pas contraire, pourtant, au principe d'imprudence du Grand Jacques ? « On meurt de trop de silence et de gestes non faits[425] », assurait-il, rejoignant en cela Saint-John Perse : « On périt par défaut bien plus que par excès. » Une forme de renonciation, aussi, presque une trahison, qui scellerait l'acceptation définitive de son départ ? « Les hommes immobiles sont déjà morts. Ils ne le savent pas, mais ils le sont. » Alors que lui-même frère encore, qu'il frère toujours…

Mélange de pudeur et d'infini respect, les quelques réticences que je nourrissais encore ont fini par se dissiper puis par s'effacer tout à fait devant ce que l'intéressé, au printemps 1978 à Tahiti, avait demandé à PRT de rendre public… et qui, aujourd'hui, résonne en moi comme un assentiment d'outre-tombe : « Tant que je serai vivant, vous fermerez vos gueules ! Une fois mort, je ferai peut-être un peu partie de l'Histoire ; alors, vous pourrez leur dire ce que vous aurez à raconter. Elle mérite au moins ça, l'Histoire : ce quelconque de vérité. »

ANNEXES

Chronologie
UNE VIE, UNE ŒUVRE [426]

1929

Naissance le lundi 8 avril, à trois heures du matin, 138 avenue du Diamant à Schaerbeek (Bruxelles), de Jacques Romain Georges Brel ; fils de Romain Brel (né en 1883) et d'Élisabeth Van Adorp (1896), mariés le 3 décembre 1921, et déjà parents de Pierre (19 octobre 1923). « J'ai eu une enfance où il ne se passait presque rien ; il y avait un ordre établi assez doux. Ce n'était pas rugueux du tout… C'était paisible et forcément morose. »

1936–1941

Études primaires chez les frères de l'école Saint-Viateur, à Bruxelles ; devient louveteau (1937) puis scout (avec le totem de Phoque hilarant) dans la troupe Albert Ier. « Je crois que la vie s'arrête un tout petit peu quand s'arrête l'enfance. Après, je pense qu'on passe toute sa vie à essayer de réaliser ce qu'on a rêvé quand on était enfant. C'est ce que les imbéciles appellent la vocation. Quand on a douze ans, on rêve de certaines choses, et après, toute sa vie, on court après. »

1941–1947

Études secondaires au collège Saint-Louis à Bruxelles, où il se montre mauvais élève (redouble les classes de 6e, 4e et 3e), sauf en récitation et rédaction. Pratique le sport et, lecteur assidu (Verne et London en particulier), écrit des poèmes, des nouvelles, ébauche un roman, *Le Cheminot*. « La culture, c'est une manière de compenser les endroits où l'on a peur, où l'on n'est pas suffisant… » Participe au collège à la création d'une troupe de théâtre (1944), la Dramatique Saint-Louis, avec laquelle il joue ses premiers rôles sur scène et improvise des compositions au piano sur ses poèmes. Adhère à la Franche Cordée (1946), mouvement de jeunesse catholique, où il présente des spectacles bénévoles devant des malades ou des personnes âgées (adapte *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry, *La Ballade des pendus* de Villon, *Le Silence de la mer* de Vercors…). À la fin de sa 3e, son père l'embauche à la cartonnerie familiale. « On dit toujours que je suis un fils de bourgeois, c'est vrai. Mais je ne le savais pas. Comment veux-tu savoir que tu es le fils de bourgeois ? Moi, j'étais le fils de mes parents. Je n'aurais jamais su que j'étais fils de bourgeois si je n'avais pas fait des chansons. »

1948–1949

Devance l'appel et fait son service militaire au 15e Wing de Transports et Communications, dans la périphérie bruxelloise (1er juin 1948-1er juin 1949). Libéré avec le grade de caporal, commence à écrire des chansons qu'il interprète à la guitare (« Il y a un ton émotionnel que l'on n'obtient pas sans musique »), lors des soirées de la Franche Cordée. « On essaie de faire des petits trucs, de réaliser de petits rêves. On pousse des cris de joie ou de tristesse. Ensuite, on pousse la mauvaise éducation jusqu'à essayer de les présenter, de les offrir au public. »

1950–1951

Épouse le 1er juin 1950, à Laeken, Thérèse Michielsen, dite Miche (née le 30 décembre 1926), rencontrée à la Franche Cordée, dont il aura trois filles : Chantal (6 décembre 1951), France (12 juillet 1953) et Isabelle (23 août 1958). « Vivre en compagnie de certaines femmes est l'acte le plus paresseux. C'est un acte de vampire, très souvent. On s'en remet doucement à l'amour d'une dame et puis, quand on a fait le tour de cet amour, on s'en va. »

1952

Travaille à la cartonnerie Vanneste et Brel tout en écrivant des chansons et en passant des auditions dans les cabarets bruxellois. Débuts de chanteur au Coup de Lune et surtout à la Rose noire, petite rue des Bouchers, près de la Grand-Place. « Si un type débute, c'est parce qu'il se dit : "J'ai quelque chose à raconter qui est différent de ce qui se raconte constamment." » Première émission de radio, invité par Angèle Guller dans « La Vitrine aux chansons ». « J'ai essayé de faire des chansons surtout parce que j'avais envie de raconter quelque chose. J'aurais voulu écrire des quatuors à cordes ou des symphonies… J'aurais bien voulu écrire des romans… »

1953

Prend de façon très provisoire le pseudonyme de « Jacques Bérel, fantaisiste » et chante le samedi à la Rose noire. Le 17 février, Clément Dailly, l'un des responsables de Philips-Belgique (et mari d'Angèle Guller), lui fait enregistrer avec un orchestre musette un premier 78 tours (*Il y a* et *La Foire*) qui sort seulement en Belgique et sera vendu à deux cents exemplaires. Lors de cette séance, il enregistre aussi *Il pleut* et *Sur la place*, seul à la guitare, sur un disque souple, une maquette acétate 78 tours qui sera adressée à Jacques Canetti : celui-ci, séduit, téléphone en mai à Bruxelles pour qu'il vienne le voir. Le 31 mai, il quitte son emploi à la cartonnerie. « Je suis parti parce que j'avais peur de devenir trop vite vieux, trop vite mort. J'ai eu envie de partir

physiquement à la recherche de quelque chose. Et ce quelque chose, je ne l'ai pas trouvé. Mais je le cherche encore. C'est pour ça que je ne suis pas encore bien adulte peut-être. »

Le 20 juin, il passe une audition devant Canetti qui l'engage pour deux semaines en septembre au théâtre des Trois Baudets. Multiplie les auditions à Paris durant l'été, sans succès. En juillet, revenu à Bruxelles pour la naissance, le 12, de sa fille France, il termine dernier au casino de Knokke-le-Zoute à la Coupe d'Europe du tour de chant. Les 14 et 21 août, Jef Claessen, producteur radio à la BRT, l'invite à enregistrer vingt-six titres dans leur studio d'Hasselt (cachet : 600 francs belges). En novembre, après les Trois Baudets, où il rencontre Georges Brassens (et où il se produira régulièrement jusqu'à la fin des années 1950), il chante à l'Écluse (« J'ai passé une audition à l'Écluse, écrit-il alors à Miche ; nous étions plus ou moins soixante et je suis le seul engagé immédiat. Je te jure que je suis très content »), Chez Geneviève, à Montmartre et à l'Échelle de Jacob chez Suzy Lebrun, sur recommandation de Brassens.

1954

Tournée des cabarets (Chez Patachou, etc.) ; signe le 12 février chez Philips et enregistre le 17 (en direct avec les musiciens d'André Grassi) les neuf titres de son premier album 25 cm commercialisé en mai (échec critique et commercial), dont deux titres, *Il peut pleuvoir* et *C'est comme ça*, sortiront d'abord sur son premier 78 tours français (et quatre autres sur son premier 45 tours EP en mai 1955). Rencontre celui qui deviendra son meilleur ami, Georges Pasquier (dit Jojo), membre des Trois Milson, groupe fantaisiste de bruiteurs-imitateurs à l'affiche des Trois Baudets (avril). Le 28 mai, Juliette Gréco, en tête d'affiche à l'Olympia (inaugurée le 5 février, sous la direction de Bruno Coquatrix, par Lucienne Delyle et Gilbert Bécaud en « vedette américaine »), crée *Le Diable (Ça va)*. Premier passage à l'Olympia en « supplément de programme » (Damia en vedette, avec Billy Eckstine, Claude Vega et Jean Wiener) avec trois titres à la guitare (du 8 au 22 juillet) ; première tournée Canetti d'été (« Festival du disque ») avec Sidney Bechet, Philippe Clay, Dario Moreno et Catherine Sauvage (du 25 juillet au 31 août) ; première tournée à l'étranger, en Algérie et au Maroc (octobre), en compagnie notamment des Trois Milson. « Je crois naïvement au cœur. […] J'ai envie qu'on m'aime bien, et puis j'ai envie de bien les aimer. Tout ça est très primaire, je ne m'en cache pas. Mais c'est comme ça que je suis bien dans ma peau. »

1955

Premier passage à l'Ancienne Belgique de Bruxelles (janvier). Échaudé par l'échec du premier album, Canetti lui fait enregistrer

(avec Michel Legrand à la direction d'orchestre) un second 78 tours (*Les Pieds dans le ruisseau* et *S'il te faut*) et un troisième titre (*Qu'avons-nous fait, bonnes gens ?*) en vue d'un prochain 45 tours. S'installe en banlieue parisienne, à Montreuil, avec sa femme et ses deux filles (mars). Nouvelle tournée d'été et début d'une liaison avec Suzanne Gabriello, membre du trio Les Filles à papa. Galas en province et en Belgique, ronde des cabarets. « J'ai fait très longtemps sept cabarets par nuit. Ce qui est énorme. Quand je repense à ça, j'ai peur. Je faisais neuf chansons par cabaret, donc ça faisait soixante-trois chansons par nuit… »

1956

Sortie du 45 tours n° *2*, avec six titres enregistrés entre février 1954 et octobre 1955. Tournée (Afrique du Nord, Amsterdam, Lausanne et Belgique). Le 23 juillet à Grenoble, rencontre François Rauber, étudiant au Conservatoire de Paris, qui a été engagé comme pianiste pour une tournée d'été Canetti et qui va désormais l'accompagner, restant jusqu'à la fin son arrangeur et directeur d'orchestre. Premier passage en lever de rideau à l'Alhambra (deux chansons) dans le programme de Maurice Chevalier (28 septembre). Cabarets : le Drap d'or, l'Échelle de Jacob, la Villa d'Este, Chez Patachou… Premier succès avec *Quand on n'a que l'amour* (45 tours 5 titres n° *3* sorti en novembre). « Je n'arrive pas à écrire rapidement. Ça dure quatre mois, cinq mois, six mois. On attrape une idée au vol, on essaie de la garder… J'essaie de mettre ça sur des feuilles de papier, avec des mots. C'est lent. Pour *Quand on n'a que l'amour*, il y avait une dame qui parlait à la radio. Et elle devait dire des choses très graves, très sérieuses… Je ne me souviens plus du tout ce qu'elle racontait. Mais, brusquement, il m'est venu à l'esprit que tout ça c'était bien joli, mais que c'était l'amour l'essentiel. […] Et la chanson est venue très vite. […] Il y a eu un enchaînement de mots, un enchaînement d'accords, un enchaînement de notes qui font que, brusquement, tout se cristallise. »

1957

Chante en vedette à l'Ancienne Belgique de Bruxelles (26 au 31 janvier) et d'Anvers. À Paris : Alhambra (février) et Théâtre des Variétés (mai) dans le programme de Zizi Jeanmaire. Deuxième 25 cm (mars), enregistré avec André Popp et son orchestre, grand prix de l'académie Charles-Cros (juin). Première participation à « Discorama », émission TV de Denise Glaser (avec Raymond Devos et Les Trois Ménestrels). Bobino (du 1er au 14 novembre) dans le programme d'Yvette Giraud. Trois Baudets avec Catherine Sauvage. Enregistre *Sur la place* en duo avec Simone Langlois (24 décembre), 45 tours et

25 cm Fontana. « Il n'y a pas de loi générale pour faire une chanson, pour la bâtir. Si on suit trop les lois, on a tendance à refaire constamment la même chanson. Souvent, ça part d'une idée. Autour de cette idée, on bâtit un rythme. Sur ce rythme, on ajoute une mélodie. Et à cette mélodie, on colle les paroles. Mais, en fait, c'est plus nuancé que ça… »

1958

S'installe dans un studio à Paris, près de la place Clichy (en février, Miche est retournée vivre en Belgique avec ses deux filles). Tournées en Italie, Suisse, Israël, Belgique, Afrique du Nord, France, Canada (où il est reçu par Félix Leclerc dans sa maison de Vaudreuil) … À Montréal, il passe Chez Gérard en mai, avec Gérard Jouannest au piano (rencontré plus tôt, alors qu'il accompagnait Les Trois Ménestrels dans les tournées Canetti, il remplacera désormais Rauber sur la route). Sortie le 21 juin du troisième 25 cm (*Au printemps*…), arrangé moitié par André Popp, moitié par François Rauber. Naissance d'Isabelle (23 août). Écrit et enregistre (22 octobre) un 45 tours souple intitulé *Un soir à Bethléem*, à l'initiative du magazine *Marie-Claire*. « Chacun s'invente un petit Noël, je crois. La religion a bien admis le sapin… Je crois que tous les hommes sont nés dans une crèche. Il y a un côté solidaire, un côté communautaire. C'est un joli symbole, c'est une jolie fête. C'est dommage que ce ne soit pas Noël tous les jours… » Triomphe à l'Olympia en vedette américaine de Philippe Clay (du 19 novembre au 15 décembre) ; rencontre Charley Marouani, qui deviendra bientôt son imprésario.

1959

Les Trois Baudets, avec Gainsbourg en première partie (mars) ; quatrième 25 cm (*La Valse à mille temps*…) avec François Rauber désormais seul à la direction d'orchestre (novembre) ; Bobino (du 5 au 16 novembre) pour la première fois en vedette dans une grande salle parisienne (création de *Ne me quitte pas*), puis Ancienne Belgique de Bruxelles (le 20) avec Aznavour. « On est environné de mots qui sont tout à fait bêtes. Est-ce que vous connaissez un mot plus idiot que le mot vedette ? Il y a star… Star, c'est encore plus bête. »

1960

Prix de l'Académie du disque. Signe un contrat d'agent artistique avec Charley Marouani (« Mon dernier service aura sans doute été de confier la suite de sa carrière au plus doux et plus patient des Marouani : Charley », écrira Canetti dans son livre *On cherche jeune homme aimant la musique*). Tournées incessantes (deux cent cinquante à trois cents concerts par an en moyenne) : Ancienne Belgique (19 au

24 mars), puis tournée Canetti d'été avec Jean Corti, désormais à l'accordéon ; Le Caire, Jérusalem, Tel-Aviv (octobre)… « Un spectacle, je ne sais pas ce que c'est. Cela ne veut rien dire. C'est une fonction, un spectacle. On fait un spectacle comme on est savetier. C'est la manière d'être savetier qui compte. Je connais plein de types qui ne sont pas dans le spectacle et qui, pourtant, sont bourrés de talent : ils ont du talent dans leur fonction. »

1961

Bobino, avec Colette Deréal en première partie (du 12 au 25 janvier). Programmé à la Comédie-Canadienne de Montréal, avec Raymond Devos (du 3 au 19 mars), il termine ses nuits Chez Clairette, la boîte à chansons de Claire Oddera qui deviendra une grande amie ; découvre l'avion de tourisme, invité par un ami à survoler la région. Sa liaison avec Suzanne Gabriello ayant pris fin, sa nouvelle « deuxième femme », ex-compagne de Serge Gainsbourg, s'appelle Sylvie. « On dit toujours que je suis misogyne. Mais je crois que les femmes ont une part de responsabilité. Elles apprennent trop la prudence aux hommes. Trop de "Ne dis rien, pense à l'avenir !" Comme si on pouvait penser à l'avenir ! On n'est que le présent ! »

Album n° *5* (*Marieke…*) ; « Discorama » (2 juin) ; enregistre quatre chansons en flamand pour le marché néerlandophone. Achète une petite maison à Roquebrune et s'initie aux rudiments de la voile : « Je n'ai pas de projets. Je n'ai que des rêves… » Chante à Moscou (11 septembre), au Proche-Orient, en Turquie, au Portugal, au Danemark… ; premier Olympia en vedette avec le grand orchestre dirigé par François Rauber (du 12 au 29 octobre) ; sixième 25 cm huit titres dont six enregistrés à l'Olympia (novembre). « Je trouve qu'il faut un singulier manque de pudeur pour se présenter devant une scène et chanter. Un manque de pudeur que j'ai essayé de rendre tolérable pour les gens. C'est de l'exhibitionnisme et rien de plus. Quand j'arrive devant les gens, il faut que je sois le plus parfait possible. Et c'est pour ça que j'ai travaillé 325 jours par an. Et même plus que ça, d'ailleurs. »

1962

Signe chez Barclay le 7 mars et premier 33 tours 30 cm avec *Les Bourgeois*… « Les bourgeois, c'est tout ce qui tue le rêve. C'est la sécurité. C'est une forme de médiocrité de l'âme. C'est tout ce que je n'aime pas. » Philips sort alors un 30 cm du récital intégral de l'Olympia (mars). Écrit les trois histoires de *Jean de Bruges* pour l'examen de composition de François Rauber au Conservatoire de Paris (27 juin). Fin novembre, il crée avec Miche sa propre maison d'édition, Pouchenel (Polichinelle, en bruxellois). Nouveau passage à «

Discorama » (9 décembre). Avec 327 spectacles dans l'année, il devient recordman de la profession. « Je ne connais pas ce mot-là. Je ne veux pas savoir ce qu'il veut dire. Ma profession, c'est ma vie. »

1963

Nouveau 25 cm (*Les Bigotes*…) ; deuxième Olympia en vedette, avec Robert Nyel et Isabelle Aubret en première partie (du 1er au 9 mars), puis Bobino (du 4 au 22 avril). Enregistre *Jean de Bruges* et *Il neige sur Liège* (30 mai) pour un 25 cm hors commerce, puis *Pourquoi faut-il que les hommes s'ennuient ?* (été) pour le film *Un roi sans divertissement*. En mai, il offre les droits à vie de *La Fanette* à Isabelle Aubret, victime d'un grave accident. Tournées : Portugal, Danemark, Turquie, Israël, URSS… et Canada (chez Clairette, à Montréal, il rencontre Henri Tachan qu'il incite à rentrer à Paris). Récital au casino de Knokke-le-Zoute (23 juillet) ; Festival mondial des jeunes pour la paix, à Helsinki (août). Achète son premier voilier, l'*Albena* (en copropriété avec un ami de Menton, Max), à bord duquel il se fracture le pied (13 octobre). Immobilisé trois semaines, il travaille aux chansons de son prochain album : *Mathilde, Le Tango funèbre, Jef, Les Bonbons, Le Dernier Repas*… « Je crois qu'il faut faire les choses de tout son cœur et c'est tout. […] Je suis une aspirine, c'est la seule solution décente que je me sois trouvée. »

1964

Décès de son père Romain (8 janvier), puis de sa mère Lisette (7 mars). « Ma mère aimait aimer. Mais elle n'aimait pas tellement qu'on l'aime, ça ne lui faisait pas grand-chose… Ou, en tout cas, elle le dissimulait… admirablement… Je ne saurai jamais. » Chante un mois à Montréal, à la Comédie-Canadienne (février-mars). Nouvel album 25 cm (*Mathilde*…). Décide d'apprendre à piloter (brevets du 1er et 2e degrés, avec Paul Lepanse pour instructeur) et s'achète un premier avion, un monomoteur Gardan d'occasion (octobre). S'installe à l'Olympia, où il crée *Amsterdam* (du 16 octobre au 19 novembre). « Les gens qui vibrent sur scène sont des gens qui vibrent dans la vie. Le public ne s'y trompe pas. Quand un chanteur arrive sur scène et qu'il s'aime, lui, les gens le sentent immédiatement. Moi, j'ai envie d'aimer et je crois que je crèverai en aimant. » Album 25 cm *Olympia 64*, prix de l'Académie du disque français ; un premier livre lui est consacré par Jean Clouzet (Seghers).

1965

Fête ses douze ans de chanson à l'Échelle de Jacob, chez Suzy Lebrun (du 21 au 30 janvier) ; nouveau 45 tours quatre titres en flamand ; reçoit les Bravos du music-hall (palmarès annuel de l'artiste

le plus populaire, dressé par la revue *Music-Hall* de Pierre Barlatier). Participe à une manifestation antinucléaire à Bruxelles (28 mars), où il chante *Les Bourgeois*, repris en chœur par la foule. Tournées incessantes : Pays-Bas, Arménie, URSS (cinq semaines, dont Moscou du 21 octobre — où il doit bisser *Amsterdam* — au 26 octobre), Canada (Comédie-Canadienne, avec Claire Oddera en première partie) … puis triomphe au Carnegie Hall de New York (4 décembre). « Optimiste ? Non. Je suis parfaitement désespéré et très heureux. »

1966

Dernier 25 cm (*Ces gens-là*…) ; tournée dans l'océan Indien (Djibouti, Madagascar, Réunion et Maurice du 21 avril au 3 mai), puis en France où, le 21 août au casino de Vittel, il annonce à ses musiciens qu'il a décidé d'arrêter la scène (en fait, la décision est prise depuis un concert à Laon, au début de l'été, où il a doublé machinalement un couplet des *Vieux* : « J'arrête », dit-il alors à Jojo). Dernier Olympia (du 6 octobre au 1er novembre), avec Michel Delpech en vedette américaine ; le dernier soir, longuement ovationné, il revient saluer sept fois, et une fois encore en peignoir : « Je vous remercie, parce que ça justifie… parce que ça justifie quinze années d'amour… » Le 10, il enregistre dans l'après-midi le « Palmarès des chansons » de Guy Lux (dix chansons en direct, dont *Ne me quitte pas*) et chante le même soir à la Mutualité pour le gala annuel du *Monde libertaire* ; Palais des Beaux-Arts de Bruxelles (15 novembre), Royal Albert Hall de Londres, tournée au Maroc… Passe Noël en famille à Bruxelles (il vit alors à Paris, XIVe, dans le même immeuble que Brassens).

1967

Création le 22 janvier au Village Gate Theater de New York de la comédie musicale de Mort Shuman et Éric Blau (qui ont traduit ses chansons en anglais) *Jacques Brel Is Alive and Well and Living in Paris* (elle restera plus de cinq ans à l'affiche et sera présentée dans tout le pays par une quinzaine de troupes différentes, puis un peu partout à l'étranger). Nouvel album 30 cm, *Jacques Brel 67* (janvier) ; participe le 23 février à Grenoble, avec Serge Reggiani, à un meeting de soutien à Pierre Mendès France, où il présente son tour de chant intégral (création des *Moutons*…). Nouveau passage triomphal au Carnegie Hall de New York (février) où, profitant de son séjour, il assiste, bouleversé, à plusieurs représentations de *The Man of the Mancha* (« Ce qui m'a séduit dans Don Quichotte, c'est le côté anachronique. Il y a tout dans Don Quichotte. Il y a une tendresse incroyable. Et moi, j'aime la tendresse. C'est la valeur à laquelle j'accorde le plus d'importance ») et contacte aussitôt les producteurs pour obtenir

l'autorisation de l'adapter en français. « Je crois que quand on attend les choses, elles n'arrivent jamais. Il faut les provoquer. »

Suite de la tournée d'adieu dont le Québec (du 25 mars au 9 avril, avec Renée Claude en première partie) ; ultime tour de chant (en présence d'Eddie Barclay et Bruno Coquatrix) le 16 mai au casino de Roubaix (1 800 places) : « Celle-ci, on ne la refera plus… », dit-il à voix basse aux musiciens après chaque chanson, avant de finir comme toujours par *Madeleine* et sans revenir pour le moindre rappel. En juillet débute le tournage du film *Les Risques du métier* d'André Cayatte, où il joue le premier rôle aux côtés d'Emmanuelle Riva.

1968

Tourne en mars *La Bande à Bonnot* (Philippe Fourastié) ; nouvel album (*J'arrive, Vesoul…*). Création de *L'Homme de la Mancha* à Bruxelles, au Théâtre royal de la Monnaie (du 4 octobre au 13 novembre). « Don Quichotte est l'anti-espoir, il n'attend rien, il fait avec ce qu'il a. Et ça, c'est formidable. On vit dans un monde où les gens ont l'air d'attendre presque tout, et je crois que c'est la source du malheur. » Album enregistré en studio (du 23 au 27 novembre) avec Jean Calon dans le rôle de Sancho Pança, puis première parisienne au Théâtre des Champs-Élysées (10 décembre) avec Robert Manuel à la place de Dario Moreno, décédé brusquement à Istanbul (30 novembre). « Les barricades de Mai 68 étaient parfaitement du don quichottisme, bien plus que de la contestation. Cela a plus ressemblé à un rêve qu'à une révolution. »

1969

Table ronde avec Brassens et Ferré (Paris, 6 janvier). Dernière de *L'Homme de la Mancha* (17 mai). Au printemps, prend des cours d'escrime et d'équitation pour tourner *Mon oncle Benjamin* d'Édouard Molinaro (juillet-août). Pour *Le Temple du soleil*, dessin animé tiré des aventures de Tintin, il signe deux chansons enregistrées par Lucie Dolène et rencontre Hergé à cette occasion. Écrit les paroles de douze chansons (musiques de François Rauber) pour un projet de spectacle jeune public de Jean-Marc Landier, *Le Voyage sur la Lune*. Commence à Genève une formation de vol aux instruments avec le pilote Jean Liardon qui va devenir l'un de ses meilleurs amis (octobre). Achète son troisième avion, un Wassmer Super 4 (novembre). Enregistre *Pierre et le loup* et *L'Histoire de Babar* accompagné par l'orchestre des Concerts Lamoureux (12 novembre).

1970

Le 27 janvier, alors que la première du *Voyage sur la Lune* est prévue pour le 29, s'apercevant que ses chansons s'y intègrent mal, il

demande l'annulation du spectacle, à ses frais. Fin de sa liaison avec Sylvie et début d'une autre avec Monique, avec laquelle il s'installe à Genève-Cointrin (mars), le temps d'obtenir sa licence PP-IFR 4 de pilote professionnel (17 avril). Achète son quatrième avion et premier bimoteur, un Beechcraft Baron B55. En juin, commence à tourner *Mont-Dragon* (Jean Valère). « Il y a des chansons que j'ai dessinées avant de les écrire. *Bruxelles*, je l'ai dessinée, avec des petits personnages. J'aime bien quand, d'une masse de personnages, il y en a un qui se dégage. J'aime bien procéder comme au cinéma. »

1971

Signe le 3 mars un « contrat à vie » avec Eddie Barclay (en fait, deux contrats de trente-trois ans) ; en mai sort son cinquième film comme comédien, *Les Assassins de l'ordre* de Marcel Carné ; en juin tourne son premier film comme réalisateur, *Franz* (avec Barbara). À la Guadeloupe, rencontre Maddly Bamy (17 novembre) et Lino Ventura sur le tournage de *L'aventure c'est l'aventure*, de Claude Lelouch, et début d'une liaison (d'abord intermittente) avec Maddly (elle a vingt-huit ans, lui quarante-deux). « Je crois que, dans la vie, il y a une seule chose d'important, c'est *pour qui* on fait quelque chose. Parce que le pourquoi, je ne le saurai jamais. »

1972

Assiste à New York au gala des cinq ans de *Jacques Brel Is Alive and Well and Living in Paris* (janvier) ; première de *Franz* à Bruxelles (1er mars) ; tourne *Le Bar de la Fourche* d'Alain Levent (juin) et réenregistre un album d'anciennes chansons (sortie en octobre) ; réalise en Belgique *Le Far West*, son second film (août-septembre). « Quand on invente quelque chose, on est une aspirine. […] Et si tu peux être une aspirine pour les autres, le temps d'une chanson, d'un film, et qu'ils ne pensent plus au truc qui les ronge à longueur de vie, c'est bien. C'est du rêve artificiel, en fait. C'est ça que j'ai essayé de faire. C'est une forme de médecine. »

1973

Rédige son testament en faisant de Thérèse Michielsen sa légataire universelle (7 janvier). Invite avec Maddly ses amis proches, à bord d'un Lear Jet, à un voyage en Guadeloupe qui se transforme en véritable périple (mai). « Radioscopie » avec Jacques Chancel (France Inter) depuis le festival de Cannes où, le soir même, *Le Far West* est projeté à la presse (21 mai). S'installe chez Maddly à Paris : « Quand mon film *Le Far West* a merdé, ça m'a fichu un coup au moral et Maddly épongeait les mouchoirs. J'ai commencé à la regarder autrement. Elle savait écouter, consoler, en étant douce et tendre. Elle

me faisait du bien et ne me compliquait pas la vie. » Tourne son dernier film, *L'Emmerdeur* (Molinaro), avec Lino Ventura (juin). Embarque en Méditerranée sur un voilier école, *Le Korrig* (escale à Las Palmas, où il rencontre un compatriote, Vic, qui navigue sur *Le Kalais*), puis traversée de l'Atlantique (fin novembre) jusqu'à La Barbade (Noël et jour de l'an aux Grenadines). « L'homme est un nomade. Il est fait pour se promener, pour aller voir de l'autre côté de la colline. »

1974

S'installe chez Miche à Bruxelles (fin janvier) et se met en quête d'un bateau ; achète à Anvers un voilier de dix-huit mètres et quarante-deux tonnes, l'*Askoy II*, sur lequel il veut faire le tour du monde (28 février). Enregistre une nouvelle version de *Ne me quitte pas* (fin mai-début juin) pour l'adaptation à l'écran (par le Québécois Denis Héroux) de *Jacques Brel Is Alive and Well and Living in Paris* (sortie à Paris le 28 janvier 1976). S'inscrit en mars à l'École royale de la Marine, à Ostende, et obtient le 1er juillet son brevet de yachtman. Appareille d'Anvers sur l'*Askoy* avec Maddly, sa fille France et deux hommes d'équipage (24 juillet). Aux Açores (où ses matelots quittent le bord), il apprend que Jojo est mort la veille (1er septembre) ; regagne la France pour assister aux obsèques (7 septembre)… et revoir Monique à Menton. De retour sur l'*Askoy*, en escale à Ténériffe, il tombe brusquement malade (20 octobre). Hospitalisé d'abord à Genève, où l'on décèle une tumeur au poumon, il est opéré quelques semaines plus tard à Bruxelles (16 novembre).

Après une brève convalescence, il regagne les Canaries le 22 décembre où, le 24, voyant accoster *Om*, le bateau de son confrère Antoine, il invite celui-ci à passer sur l'*Askoy* le réveillon de Noël : « Le dîner, très familial (nous sommes quatre), écrira Antoine [*cf. Le Hérisson* n° 1504, 13–19 février 1975], se déroule comme un enchantement : foie gras et vins fins de France. Il fait un grand numéro, rit, joue… […] Et c'est sous un ciel paisible que nous sortons sur le pont, saluer les bateaux voisins, lorsque vient minuit. […] Mais tous les rêves s'envolent. Celui-ci était si beau qu'il faut qu'il finisse vite. […] Jacques Brel me confie un tas de choses que je ne vous raconterai pas, car Jacques Brel ne reçoit pas les journalistes, aime qu'on le laisse tranquille, et je m'en voudrais de dévoiler ses secrets. » Le 30, l'*Askoy* appareille pour les Antilles avec France et Maddly pour unique équipage.

1975

Mouillage à Fort-de-France (26 janvier), où sa fille débarque, et cabotage dans les Antilles, avant de gagner Caracas (puis Bruxelles en

avion, le temps d'un contrôle médical) et le canal de Panamá ; resté seul avec Maddly, il entame la traversée du Pacifique (22 septembre). « Il faut être imprudent, il faut être fou ! L'homme n'est pas fait pour rester figé. Il faut arriver par discipline à n'avoir que des tentations relativement nobles. Et, à ce moment-là, il est urgent d'y succomber. Même si c'est dangereux, même si c'est impossible… Surtout si c'est impossible ! » Le 19 novembre, l'*Askoy* jette l'ancre dans la baie d'Atuona à Hiva Oa, dans l'archipel des Marquises.

1976

Abandonnant son idée de tour du monde, il loue une petite maison à Atuona, où il nourrit nombre de projets. Se remet à écrire de nouvelles chansons. « Il y a quinze ou vingt ans, j'étais contestataire, j'étais considéré comme fou, même par les universitaires. La contestation est aujourd'hui entrée dans les mœurs. Maintenant, il va falloir poétiser les choses… » Repasse durant l'automne sa qualification de pilote à Tahiti (où il invite Charley Marouani et Henri Salvador) puis, juste avant de vendre l'*Askoy* (décembre), s'achète un nouveau bimoteur (novembre), qu'il baptise *Jojo*… « Et je pense à Jojo qui devrait être avec moi et dont je cherche vainement le rire et le désespoir tranquille, écrit-il à Miche. Et je pense à ma vie qui fut plus folle encore que mes rêves les plus fous. Dévoré que je suis par ma rage de vivre, je crois que ce fut bien ainsi quand je pense à ce poumon en moins qui veut me dévorer ! »

1977

Sillonne le ciel des Marquises et de la Polynésie, en transportant le courrier, les malades, les femmes enceintes… tout en achevant les chansons de son nouvel album. Rentre à Paris pour les enregistrer avec Jouannest et Rauber (du 5 septembre au 1er octobre) et retrouver ses principaux amis (Barbara, Brassens, Gréco, Liardon, Marouani, Perret, Reggiani, Ventura…). L'enregistrement achevé, refusant de participer à sa promotion, il regagne Hiva Oa par le chemin des écoliers. À sa sortie (17 novembre), l'album s'écoule à plus d'un million d'exemplaires — record mondial de l'histoire du disque — au grand dam de l'intéressé. « Actuellement, un grand artiste est un artiste qui vend beaucoup de disques. Tout ça, c'est du bidon et c'est profondément malhonnête. »

1978

Le jour de ses quarante-neuf ans, il signe un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans pour un terrain sur les hauteurs de l'île, où il compte bâtir sa propre maison. Mais sa santé se dégrade de manière alarmante. Le 27 juillet, sur les conseils du professeur Israël rencontré

à Papeete, il rentre à Paris avec Maddly pour être soigné à l'hôpital franco-musulman de Bobigny d'une nouvelle tumeur au poumon. Après six semaines de soins et une nette amélioration (on parle de guérison possible), poursuivi par les paparazzi, il se réfugie à Genève (avec un crochet par Avignon, où il compte trouver une maison pour y passer sa convalescence).

Mais, victime d'une grave crise respiratoire le 6 octobre, il est réadmis le lendemain en urgence à l'hôpital de Bobigny où, souffrant d'une embolie pulmonaire, il décède le lundi 9 à 4 h 10 auprès de sa compagne. La levée du corps a lieu en présence de son épouse Miche et de leurs filles, de son frère Pierre et de son neveu Bruno, ainsi que d'amis proches comme Barbara. Le vendredi 13, convoyée par Maddly et Charley Marouani entre Roissy et Hiva Oa, sa dépouille est inhumée au cimetière d'Atuona, tout près de la tombe de Paul Gauguin, en présence de la population locale. « Ce qui compte dans une vie, ce n'est pas la durée, c'est l'intensité… »

Les Éditions Jacques-Brel
UNE PORTE OUVERTE

Créée en 1981 par France Brel, la Fondation internationale Jacques-Brel a dû changer de dénomination en 2006, après de nouvelles normes de la Communauté européenne restreignant l'utilisation du terme « fondation ». Dès lors, ladite fondation et les Éditions musicales Pouchenel, la société qui gérait les chansons écrites par l'artiste depuis 1962, ont été englobées dans les Éditions Jacques-Brel qui ont pignon sur rue, à Bruxelles, à deux pas de la célèbre Grand-Place. Abritant une exposition permanente et offrant la possibilité aux adhérents ou simples visiteurs de consulter toutes sortes de documents ayant trait à la vie et à l'œuvre du Grand Jacques, elles constituent un lieu touristique de plus en plus prisé dans la capitale belge. Pour le numéro « spécial Jacques Brel » de *Chorus*, publié à l'occasion des vingt ans de la disparition de l'artiste, France Brel avait accordé à l'auteur cet entretien sur la genèse et le rôle de la Fondation.

*

— Fred Hidalgo : *La Fondation répondait-elle au départ à l'idée — au-delà de sa sauvegarde matérielle — de perpétuer l'œuvre de Jacques Brel ?*

— FRANCE BREL : Pas du tout ! J'ai eu l'idée de créer cette fondation en 1981, après m'être rendu compte que le public de Brel était très orphelin. Je l'ai créée pour répondre aux demandes des vivants, des gens qui veulent s'informer, témoigner, faire un travail sur lui… J'estime que c'est leur droit le plus légitime de venir me poser des questions et, comme je suis une femme organisée, je me suis dit : il faut créer un lieu de rendez-vous, rassembler du matériel, réunir la matière nécessaire à reconstituer précisément le parcours de Jacques, à commencer par ses agendas… J'ai voulu organiser mes réponses vis-à-vis de gens qui se posent des questions sur quelqu'un que j'ai eu la chance de connaître… et que j'ai appris à mieux connaître grâce à eux ! Mais je ne me bats pas pour mon père, je me bats pour les gens qui s'intéressent à mon père…

— *Cet échange d'informations se traduit en particulier avec* Jef*, le bulletin trimestriel de la Fondation, véritable mine d'informations contenant souvent des témoignages personnels…*

— J'essaie que ce soit ainsi… car, pour moi, Brel c'est une porte qui s'ouvre, pas une porte qui se ferme. La Fondation, c'est ça : un accueil.

— *En gros, on y trouve une compilation sous toutes ses formes de l'œuvre de Brel, ainsi que ses films, ses passages télé, les adaptations de ses chansons, les diverses publications le concernant…*

— Oui, on essaie d'avoir tout… ou de savoir où l'on peut trouver ce qui nous manque, pour être en mesure d'aider tous ceux qui ont un projet sur Brel et que nous recevons ici : des étudiants qui font des thèses, des classes d'enfants, des artistes, des journalistes… « Il faut réaliser ses rêves, disait-il : pourquoi est-ce qu'on empêche les gens de faire ce qu'ils ont envie de faire ? » Ici, au contraire, on aide les gens qui ont des envies… On ne cherche pas à préserver une œuvre, mais une certaine véracité. Parce qu'avec le temps les mémoires sont moins fiables… Moi-même, je me demande toujours : est-ce que je n'invente pas, est-ce que c'est vraiment cela, est-ce que je ne refais pas l'histoire ? Il s'agit d'un individu que j'ai connu, certes, mais il faut quand même être vigilant, se méfier des souvenirs… C'est pour ça que, pour moi, le travail d'équipe est essentiel : on travaille beaucoup en équipe, avec des gens qui ont tous des mémoires d'éléphant… et on confronte nos mémoires d'éléphants !

— *Au départ, la Fondation était une toute petite structure…*

— J'ai commencé avec Rosa Fréda en 1981, on était seulement deux et puis d'autres sont venus, comme Karl Crabbé… En ce moment, on est sept car nous avons notre exposition, « Avec Brel », un soir de tournée, qui attire beaucoup de touristes…

— *C'est la seconde exposition de la Fondation…*

— Oui, mais c'est la première installée à demeure, avec reconstitution d'une soirée de Brel, de son arrivée dans la ville jusqu'à la scène du théâtre local en passant par sa loge ; l'autre est une exposition itinérante, « Brel par Brel », qui circule sans arrêt [*ndla : depuis, celle-ci a été réactualisée sous le titre « Je chante, persiste et signe, je m'appelle Jacques Brel », où sont évoquées en quarante-deux panneaux « les différentes facettes de l'homme et de l'artiste »*]. Au début, la Fondation se trouvait dans un quartier assez excentré ; mais depuis que l'on s'est installés ici — on a inauguré les locaux actuels le 27 février 1997 —, l'affluence est très importante… On reçoit aussi bien des adhérents qui viennent du fin fond de la Corrèze, du Québec, d'Allemagne ou du Japon, que des touristes pour lesquels Brel fait partie du patrimoine belge… au même titre qu'Hergé ou Simenon.

— *Existe-t-il un portrait type de l'adhérent de la Fondation ?*

— Non, car nous comptons aussi bien des hommes que des femmes, des jeunes qui n'ont jamais vu Brel, mais pour lesquels il représente plein de choses, comme de moins jeunes qui l'ont connu…

— *Rien à voir avec le comportement habituel, moutonnier et stéréotypé, du « fan »…*

— Non, il n'y a pas de cas de figure type, pas de « type brélien » d'adhérent ; chaque lettre reçue, aussi, est différente, chaque témoignage est singulier. Toutes les couches sociales sont représentées… C'est surtout une question d'émotion et de sensibilité personnelle. Il y a des gens, par exemple, qui ne s'intéressent qu'au Brel comédien, pas du tout à l'auteur ou au chanteur ; ou alors c'est quelqu'un qui va prendre sa carte d'adhérent parce qu'il adore l'aviation… et Brel aussi ! D'autres vont mettre en avant son côté humain plutôt que son œuvre : « C'était un gars génial… mais ses chansons, non, je n'aimais pas du tout ! » C'est très étrange. En fait, Brel suscite des choses… et c'est la seule conclusion, finalement, à laquelle on arrive : Jacques Brel suscite des choses !

— *Quelle différence y a-t-il entre les Éditions Pouchenel, la Famille Brel et la Fondation ?*

— Les trois ont la même adresse, mais la Fondation diffuse des informations, les Éditions Pouchenel gèrent le patrimoine, tandis que la Famille Brel a en charge les documents privés… et la partie de l'œuvre de Brel restée inédite.

— *Des projets pour la Fondation ?*

— Son ouverture au monde via Internet…

*

Depuis cet entretien, un site Internet très complet a été conçu au nom des Éditions Jacques-Brel ; le bulletin *Jef* a été remplacé en 2006, au moment où la Fondation a changé d'appellation, par une « lettre d'information » sur Internet (mais la collection complète de *Jef* reste disponible par correspondance, soit cent dix numéros publiés entre janvier-février-mars 1982 et novembre-décembre 2005) ; une exposition permanente intitulée « J'aime les Belges ! » met l'accent, dans les locaux des Éditions, sur les relations complexes qu'entretenait Brel avec la Belgique, tandis qu'une promenade sur les traces de l'artiste à Bruxelles, « J'aime l'accent bruxellois », est proposée à partir des Éditions dans les rues et places du centre ville avec un guide audio

(chansons, extraits d'interviews, commentaires de Miche et de France).

D'autre part, soucieuses de « préserver le patrimoine constitué par les importantes archives collectées et les documents familiaux », Miche et France Brel ont créé, au printemps 2011, une fondation d'utilité publique, dépositaire de ce patrimoine, la Fondation Jacques-Brel dont les buts sont de « réunir, conserver et restaurer tous documents relatifs à l'œuvre, à la vie et la personne de Jacques Brel ; en assurer la pérennité, en améliorer la connaissance, en faciliter la transmission ; diffuser le savoir relatif à ces archives, en développer la notoriété et les rendre accessibles à des fins non lucratives, éducatives ou scientifiques suivant des modalités à définir ».

Contact :

Éditions Jacques-Brel
Place de la Vieille-Halle-aux-Blés 11
B-1000 Bruxelles
Tél. : +32 2 511 10 20
Site : http ://www.jacquesbrel.be/

Discographie
LA CHANSON DE JACKY

Aussi exhaustive que possible[427], la discographie suivante (établie par Mauricette Hidalgo et l'auteur) se limite aux seuls enregistrements originaux (en studio et en public) de Jacques Brel, parus sous forme d'albums (33 tours 25 et 30 cm) ; soit six 25 cm et un 30 cm Philips puis quatre 25 cm et six 30 cm Barclay (inclus *L'Homme de la Mancha* et l'album des réenregistrements de 1972). Les références indiquées sont celles d'origine.

ALBUMS PHILIPS

• 1954 (mai) — JACQUES BREL ET SES CHANSONS

La Haine — Grand Jacques — Il pleut (Les Carreaux) — Le Diable (Ça va) — Il peut pleuvoir — Il nous faut regarder — Le Fou du roi — C'est comme ça — Sur la place.

(33 tours 25 cm 76 027, enregistré le 15 février 1954)

• 1957 (mars) — 2

Quand on n'a que l'amour — Qu'avons-nous fait, bonnes gens ? — Les Pieds dans le ruisseau — Pardons — La Bourrée du célibataire — L'Air de la bêtise — Saint Pierre — J'en appelle — Heureux — Les Blés.

(25 cm 76 085, titres enregistrés entre le 11 mars 1955 et le 22 mars 1957)

• 1958 (juin)

Demain l'on se marie (La Chanson des fiancés) — Au printemps — Je ne sais pas — Le Colonel — Dors ma mie — La lumière jaillira — Dites, si c'était vrai (poème) — L'Homme dans la cité — Litanies pour un retour — Voici.

(25 cm 76 423, enregistré du 12 mars au 1er avril 1958)

• 1959 (novembre)

La Valse à mille temps — Seul — La Dame patronnesse — Je t'aime — Ne me quitte pas — Les Flamandes — Isabelle — La Mort — La Tendresse — La Colombe.

(25 cm 76 483, enregistré du 11 au 17 septembre 1959)

• 1961 (avril) — 5

Marieke — Le Moribond — Vivre debout — On n'oublie rien — Clara — Le Prochain Amour — L'Ivrogne — Les Prénoms de Paris — Les Singes.

(25 cm 76 513, enregistré du 22 février au 12 avril 1961)

• 1961 (novembre)

Les Bourgeois — Les Paumés du petit matin — La Statue — L'Aventure* — Madeleine — Les Biches — Zangra — Voir*.

(25 cm 76 556, *titres enregistrés en studio, les autres à l'Olympia les 27, 28 et 29 octobre 1961)

• 1962 (mars) — ENREGISTREMENT PUBLIC à L'OLYMPIA

Les Prénoms de Paris — Les Bourgeois — Les Paumés du petit matin — Les Flamandes — La Statue — Zangra — Marieke — Les Biches — Madeleine — Les Singes — L'Ivrogne — La Valse à mille temps — Ne me quitte pas — Le Moribond — Quand on n'a que l'amour.

(33 tours 30 cm 77 386, titres enregistrés les 27, 28 et 29 octobre 1961)

ALBUMS BARCLAY

• 1962 (mars)

Les Bourgeois* — Les Paumés du petit matin* — Le Plat Pays — Zangra* — Une île — Madeleine* — Bruxelles — Chanson sans paroles — Les Biches* — Le Caporal Casse-Pompon — La Statue* — Rosa.

(30 cm 80 173, enregistré du 6 au 14 mars 1962, *première version studio)

• 1963 (avril)

Les Bigotes — Les Vieux — Les Fenêtres — Les Toros — La Fanette — Les Filles et les Chiens — J'aimais — La Parlote.

(25 cm 80 186, enregistré du 2 au 10 avril 1963)

• 1964 (mars)

Mathilde — Tango funèbre — Les Bergers — Titine — Jef — Les Bonbons — Le Dernier Repas — Au suivant.

(25 cm 80 222, enregistré du 7 janvier au 7 mars 1964)

• 1964 (octobre) — OLYMPIA 64

Amsterdam — Les Vieux — Tango funèbre — Le Plat Pays — Les Timides — Les Jardins du casino — Le Dernier Repas — Les Toros.

(25 cm 80 243, enregistré les 16 et 17 octobre 1964)

• 1965 (novembre)

Ces gens-là — Jacky — L'Âge idiot — Fernand — Grand-mère — Les désespérés.

(25 cm 80 284, enregistré du 2 au 6 novembre 1965)

• 1967 (janvier) — JACQUES BREL 67

Mon enfance — Le Cheval — Mon père disait — La… la… la… — Les Cœurs tendres [du film *Un idiot à Paris*] — Fils de… — Les Bonbons 67 — La Chanson des vieux amants — À jeun — Le Gaz.

(30 cm 80 334, enregistré du 30 décembre 1966 au 18 janvier 1967)

• 1968 (septembre)

J'arrive — Vesoul — L'Ostendaise — Je suis un soir d'été — Regarde bien, petit — Comment tuer l'amant de sa femme quand on a été élevé comme moi dans la tradition — L'Éclusier — Un enfant — La Bière.

(30 cm 80 373, enregistré du 15 mai au 23 septembre 1968)

• 1968 (décembre) — L'HOMME DE LA MANCHA

L'Homme de la Mancha — Un animal — Dulcinea — Vraiment je ne pense qu'à lui — Le Casque d'or de Mambrino — Chacun sa Dulcinea — Pourquoi fait-il toutes ces choses ? — La Quête — Sans amour — Gloria — Aldonza — Le Chevalier aux miroirs — La Mort.

(30 cm 80 381, enregistré du 23 au 27 novembre 1968)

NB : Livret de Dale Wasserman, musique de Mitch Leigh, paroles de Joe Darion, adaptation française de Jacques Brel, orchestrations de François Rauber ; avec Jean-Claude Calon, Joan Diener, Armand Mestral, etc. À noter qu'il n'existe aucun enregistrement audio ni document filmé du spectacle dans son intégralité.

• 1972 (septembre)

Ne me quitte pas — Marieke — On n'oublie rien — Les Flamandes — Les Prénoms de Paris — Quand on n'a que l'amour — Les Biches — Le Prochain Amour — Le Moribond — La Valse à mille temps — Je ne sais pas.

(30 cm 80 470 ; réenregistrements du 12 au 27 juin 1972 de titres parus chez Philips entre 1957 et 1961)

• 1977 (novembre)

Jaurès — La ville s'endormait — Vieillir — Le Bon Dieu — Les F… — Orly — Les Remparts de Varsovie — Voir un ami pleurer —

Knokke-le-Zoute tango — Jojo — Le Lion — Les Marquises.

(30 cm 96 010, enregistré du 5 septembre au 1er octobre 1977)

NB : Avant le premier album 25 cm de 1954, deux 78 tours étaient déjà sortis en 1953 et 1954 : le premier uniquement en Belgique, avec *La Foire* et *Il y a*, enregistré le 17 février 1953 à Bruxelles (Philips P 19055 H) ; le second, enregistré le 15 février 1954 à Paris, avec *Il peut pleuvoir* et *C'est comme ça* (Philips 72 207). Un troisième et dernier 78 tours est paru en 1955 avec *Les Pieds dans le ruisseau* et *S'il te faut*, enregistrés les 11 et 17 mars (Philips 72 274). Le premier 45 tours, intitulé *1*, est sorti en mai 1955 avec quatre titres tirés de la séance d'enregistrement du premier album : *Sur la place, Grand Jacques, Ça va (le diable)* et *La Haine* (Philips EP 432 018).

En 1962, Brel passant chez Barclay, Philips a sorti cinq albums 33 tours 30 cm, reprenant le contenu des cinq albums 25 cm originaux (sous des pochettes et dans un ordre parfois différents) complété pour les volumes 1 et 5 des cinq seuls titres parus seulement en 45 tours, soit : *S'il te faut* et *La Bastille* (1955, 45 tours n° 2, réf. 432 043) et *Prière païenne* (1956, 45 tours n° 3, réf. 432 126) pour le volume 1 ; *Voir* et *L'Aventure* (1958, 45 tours n° 6, réf. 432 326) pour le volume 5.

CURIOSITÉS

• 1958 (décembre) — UN SOIR À BETHLÉEM AVEC JACQUES BREL

La Nativité selon saint Luc : Je prendrai (poème) — La Nativité (1re partie) — La Nativité (2e partie).

NB : Paroles et musiques de Jacques Brel, avec Madeleine Clervanne, Simone Langlois, Roland Menard et Henri Nassiet ; d'abord livre-disque 45 tours souple réalisé pour le magazine *Marie-Claire* (réf. MC2/Philips 424 101), puis commercialisé en 1960 chez Philips et réédité en 1964 (réf. Pergola EP 450 103), sous des pochettes différentes.

• 1961 (mai)

Marieke — Laat me niet alleen (Ne me quitte pas).

De apen (Les Singes) — Men vergeet niets (On n'oublie rien).

(Versions en flamand enregistrées du 12 au 14 avril 1961, 45 tours simples Philips 372 858 et 372 859, édition belge)

• 1962

Mijn vlakke land (Le Plat Pays) — De nuttelozen van de nacht (Les Paumés du petit matin) / Rosa — De burgerij (Les Bourgeois).

(Versions en flamand enregistrées en mars 1962, édition belge, 45

tours simples 60 976 et 60 977 et 45 tours EP 70 907 ; puis titres réenregistrés le 12 février 1965, édition française, 45 tours simples 60 547 et 60 548 et 45 tours EP 71 112 © 1965)

• 1963 — JACQUES BREL CHANTE LA BELGIQUE

Le Plat Pays — Il neige sur Liège — Bruxelles — Jean de Bruges* (poème symphonique en trois mouvements).

(33 tours 25 cm hors commerce, tiré à 800 exemplaires, Barclay 33B-1. *Titre réédité dans le CD *Suites d'orchestre* de François Rauber, Classics Jazz France/Universal 481 034-1 © 2013)

• 1969 (décembre)

Pierre et le loup — L'Histoire de Babar.

(30 cm Barclay 80 406, puis CD Rym Musique/Polygram 191 417-2 sous le titre *Jacques Brel raconte* © 1994)

• 1987 — *Amsterdam*, LA VERSION ALTERNATIVE

La chanson *Amsterdam* n'ayant jamais été enregistrée en studio, la seule version connue est celle captée en public à l'Olympia, le 17 octobre 1964, au lendemain de sa création. Mais les deux premières soirées ayant été enregistrées, la version du 16, sur un arrangement sensiblement différent, s'est retrouvée « par erreur » en 1987 sur une réédition CD (*Amsterdam*, réf. Polygram Distribution 831 285-2) du 30 cm *Amsterdam* de 1967 (compilation de cinq titres du récital et de six titres en studio, réf. Barclay 80 344). Cette « erreur » ayant été décelée et constatée publiquement par Marc Robine dans le mensuel *Paroles et Musique*, Barclay décida de retirer rapidement ce CD du commerce, malgré l'intérêt évident du document. À noter que les deux autres chansons inédites du spectacle, *Les Timides* et *Les Jardins du casino*, n'ont jamais été reprises non plus en studio.

ALBUMS POSTHUMES

• 1993 — BREL KNOKKE

Enregistrement public du 23 juillet 1963 au casino de Knokke-le-Zoute (durée : 34 minutes) : Bruxelles — Rosa — La Fanette — Les Fenêtres — Quand on n'a que l'amour — Mathilde — Les Vieux — Le Plat Pays — Le Moribond — Les Bigotes — Madeleine ; complété de *Brel parle*, interview de 42 minutes réalisée le 8 janvier 1971, à Knokke-le-Zoute, par Henry Lemaire.

(CD Pouchenel-Barclay 521 237-2 ; sorti également en vidéo sous le même titre)

• 1998 — EN SCÈNES (ENREGISTREMENTS INÉDITS)

Extraits de divers récitals enregistrés à Lausanne, Cologne et Scheveningen entre mars 1960 et décembre 1966 : On n'oublie rien — La… la… la… — La Tendresse — Seul — La Valse à mille temps — Ne me quitte pas — Marieke — Le Moribond — Les Singes — Le Plat Pays — Rosa — La Fanette — Grand-mère — Fernand — Les Bourgeois — Le Prochain Amour — Les Bonbons — Madeleine.

(CD Barclay 559 231-2)

INTÉGRALES

Après les premières « intégrales » Philips et Barclay, du vivant de l'artiste, en coffrets 33 tours 30 cm en 1972 (*Intégrale des chansons de 1954 à 1962*, 5 volumes, Philips 6641 560) et 1974 (*Brel*, 7 volumes de 1962 à 1972, Barclay 8002), il faudra attendre 1982 pour que, par le jeu des concentrations de labels (Philips et Barclay appartenant dès lors à Polygram, qui deviendra ensuite Universal), soit réalisée une première vraie intégrale : *Brel, L'œuvre intégrale*, 14 volumes sous étui feutré bleu nuit (Barclay 200 301 à 314), 30 cm *Olympia 61* et 25 cm *Olympia 64* inclus, ainsi que quatre inédits réunis dans le volume 5 : *Il y a* et *La Foire* (du 78 tours belge de 1953), *Les Amants de cœur* (de Rod McKuen, paroles françaises de Brel, enregistré le 7 mars 1964 pour le 33 tours collectif *Nuit de la chanson*, Barclay NC1, hors commerce) et *Il neige sur Liège* (enregistré le 30 mai 1963).

Rééditée en 1988 en CD, sous le titre *Intégrale Jacques Brel — Grand Jacques* (réf. Barclay BA 816 719-2), cette deuxième intégrale proposait 172 enregistrements en 10 volumes (disponibles séparément sous les références 816 720 à 816 729 et numérotés de 1 à 10), soit 14 titres (inédits) supplémentaires. Trois dans le CD 3 : *Les Moutons* (enregistré le 18 janvier 1967), *Pourquoi faut-il que les hommes s'ennuient ?* (du film *Un roi sans divertissement*, enregistré durant l'été 1963), *La Chanson de Van Horst* (du film *Le Bar de la Fourche*, enregistré en 1972) ; quatre dans le CD 6 : les versions en flamand du 45 tours EP 71112 de 1965 ; sept dans le CD 9, *Olympia 64*, complétant définitivement ce récital : *Les Bonbons, Mathilde, Les Bigotes, Les Bourgeois, Jef, Au suivant, Madeleine*.

Troisième intégrale, parue le 23 septembre 2003 d'abord sous la forme d'une grosse boîte à bonbons, *L'Intégrale 25e anniversaire* (Barclay/Universal 980 816-2) regroupait seize CD. Également disponibles séparément (réf. 980 816-3 à 9 et 980 817-0 à 7), les quinze premiers, forts de 185 titres, suivaient la discographie

originale, sous pochettes (digipack) 30 cm d'origine, mais complétée pour certains des titres parus seulement en 78 ou 45 tours et des enregistrements rares ou inédits suivants :

• Vol. 1 : *S'il te faut, La Bastille, Prière païenne, Il y a, La Foire* et *Sur la place* (version alternative du 10 novembre 1961).

• Vol. 2 : *Quand on n'a que l'amour* (version alternative du 25 janvier 1960).

• Vol. 3 : *Voir, L'Aventure, Dites, si c'était vrai* (première version du 19 septembre 1956 pour le 45 tours n° *3*).

• Vol. 5 : *Marieke, Laat me niet alleen, De apen, Men vergeet niets, Le Prochain Amour* (première version du 21 février 1961).

• Vol. 7 : *Il neige sur Liège, Pourquoi faut-il que les hommes s'ennuient ?*

• Vol. 8 : *Quand maman reviendra* (enregistré le 2 avril 1963 pour le 45 tours EP Barclay 70 491), *Les Amants de cœur*.

• Vol. 9 : réédition du CD 9 de l'intégrale 1988, *Olympia 64* (15 titres).

• Vol. 10 : *Mijn vlakke land, Rosa, De burgerij, De nuttelozen van de nacht.*

• Vol. 11 : *Les Moutons*.

• Vol. 12 : *La Chanson de Van Horst, L'Enfance* (du film *Le Far West*, enregistré le 24 mai 1973).

• Vol. 15 : *Sans exigences, Avec élégance, Mai 40, L'amour est mort, La Cathédrale* (inédits enregistrés du 5 septembre au 1er octobre 1977, repris également sur la compilation *Brel infiniment*, 2003, double CD Barclay 980 839-3).

Enfin, le dernier CD, joint sous pochette cartonnée au livre accompagnant l'intégrale (illustré de photos et documents divers, avec des commentaires de Brel sur certaines chansons), était un « CD bonus » de vingt-six chansons enregistrées en guitare-voix, pour la radiodiffusion belge BRT2, dans son studio régional du Limbourg, les 14 et 21 août 1953, à Hasselt (outre *Si tu revenais*, collection privée de Mme Brel, et *Le Pendu*, 1962, en public à la télévision hollandaise), soit :

• CHANSONS OU VERSIONS INÉDITES DE JEUNESSE

Deux* — Dites, si c'était vrai (poème) — Les Gens* — La Haine — Départs* — Le diable (Ça va) — Qu'avons-nous fait, bonnes gens ? — L'Ange déchu* — Les Pieds dans le ruisseau — La Bastille — Ce qu'il nous faut (Ce qu'il vous faut)* — L'Accordéon de la vie* — Je suis l'ombre des chansons* — S'il te faut — Ballade* — L'Orage* — Les Pavés* — Le Fou du roi — La Foire — Sur la place — Il peut

pleuvoir — Les Deux Fauteuils* — Les Enfants du roi* — Le Troubadour* — Il nous faut regarder — C'est comme ça — Si tu revenais — Le Pendu.

(*Chansons inédites, CD Barclay 4954 LC 00126)

Filmographie
ÇA DEVIENT UN CINÉMA

ACTEUR

1956 : *La Grande Peur de Monsieur Clément*, court métrage de Paul Deliens, musique de Jacques Brel (avec Jean Negal, etc.).

1962 : *Petit Jour*, court métrage de Jacques Pierre, musique de Jacques Brel et François Rauber (avec Pierre Barouh, Claude Bessy, Olivier Despax, Jean-Luc Godard, Roger Hanin, Anna Karina et Félix Marten).

1967 : *Les Risques du métier*, d'André Cayatte, musique de Jacques Brel et François Rauber (avec Nadine Alari, Muriel Baptiste, René Dary, Delphine Deysieux, Christine Fabréga, Jacques Harden, Emmanuelle Riva, etc.). Sortie le 20 décembre.

1968 : *La Bande à Bonnot*, de Philippe Fourastié, musique de Jacques Brel et François Rauber (avec Bruno Crémer, Annie Girardot, Jean-Pierre Kalfon, Armand Mestral, Michel Vitold, etc.). Sortie le 30 octobre.

1969 : *Mon oncle Benjamin*, d'Édouard Molinaro, musique de Jacques Brel (avec Alfred Adam, Bernard Alane, Bernard Blier, Robert Dalban, Paul Frankeur, Claude Jade, Armand Mestral, Paul Préboist, Rosy Varte, etc.). Sortie le 26 novembre.

1970 : *Mont-Dragon*, de Jean Valère (avec Carole André, Paul Le Person, Pascal Mazzotti, Françoise Prévost, Catherine Rouvel, etc.). Sortie le 16 décembre.

1971 : *Les Assassins de l'ordre*, de Marcel Carné (avec Jean-Roger Caussimon, Charles Denner, Boby Lapointe, Michel Lonsdale, Paola Pittagora, Catherine Rouvel, etc.). Sortie le 5 mai.

1972 : *L'aventure c'est l'aventure*, de Claude Lelouch (avec Nicole Courcel, Charles Denner, André Falcon, Charles Gérard, Johnny Hallyday, Aldo Maccione, Lino Ventura, et la participation d'Yves Robert, Gérard Sire et Maddly Bamy). Sortie le 3 mai.

1972 : *Le Bar de la Fourche*, d'Alain Levent, musique de Jacques Brel (avec Gabriel Jabbour, Isabelle Huppert, Bernard Lajarrige, Rosy Varte, etc.). Sortie le 23 août.

1973 : *L'Emmerdeur*, d'Édouard Molinaro, musique de Jacques Brel et François Rauber (avec Caroline Cellier, Jean-Pierre Darras, Lino Ventura, etc.). Sortie le 19 septembre.

NB : Jacques Brel apparaît aussi en 1976 (pour chanter *Ne me quitte pas*, assis à une table de bistrot) dans le film de Denis Héroux, *Jacques Brel Is Alive and Well and Living in Paris*, avec Joe Masiel, Mort Shuman et Elly Stone. Sortie le 28 janvier.

RÉALISATEUR (ET ACTEUR)

1972 : *Franz*, musique de Jacques Brel et François Rauber (avec Barbara, François Cadet, Danièle Évenou, Simone Max, Fernand Fabre, Louis Navarre, Serge Sauvion, etc.). Sortie le 2 février.

1973 : *Le Far West*, musique de Jacques Brel et François Rauber (avec France Arnelle, Danièle Évenou, Gabriel Jabbour, Arlette Lindon, Simone Max… et nombre d'amis de l'auteur : Édouard Caillau, Charles Gérard, Juliette Gréco, Claude Lelouch, Michel Piccoli, Lino Ventura, etc.). Sortie le 15 mai.

Bibliographie
ON N'OUBLIE RIEN

La bibliographie de Jacques Brel compte des dizaines de titres parus depuis 1964. Une quantité faramineuse d'ouvrages qui ne dérive pas du seul opportunisme médiatique, loin de là : l'intérêt porté à l'auteur du *Plat Pays* et des *Marquises* repose sur un réel besoin ; une curiosité, voire une fascination, mise en lumière, parfois avec grand talent, à travers des genres allant de la biographie au simple témoignage, en passant par la bande dessinée, l'analyse textuelle et musicale. À l'occasion du mémorable dossier du n° 25 de *Chorus*, nous avions tenté, en 1998, le pari de l'exhaustivité. Dix ans plus tard — nouvelles parutions aidant pour les trente ans de la disparition de l'artiste —, nous proposions dans le n° 65 une sorte de guide brélien du « chansonnard ». Un tamis destiné, bien sûr, aux inconditionnels du Grand Jacques, mais surtout à ceux souhaitant séparer le bon grain de l'ivraie, pour mieux comprendre l'importance de notre homme dans l'histoire du music-hall et, de façon plus générale, dans celle du XX^e^ siècle. On peut toujours s'y référer, sachant que l'on se limitera ici, classés par ordre chronologique, aux ouvrages essentiels et à ceux qui se rapportent peu ou prou, biographies de référence et témoignages divers, au « voyage au bout de la vie » de Jacques Brel.

BAMY Maddly, *Tu leur diras*, Éditions du Grésivaudan, 1981.

BERRUER Pierre, *Jacques Brel va bien. Il dort aux Marquises*, Presses de la Cité, 1983.

TODD Olivier, *Jacques Brel, une vie*, Robert Laffont, 1984.

PARRISH Prisca, *Jacques Brel, l'Homme et la Mer*, Plon, 1993.

ROBINE Marc, *Grand Jacques, Le Roman de Jacques Brel*, Anne Carrière/Chorus, 1998.

THOMAS Paul-Robert, *Jacques Brel : « J'attends la nuit »*, Le Cherche Midi, 2001.

PRZYBYLSKI Eddy, *Jacques Brel, La Valse à mille rêves*, L'Archipel, 2008.

LEMESLE Claude, *Plume de stars, 3 000 chansons et quelques autres*, L'Archipel, 2009.

MAROUANI Charley, *Une vie en coulisses*, Fayard, 2011.

LECORDIER Serge, *Hanakéé, la baie des traîtres. Parcours d'une* vie *aux Marquises*, L'Harmattan, 2012.

L'auteur recommande également les ouvrages suivants :

Jacques Brel, Jean CLOUZET, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui

», 1964 (réédité sous le titre *De Bruxelles à Amsterdam*, Seghers, coll. « Poésie et chansons », 1987, puis en 2003 dans une version augmentée par Angela Clouzet).

Cent pages avec Jacques Brel, Dominique ARBAN, Seghers, 1967.

Jacques Brel, Chansons, Bruno HONGRE, Paul LIDSKY, Hatier, coll. « Profil d'une œuvre », n° 52, 1976.

Brel, Le Livre du souvenir, Martin MONESTIER, Tchou, 1979.

Quitte à me tromper, Entretiens avec Jacques Brel, Henry LEMAIRE, Éd. Rossel & Cie, Bruxelles, 1988.

Brel, France BREL, André SALLÉE, Solar, 1988.

Jacques Brel, Une œuvre, Patrick BATON, Labor, Bruxelles, 1990.

Brel, Julos BEAUCARNE, Acropole, 1990.

Pierre Brel, le frère de Jacques, Thierry DENOËL, Le Cri, Bruxelles, 1993.

Jacques Brel, Chant contre silence, Stéphane HIRSCHI, Librairie Nizet, 1995.

Jacques Brel, le rêve en partage, Éric ZIMMERMANN, photos de Jean-Pierre Leloir, Didier Carpentier, 1998.

Brel à Bruxelles : le guide du Bruxelles de Jacques Brel, Eddy PRZYBYLSKI, Le Roseau Vert, Bruxelles, 2002.

Brel, Brassens, Ferré : Trois hommes dans un salon, François-René CRISTIANI, Jean-Pierre LELOIR, Fayard/Chorus, 2003.

Brel, vivre debout, Jacques VASSAL, Hors-Collection, 2003 (version revue et augmentée de *Jacques Brel, De l'Olympia aux Marquises*, Seghers, coll. « Club des Stars », 1988), puis réédition « remaniée, réactualisée et augmentée », 2013.

Sur les pas de Jacques Brel, Michel QUINT, illustrations de Philippe Lorin, Presses de la Renaissance, 2008.

Brel par Leloir, Jean-Pierre LELOIR, Éditions Fetjaine, 2008.

Jacques Brel, L'éternel adolescent, Serge LE VAILLANT, Textuel, 2008.

NB : La première édition des textes et chansons de Jacques Brel a été publiée en 1982 chez Robert Laffont, sous le titre *Jacques Brel, Œuvre intégrale*. Puis une « nouvelle édition complétée et corrigée » est parue en 1998, en format poche.

Remerciements
ALLONS, IL FAUT PARTIR

Avant de mettre un point final au récit de ce voyage au bout de la vie, je veux remercier d'abord et surtout Maddly Bamy, qui n'a pas hésité à partir en n'emportant « que son cœur » et dont le témoignage, livré « à chaud », reste évidemment essentiel. Je remercie vivement tous ceux qui ont contribué d'une façon ou d'une autre à sa réalisation, et notamment : Guy Béart, Jean-Bernard Bonzom, Jean-Michel Boris, Louis et Maïma Bresson, Paulette Caussimon et ses enfants Céline et Raphaël (outre Le Castor Astral et Saravah), Bernard Chabbert, Jean Corti, Jean-Michel Deligny, Alex W. Du Prel, Leny Escudero, Valérie Fromont, Michel Gauthier, Georges Gramont, Renaud Jeune (*alias* Erwens), Gérard Jouannest, Serge Lecordier, Jean-François Lejeune, Claude Lemesle, Gérard Manset, Alain Marouani, Charley Marouani, Antoine Muraccioli, Patrick Printz, Guy Rauzy, Thierry Reims, Jean Saucourt, Pierre Schuller, Bernard Serf (et la famille de Barbara), Alain Souchon, Sally Tanselle, Peter et Gustaf Wittevrongel, de même que nombre d'habitants d'Hiva Oa (dont les sœurs et d'anciens professeurs du collège Sainte-Anne) et de Nuku Hiva. Je tiens aussi à saluer la mémoire de Philippe André, Marc Bastard, Pierre Berruer, Chantal Brel, Pierre Brel, Jean-Pierre Leloir, Pierre Onténiente (dit Gibraltar), François Rauber, Marc Robine et Paul-Robert Thomas.

J'exprime également ma gratitude à la famille de Jacques Brel en général, à Bruno Brel et à France Brel en particulier, ainsi qu'aux Éditions Jacques-Brel de Bruxelles qui possèdent l'entier copyright de la plupart des chansons dont je cite ici de courts extraits. Merci, d'autre part, pour leur amicale complicité, à mes éditeurs de L'Archipel (au nom prédestiné pour un ouvrage se déroulant, pour l'essentiel, dans celui… des Marquises !). Merci enfin, et « infiniment », à Mauricette Hidalgo pour… tout ; ne serait-ce que pour son aide précieuse en amont et en aval de cet ouvrage, au reportage et à l'enquête qui l'ont précédé, puis à sa mise en forme typographique.

À tous, ainsi qu'aux journalistes qui nous ont accompagnés avec talent et passion pendant trente ans à faire *Chorus* (et *Paroles et Musique*), à nos anciens lecteurs aussi, j'adresse les vœux que le Grand Jacques formulait lui-même l'année où il allait jouer *L'Homme de la Mancha* à la scène avant de l'incarner si bien à la ville… ou plutôt dans les îles, aux Marquises :

Je vous souhaite des rêves à n'en plus finir,

et l'envie furieuse d'en réaliser quelques-uns.
Je vous souhaite d'aimer ce qu'il faut aimer,
et d'oublier ce qu'il faut oublier.
Je vous souhaite des passions.
Je vous souhaite des silences.
Je vous souhaite des chants d'oiseaux
au réveil et des rires d'enfants.
Je vous souhaite de résister à l'enlisement,
à l'indifférence, aux vertus négatives de notre époque.
Je vous souhaite surtout d'être vous.

notes

Примечания

1

« Né dans une famille aisée, il aurait sans doute pu opter pour la sécurité financière en continuant de travailler chez Vanneste & Brel, la cartonnerie de son père. Il n'en fut rien. Dans sa tête, il était déjà "ailleurs". Je le soupçonne même d'avoir abandonné à son frère une part de son héritage à un moment où il en aurait eu bien besoin. » (Charley Marouani, *Une vie en coulisses*, Fayard, 2011.)

2

Le Bagad de Lann-Bihoué, 1978.

3

À Radio-Canada.

4

À la revue *Chorus (Les Cahiers de la chanson)*, n° 25, automne 1998, « Spécial Jacques Brel ».

Charley Marouani, *op. cit.*

6

C’est à l’issue d’un concert à Laon, au début de l’été 1966, après s’être aperçu qu’il avait doublé machinalement un couplet des *Vieux*, qu’il prit la décision d’arrêter la scène, ne supportant pas l’idée de « tricher » face au public en perdant de sa spontanéité et donc, pensait-il, de son authenticité (« Je risquais de devenir habile… J’ai terminé mon tour et j’ai décidé d’arrêter. Je n’y étais plus, c’est que je n’y pensais plus assez »).

Grand Jacques (C'est trop facile), 1953.

Charley Marouani, *op. cit.*

9

La Quête, paroles de Jacques Brel, 1968 © Publications Francis Day.

10

« Je suis flamand et d'origine espagnole », affirme-t-il en 1965 au micro de Jean Serge (pour Europe n° 1), avant de préciser : « J'explique un peu la Flandre avec les mots de Cervantes… » Il ne se doute pas encore qu'il montera un jour *L'Homme de la Mancha*, mais son rendez-vous avec Don Quichotte est déjà pris.

11

Précisément rétablis dans la revue *Chorus* (n° 21 puis n° 25, automne 1997 et 1998) par Marc Robine, futur biographe de Brel.

Par des tournées de conférences et de concerts d'orgue en Europe et aux États-Unis, il put assurer le financement de son entreprise humanitaire. Son prix Nobel lui permit de terminer la construction d'un village annexe pour les lépreux. À partir de 1957, il s'engagea publiquement, aux côtés d'Einstein, dans une résistance à la course aux armements atomiques. Il décéda à l'âge de quatre-vingt-dix ans dans son hôpital de Lambaréné, le 4 septembre 1965, et fut inhumé sur place, conformément à sa volonté, auprès de son épouse (décédée en 1957). Le petit cimetière, qui renferme aussi les tombes de plusieurs de ses collaborateurs, se trouve face à la maison qu'il habitait, au bord de l'Ogooué.

13

Knokke-le-Zoute tango, 1977.

14

Victor Hugo, extrait de son recueil posthume *Océan*.

15

Une partie de cette tournée (du 21 avril à Djibouti au 3 mai 1966 à l'île Maurice) a été filmée en 16 mm (les extérieurs en couleur et les scènes d'intérieur en noir et blanc) par le réalisateur Claude Vernick. Il en a résulté un reportage d'une heure environ, intitulé *Brel ou « Jacky » à Madagascar*, proposant quatorze chansons interprétées sur scène ou illustrées d'images de ce séjour dans l'océan Indien, entrecoupées de propos spontanés ou d'extraits d'interviews de l'artiste. En 1993, ce document a été commercialisé en VHS chez Polygram Vidéo sous le titre *Brel, sa dernière tournée*.

16

Ou Max Jourdain.

17

Au suivant, 1964.

18

Préface à Serge Le Vaillant, *Jacques Brel, l'éternel adolescent*, Textuel, 2008.

Charley Marouani, *op. cit.*

Chorus n° 52 (été 2005), propos recueillis par Bertrand Dicale.

Quel beau voyage !, Barclay, 1980.

Renaud, *Société tu m'auras pas*, 1975 © Mino Music.

23

Un titre, *Les Élucubrations d'Antoine*, classé n° 1 au hit-parade du premier trimestre 1966, alors que son auteur terminait ses études d'ingénieur à l'École centrale.

24

Un tour du monde qui dure aujourd'hui depuis près de quarante ans, ce qui n'empêche pas le « globe-flotteur », entre deux livres ou deux documentaires sur ses voyages, d'adresser de loin en loin un clin d'œil à ses premières amours : ainsi a-t-il sorti un nouvel album, *Demain loin*, et donné un spectacle unique à l'Olympia en novembre 2012, un quart de siècle exactement après son dernier passage dans cette salle et son disque précédent (avec *Touchez pas à la mer* et *Un p'tit air Gauguin*…) et quarante-six ans après son premier Olympia au moment même où Jacques Brel était à… Djibouti et s'apprêtait à se rendre à Madagascar, île natale d'Antoine.

Seul, 1959 © Éditions Intersong-Paris.

26

Une île, 1962 © Nouvelles Éditions musicales Caravelle/ Pouchenel.

27

Depuis 2003, c'est un pays d'outre-mer de la République française (POM) régi par une assemblée territoriale, qui élit un président de la Polynésie française et un gouvernement local, les pouvoirs régaliens étant assurés par un haut-commissaire de la République. À l'arrivée de Brel, encore territoire d'outre-mer (TOM), il était dirigé par un gouverneur nommé par la France.

28

À l'auteur, pour *Paroles et Musique* n° 5, décembre 1980.

29

À l'auteur, pour *Paroles et Musique* n° 28, mars 1983. « Vos chansons m'étonnent, elles vont étonner le public », lui avait dit Canetti à leur première rencontre en lui proposant un essai d'un soir dans le spectacle de Francis Claude (également homme de radio et coauteur de *La Vie d'artiste* avec Léo Ferré) : « Je crois que vous le connaissez. Il y a aussi Jacques Brel… »

Également à l'affiche : le chanteur suisse Pierre Dudan, la jeune Nicole Louvier, le chansonnier Pierre-Jean Vaillard et le groupe les Trois Ménestrels qui, dès l'année suivante, allait être accompagné par Gérard Jouannest au piano.

31

Neveu de Bruno Coquatrix (décédé le 1er avril 1979), Jean-Michel Boris lui succéda également à la direction générale jusqu'en 2001 et le rachat de la salle par Vivendi-Universal. Auparavant, au début des années 1990, il avait réussi avec la fille et la veuve de Bruno Coquatrix, Patricia et Paulette, à sauver l'Olympia face à un projet immobilier qui prévoyait sa démolition pure et simple. Jean-Michel Boris obtint même de Jack Lang, alors ministre de la Culture, le classement de la salle au titre du patrimoine culturel.

Avec Michel Delpech, en l’occurrence.

Paroles et Musique n° 21 (propos recueillis par Jacques Vassal) et *Chorus* n° 65 (« La Chronique de Jean-Michel Boris »).

Charley Marouani, *op. cit.*

Ce qu'il vous faut, 1956 © Éditions Carrousel.

36

En juin 1982 et octobre 1988 (n° 21 et 83 de *Paroles et Musique*), puis à l'automne 1998 et 2008 (n° 25 et 65 de *Chorus*).

37

Jean-Pierre Leloir a réalisé de nombreuses pochettes de disques de Jacques Brel qui, malgré sa phobie des photographes, acceptait volontiers de poser régulièrement pour lui en studio. Dans le blog de l'auteur, « Si ça vous chante », on peut d'ailleurs visionner un document exceptionnel datant de décembre 1964, où Brel parle de Leloir, de la photo et des photographes en général (voir « Sur les traces de Jacques Brel — 2 », du 26 novembre 2011). Après son décès le 22 décembre 2010, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, on trouvera aussi sur « Si ça vous chante » un hommage sous le titre « L'œil de la musique », mis en ligne le 4 janvier 2011.

Chorus n° 20 (été 1997), puis n° 36 (été 2001).

39

Également auteur-compositeur-interprète, directeur artistique, journaliste et historien de la chanson française, Marc Robine est décédé le 26 août 2003. Voir notre hommage intitulé « Marc Robine, le colporteur de chansons » sur le blog « Si ça vous chante » (26 août 2010).

Sans même parler de *Si ça vous chante* et de son Don Quichotte d'avatar…

On n'oublie rien, 1962 © Éditions Intersong-Paris.

42

Il est fréquent, dans la navigation hauturière, que deux bateaux se suivent de près, pour faire face à d'éventuels incidents. C'est d'ailleurs à Vic et Prisca que Jacques confia le soin de garder un œil sur l'*Askoy*, dans la marina de Carabellada, au Venezuela, le temps de son aller-retour Caracas-Bruxelles avec Maddly pour son premier contrôle médical.

Je suis un soir d'été, 1968 © Éditions musicales Pouchenel.

Préface de Marc Robine, *Grand Jacques, le roman de Jacques Brel*, Chorus/Anne Carrière, 1998.

Paroles et musique de Pierre Perret © Éditions Adèle, 1976.

À son tour, le 26 mars 2005, Maud Fontenoy laissera son empreinte dans cette baie de Tahauku en y débarquant d'un canot de 7,50 mètres sur 1,60, l'*Océor*, après un périple de soixante-treize jours et près de 7 000 km à la rame, reliant le Pérou (elle avait quitté Callao le 12 janvier) à la Polynésie. À vingt-sept ans, elle devenait ainsi la première femme à traverser le Pacifique à la rame, en suivant l'itinéraire du radeau *Kon-Tiki* de Thor Heyerdahl qui avait réalisé cette même traversée en 1947 (mais jusqu'à Tahiti, soit 1 000 km de plus) en cent un jours, aidé d'une voile rudimentaire.

Paul-Robert Thomas, *Jacques Brel, « J'attends la nuit »*, Le Cherche Midi, 2001.

Elle sera certifiée le 23 novembre 1976, par le Service de l'aviation civile de Tahiti, sur sa licence de pilote.

Une confirmation, plus exactement : trois ans plus tôt, lors d'une tournée au Québec en mars 1961, avec son ami Raymond Devos, il avait été convié par un copain, le mime Marcel Cornélis, à une balade en avion au-dessus des lacs et de la grande forêt. Ce fut « un éblouissement. À peine descendu du petit monomoteur à hélice, Jacques lance à la cantonade que, dès son retour en France, il se mettra au pilotage » (Marc Robine, *Chorus* n° 25, *op. cit.*).

Son second film en qualité de metteur en scène (après *Franz*, avec Barbara et lui-même dans les rôles principaux, dont la première avait eu lieu à Bruxelles un an auparavant, le 1er mars 1972), dans lequel on voit défiler nombre de ses amis : Danièle Évenou, Charles Gérard, Juliette Gréco, Franz Jacobs, Claude Lelouch, Michel Piccoli, Lino Ventura…

51

Bernard Chabbert (qui témoignait ainsi le 12 avril 2003 sur le forum de son site Internet pegase.tv) réalisera ensuite pour France 3 un reportage à Hiva Oa sur la restauration du *Jojo*. On peut voir des images du survol de Madagascar, avec Brel aux manettes du Gardan, dans la vidéo déjà citée *Brel ou « Jacky » à Madagascar*.

52

Construit en 1956 à Wichita, au Kansas, il a été importé en Polynésie en octobre 1975 par la société Tahiti Air Tour Service, pour le compte d'un jeune pilote privé qui s'en servait pour ravitailler le marché de Papeete en produits frais depuis l'exploitation d'une entreprise familiale de pêche et d'agriculture.

Paul-Robert Thomas, *op. cit.*

Avant de nous quitter en 2010, Paola aura eu le petit bonheur de voir « sa » chanson remise au goût du jour et devenir un des tubes de l'été 2008, interprétée par Albert de Paname.

D’où l’importance pour toute cette zone de l’Océanie du Festival des arts des Marquises, qui se tient tous les deux ans depuis 1985 dans une île différente de l’archipel.

Attention ma vie, Jean-Claude Lattès, 1994.

À l’auteur.

Jef, 1964 © Éditions musicales Pouchenel.

Ma chère et tendre © Emi Music Publishing France/Dièse productions.

Paul-Robert Thomas, *op. cit.*

61

Avec Frédéric Dard, lui aussi grand amateur de chansons d'expression française — et auteur de la comédie musicale *Monsieur Carnaval* (où fut créée *La Bohème*), mise en musique par Charles Aznavour et interprétée, pour le rôle titre, par Georges Guétary —, nous partagions souvent anecdotes et impressions. À propos de Brel, qu'il avait rencontré à plusieurs reprises, il me livra ce souvenir savoureux de ses adieux à l'Olympia, « quand il revient sur scène, en peignoir. J'étais avec Guétary et on va l'attendre en coulisses, à la fin, avec plein de monde : c'était le mausolée de Lénine, à la grande époque… [rires] On est devant sa loge, il arrive et moi, tu me connais, toujours dans le feu de l'enthousiasme, je lui dis : vous êtes formidable, vous êtes ceci, vous êtes cela… et lui, impassible, qui me coupe : "Non : belge !" C'est chouette, non ? Il m'a coupé la chique ! Moi, j'étais plein d'enthousiasme et lui… "belge" ! »

Cinq ans après leur divorce (fin 1966), Marina Vlady se remariera avec le grand chanteur contestataire russe Vladimir Vissotski. Jean-Claude Brouillet, lui, témoignera de ses aventures gabonaises et polynésiennes dans deux récits passionnants : *L'Avion du Blanc* et *L'Île aux perles noires* (Robert Laffont, 1972 et 1984).

En fait, moins de deux ans.

Antoine, Barclay, 1987.

Paul-Robert Thomas, *op. cit.*

66

Une histoire que l'on peut découvrir à travers les deux premiers ouvrages de Melville : *Taipi*, ou *Typee* en version américaine (1846), suivi un an après d'*Omoo* (sous-titré « Un récit d'aventures dans les mers du Sud »).

Sa fille, Flora Tristan-Moscoso (la grand-mère de Paul), marqua plus tard l'histoire du féminisme en France, par ses actions comme par ses écrits, dont *Pérégrinations d'une paria* (1838), avant qu'un autre de ses ouvrages, *L'Unité ouvrière* (1843), ouvre la voie à un socialisme internationaliste. « Il n'est peut-être pas de destinée féminine, dira André Breton, qui, au firmament de l'esprit, laisse un sillage aussi long et aussi lumineux. » Et dans *L'Odyssée de Flora Tristan*, le grand écrivain péruvien Mario Vargas Llosa abondera dans ce sens, non seulement « parce que dans le vaste catalogue des promoteurs des utopies sociales au XIX^{e} siècle, Flora Tristan est la seule femme, mais surtout parce que sa volonté de reconstruire la société sur des bases entièrement nouvelles est née de son indignation devant la discrimination et la servitude dont étaient victimes les femmes de son temps, ce qu'elle éprouva, comme bien peu, dans sa propre chair ». Belle hérédité pour un peintre qui, lui aussi, se distingua par son combat contre les injustices et les abus de pouvoir dont étaient victimes les Marquisiens…

La ville s'endormait, 1977 © Famille Brel.

Pour être exact, il vécut près de trois ans à Bruxelles avec sa femme Miche, du jour de leur mariage, le 1er juin 1950, jusqu'à son départ de la cartonnerie familiale, le 31 mai 1953, pour tenter l'aventure de la chanson à Paris.

Maddly Bamy, *Tu leur diras*, Éditions du Grésivaudan, 1981.

Elle recèle les plus beaux vestiges archéologiques de l'histoire de ce peuple : grands *tikis* sculptés dans la pierre, dont les fameux *moaï* de l'île de Pâques ne sont peut-être que les héritiers, et impressionnants lieux de culte, de réunion et d'habitation, qu'il faut mériter en s'enfonçant dans la forêt vierge peuplée de moustiques (et surtout d'une race endémique de moucherons piqueurs, autrefois confinés aux plages et aux rivières, les redoutables *nonos*).

C’est une réplique en bronze qui s’y trouve aujourd’hui, la statuette originale étant conservée au Musée d’Orsay. Réalisée en grès cuit lors de son ultime séjour parisien, en décembre 1894, Gauguin la réclama en 1900 à son ami Daniel de Monfreid (qui, entre-temps, avait tenté en vain de la vendre) pour la mettre sur sa tombe à Hiva Oa. Mais ce dernier ne donna pas suite à sa demande.

Paul-Robert Thomas, *op. cit.*

Et l'or de leur corps, paroles et musique de Gérard Manset, 1985.

Maddly Bamy, *Pour le jour qui revient…*, Yva Peyret éditeur (Suisse), 1988.

Prisca Parrish, *Jacques Brel, l'Homme et la Mer*, Plon, 1993.

77

Journaliste, poète et écrivain symboliste, auteur notamment de *La Littérature de tout à l'heure*, Charles Morice (1861–1919) écrivit à la fin de sa vie un livre sur son ami, *Paul Gauguin*, édité à Paris par H. Floury.

Auprès d'Eddy Przybylski (pour *Jacques Brel, la valse à mille rêves*, L'Archipel, 2008), le dernier des rares biographes de Brel à s'être rendus sur place (après Pierre Berruer, Olivier Todd et Marc Robine, les deux premiers au début des années 1980, le troisième en 1998 et le quatrième dix ans plus tard).

79

Des projecteurs « portables » japonais Tokiwa, de type T-60 aujourd'hui exposés à l'Espace Brel d'Atuona (mais aussi à la rouille !).

L'Enfance (© Éditions musicales Pouchenel), tirée du film *Le Far West*, 1973.

Rapporté par Eddy Przybylski, *op. cit.*

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Maddly Bamy, *Tu leurs diras, op. cit.*

84

Le groupe de jeunes femmes qui accompagnait Claude François sur scène.

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Propos recueillis en 2003 par l’agence Tahiti Presse.

Maddly Bamy, *op. cit.*

Le Bon Dieu, 1977 © Famille Brel.

Maddly Bamy, *op. cit.*

Ibid.

La liste complète est publiée dans *Jacques Brel, une vie*, d'Olivier Todd, Robert Laffont, 1984.

C’est dans ce jardin que sera prise (avec l’appareil apporté par mère Rose) la photo de Brel (habillé de blanc et joignant les mains) avec les sœurs, un jour qu’il les avait toutes invitées à déjeuner chez lui.

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Maddly Bamy, *op. cit.*

L'album *Lama chante Brel* (Philips) sortira après la mort de Brel, en 1979.

96

Il s'agit du troisième album 25 cm, paru en juin 1958, et débutant par *Demain l'on se marie*.

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Paul-Robert Thomas, *op. cit.*

Eddy Przybylski, *op. cit.*

100

À Eddy Przybylski, auteur de *Jacques Brel, la valse à mille rêves* (*op. cit.*), la bio la plus complète consacrée au Grand Jacques, avec celle, antérieure de dix ans, de Marc Robine.

101

Un jour d'agapes un peu trop arrosées, il sera victime d'hydrocution en plongeant de son bateau : sur sa pierre tombale, quelques mètres plus haut que celles de Brel et Gauguin, on a sculpté une grappe de raisin en guise d'épitaphe !

102

Curiosité : en 1970, Brel écrivit les textes des chansons d'une comédie musicale pour enfants, restée inédite, *Le Voyage sur la lune* ou *Ce qui s'est réellement passé le 21 juillet 1969 à 2 h 56 T.U.* (livret de Jean-Marie Landier, musiques de François Rauber), parmi lesquelles une *Chanson de Victorine*.

103

Plus précisément une Toyota Land Cruiser FJ40 vert foncé.

104

À l'extrême est de l'île, à proximité du site archéologique peut-être le plus riche et le plus étendu (près de deux hectares) de la civilisation marquisienne, à son apogée avant l'arrivée des Européens.

Paul-Robert Thomas, *op. cit.*

106

La piste longeant l'océan qui va d'Atuona à Taaoa, à l'extrémité sud de la baie des Traîtres (et ne se poursuit, encore aujourd'hui, que par une piste cavalière en direction du nord-ouest) ; là où s'offre aux regards la petite île de Tahuata (70 km^2) séparée seulement d'Hiva Oa par le canal du Bordelais, un bras de mer large de 4 km.

107

Tu leur diras, op. cit.

Des lieux de culte et d'habitation impressionnants, des sculptures étonnantes (des *tikis*, représentations d'« hommes-dieux »), des pétroglyphes restant à déchiffrer, etc., qu'il faut souvent aller dénicher en pleine brousse.

109

On pense généralement que les Marquisiens sont à l'origine du peuplement de l'île de Pâques, son dialecte (le *rapanui*) et ses statues monumentales (les fameux *moai*) présentant bien des analogies avec la langue et les *tikis* des Marquises. À noter qu'en rapanui, le nom de l'île de Pâques (d'une superficie moitié moindre que celle d'Hiva Oa) est Motu Motiro Hiva, ce qui signifie « îlot aux oiseaux sur la route d'Hiva ».

110

Les gendarmes rédigeaient des rapports dans lesquels Gauguin était traité d'anarchiste, de fou dangereux, d'alcoolique invétéré.

111

Préface à *Poète… vos papiers*, 1956. Léo Ferré enregistra un texte condensé de celle-ci, en 1973, dans l'album *Il n'y a plus rien*.

112

Maurice Malingue, *Gauguin, Lettres à sa femme et à ses amis*, Grasset, 1946.

113

Le pasteur Vernier, qui avait étudié la médecine, était un missionnaire que Gauguin estimait et consultait de temps à autre. Début avril 1903, un mois juste avant sa mort, il lui avait fait porter ce mot : « Serait-ce abuser que de vous demander une consultation, mes lumières devenant tout à fait insuffisantes ? Je suis malade. Je ne peux plus marcher. »

114

Journaliste à *Ouest-France*, Pierre Berruer (décédé en mai 1996) a notamment écrit une superbe biographie de Gauguin, *Le Bon Dieu n'a pas d'oreilles*, Plon, 1986. Il fut aussi le premier biographe de Brel à se rendre à Hiva Oa.

Maddly Bamy, *op. cit.*

Ibid.

117

Ibid.

Paul-Robert Thomas, *op. cit.*

119

La Chanson des vieux amants, 1967.

Vivre debout, 1961 © Éditions musicales Pouchenel.

La Cathédrale, 1977 © Famille Brel.

122

Ayant prévu une grande bibliothèque sur le bateau, Jacques avait dressé une longue liste des livres à acheter, « dont certains, précisera Maddly, spécialement dans l'intention de me les faire lire ».

123

Il lui en faudra quatorze de plus, à cause du pot au noir…

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Bruxelles, 1962 © Nouvelles Éditions musicales Caravelle/ Pouchenel.

Le Testament, Georges Brassens, 1955.

Prisca Parrish, *op. cit.*

Thierry Denoël, *Pierre Brel, le frère de Jacques*, Le Cri, Bruxelles, 1993.

129

Maddly Bamy, *op. cit.*

130

Paru dans *Le Hérisson* n° 1504, daté du 13 au 15 février.

Olivier Todd, *op. cit.*

Pierre Perret, *A cappella, des Trois Baudets à l'Olympia*, Le Cherche Midi, 2008.

Chorus (*Les Cahiers de la chanson*) n° 67, printemps 2009.

« Suivant avec intérêt votre quête du souvenir de Jacques Brel, nous écrira Antoine en 2012, j'ai plaisir à vous dire que j'ai fait récemment don en toute propriété à la Fondation de France Brel des quelques images en super 8 (malheureusement en mauvais état de conservation) que j'avais tournées lors de la rencontre qui donna plus tard lieu à une si mauvaise interprétation. On y voit Jacques Brel très joyeux, ne cessant de faire le clown, comme à son habitude. »

Pierre Perret, *op. cit.*

Marc Robine, *op. cit.*

Des néologismes typiquement bréliens, expliquera Marc Robine, « pour décrire une situation en deux mots, sans avoir besoin de plus amples explications. Le *panamá* est un chapeau et le *partagas* un cigare ; avec ces deux accessoires, tout le personnage est campé ».

Knokke-le-Zoute tango, 1977 © Famille Brel.

139

Charley Marouani, *Une vie en coulisses* (*op. cit.*), dont sont tirés ici des extraits de sa correspondance avec Brel.

La Cathédrale, chanson écrite en 1977 à Hiva Oa.

141

À l’auteur.

Charley Marouani, *op. cit.*

143

Paroles et Musique n° 21, juin 1982 (propos recueillis par Jacques Vassal).

Ibid.

145

Engagé en 1968 dans la première course autour du monde, sans escale et en solitaire, Bernard Moitessier parviendra le premier devant la ligne d'arrivée. Mais, au lieu de la couper « et d'empocher la double récompense promise — une petite fortune pour l'époque —, il vire de bord au dernier moment et met le cap sur une destination inconnue ! Dès lors, sa légende est en marche. La presse se passionne pour ce "hippie des mers", chevelu et barbu, qui vient de renoncer, d'un simple coup de barre, aux honneurs et à l'argent qui lui étaient dus. Ce geste incroyable, au lendemain de mai 1968, prend une résonance inouïe. Plus qu'un héros, Moitessier devient un symbole vivant ». (Marc Robine, *op. cit.*) Parti de Plymouth, en Angleterre, le 22 août 1968, il touchera terre à Tahiti, le 21 juin 1969, après dix mois de solitude et un périple d'environ soixante-dix mille kilomètres ; la plus longue distance jamais parcourue, d'une traite, par un navigateur solitaire. Puis il s'installera définitivement en Polynésie, d'abord sur l'atoll d'Ahé, dans l'archipel des Tuamotu, ensuite à Moorea (1978), et racontera ce voyage aux allures initiatiques dans *La Longue Route*, qui, plus qu'un récit maritime, est une véritable réflexion philosophique sur la vanité, les faux-semblants, le pouvoir et l'argent. Bernard Moitessier est décédé le 16 juin 1994.

Marc Robine, *op. cit.*

Mon enfance, 1967 © Éditions musicales Pouchenel.

148

Allons il faut partir, 1970 (extrait du *Voyage sur la lune*) © Famille Brel.

Charley Marouani, *op. cit.*

Allons il faut partir.

151

Mon enfance.

152

À Jean Clouzet, *Jacques Brel*, 1964, Seghers, collection « Poètes d'aujourd'hui ».

153

Plus personne, aujourd'hui, ne donne autant de concerts qu'à l'époque, où l'on se produisait chaque fois qu'on était sollicité. Désormais, les artistes les plus célèbres se contentent d'une tournée limitée dans le temps après la sortie d'un nouvel album, puis se retirent de la scène en attendant le suivant.

Paul-Robert Thomas, *op. cit.*

155

Curiosité : ce sont les *tikis* d'Hiva Oa qui ont inspiré les sculptures extraterrestres d'Hergé dans *Vol 714 pour Sydney* — on a retrouvé des photos le démontrant dans ses archives personnelles — et peut-être aussi, en tout cas ça y ressemble fort, le fameux *ET* de Spielberg ; coïncidence : Tintin (que Spielberg portera à l'écran) est né en 1929, la même année que Brel.

Il appartient alors au père de Guy Rauzy, le maire d'Atuona. Aujourd'hui, il est devenu par héritage la propriété de Serge Lecordier (et de son épouse Renée, sœur de Guy Rauzy), l'homme qui est à l'origine de l'Espace Brel : « À la mort de mon beau-père, les terrains ont été redistribués et c'est ma femme et moi-même qui l'avons récupéré, comme un clin d'œil de Jacques Brel. Nous avons décidé de le laisser en l'état. »

Maddly Bamy, *op. cit.*

Érick et Maddly Bamy, *Deux enfants du soleil pour deux monstres sacrés*, Christian Pirot éd., 2003.

Paul-Robert Thomas, *op. cit.*

160

Jacques Brel en a beaucoup voulu à Leny Escudero parce qu'il a cru, semble-t-il, que celui-ci courtisait Sylvie Rivet, dont il était à cette époque très amoureux, voire qu'il en avait été l'amant, « alors que nos relations, assure l'auteur de *Pour une amourette*, étaient d'ordre purement professionnel : elle dirigeait le service de presse de Philips. Et ça me rendait très malheureux, car j'avais une immense admiration pour lui et je ne comprenais pas cette haine tenace à mon égard. C'est d'autant plus regrettable que, même si le disque de *Ballade à Sylvie* est sorti en 1962, quand il était avec elle, j'avais écrit la chanson bien avant, à l'adolescence… » (Leny Escudero à l'auteur, mars 2013.)

161

Propos recueillis par Daniel Pantchenko pour *Chorus* n° 25 (*op. cit.*). Gréco a chanté *Le Diable (Ça va)* l'année même de sa création (1954), puis Brel a écrit spécialement pour elle *Vieille* (1963) et *Je suis bien* (1967), avant de lui offrir finalement la primeur de *Voir un ami pleurer* (1977), qu'elle enregistra un peu avant lui.

Olivier Todd, *op. cit.*

Les F…, 1977 © Famille Brel.

Ibid.

Tu leur diras, op. cit.

166

Dans sa chanson *Je suis flamand*, album n° 2, prod. Canetti, 1979.

167

À l'auteur, pour le dossier Brel de *Paroles et Musique* n° 21, juin 1982.

Son dernier récital a eu lieu le 16 mai 1967, à Roubaix, au Casino, une salle de cinéma et de spectacles de mille huit cents places.

169

À l'auteur, pour *Paroles et Musique, op. cit.*

Hé, Jacky ! (1982), chanson inédite de Bruno Brel.

171

Marseillaise installée à Montréal, Clairette Oddera tenait une boîte à chansons où Brel aimait à finir ses soirées lorsqu'il chantait à la Comédie-Canadienne (chaque année de 1961 à 1965, puis en 1967). Au Québec, son dernier récital eut lieu à Chicoutimi le 9 avril 1967.

Marc Robine, *Chorus* n° 25 (*op. cit.*).

173

Bruno Brel, *Hé, Jacky ! (op. cit.*).

Monsieur Barclay, 1965 © Éditions Méridian.

175

Maddly Bamy, *op. cit.*

Avec élégance, 1977 © Famille Brel.

177

Pour ces *Chansons de Brel* (comme pour *L'œuvre poétique de Brassens*), un tirage complémentaire de quatre mille sept cents exemplaires sera effectué ensuite dans un format légèrement inférieur (33 × 26 cm).

Maddly Bamy, *op. cit.*

179

À ne pas confondre avec son homonyme Raymond Moretti, grand peintre niçois (1931–2005) et amateur de jazz et de chanson, à qui l'on doit notamment des peintures, affiches et pochettes de disques représentant Brassens, les Frères Jacques, Michel Legrand, Claude Nougaro… ou Jacques Brel croqué en « Seigneur de la Mancha » (1985).

Chansons de Jacques Brel, Éditions du Grésivaudan, Seyssinet-Pariset, 1979.

Marc Robine, *op. cit.*

Jean-Roger Caussimon, *Le Voilier de Jacques*, 1979.

183

Maddly Bamy, *op. cit.*

Érick et Maddly Bamy, *op. cit.*

L'Ostendaise, 1968 © Éditions musicales Pouchenel.

Maddly Bamy, *De l'amour à vivre*, Christian Pirot éd., 2006.

Prisca Parrish, *op. cit.*

Ni goélette ni ketch, donc, qui sont également des deux-mâts mais placés différemment : le ketch a son grand mât dans le premier tiers avant du bateau et le second, beaucoup plus petit (le « mât d'artimon »), en avant de la barre ; la goélette possède soit deux mâts égaux soit le grand à l'arrière et le petit (le « mât de misaine ») à l'avant. Sur le yawl, le grand mât est à l'avant et le petit (appelé familièrement « tapecul ») est situé en arrière de la barre. (Source : Marc Robine, *op. cit.*)

189

L'*Askoy I* (dont le nom en norvégien signifie « île des frênes ») fut construit en 1937 par le même Hugo Van Kuyck et appareilla en 1938 pour un tour du monde scientifique avant d'être stoppé à Panamá, où son propriétaire le vendit pour regagner Anvers et s'illustrer aux côtés des Alliés pendant la guerre. Curiosité : en 1920, Van Kuyck avait baptisé son premier bateau du prénom de… *Marieke*.

Prisca Parrish, *op. cit.*

Olivier Todd, *op. cit.*

Jef, revue trimestrielle de la Fondation Brel, n° 68, 2e trimestre 1995.

193

Ibid.

Fort maladroits, ils resteront à bord moins de trois mois, le temps de traverser la Manche et de longer les côtes anglaises jusqu'à l'archipel des Scilly, à l'extrémité sud-ouest de la Cornouaille, où l'*Askoy* fera une première escale. Le 21 août, celui-ci mettra le cap sur les Açores avec deux nouveaux matelots, deux jeunes Anglais, Terry et Phil, qui, brillant eux aussi par leur incompétence, débarqueront en arrivant à Horta, le 2 septembre 1974 à l'aube.

Maddly Bamy, *Tu leur diras, op. cit.*

Grand Jacques, le roman de Jacques Brel, op. cit.

197

Le 5 février 1964, Hrissa Chouridis, épouse Pélissier, pilote de démonstration chez Wassmer, devenait la troisième femme à réussir l'exploit de traverser l'Atlantique Sud en monomoteur, en empruntant la célèbre ligne de l'Aéropostale où Jean Mermoz perdit la vie. Elle avait décollé d'Issoire le 27 janvier 1964, puis traversé l'océan (en douze heures et quarante minutes) de Dakar à Natal, au Brésil, avant de débarquer à Rio de Janeiro. Avant elle, seules Joan Batten et Maryse Bastié avaient fait de même, respectivement le 13 novembre 1935 et le 30 décembre 1936, après Jim Mollison le 9 février 1933, premier pilote à traverser seul l'Atlantique Sud de Thiès à Natal.

Orly, 1977 © Éditions musicales Pouchenel.

Prisca Parrish, *op. cit.*

Olivier Todd, *op. cit.*

Marc Robine, *op. cit.*

Maddly Bamy, *Pour le jour qui revient…, op. cit.*

Marc Robine, *op. cit.*

Charley Marouani, *op. cit.*

Maddly Bamy, *Tu leur diras, op. cit.*

Jef (*op. cit.*). France Brel vogua sur l'*Askoy* du port d'Anvers jusqu'à Fort-de-France, c'est-à-dire du 24 juillet 1974 au 26 janvier 1975, en passant par les Canaries (et le fameux réveillon de Noël en compagnie d'Antoine).

207

Le Soir, 19 mars 2003, supplément « Brel 25 ans, Brel Bruxelles 2003 ».

Jef (*op. cit.*).

Jean-Roger Caussimon, *op. cit.*

210

Devant présenter un poème symphonique à son examen de composition musicale au Conservatoire de Paris, François Rauber demanda spécialement à Jacques Brel de lui écrire les trois histoires de *Jean de Bruges*. Le jour de l'examen, le 27 juin 1962, le récitant fut Jean-Christophe Benoît.

211

Il aura fallu attendre le printemps 2013, soit cinquante ans après le 25 cm, pour que *Jean de Bruges* sorte enfin dans le commerce. En l'occurrence, dans un CD de François Rauber, *Suites d'orchestre*, qui s'ouvre sur le poème symphonique dit par Brel (et Janine de Waleyne) et s'achève, en « bonus », par ses trois mouvements en version orchestrale (Classics Jazz France/Universal).

Jean de Bruges (*L'Ouragan*), 1962 © Éditions musicales Pouchenel.

213

Pour le documentaire de Claude Val, *Askoy II, le voilier de Jacques Brel*, dans la série « Navires de légende » de la Télévision suisse romande.

La Dernière Heure, Bruxelles, mai 2008.

215

Le 17 février 2013, Katherine Cleveland est décédée d'un cancer dans sa maison de l'île Oahu (Hawaï) ; elle avait soixante-cinq ans.

http ://www.askoyii.be/

217

« Plus d'une vérité est restée longtemps ou totalement sans effet, simplement parce que personne n'a envisagé qu'elle pût devenir réalité », déclara Albert Schweitzer lors de son discours de réception du prix Nobel de la paix, le 4 novembre 1954, à Oslo.

Créée en 1981 par France Brel sous forme d'association (ASBL), la Fondation Brel a cédé la place en 2006 aux Éditions Jacques-Brel, dont le siège à Bruxelles abrite aussi, depuis 2011, la nouvelle Fondation Jacques-Brel, désormais d'utilité publique (voir « Annexes »).

Jean-Roger Caussimon, *op. cit.*

Cette rencontre, montée le 6 janvier 1969 par un jeune journaliste indépendant, François-René Cristiani (dans le petit trois pièces de ses beaux parents, rue Saint-Placide à Paris), en collaboration avec Jean-Pierre Leloir, donna lieu à une publication partielle dans le numéro de février du mensuel *Rock & Folk* et à la diffusion d'extraits sur RTL. Il fallut ensuite attendre l'été 1997 et le n° 20 de la revue *Chorus* (*Les Cahiers de la chanson*) pour la découvrir enfin dans son intégralité, puis l'automne 2003 pour la voir publiée en beau-livre : *Brel, Brassens, Ferré : Trois hommes dans un salon* (coédition Chorus/Fayard).

Paul-Robert Thomas, *op. cit.*

Charley Marouani, *op. cit.*

« Je ne pensais pas qu'une chanson pouvait être à ce point bouleversante, et qu'un chanteur pouvait transmettre autant de vie et d'émotion… » (PRT, *op. cit.*)

Claude Lemesle, *Plume de stars, 3 000 chansons et quelques autres*, L'Archipel, 2009.

Paul-Robert Thomas, *op. cit.*

226

Charles Schmitt sera le dernier gouverneur de la Polynésie française (du 4 décembre 1975 au 13 juillet 1977) et le premier haut-commissaire de la République en Polynésie française, mais seulement pendant trois mois et demi (du 13 juillet 1977 au 31 octobre 1977), du fait de son décès accidentel par noyade.

Paul-Robert Thomas, *op. cit.*

Claude Lemesle, *op. cit.*

229

Ibid.

Ibid.

231

À l’auteur.

232

Une chanson de son deuxième album (1976), où il évoquait aussi Gréco et d'autres artistes appréciés de Brel : « Quand vous chantiez en ce temps-là / L'argent ne faisait pas la loi / Les hit-parades n'existaient pas / Du moins, ils n'étaient pas de poids / Et Trenet avait mis des années / Brassens commençait à emballer / Et Bécaud astiquait son clavier / Monsieur Brel ne parlait pas encore des folles… »

233

Chanson extraite de son quatrième album (1977), *Et la fête est finie…*

234

En fait, l'album éponyme était paru un an plus tôt, en novembre 1975.

235

À la clinique Hartmann de Neuilly, en septembre 1978.

Maddly Bamy, *Tu leur diras, op. cit.*

237

Ibid.

Jean Ferrat, *La femme est l'avenir de l'homme*, 1975 © Productions Alleluia.

Claude Lemesle, *op. cit.*

Pour le jour qui revient…, op. cit.

241

Souvent, dans le show business, les artistes reçoivent les représentants de la presse à la suite, pour ne pas dire à la chaîne, « évacuant » ainsi la plupart des périodiques nationaux et régionaux en une ou deux journées seulement, à raison de courts entretiens standardisés de promotion. Avec Ferrat, rien de tel ce jour de décembre 1980 (ni les nombreuses fois suivantes), mais plusieurs heures de conversation sans tabou et dans une ambiance chaleureuse. À la fin, il m'accorda même tout le temps nécessaire à une séance photo en vue de la couverture du numéro concerné (*Paroles et Musique* n° 7, février 1981).

Au début des années 1960, Brel lui confia l'édition de plusieurs chansons dont *La Fanette*, reprise par Isabelle Aubret, et *Vieille*, écrite pour Juliette Gréco.

243

« L'Invité du dimanche », diffusée le 16 mars 1969 sur la deuxième chaîne : trois heures en direct autour de l'écrivain Jean-Pierre Chabrol. Furieux du ton libertaire de l'émission, le directeur de la chaîne exerça ensuite des représailles à l'encontre de son équipe et fit en sorte que Ferrat, dès lors, fût interdit d'antenne.

Déclaration rapportée notamment par Olivier Todd (*op. cit.*) et par Jean-Dominique Brierre (*Jean Ferrat*, L'Archipel, 2003).

Claude Lemesle, *op. cit.*

246

À l’auteur.

Ibid. À côté de ses activités d'auteur, Claude Lemesle anime lui-même des ateliers d'écriture, fort courus, qui ont donné naissance aux *Stylomaniaques*, un spectacle interactif qu'il présente avec ses stagiaires.

Claude Lemesle, *op. cit.*

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Claude Lemesle, *op. cit.*

251

Ancien de la Marine nationale, Serge Lecordier est arrivé en Polynésie française en 1967, à l'âge de vingt ans, « pour être affecté aux travaux de préparation des tirs aériens atmosphériques sur les atolls de Mururoa et Fangataufa ». Revenu à la vie civile, il s'est installé en 1980 à Hiva Oa, travaillant dans le tourisme (il loue aujourd'hui des bungalows haut de gamme) et a publié un ouvrage autobiographique, *Hanakéé, la baie des Traîtres, Parcours d'une vie aux Marquises* (L'Harmattan, 2012), où il témoigne notamment des essais nucléaires auxquels il a participé et de l'irradiation dont il a lui-même été victime.

252

L’une des îles du groupe Sud de l’archipel, où Jacques Brel se rendait chaque semaine pour transporter le courrier ou des passagers.

253

Au journaliste Henry Lemaire, lors d'un entretien réalisé à Knokke-le-Zoute, le 8 janvier 1971, dans le club The Gallery d'un grand ami de Jacques, Franz Jacobs (d'où le titre, *Franz*, de son film avec Barbara).

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Tu leur diras, op. cit.

Une vie en coulisses, op. cit.

On lui doit notamment les superbes séries de Léo Ferré et de Jean Ferrat réalisées en Toscane et en Ardèche pour des rééditions, dans les années 1980, de leur œuvre en 33 tours.

Tu leur diras, op. cit.

259

À Bertand Dicale, pour *Chorus* n° 52, *op. cit.*

260

Un groupe vocal (deux garçons et une fille), comme il en existait alors beaucoup, interprétant des chansons traditionnelles et du répertoire contemporain.

261

À Yves Lecordier, pour *Paroles et Musique* n° 21, *op. cit.*

À Paul-Robert Thomas, *op. cit.*

Brel se déplaçait aussi au dispensaire, derrière la Poste, voire chez elle « quand il avait ses crises de douleur, souvent pendant la nuit, et je lui faisais sa piqûre : il ne s'agissait que de calmants » (à Eddy Przybylski, *op. cit.*).

À tort, puisque le disque précédent (*J'arrive, Vesoul*, etc.) est sorti en septembre 1968, soit moins de neuf ans plus tôt.

Maddly Bamy, *Tu leur diras, op. cit.*

266

À Knokke-le-Zoute, 1971.

La… La… La…, 1967 © Éditions musicales Pouchenel.

Plume de stars, 3 000 chansons et quelques autres, op. cit.

Tu leur diras, op. cit.

Selon Olivier Todd, *op. cit.*

Maddly Bamy, *Tu leur diras, op. cit.*

Paul-Robert Thomas, *op. cit.*

Les Bourgeois, 1962.

Marc Robine, *op. cit.*

Une vie en coulisses, op. cit.

Ibid.

Prisca Parrish, *op. cit.*

Maddly Bamy, *Pour le jour qui revient…, op. cit.*

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Ibid.

Maddly Bamy, *Tu leur diras, op. cit.*

Eddie Barclay, *Que la fête continue*, Robert Laffont/Cogite, 1988.

283

Chorus n° 45, automne 2003 (propos recueillis par Daniel Pantchenko).

284

Paroles et Musique n° 21, juin 1982 (propos recueillis par Yves Lecordier).

Chorus n° 45 (*op. cit.*).

Chorus n° 25, automne 1998 (propos recueillis par Daniel Pantchenko).

Ibid.

À *Paroles et Musique* n° 21, *op. cit.*

289

Ibid.

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Paroles et Musique, op. cit.

Il reprendra néanmoins l'accordéon et poursuivra une brillante carrière d'accompagnateur ponctuel de chanteurs et groupes des années 1990–2000 (Jeanne Cherhal, Thomas Fersen, Loïc Lantoine, Têtes Raides, Olivia Ruiz…) et de soliste compositeur (albums *Couka*, 2001 ; *Versatile*, 2007 ; *Fiorina*, 2009…). À noter dans ce dernier opus une belle reprise des *Bourgeois*, dont il composa la musique, interprétée par Allain Leprest à la suite d'une rencontre organisée par *Chorus*.

Marc Robine, *op. cit.*

Ibid.

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Maddly Bamy, *Tu leur diras, op. cit.*

Ibid.

Paroles et Musique, op. cit.

Serge Le Vaillant, *Jacques Brel, l'éternel adolescent, op. cit.*

300

À l’auteur.

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Marc Robine, *op. cit.*

303

Tu leur diras, op. cit.

À l’auteur.

Charley Marouani, *op. cit.*

Ibid.

307

Le 6 mai 2008, dans l'émission « Sous les étoiles exactement », sur France Inter, de Serge Le Vaillant (auteur, la même année, d'un beau-livre sur Brel intitulé *Jacques Brel, l'éternel adolescent, op. cit.*).

Tu leur diras, op. cit.

« Brel 25 ans, Brel Bruxelles 2003 », *Le Soir, op. cit.*

310

L’Américaine Sarah Vaughan (27 mars 1924-3 avril 1990) est considérée, avec Ella Fitzgerald et Billie Holiday, comme l’une des trois plus grandes chanteuses de l’histoire du jazz.

À Jacques Vassal, pour *Paroles et Musique* n° 21, *op. cit.*

312

À Yves Lecordier, pour *Paroles et Musique* n° 21.

313

À Jacques Vassal, pour *Paroles et Musique* n° 21.

Ibid.

Seul bémol dans cette « échappée belle balayant l'ensemble de la vie du chanteur », écrivait notre envoyé spécial à Bruxelles, Jean Théfaine : que cette exposition « ait complètement fait l'impasse sur les femmes qui ont partagé l'existence du Jacquot. Parmi elles, la dernière, Maddly, manque singulièrement dans le paysage » (*Chorus* n ° 45, automne 2003).

316

Par Daniel Pantchenko.

Le Figaro, 23 septembre 2003.

Au site belge www.dhnet.be

319

À l’auteur.

Pierre Perret, *op. cit.*

321

Ibid.

Tu leur diras, op. cit.

323

Ibid.

Paroles et Musique n° 21, propos recueillis par Jacques Vassal.

325

À l’auteur.

326

Eddie Barclay a été enterré au cimetière marin de Saint-Tropez, dans une tombe recouverte de reproductions de 33 tours à son nom véritable (Édouard Ruault), avec ses dates et lieux de naissance (26 janvier 1921, à Paris) et de décès (13 mai 2005, à Boulogne-Billancourt) et, en guise d'épitaphe, comme s'il s'agissait du titre du disque, une phrase qui lui était chère : « Que la fête continue ! »

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Chorus n° 45, propos recueillis par Daniel Pantchenko.

Une vie en coulisses, op. cit.

A cappella, op. cit.

Tu leur diras, op. cit.

Le record mondial était jusque-là détenu par les Pink Floyd. Dans l'heure suivant la mise en vente, trois cent mille exemplaires s'écoulèrent dans l'Hexagone. Du jamais vu.

Marc Robine, *op. cit.*

À la seule exception technique, pour compenser leurs délais de parution par rapport à la presse quotidienne et aux radios-télévisions, des trois principaux hebdomadaires nationaux, *L'Express, Le Nouvel Observateur* et *Le Point*.

Le disque fut livré aux radios et autres rédactions au même moment, partout, par des bataillons de coursiers…

En compagnie de Louis Bresson, avec qui nous animions un hebdomadaire régional créé ensemble et que l'on retrouvera quelque trente-cinq ans plus tard à Punaauia, tout près du faré où s'installait Brel…

Jaurès, 1977 © Famille Brel.

338

Restée inédite jusqu'alors, Marie-Claire Mendès France en confia la teneur (et une copie) à Marc Robine, en vue de son livre *Grand Jacques, le roman de Jacques Brel, op. cit.*

Maddly Bamy, *op. cit.*

L'Homme dans la cité, 1958 © Nouvelles Éditions musicales Caravelle.

341

Fin 1977, le disco, incarné notamment jusque-là par Donna Summer, connaîtra une explosion sans précédent dans l'histoire de la musique et des ventes de disques avec le film *Saturday Night Fever*, dont l'album, comprenant surtout des chansons des Bee Gees, se vendra à plus de vingt millions d'exemplaires en un an (quarante millions au total).

Voir un ami pleurer, 1977 © Famille Brel.

343

L’île la plus au sud de l’archipel.

Les Cœurs tendres, 1967 (du film *Un idiot à Paris*) © Éditions musicales Pouchenel.

J'arrive, 1968 © Éditions musicales Pouchenel.

Pour le jour qui revient…, op. cit.

Tu leur diras, op. cit.

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Olivier Todd, *op. cit.*

Maddly Bamy, *Tu leur diras, op. cit.*

Ibid.

352

À Henry Lemaire, janvier 1971.

Eddy Przybylski, *op. cit.*

354

Propos tenus par Léon (Jacques Brel) dans son film *Franz*, 1971.

Lucien Israël à Eddy Przybylski, *op. cit.*

À l’auteur.

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Maddly Bamy, *Tu leur diras, op. cit.*

Olivier Todd, *op. cit.*

Pour le jour qui revient…, op. cit.

361

À l’auteur.

362

Journaliste culturel à Europe n° 1, très apprécié des amateurs de chanson, Jean Serge avait déjà interviewé Jacques Brel à plusieurs reprises. On se souvient en particulier d'une rencontre croisée avec Georges Brassens, enregistrée fin 1965, au cours de laquelle Brel avait déclaré son admiration pour Brassens : « J'insiste sur le sourire de Brassens qui est le plus beau sourire d'homme que je connaisse. […] Je crois que c'est un péché mortel de ne pas écouter Brassens. On peut ne pas l'aimer, on ne peut pas ne pas l'essayer. »

Maddly Bamy, *Tu leur diras, op. cit.*

À Eddy Przybylski, *op. cit.*

Pour le jour qui revient…, op. cit.

Les paparazzi sont allés jusqu'à tenter de photographier la dépouille de Jacques Brel. Charley Marouani (à l'auteur) : « Avant que je ne quitte l'hôpital pour convoyer le cercueil jusqu'à Hiva Oa, le gardien de la morgue — que je venais de remercier d'avoir veillé à ce que personne ne force l'intimité du lieu en notre absence — m'a déclaré qu'il avait dû éconduire un photographe qui lui avait proposé une grosse somme pour lui laisser prendre une photo ! » À Hiva Oa aussi, plusieurs habitants furent sollicités par des journaux et magazines parisiens (après que leurs envoyés eurent été bloqués par Air Tahiti à l'aéroport de Faa'a) désireux à tout prix de leur acheter des photos des obsèques.

367

Selon la dépêche de l'AFP publiée ce même jour, horaire confirmé depuis par Maddly Bamy. En 2011, dans son album *Suppléments de mensonge*, Hubert-Félix Thiéfaine écrira ces vers : « Je me regarde au fond des yeux / Dans le miroir des souvenirs / Si partir c'est mourir un peu / J'ai passé ma vie à… partir / Je rêve tellement d'avoir été / Que je vais finir par tomber. » Titre de la chanson ? *Petit matin quatre heures dix*…

368

Cf. Vieillir : « Mourir de frissonner / Mourir de se dissoudre / De se racrapoter… »

Pour le jour qui revient…, op. cit.

Clara, 1961 © Productions musicales Alleluia Gérard Meys.

371

À l’auteur.

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Thierry Denoël, *Pierre Brel, le frère de Jacques, op. cit.*

Giulia Salvatori, *Annie Girardot, la mémoire de ma mère*, Michel Lafon, 2007.

375

En janvier 1972, à Broadway, Mort Shuman avait créé avec Eric Blau la comédie musicale *Jacques Brel Is Alive and Well and Living in Paris*, qui fut ensuite portée à l'écran par Denis Héroux, en 1974.

À côté d'une autre photo représentant Miche et Maddly, sous le titre « Elles pleurent Jacques Brel » et le sous-titre « Sa femme, ses filles, son amie sont venues ensemble lui dire adieu », *France-Soir*, 12 octobre 1978.

Odette Ventura (*Lino*, Robert Laffont, 1992) : « Nous avons dîné à quatre, avec Maddly, dans sa chambre. Jacques avait commandé un dîner de fête, avec caviar et champagne. Son regard avait une intensité inouïe. La conversation fut très gaie. Lino promit de rejoindre Jacques [à Hiva Oa]. » Le lendemain, précise-t-elle, ils recevaient un petit mot de Brel, plein d'espoir en l'attente de nouvelles retrouvailles : « Oh oui, je vous remercie tous les deux et vous embrasse tendrement. À tout à l'heure. Jacques le Belge. »

À l'auteur. Le gouverneur en question, en fait haut-commissaire de la République (le statut de gouverneur ayant pris fin en juillet 1977 avec Charles Schmitt qui accueillit plusieurs fois Jacques et Maddly à sa table, à Papeete), était Paul Cousseran, que Jacques Brel rencontra également pour lui demander de contribuer à l'essor social, médical et culturel des Marquises. Débuté le 18 décembre 1977, son mandat s'acheva le 27 juillet 1981.

Eddy Przybylski, *op. cit.* Malgré tout, des journaux parisiens parviendront à obtenir des photos « volées », qui seront publiées dans les jours suivants.

380

Daté du 7 janvier 1973, il faisait de Miche, son épouse légitime, sa légataire universelle. À Maddly, outre le *Jojo* et les affaires communes d'Hiva Oa, il laissait un appartement à Paris et un autre à Neuilly, achetés à son nom comme l'avion.

381

Mourir pour mourir (du film *Mon oncle Benjamin*, 1970) © Famille Brel.

Pour le jour qui revient…, op. cit.

Maddly Bamy, *Tu leur diras, op. cit.*

Le Bon Dieu n'a pas d'oreilles, op. cit.

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Pour le jour qui revient…, op. cit.

387

À l’auteur.

Pour le jour qui revient…, op. cit.

Pierre Berruer, *op. cit.*

« Là-bas, écrit Brouillet (*L'Ile aux perles noires, op. cit.*), dans le grand giron du Pacifique, se trouve un atoll de forme ovale où, pour la première fois de ma vie, j'ai désigné la place que je me réserve dans le cimetière. Là-bas, au fond d'un lagon, parmi les cathédrales de corail, dorment les nacres aux perles fabuleuses. »

Alors deuxième du nom. Aujourd'hui, l'*Aranui III* est un gros cargo mixte qui n'a plus guère à voir avec la « goélette » initiale que Jacques Brel a connue.

Eddy Przybylski, *op. cit.*

Quarante-neuf ans à ce moment-là, l'âge de Brel à ses adieux définitifs.

Pour le jour qui revient…, op. cit.

Tu leur diras, op. cit.

Ibid.

Maddly Bamy, *Pour le jour qui revient…, op. cit.*

398

Achevée d'imprimer le 18 septembre 1981, l'édition originale du Grésivaudan proposait (telles les anthologies de luxe de Brassens et de Brel) 2 volumes grand format (24 × 32) emboîtés dans un coffret ; tirée à 5 000 exemplaires sur vélin d'Arches en feuilles séparées (120 et 140 pages), elle était illustrée de 10 lithographies en couleurs signées Maddly Bamy et de 350 photos inédites (dont 320 en couleurs). Dès mars 1982, des rééditions reliées en un volume unique furent publiées dans un format inférieur, avec une sélection d'illustrations, sous couverture souple ou cartonnée. Enfin, en 1999, l'ouvrage ressortit sous le même titre en édition courante chez Fixot (222 p. et cahier photo de 8 p.).

Paris Match, 10 juin 1998.

Pour le jour qui revient… (Ce que la mort nous apprend de la vie), éd. Yva Peyret, Suisse, 1988 ; *Fleur d'amour*, à compte d'auteur, 1992 ; *La Parole de Jacques Brel*, à compte d'auteur, 1998 ; *La Rivière sans rives*, roman, Flammarion, 2000 ; *La Gymnastique énergétique (Majim)*, avec Catherine Brosset, éd. du Rocher, 2001 ; *Et si la parole de Jacques Brel était vivante ?*, éd. du Rocher, 2001 ; *Lettre à mon fils que je n'ai pas eu*, éd. du Rocher, 2003 ; *Deux enfants du soleil pour deux monstres sacrés*, avec Érick Bamy, Christian Pirot éd., 2003 ; *De l'amour à vivre*, Christian Pirot éd., 2006 ; *La Force d'aimer*, Christian Pirot éd., 2009. Maddly Bamy a également créé en 1998, à Béziers, *Le Monde de Brel*, un spectacle avec six comédiens-chanteurs autour du répertoire de l'artiste.

Maddly Bamy, *Pour le jour qui revient…, op. cit.*

Auprès d'Eddy Przybylski, *op. cit.*

Le Moribond, 1961 © Éditions Intersong-Paris.

Pour le jour qui revient…, op. cit.

Ibid.

Ibid.

407

Alors époux de Marina Vlady qui, rappelons-le, avait été mariée à l'aventurier Jean-Claude Brouillet, lequel céderait quelques années plus tard sa ferme perlière à Robert Wan, l'acquéreur du *Jojo* de Jacques Brel…

Paul-Robert Thomas, *op. cit.*

Ibid.

Maddly Bamy, *Tu leur diras, op. cit.* On peut penser qu'il s'agissait de Jean Dutourd, lequel avait évité alors de faire son « compliment à Monsieur Brel, qui a adapté le livret. Tout semble affadi, poussé vers la niaiserie, avec des formules du genre "Rêver un impossible rêve". Monsieur Brel ne sait visiblement pas l'anglais, mais il ne sait pas non plus le français ». Si on l'avait encore ignoré, on aurait su aussi, grâce au critique de *France-Soir* appelé à devenir académicien, que le ridicule ne tue pas. Pas forcément rancunier mais en aucun cas oublieux, Brel ne se privera pas d'une petite vengeance ultérieure en évoquant « les livres de Jean Dutourd » dans *Knokke-le-Zoute tango*.

Ibid.

L'Ouragan (*Jean de Bruges*), 1962.

Une vie en coulisses, op. cit.

414

Antonio Machado : *« Caminante, son tus huellas / El camino, y nada más / Caminante no hay camino / Se hace camino al andar / Al andar se hace camino /* […] *Y al volver la vista atrás / Se ve la senda que nunca / Se ha de volver a pisar »*, 1917 (*Campos de Castilla*, Chant XXIX : *Proverbios y cantares*).

415

La grande époque de Brel — cela paraît presque incroyable en regard de la trace laissée auprès de ses contemporains — n'aura duré que cinq ans, de son premier Olympia en vedette, en octobre 1961, où il « casse la baraque », à celui des adieux, en octobre 1966.

Entre autres critiques assassines aux premiers temps de son installation à Paris, de 1953 à 1956 (où Brel chante, chaque soir, dans six ou sept cabarets pour une rétribution de misère), *France-Soir* ne se privera pas d'écrire : « Monsieur Brel est belge : nous lui rappelons qu'il existe d'excellents trains pour Bruxelles… »

417

Jean Corti a été l'accordéoniste attitré de Brel d'août 1960 jusqu'à son avant-dernière tournée (il fut remplacé par André Dauchy lors de la tournée des adieux, de l'automne 1966 au printemps 1967), ayant choisi entre-temps de se consacrer à des activités plus sédentaires. Il a signé ou cosigné aussi la musique de plusieurs de ses chansons, seul (*Les Bourgeois*), avec Gérard Jouannest (*Titine*), avec celui-ci et Brel (*Les Toros, Madeleine*), avec François Rauber et Brel (*Les Vieux*).

Chorus n° 25 (*op. cit.*), propos recueillis par Marc Robine.

Gauguin (Lettre à Jacques Brel), 1990 © Famille Barbara.

La Chanson de Van Horst, 1972 © Éditions Pouchenel/Hortensia.

421

Marc Robine, dans « La Chanson de Jacky », dossier spécial de *Chorus* conçu et coordonné par l'auteur et Mauricette Hidalgo (n° 25, automne 1998).

Ibid.

Ibid.

Paul-Robert Thomas, *op. cit.*

À rapprocher d'une chanson dont l'auteur a choisi lui aussi de « partir » à l'apogée d'une carrière triomphale, en 2002 (mais pour mener une vie de famille normale) : « À tous mes loupés, mes ratés, mes vrais soleils / Tous les chemins qui me sont passés à côté / À tous mes bateaux manqués, mes mauvais sommeils / À tous ceux que je n'ai pas été… » (Jean-Jacques Goldman, *À nos actes manqués*, 1990.)

Les citations sont extraites d'interviews données par Jacques Brel à Europe 1 (1962), France Culture (1967), France Inter (1957, 1962, 1963, 1964, 1966, 1968), la RTB (1960), ainsi que d'entretiens avec Dominique Arban (1967), Jacques Danois (1963), Bernard Hennebert (1970), Henry Lemaire (1971), Prisca Parrish (1975), Paulo Pinho (1967) et un groupe d'étudiants de l'université de Louvain (1968).

Pour plus de précisions encore, voir l'ouvrage de Marc Robine, *Grand Jacques, Le Roman de Jacques Brel* (Anne Carrière/Chorus, 1998), qui recense chaque enregistrement, avec dates, lieux et notes techniques des séances correspondantes.